
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

OBRAS

DRAMÁTICAS

DE D. F. MARTINEZ DE LA ROSA.

OBRAS

DRAMÁTICAS

DE D. F. MARTINEZ DE LA ROSA.

TOMO SEGUNDO.

MADRID,

IMPRENTA Y ESTEREOTIPIA DE M. RIVADENEYRA,

CALLE DE LA MADERA, NÚMERO 8.

1861


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
JUN. 1941
OF OXFORD

ABEN HUMEYA,

OU

LA RÉVOLTE DES MAURES SOUS PHILIPPE II.

DRAME HISTORIQUE, EN TROIS ACTES, EN PROSE.

ADVERTENCIA.

Ha corrido este drama tan extraña fortuna, que probablemente ha de excitar la curiosidad del público, cualquiera que sea el mérito que se le atribuya. Antes de determinarme á componerle, habia sentido vivos deseos de presentar en la escena francesa alguna de mis obras dramáticas; y cabalmente el buen éxito que habia ya logrado en París la imitacion de una de ellas (1) me animaba no poco á la empresa. Mas en breve desistí de tal propósito, habiéndome convencido plenamente de que una obra de esta clase, compuesta para una nacion, difícilmente puede trasladarse á otra, sobre todo cuando el gusto dramático es muy distinto en ambas. Aun el estar mis obras en verso, y el haber de reducirlas á humilde prosa, acabó de retraerme de mi intento; porque temí, con entrañas de padre, desnudar mis composiciones de un encanto que encubre muchas faltas; pocos cuadros hay que consientan perder el colorido, y que áun aparezcan bellos con los meros contornos.

Me decidí, pues, en vista de estas reflexiones, á

(1) La Mère au bal, et la Fille à la maison.

componer de intento un drama para el teatro francés; pero ¿qué rumbo seguir en empresa tan aventurada?... La primera idea que me ocurrió, como la más natural, fué escribir un drama en castellano y despues traducirle; mas, por fortuna, conocí con tiempo que una obra concebida en cerebro español, y vestida al nacer en traje de Castilla, mostraria siempre, por mas esfuerzos que se hiciesen, demasiado claro su orígen.

Al cabo no me quedó más recurso que componer mi drama en lengua extranjera; y entónces fué cuando se presentaron de tropel las dificultades: en una obra didáctica, por ejemplo, cabe practicarse, con más ó ménos presteza, la traduccion que se hace siempre en el ánimo cuando se piensa en un idioma y se expresa uno en otro; pero en obras dramáticas no cabe hacerse así, se necesita más celeridad en la concepcion de los pensamientos y más calor en la expresion; las ideas y las palabras tienen que salir vaciadas á un tiempo en el mismo molde.

Tales son los obstáculos que he tenido que superar; y cuando he acabado de convencerme de su gravedad, ha sido al verter despues mi obra en castellano. Nunca he palpado más de lleno la diversa índole de cada lengua, las ventajas que cada una de ellas posee, lo difícil de trasladar exactamente los pensamientos de una á otra. ¡Cosa singular, y que, sin embargo, no es imposible de

explicarse! Más me ha costado traducir mi propia obra que si hubiera sido ajena... acontece con una traduccion lo que con un retrato.

Por lo tocante al argumento de este drama, poco ó nada tendré que decir; le busqué y escogí en la historia de España, porque juzgué que así pareceria más nuevo y original, al paso que me dejaria campear con más desembarazo, conociendo mejor el terreno. Hasta la circunstancia de ser alusivo á acontecimientos de mi país natal, concurrió á decidirme á favor suyo, áun prescindiendo de otras muchas ventajas; el que haya vivido largos años fuera de su patria, concebirá fácilmente esta predileccion tan natural; y áun me lisonjeaba, ya que he de decirlo todo, la idea de oir repetir unos nombres tan gratos para mí, y de oirlos en tierra extraña, y tal vez con aplauso.

El éxito ha correspondido á mis deseos: este drama ha recibido del público de París la más favorable acogida; pero no me ciega tanto el amor propio que deje de conocer que ha sido juzgado, así en el teatro como en los periódicos, con no poca indulgencia. Mi calidad de extranjero ha desarmado la severidad de la crítica; se ha perdonado mucho en favor de lo extraordinario de la empresa, y no se ha perdido de vista al autor, al pesar el mérito de su obra.

AVANT-PROPOS [1].

Au milieu de tant de combats livrés sur le terrain de la litérature, et de cette espèce de révolution qui règne dans le monde théâtral, la première condition que je me suis imposée, au moment d'entreprende cet ouvrage, fut celle d'oublier tous les systèmes, et de suivre, pour toute règle, ces principes clairs, incontestables, qui tiennent à l'essence même du drame, et qui formeront toujours, par rapport au théâtre, le code du bon sens.

Puisque je me propose, me suis-je dit, d'écrire un drame historique, il faudra d'abord choisir un gran évènement, qui réveille l'attention et qui excite l'intérêt; il faudra aussi qu'il ait, si c'est possible, quelque chosse d'extraordinaire, une physionomie qui le distingue de tous les autres, et qu'il offre en même temps ce mouvement, ces contrastes qui saisissent l'âme et l'entraînent.

Ayant conçu cette idée toute simple du drame historique, il s'agissait de remplir de mon mieux les deux conditions essentielles qui semblent en dériver: il fallait tracer le tableau avec la plus grande fidélité possible, sans rechercher néanmoins cette exactitude scrupuleuse qu'on exige dans une chronique; mais en s'efforçant de graver sur l'ouvrage, comme sur une médaille, le cachet de l'époque et du pays.

Une fois l'esquisse du tableau faite, on devait tâcher d'y encadrer en quelque sorte une tragédie; car je suis intimement convaincu (et si c'est une erreur, elle est bien excusable) que jamais le drame historique ne réussira au théâtre, que lorsqu'il parviendra à satisfaire en même temps la raison et le cœur, par le reflet fidèle d'un grand évènement, ainsi que par la lutte animée des passions.

Quant au sujet que j'ai choisi, je dois avouer franchement qu'il me paraît remplir presque toutes les conditions que les maîtres de

(1) Este prólogo precedió á la edicion de este drama, publicada por separado en Paris.

l'art peuvent exiger ; il n'est pas aisé de trouver dans l'histoire pl: sieurs évènements aussi extraordinaires, aussi dramatiques que cet révolte des Maures sous Philippe II. Qu'il me soit permis d'en di un mot, pour indiquer au moins sa nature et son importance.

Lors de la conquête de Grenade par les Rois Catholiques, accorda aux vaincus la capitulation la plus avantageuse ; ils po vaient se retirer librement en Afrique, ou rester dans le pays, conservant leurs mœurs, leurs usages, l'exercice de leur Religi On commença pourtant à les inquiéter du vivant même de Fei nand et d'Isabelle ; ce qui donna lieu à quelques soulèvements p tiels, qui furent bientôt étouffés. Sous Charles-Quint, on répét mêmes tentatives ; mais ce ne fut que sous Philippe II, vers la m tié du seizième siècle, que l'on résolut d'effacer jusqu'aux trace ce peuple vaincu. On publia, à cet effet, de nouvelles ordonnan qui défendaient aux femmes leur costume, encore rapproch moresque, qui interdisaient aux descendants des Maures de p en arabe, de célébrer leurs fêtes, de prendre même des bain fermer les portes de leurs maisons, à certains jours de la sema Pour empêcher l'exécution de ces décrets, les Maures e d'abord recours à des remontrances, à des prières ; le Marq Mondejar, capitaine-général du royaume de Grenade, hom plus grand mérite, intercéda vainement en leur faveur ; le go nement s'obstina à faire exécuter ses ordres.

Ce fut alors qu'éclata la révolte, préparée de longue ma qui mit en danger la monarchie espagnole, au faîte de sa puis Les descendants des Maures se trouvaient en très-grand bre dans plusieurs provinces, dans celle de Grenade surto étaient industrieux, riches, puissants ; ils comptaient sur le s des États Barbaresques, et même de l'empereur de Consta ple, avec lesquels ils étaient en communication ; et voyant l'E engagée, à cette époque, dans des prétentions ruineuses guerres lointaines, ils crurent que le moment de leur déli si long-temps annoncé par des prédictions et des augures, ét fin arrivé.

Tout-à-coup, comme par enchantement, on vit paraî nation musulmane au milieu d'une nation chrétienne ; la h deux peuples, nourrie pendant huit siècles de guerre à m montra plus envenimée que jamais ; et ils sentirent bien deux qu'il s'agissait de leur existence.

[redacted]

Cet [redacted] toute [redacted] riers [redacted] volte [redacted] toutes [redacted] les chefs [redacted] les [redacted] tre de la [redacted] tés, [redacted] prême de [redacted] d'Autriche, [redacted] phe de [redacted]

Pour [redacted] littérature [redacted] deux histoires [redacted] chacune dans son [redacted] doza, qui lui a [redacted] suffirait à lui [redacted] profond [redacted] est redevable de [redacted] té. Placé par sa [redacted] nelles, à même de [redacted] du fameux Marquis de [redacted] et connaissant parfaitement [redacted] dans sa retraite de [redacted] de cette [redacted], et [redacted] modèle accompli (1).

L'ouvrage de Luis de [redacted] raire aussi relevé que [redacted] histoire plus complète, [redacted] teur par la main, lui [redacted] chaque événement. [redacted] tion des Morisques de Grenade [redacted] qui s'y rattachent; et j'ai [redacted] autre, ayant été employé, [redacted] dans l'armée de Sa Majesté, [redacted]

(1) Guerra de Granada, que hizo [redacted] aquel reino, sus rebeldes.

(2) Historia de la rebelion y castigo [redacted]

EYA.

IER.

ıresque, de la maison de cam-
diar ; l'ornement en doit être
s des instruments et des dé-
:te du spectateur une croisée,
orte donnant sur une terrasse
·me tous les acteurs paraissent
eules ont un costume dans le

ULÉMA.

. Zuléma se lève, laisse sur son
ıain, et s'approche de lui.)

eur d'une femme ne se
emps je te vois inquiet,
ɔensées... Il y a dans le
nt, et tu crains surtout
ı le pénétrer.

t ?...

ne qui cause mon tour-
mblable à celui qui me
iien le plus doux nous
-même je me plaisais à

l'art peuvent exiger ; il n'est pas aisé de trouver dans l'histoire plusieurs évènements aussi extraordinaires, aussi dramatiques que cette révolte des Maures sous Philippe II. Qu'il me soit permis d'en dire un mot, pour indiquer au moins sa nature et son importance.

Lors de la conquête de Grenade par les Rois Catholiques, on accorda aux vaincus la capitulation la plus avantageuse ; ils pouvaient se retirer librement en Afrique, ou rester dans le pays, en conservant leurs mœurs, leurs usages, l'exercice de leur Religion. On commença pourtant à les inquiéter du vivant même de Ferdinand et d'Isabelle ; ce qui donna lieu à quelques soulèvements partiels, qui furent bientôt étouffés. Sous Charles-Quint, on répéta les mêmes tentatives ; mais ce ne fut que sous Philippe II, vers la moitié du seizième siècle, que l'on résolut d'effacer jusqu'aux traces de ce peuple vaincu. On publia, à cet effet, de nouvelles ordonnances, qui défendaient aux femmes leur costume, encore rapproché du moresque, qui interdisaient aux descendants des Maures de parler en arabe, de célébrer leurs fêtes, de prendre même des bains, de fermer les portes de leurs maisons, à certains jours de la semaine... Pour empêcher l'exécution de ces décrets, les Maures eurent d'abord recours à des remontrances, à des prières ; le Marquis de Mondejar, capitaine-général du royaume de Grenade, homme du plus grand mérite, intercéda vainement en leur faveur ; le gouvernement s'obstina à faire exécuter ses ordres.

Ce fut alors qu'éclata la révolte, préparée de longue main, et qui mit en danger la monarchie espagnole, au faîte de sa puissance. Les descendants des Maures se trouvaient en très-grand nombre dans plusieurs provinces, dans celle de Grenade surtout ; ils étaient industrieux, riches, puissants; ils comptaient sur le secours des États Barbaresques, et même de l'empereur de Constantinople, avec lesquels ils étaient en communication; et voyant l'Espagne engagée, à cette époque, dans des prétentions ruineuses et des guerres lointaines, ils crurent que le moment de leur délivrance, si long-temps annoncé par des prédictions et des augures, était enfin arrivé.

Tout-à-coup, comme par enchantement, on vit paraître une nation musulmane au milieu d'une nation chrétienne ; la haine de deux peuples, nourrie pendant huit siècles de guerre à mort, se montra plus envenimée que jamais; et ils sentirent bien tous les deux qu'il s'agissait de leur existence.

Cet évènement n'a pas eu, en général, aux yeux des étrangers, toute l'importance dont il était digne; il faut voir dans les historiens espagnols, même dans les poëtes, jusqu'à quel point cette révolte jeta l'alarme dans la nation. L'élite de l'armée accourut de toutes parts, pour étouffer le feu avant qu'il n'embrasât le royaume; les chefs les plus renommés pénétrèrent, à plusieurs reprises, dans les montagnes des Alpujarras; le Roi lui-même s'approcha du théâtre de la guerre; et s'il ne marcha pas en personne contre les révoltés, comme il en fut question, il ne confia le commandement suprême de l'armée qu'à son propre frère, le célèbre don Juan d'Autriche, qui plaça la victoire sur les Morisques à côté du triomphe de Lépante.

Pour peindre assez fidèlement un sujet d'une telle gravité, la littérature espagnole offrait de grandes ressources; car elle possède deux histoires particulières de cette révolte, d'un mérite singulier, chacune dans son genre. L'ouvrage de don Diego Hurtado de Mendoza, qui lui a valu á juste titre le surnom de *Salluste espagnol*, suffirait à lui seul pour faire apprécier cet homme d'État célèbre, profond politique, grand historien, poëte, auquel l'Europe savante est redevable de plusieurs trésors littéraires qu'il tira de l'obscurité. Placé par sa haute naissance, ainsi que par ses qualités personnelles, à même de bien juger les hommes et les évènements; frère du fameux Marquis de Mondejar; possédant à fond la langue arabe, et connaissant parfaitement bien les localités, il consacra ses loisirs, dans sa retraite de Grenade, à tracer de main de maître l'histoire de cette insurrection, et il enrichit la littérature castillane d'un modèle accompli (1).

L'ouvrage de Luis del Marmol (2) est loin d'avoir un mérite littéraire aussi relevé que celui de Hurtado de Mendoza; mais c'est une histoire plus complète, plus détaillée, dont l'auteur conduit le lecteur par la main, lui fait parcourir les lieux, le rend témoin de chaque évènement. « J'écris, dit Marmol, la révolte et la punition des Morisques de Grenade, avec toutes les choses mémorables qui s'y rattachent; et j'ai été à même de le faire mieux que tout autre, ayant été employé, depuis le commencement jusqu'à la fin, dans l'armée de Sa Majesté. » Quand même il n'aurait pas révélé

(1) Guerra de Granada, que hizo el rey D. Felipe II contra los Moriscos de aquel reino, sus rebeldes.

(2) Historia de la rebelion y castigo de los Moriscos del reino de Granada.

PERSONNAGES.

ABEN HUMEYA (*don Ferdinad de Valor*).
ZULÉMA (*doña Léonor*), *sa femme.*
FATIME (*Elvira*), *leur fille.*
MULEY CARIME (*Michel de Rojas*), *père de Zuléma.*
ABEN JOUHAR, *oncle d'Aben Humeya.*
ABEN ABO, ABEN FARAX, } *promoteurs de l'insurrection.*
L'ALFAQUI, *ou le Grand-Prêtre.*
LARA, *envoyé du capitaine-général de Grenade.*
LE PARTAL, LE DALAY, LE XENIZ, } *chefs des révoltés.*
ALIATAR, *esclave nègre.*
UNE VIEILLE ESCLAVE.
UN JEUNE PATRE.
UNE FEMME CASTILLANE.
Maures révoltés, soldats castillans, hommes et femmes du peuple, pâtres et bergères, esclaves nègres, femmes et esclaves de la suite de Zuléma et de Fatime.

La scène est à Cadiar, dans les montagnes des Alpujarras.

ABEN HUMEYA.

DRAME.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une salle, d'architecture moresque, de la maison de campagne d'Aben Humeya, dans les environs de Cadiar; l'ornement en doit être noble, mais fort simple; on voit sur les murs des instruments et des dépouilles de la chasse des montagnes. A la droite du spectateur une croisée, de l'autre côté une porte, au fond une autre porte donnant sur une terrasse qui domine la campagne. Jusqu'à la scène septième tous les acteurs paraissent habillés à la manière castillane; les femmes seules ont un costume dans le genre moresque, avec de longs voiles.)

SCÈNE I.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA.

(Aben Humeya est assis, arrangeant une arbalète. Zuléma se lève, laisse sur son siège quelques broderies qu'elle tenait à la main, et s'approche de lui.)

ZULÉMA.

Non, mon cher Ferdinand, le cœur d'une femme ne se trompe jamais!... Depuis quelque temps je te vois inquiet, rêveur, poursuivi par de sombres pensées... Il y a dans le fond de ton âme un secret important, et tu crains surtout que la triste Léonor ne parvienne à le pénétrer.

ABEN HUMEYA.

Mais, quel pourrait être ce secret?...

ZULÉMA.

Je l'ignore; et c'est ce doute même qui cause mon tourment!... Je te vois dans un état semblable à celui qui me rendit si malheureuse, quand le lien le plus doux nous unit à Grenade; mais alors, moi-même je me plaisais à

t'excuser: tu étais dans la fougue de la jeunesse; tu voyais notre race opprimée; et le sang royal des Aben Humeya bouillonnait dans tes veines, à la seule vue du vainqueur! C'est pour cela que je mis tant d'empressement à quitter cette ville captive, où de si cruels souvenirs entretenaient dans ton âme cette mélancolie profonde, qui me fit craindre pour tes jours... Je me flattais, je te l'avoue, d'avoir atteint mon but, depuis que nous avons fixé notre séjour dans ces montagnes... tu étais devenu peu à peu moins agité, plus calme; mon cœur était fier de son triomphe, il ne le partageait qu'avec ma fille!... Je voyais, à son seul aspect, ton cœur s'épanouir, et les rêves de l'ambition ne troublaient plus ton sommeil... Mais, hélas! depuis quelque temps...

ABEN HUMEYA.

Qu'as-tu remarqué?... parle.

ZULÉMA.

Ce que j'ai remarqué?... tout ce qui peut me rendre malheureuse!... Tu retiens devant moi les épanchements de ton cœur; tu crains même de rencontrer mes regards... Mon père, partageant aussi mon inquiétude, a fait de vains efforts pour sonder la plaie de ton âme, et pour y apporter quelque soulagement: tu écoutes ses conseils avec froideur, tandis que je te vois entouré des mécontents les plus fougueux de nos tribus, réfugiés dans les Alpujarras, de tous ceux qui souffrent avec plus d'impatience le joug du cruel Philippe... Mon Ferdinand! ne prête pas l'oreille à leurs conseils dangereux; écoute plutôt la voix de ton épouse, qui te demande, au nom de son amour, au nom de notre fille, de ne pas exposer une vie qui leur est si chère!

ABEN HUMEYA

Tu t'inquiètes à tort; et ta tendresse te fait voir des dangers, qui n'existent que dans ton imagination..... Je suis triste, il est vrai; mon cœur est plein d'amertume... Dois-

je être heureux, Léonor?... Tu me mépriserais, si je pouvais l'être.

ZULÉMA.

Non, Ferdinand : je ne m'abuse pas sur notre situation; je ne connais que trop les nobles sentiments qui t'animent; et moi-même, je ne suis pas née pour l'esclavage!... Mais que pouvons-nous, faibles que nous sommes, contre les arrêts du destin?... Si le sort nous eût fait naître quelques années plus tôt; si j'eusse été ton épouse, quand le trône de Boabdil tenait encore contre la puissance de Castille, crois-tu que j'aurais refroidi ton ardeur guerrière, que j'aurais retenu ton bras?... Mais quand la ruine de notre patrie est consommée, quand il ne reste plus de ressource, plus d'espérance...

ABEN HUMEYA.

Je dois être content!

ZULÉMA. (Après une courte suspension.)

A quoi bon te tourmenter d'un regret inutile?... au milieu de tant de malheurs, tu peux trouver encore quelques motifs de consolation : tu vois couler tes jours au sein de ta famille; tu habites cette terre chérie; tu mêleras tes cendres aux cendres de tes pères... Quand je me sens accablée de tristesse, il m'arrive parfois de gravir jusqu'au sommet de ces montagnes, d'où il me semble apercevoir, dans le lointain, les côtes de l'Afrique... Le croiras-tu?... je sens diminuer par degrés le poids qui serrait mon cœur, et je reviens plus tranquille, en songeant à ces malheureux qui ont quitté leur patrie, pour ne la revoir jamais!... Qu'ils sont à plaindre, mon cher Ferdinand!...

ABEN HUMEYA. (Se levant brusquement.)

Ils ne sont pas aussi heureux que nous.

ZULÉMA.

Mais d'où vient ce trouble, que tu caches en vain?

ABEN HUMEYA.

Je suis tranquille, Léonor... regarde.

ZULÉMA.

Ah ! c'est cette même tranquillité, qui me fait frémir.

ABEN HUMEYA.

Oui, je suis tranquille ; et je vois pourtant le trône de mes ancêtres souillé par l'odieux Espagnol, nos mosquées réduites en cendres, nos familles dans la servitude ou dans l'exil... Que veut-on davantage ?... Moi-même, indigne de mon sang, objet de haine au ciel, et de mépris aux hommes... Que dis-je ? je ne puis rentrer en moi, sans me sentir accablé de honte !

ZULÉMA.

Calme-toi, mon cher Ferdinand...

ABEN HUMEYA.

Ils sont malheureux, tu les plains, ceux qui peuvent saluer encore, à la face du ciel, le nom de leur patrie, et maudire à haute voix ses bourreaux ; ceux qui adorent le Dieu de leurs pères ; ceux qui conservent leurs lois, leurs mœurs, leurs usages... Qu'ils doivent envier notre sort !... Nous vivons tranquilles, sous la main qui nous frappe ; nous adorons le Dieu de nos tyrans, nous portons leur livrée, nous parlons leur langue, nous apprenons à nos fils à maudire la race de leurs pères !... Mais tu pâlis, Léonor !

ZULÉMA.

Si quelqu'un venait à t'entendre !...

ABEN HUMEYA.

Tu as raison ; je l'avais oublié : le vendredi, nos maîtres ne nous permettent pas de fermer nos portes... Ils veulent épier jusqu'aux vœux que nous adressons au ciel, dans ce jour consacré par nos pères !... il leur faut, pour assouvir leur rage, écouter jusqu'aux cris des victimes !

ZULÉMA.

Un seul instant, de grâce, je reviens...

(Elle se dirige vers la porte. Dans ce moment, Fatime entre tout éperdue, hors d'haleine, et se jette dans les bras de sa mère. Elle a son voile à la main.)

SCÈNE II.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME.

FATIME.

Ma mère !...

ZULÉMA.

Qu'as-tu, ma fille !...

ABEN HUMEYA.

Elvira !

ZULÉMA.

Parle, mon amour... qu'as-tu ?... D'où vient ce tremblement affreux ?

FATIME.

Je ne crains plus ; je suis dans vos bras.

ZULÉMA.

Mais quel accident t'est-il arrivé ? N'étais-tu pas accompagnée de tes esclaves ?...

FATIME.

Oui, ma mère ; je suis allée, au milieu d'elles, voir cette après-midi la fête de Cadiar ; ma chère Isabelle venait aussi, et sa sœur nous suivait de près... Nous étions si contentes, si joyeuses !... Nous touchions déjà aux portes de la ville, et ce fut alors que je sentis dans mon cœur un pressentiment cruel, en voyant des soldats Castillans...

ABEN HUMEYA.

Toujours des Castillans !...

FATIME.

Nous allions passer auprès d'eux, les yeux fixés à terre, et nous nous pressions toutes les trois, pour franchir en même temps les portes, quand nous entendîmes pousser un cri affreux... nous vîmes des soldats armés courir sur nous, arracher les voiles qui couvraient nos visages...

ABEN HUMEYA.

Ils ont arraché ton voile, ma fille!...

ZULÉMA.

Écoute, Ferdinand, écoute...

FATIME.

Je l'ai ôté bien vite, en les voyant déchirer celui d'Isabelle, qui est tombée évanouie à leurs pieds...

ZULÉMA.

Qu'est-elle devenue? Comment t'es-tu sauvée sans tes compagnes?

FATIME.

Je ne saurais vous le dire; j'étais si troublée!... heureusement que j'ai aperçu mon grand-père, qui accourait à notre secours... Je l'ai laissé au milieu des soldats; on proclamait de nouveaux ordres; j'entendais partout des gémissements et des murmures... je n'ai pas même osé tourner la tête, croyant toujours voir des soldats me poursuivre, m'atteindre... Jamais de ma vie je ne m'éloignerai plus de ma mère!...

ZULÉMA.

Oui, mon cœur, oui... Mais embrasse ton père... Je ne serai tranquille que quand je te verrai dans ses bras.

(Fatime embrasse Aben Humeya.)

FATIME.

Vous tremblez, mon père!

ABEN HUMEYA.

Non, ma fille, non... les hommes ne tremblent jamais.

ZULÉMA.

Mon cher Ferdinand, tu gardes le silence, et tu reçois avec froideur les caresses de ton enfant!

ABEN HUMEYA. (Embrassant sa fille sur le front.)

Au contraire... tu vois; je l'embrasse.

FATIME.

J'ai déjà tout oublié; ne vous affligez pas, mon pére... Vous avez les larmes aux yeux.

ZULÉMA.

Il pleure !... nous sommes perdus.

SCÈNE III.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Ma Léonor, mes enfants, le jour d'épreuve est arrivé : il faut déjouer, à force de prudence, les perfides projets de nos oppresseurs.

ZULÉMA.

Quel nouveau malheur nous menace ?

MULEY CARIME.

Vous savez, sans doute, ce qui est arrivé à notre Elvira... Le ciel même me conduisit à Cadiar, lorsqu'on y publiait le nouveau décret contre notre nation. On veut éffacer avec le fer jusqu'aux traces de notre origine ; on nous défend l'usage de notre langue maternelle, les chants de notre enfance, les voiles mêmes, qui couvrent la pudeur de nos épouses et de nos filles... Plus de doute, mes enfants ; ils veulent pousser à bout notre patience, pour avoir un motif d'appesantir leur joug... que le ciel nous préserve de tomber dans leur piège !

ZULÉMA.

Dieu de clémence, écoute la voix de mon père !

MULEY CARIME.

Ma présence, j'ose m'en flatter, n'a pas été tout-à-fait inutile... J'ai aperçu des groupes se former, aux extrémités de la place... on gardait un morne silence ; on s'écartait, d'un air sombre, à l'approche des Castillans ; toutes les fenêtres étaient fermées... Mais je craignais que des cris imprudents, quelque signe de mécontentement et de haine, ne vinssent provoquer l'audace des soldats, et n'atti-

rassent sur la ville les plus grands désastres... J'ai couru tout de suite auprès de nos amis; je les ai conjurés, par ce qu'ils ont de plus cher au monde, de rentrer dans leurs foyers, d'endurer avec constance les nouveaux châtiments que Dieu nous envoie dans sa colère...

ZULÉMA.

Mais tu ne dis rien, mon Ferdinand?...

ABEN HUMEYA. (Il est assis, d'un air rêveur, et répond froidement.)

J'écoute.

MULEY CARIME.

Que je me suis félicité de ne pas t'avoir aperçu dans cette foule inquiète! Je craignais à tout moment de t'y reconnaître; je l'ai craint surtout, quand j'ai vu notre Elvira au milieu de ces filles timides qui fuyaient devant les soldats...

FATIME. (A Muley Carime.)

Qu'ils avaient l'air farouche, mon père!...

MULEY CARIME.

Je me suis jeté devant eux: « Vous ne passerez pas sans traîner mes cheveux blancs dans la poussière... » Je leur ai dit ces mots d'un ton si assuré, si ferme, qu'ils se sont arrêtés tout-à-coup. Ils n'ont pas osé fouler aux pieds un vieillard qui protégeait de faibles enfants!

SCÈNE IV.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME, MULEY CARIME, ABEN FARAX.

ABEN FARAX.

Vous le voyez; nos craintes mêmes ont été surpassées!... Nous ne connaissions pas encore nos tyrans; nous les avons rendus plus fiers, plus impérieux, par notre soumission infame; et dans l'ivresse de leur triomphe, ils veulent nous interdire jusqu'à l'air que nous respirons!

ZULÉMA.

Par pitié, mon ami, par pitié!... Il a une femme, il a des enfants...

ABEN FARAX.

Et moi aussi, j'ai une femme, j'ai des enfants; mais les voir deshonorés!... Je les verrai plutôt périr. — Ce n'était pas assez d'endurer tant d'humiliations, tant d'outrages; de voir nos biens et nos personnes livrés à leur merci; ils osent porter leurs regards hardis sur nos femmes et sur nos filles... Rien n'est sacré pour eux!

MULEY CARIME.

Et tu crois éviter tant de malheurs par des emportements inutiles!... Nos ennemis n'en demandent pas davantage.

ABEN FARAX.

Ils nous ont rendus assez malhereux pour que nous n'ayons rien à craindre.

MULEY CARIME.

Hier encore, aujourd'hui même, nous croyions aussi être arrivés au dernier terme de l'infortune... Ils ont pris bien à cœur de nous détromper.

ABEN FARAX.

Et que leur reste-t-il à faire?... Leur rage même vient d'être épuisée.— Ils se préparent à pénétrer dans nos demeures; ils vont compter sur le sein même de nos épouses le nombre de nos enfants, de leurs esclaves; on dit encore qu'ils vont nous les ravir pour les transporter au fond de la Castille!...

FATIME. (Pressant la main de son père.)

Jamais, mon père, jamais!... Qui pourra m'arracher de vos bras?...

SCÈNE V.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME, MULEY CARIME, ABEN FARAX, ABEN ABO, LE PARTAL, *et quelques autres* CHEFS.

ABEN ABO. (En entrant.)

Fils d'Aben Humeya, sais-tu ton affront?...

ABEN HUMEYA.

Je viens de l'apprendre.

ABEN ABO.

Et tu hésites encore!

ABEN HUMEYA.

Est-il trop tard?

ABEN ABO.

Trop tard!... Si nous avions levé le bras de la vengeance, avant d'avoir reçu ces dernières injures; si nous n'avions pas retenu, par une faiblesse criminelle, l'élan de cent tribus, prêtes à secouer le joug de nos tyrans, auraient-ils poussé si loin leur oppression et leur insultes?... Non, non; ils auraient caché leur crainte sous les dehors de la clémence; ils auraient épargné leurs victimes; ils n'auraient pas osé traîner dans un cachot le descendant de nos rois!...

ABEN HUMEYA.

Que dis-tu?

ABEN ABO.

Ignores-tu donc le sort de ton père?

ABEN HUMEYA.

De mon père!

ABEN ABO.

Oui, Aben Humeya: il est dans les fers, et n'attend que la mort.

ABEN HUMEYA. (Dans une explosion de fureur.)

C'en est fait; du sang, mes amis, du sang!... j'en suis altéré.

ZULÉMA.

Ferdinand!...

MULEY CARIME.

Mon fils!...

ABEN HUMEYA.

Laissez-moi... laissez-moi...

ZULÉMA.

Regarde ta fille, qui se jette aux pieds de son père...

ABEN HUMEYA.

De son père!... Moi aussi j'en ai un, Léonor, j'en ai un... et je vais le venger.

MULEY CARIME.

Mais il faut, au moins, que nous ayons acquis la triste certitude...

ABEN ABO.

Ah! ce n'est que trop vrai... Le brave Ali Gomel vient de quitter Grenade, d'oú l'on exile impitoyablement un grand nombre de nos familles: on les chasse, sous peine de mort, de leurs tristes asiles; on les livre à la misère, on les pousse vers le désespoir et vers le crime, pour se ménager un prétexte de les punir. Depuis trois jours, le Marquis de Mondéjar est parti de Grenade à la tête de ses soldats; et il va pénétrer dans nos montagnes, pour assurer l'exécution de ces décrets barbares... On exige de lui cette seule réponse: «Les Maures sont sous nos pieds...» ou: «Ils ne sont plus!»

ABEN FARAX.

Eh bien!... qu'attendons-nous, pour donner à nos frères le signal qu'ils demandent depuis tant d'années? (Regardant fixement Aben Humeya.) Faudra-t-il, pour exciter notre courage, que le sang de nos pères ai déjà rougi l'échafaud?...

ABEN HUMEYA.

Non, mes amis, non: le jour de la vengeance nous éclaire déjà!...

ZULÉMA.

Malheureuse Léonor, c'en est fait de ta vie!

MULEY CARIME.

Ma fille!...

ZULÉMA.

Viens, mon Elvira, viens... il ne reste, dans ce monde d'autre consolation à ta mère!...

MULEY CARIME.

Mais tu peux à peine te soutenir... Calme-toi, ma chère Léonor... le bras du Dieu de miséricorde s'étendra sur nous!

(Zuléma se retire, dans le plus grand abattement, au milieu de son père et de sa fille.)

SCÈNE VI.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX, LE PARTAL, *les autres* CHEFS.

(Pendant cette scène, le théâtre s'obscurcit par degrés.)

ABEN HUMEYA.

Laissons les pleurs à la faiblesse; les affronts des braves ne se lavent qu'avec du sang!

LE PARTAL.

Nous te reconnaissons à ces paroles, Aben Humeya.

LES AUTRES CHEFS.

Nous te reconnaissons!

ABEN HUMEYA.

Oui, mes amis; ce n'est point une crainte indigne qui a retenu, pendant si long-temps, mon fer dans le fourreau; j'ai dévoré mes outrages, j'ai étouffé mes plaintes, pour ne pas flatter nos tyrans; mais la haine germait au

fond de mon âme; et jamais la nuit n'a paru, sans que les tombeaux de mes pères aient reçu mes serments de me venger jusqu'à la mort!... Il ne suffisait pas de savoir nos amis, nos frères, impatients de porter leur chaînes, et prêts à les briser; il valait mieux attendre que de risquer imprudemment le sort de ces contrées, l'existence de tant de familles, le dernier espoir de la patrie!.... J'étais sûr, mes amis, que la fureur de nos tyrans passerait notre patience; et je leur ai laissé le soin de donner eux-mêmes le signal de l'insurrection... Il est donné: il sera entendu.

LE PARTAL, ET LES AUTRES CHEFS.

Il le sera.

(Ils craignent d'être surpris; un des chefs se dirige vers la porte; et ils continuent leur dialogue d'un air mystérieux.)

ABEN ABO.

Les avis que nous avons reçus dernièrement ne laissent plus de doute; toutes nos populations sont prêtes... Sur tout le rivage, dans les montagnes de Ronda, dans la plaine qui environne Grenade, au sein même de cette ville, au milieu de nos ennemis, nos frères préparent leurs armes, aiguisent déjà leurs poignards!

ABEN FARAX.

Ils croyaient, nos tyrans, les avoir arrachés de nos mains... Ils les retrouveront dans leurs cœurs.

ABEN HUMEYA.

Que je voie luire ce jour, et je mourrai content! Mais ne perdons pas, en vaines menaces, des moments si précieux... Courons, mes amis, rassemblons nos affidés les plus braves; réunissons-nous, à l'instant même, pour mettre un terme à notre oppression!... Le ciel semble nous offrir l'occasion la plus favorable: c'est cette nuit que nos tyrans célèbrent la naissance de leur Dieu... Tandis qu'ils seront prosternés dans leurs temples, ou livrés au désordre dans d'infames orgies, nous leur échapperons à la faveur des ténèbres; nous chercherons un asile dans

les profondeurs de ces montagnes; et nous redemanderons à la terre les armes de nos pères, depuis si longtemps consacrées à la vengeance!

ABEN FARAX.

C'est au fond du grand précipice, dans la caverne de l'Alfaqui, que nous devrions nous réunir tous.

LE PARTAL.

Allons à la caverne de l'Alfaqui!

ABEN ABO.

Il est bien juste que ce vieillard vénérable, le pontife de notre Loi et l'élu du Prophète, reçoive aujourd'hui nos serments... Lui seul, il n'a pas fléchi le genou devant nos oppresseurs; il a renoncé plutôt à la lumière du jour.

ABEN HUMEYA.

Eh bien! mes amis, puisque la nuit nous protège déjà, allons nous réunir dans cet antre profond, où l'œil de nos ennemis n'a jamais pénétré. Ils viennent pour imprimer sur nos fronts le fer des esclaves; qu'ils retrouvent en nous leurs anciens maîtres!... Avant que l'éclair brille la foudre les aura frappés.

(Ils sortent tous par la porte du fond. Aben Humeya s'arrête un instant, en tournant les yeux vers l'appartement de sa femme, et part ensuite avec les autres.)

SCÈNE VII.

L'ALFAQUI.

(Changement de décoration.—Le théâtre représente une vaste grotte, dont la voûte est soutenue par des masses de rochers auxquelles pendent des aiguilles de stalactites. Des amoncellements de rocs occupent tout le théâtre presque jusqu'au-devant. Au second plan, à gauche, se trouve un enfoncement dans le rocher, qui sert de retraite à l'Alfaqui; une lampe en fer en éclaire l'intérieur. Toute la décoration doit être sombre. L'Alfaqui est assis, ayant un libre devant lui.)

L'ALFAQUI.

«La puissance de l'infidèle est bâtie sur le sable, et sa domination passera plus vite que la trombe dans le dé-

sert... Un jour viendra où les enfants de la tribu sainte verront leur zèle refroidi; et la chaîne de l'esclavage pèsera sur leur cou; mais, dans leur détresse extrême, ils tourneront leurs yeux vers l'Orient, et aussitôt la rosée de consolation descendra du septième ciel!... » (Il sort de la petite grotte, après quelques instants de méditation.) Je le sais, gran Dieu, tes promesses ne peuvent manquer; elles ont un appui plus solide que les fondements de la terre!... Mais moi, faible vieillard, moi dont la vie va s'éteindre au moindre souffle, plus vite encore que cette lumière... je descendrai dans le tombeau sans être témoin de ton triomphe! Et c'était pourtant la seule espérance qui me rattachât à la vie... J'ai attendu chaque jour, pendant tant d'années, la délivrance de ton peuple; et je vois s'accroître chaque jour son avilissement et sa misère!... Peut-être n'ai-je pas compris ta révélation mystérieuse. Il ne suffisait pas de rennoncer au commerce des hommes, pour ne pas renier ta loi sainte... il fallait la proclamer à haute voix, au milieu des bourreaux, et ranimer par mon exemple la foi mourante de ces peuples... C'est ainsi que l'alfaqui de Velez... je le vois encore... j'étais enfant... il répétait le nom d'Allah, en montant d'un pied ferme sur le bûcher; et ses yeux se tournaient encore vers le temple bâti par le fils d'Abraham, quand les flammes des idolâtres enveloppaient déjà son corps!

(Avant la fin de cette scène on voit le jeune pâtre qui descend dans la caverne.)

SCÈNE VIII.

L'ALFAQUI, LE JEUNE PATRE.

LE JEUNE PATRE. (Accourant tout joyeux.)

Me voici!...

L'ALFAQUI.

Sois le bienvenu, mon enfant.

LE JEUNE PATRE.

J'ai bien tardé; mais ce n'est pas ma faute..... J'ai été même obligé de courir, pour que vous ne fussiez pas inquiet.

L'ALFAQUI.

Tu es fatigué; je le vois bien... Approche-toi... viens ici, près de moi... Je n'ai d'autre consolation sur la terre que de te voir pendant ce peu d'instants.

LE JEUNE PATRE.

Je ne sais moi-même comment j'ai pu venir..... Je suis entré aujourd'hui dans la ville avec d'autres jeunes bergers... Ils allaient célébrer la fête de Noël, et voulaient me retenir avec eux... Ils avaient des instruments si beaux!... Mais je me suis échappé, pour vous apporter cet fruits...

(Il tire de sa panetière un petit pain et quelques fruits secs, qu'il place sur une pierre à l'entrée de la grotte.)

L'ALFAQUI.

Je vois bien que le Dieu d'Ismael ne m'a pas abandonné, puisqu'il t'envoie vers moi comme un ange consolateur!...

LE JEUNE PATRE.

C'est mon père qui m'ordonna de le faire à l'heure de sa mort...

L'ALFAQUI.

Je lui dois la vie, mon enfant... C'était le seul ami qui me fût resté... Il obéissait aux préceptes de Dieu, et ne craignait pas la fureur de ses ennemis.

LE JEUNE PATRE.

Je l'accompagnais quelque fois, quand il venait ici... vous en souvenez-vous?

L'ALFAQUI.

Oui, mon enfant... et tu n'oublieras pas non plus les conseils que te donna ton père...

LE JEUNE PATRE.

Qui, moi!..... Dès que j'aperçois un Castillan, je détourne les yeux... Aujourd'hui même, j'ai fait un long dé-

tour pour ne pas passer par la place... Il y avait tant de soldats!...

L'ALFAQUI.

Ils sont arrivés depuis que je t'ai vu...

LE JEUNE PATRE.

Oui, mon père; et si vous saviez tout ce que l'on dit!... Ils viennent nous empêcher de chanter nos jolies romances, et même de nous baigner... J'en suis fâché pour les autres; quant à moi, ça ne me fait rien : je chanterai sur le haut des montagnes, et je me baignerai dans la rivière.

L'ALFAQUI.

Mon cher enfant... que tu es heureux de ne pas sentir le poids de nos malheurs!...

(On voit paraître successivement quelques Maures qui descendent dans la caverne.)

LE JEUNE PATRE.

Ils me feraient bien du mal, ces soldats, s'ils savaient que je viens ici... n'est-ce pas?... Eh bien!... je ne vous abandonnerai de ma vie.

L'ALFAQUI.

Non, mon enfant, non... ne reviens plus... Je n'ai rien à espérer dans ce monde; et tu peux encore voir des jours heureux... Lève la tête, mons fils... Pourquoi pleures-tu?

LE JEUNE PATRE.

Je le vois bien..... vous ne m'aimez pas..... Moi vous laisser mourir! (Il l'embrasse.)

L'ALFAQUI.

Non, mon fils..... tu reviendras..... mais attends, du moins, que ces Castillans soient partis... tu ne les connais pas encore! — Où vas-tu?

(Le jeune Pâtre entend du bruit, et s'avance vers le fond de la caverne; mais en voyant les Maures, il revient effrayé, et va se cacher dans la petite grotte.)

LE JEUNE PATRE.

Ah!...

SCÈNE IX.

L'ALFAQUI, LE XENIZ, LE DALAY, *plusieurs* MAURES.

(Ceux-ci, et ceux qui viennent ensuite, sont costumés à la manière moresque, avec des albornoz, des alquizels, etc.; ils ont des sabres et des poignards, et quelques uns portent aussi des torches ou des branches d'arbres allumées, qu'ils placeront ensuite dans les fissures des rochers.)

L'ALFAQUI.

Qui êtes-vous?... que venez-vous chercher jusqu'au sein de la terre?... Est-ce un rêve, grand Dieu!...

LE DALAY.

Non, vénérable Alfaqui; ce sont vos amis, vos enfants, qui viennent auprès de vous, comme on entoure un père dans des jours de danger.

L'ALFAQUI.

Moi, votre père!... les esclaves n'ont que des maîtres.

LE XENIZ.

Nous ne méritons pas ce nom, malgré tous nos malheurs.

L'ALFAQUI.

Et quel est le nom que vous méritez?... Vous avez renié le Dieu de vos pères; vous laissez dans les fers votre patrie, qu'ils conquirent au prix de leur sang; vous achetez par la honte le droit de servir vos bourreaux... Choisissez, choisissez vous-mêmes : quel est le nom que je dois vous donner?

LE DALAY.

Vos reproches n'ont été jusqu'à présent que trop justes; et notre cœur nous en a fait de plus amers encore, tout le temps qu'a duré notre esclavage... Mais il touche à son terme.

L'ALFAQUI.

Que dites-vous? se pourrait-il?

LE DALAY.

Oui, élu du Prophète; nous n'oserions soutenir votre aspect, si nous devions aller reprendre nos chaînes.

QUELQUES MAURES.

Jamais!

UN PLUS GRAND NOMBRE.

Jamais!!!

SCÈNE X.

LES MEMES.—ABEN ABO, ABEN FARAX, LE PARTAL, *et quelques autres* MAURES.

ABEN ABO.

Ces accents, ce costume, ces armes, vous annoncent assez notre ferme résolution : nous venons de jeter le masque indigne qui nous avilissait même à nos propres yeux, et nous avons repris le fer de nos pères, déjà rougi du sang de nos tyrans!

ABEN FARAX.

Cent mille bras son levés, prêts à frapper au premier signal...

ABEN ABO.

Et ce signal, on va le donner.

LE PARTAL.

Nous n'attendons ici que le fils d'Aben Humeya...

L'ALFAQUI.

Le fils d'Aben Humeya!... le dernier rejeton de la palme royale, le descendant glorieux du Prophète!

LE PARTAL.

Lui-même, son oncle Aben Jouhar, les plus puissants de leur tribu, viennent de se rendre à nos vœux... Ils accourent tous ici partager nos dangers, notre sort...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS.—ABEN HUMEYA, ABEN JOUHAR, *et quelques autres* MAURES *de leur tribu.*

PLUSIEURS MAURES. (A l'entrée de la caverne.)

Le voilà !

UN PLUS GRAN NOMBRE.

Le voilà ! ! !

L'ALFAQUI.

Venez, fils de cent rois, venez !...

(Mouvement général d'enthousiasme parmi les Maures.)

ABEN HUMEYA.

Vénérable pontife, mes amis, mes frères, je crois déjà, me trouvant au milieu de vous, respirer l'air de la liberté. Que ce moment heureux s'est fait attendre !... Jamais je n'ai vu un seul de nos tyrans sans le vouer à la mort; jamais je n'ai pénétré dans le temple des infidèles, sans les marquer dans mon cœur comme les premières victimes qu'on y dût immoler.

L'ALFAQUI.

Il a pour la Loi le même zèle que ses ancêtres... Il les fera revivre.

ABEN HUMEYA.

Je vous voyais tous animés des mêmes sentiments; vos vœux m'étaient connus... mais il fallait attendre le moment d'agir, et que le coup précédât la menace... Ce moment heureux est enfin arrivé.

LE DALAY ET QUELQUES AUTRES.

Oui !

UN GRAND NOMBRE DE MAURES.

Oui ! ! !

ABEN JOUHAR.

Vous me connaissez assez, mes amis, pour que je puisse

élever la voix au milieu de vous, dans cette occasion qui va décider de notre sort... Ce n'est pas mon âge avancé qui glace le sang dans mes veines, ou qui me rend indifférent à l'esclavage et à la honte... Au contraire, je suis plus impatient que vous de mettre un terme à nos misères, pour jouir au moins d'un seul jour de bonheur! Mais pourquoi réveiller nos oppresseurs, et les mettre en défense avant d'avoir pris toutes nos mesures pour les frapper à mort?...

ABEN ABO. (L'interrompant.)

Nous avons des armes à la main, et nous attendrons dans les fers!

ABEN FARAX.

Verrons-nous plus long-temps nos demeures profanées?

LE DALAY.

Nos épouses en proie aux insultes?

LE PARTAL.

Nos fils dans l'esclavage?

LA PLUPART DES MAURES.

Non!

TOUS.

Non!!!

ABEN HUMEYA.

Et quel moyen plus puissant que notre soulèvement, même pour hâter les secours de nos amis d'Afrique, et pour mettre en armes un million de nos frères dans toute l'étendue du royaume? Quand ils verront notre race engagée dans une guerre à mort, resteront-ils un seul moment dans l'incertitude, ou refuseront-ils de nous donner la main?... C'est bien nous, nous seuls (notre cœur d'ailleurs nous l'annonce) qui sommes destinés par le ciel à donner à nos frères le signal et l'exemple... A l'abri de ces contrées sauvages, adossés contre la mer, et touchant presque de la main nos frères d'Afrique, nous pouvons provoquer hardiment la fureur de nos ennemis, les épui-

ser dans une longue lutte, sans profit pour eux, sans succès, sans gloire... Quand ils ont à combattre des ennemis partout, verront-ils sans inquiétude et sans crainte l'incendie gagner leurs foyers?... Non, non: ils trembleront pour leurs épouses, pour leurs enfants, comme nous avons tremblé pour les nôtres; ils reculeront d'effroi en voyant se rouvrir cet abîme qui a englouti leurs générations pendant huit siècles!

L'ALFAQUI.

Le ciel vient de parler par ta bouche, descendant des Abderrame... Il t'a choisi, sans doute, pour être le ministre de sa vengeance, et le libérateur de ta patrie! Écoutez, mes enfants, écoutez: c'est peut-être pour la dernière fois que ma voix parviendra jusqu'à vous; mon heure fatale approche, et je n'entrevois l'avenir que sur les bords de l'éternité!...

LE PARTAL.

Silence, mes amis, silence!

L'ALFAQUI.

Il ne suffit pas de rompre vos chaînes: le trône d'Alhamar doit être relevé... et, vous ne l'aurez pas oublié sans doute, c'est un guerrier du sang royal, de la famille même du Prophète, qui est désigné par le ciel pour en jeter les nouveaux fondements.

LE PARTAL.

C'est bien Aben Humeya.

PLUSIEURS MAURES.

C'est lui-même!!!

ABEN ABO.

Nous n'avons pas encore tiré le fer, et déjà nous songeons à nous donner un maître!

ABEN FARAX.

Ils ne manqueront pas les braves, pour nous conduire au combat; voilà ce qu'il nous faut.

ABEN ABO.

Quand nous aurons effacé, par de glorieux combats, les marques de nos chaînes; quand nous serons maîtres de quelques pieds de terre, pour creuser au moins nos tombeaux; quand nous aurons enfin une patrie; ceux qui auront survécu à la longue lutte qui se prépare pourront bien se choisir un roi... et la couronne doit être alors, non pas le don du hasard, mais le prix de la victoire!

ABEN HUMEYA.

Je n'aspire pas même à ce prix, Aben Abo; et je puis volontiers le céder aux autres: les Aben Humeya sont assurés de leur place; ils se trouventtoujours les premiers au combat.

ABEN ABO.

Et jamais les Zégris n'y arrivent les seconds.

L'ALFAQUI.

Calmez, mes enfants, calmez cette ardeur guerrière qui brille dans vos yeux et qui semble enflammer vos paroles; gardez-la contre nos ennemis!... Lorsque nous avons entre nos mains la liberté ou l'esclavage de nos enfants, le sort futur de la patrie, le triomphe ou l'abaissement de la religion de nos pères, pourrions-nous écouter, sans crime, la voix de nos passions? Ah! il ne s'agit pas de donner, dans le palais de l'Alhambra, la couronne d'or et de saphirs, que l'indigne Boabdil ne sut pas garder sur sa tête; au milieu de ces précipices, menacés par nos ennemis, sur le bord même du tombeau, nous n'avons qu'une épée à donner à celui que nous choisirons pour notre chef suprême... Il ne sera élevé plus haut, que pour être plus près de la foudre!

LE PARTAL.

Parlez, organe du Prophète: nous sommes prêts à vous obéir.

QUELQUES CHEFS.

Nous le sommes tous!

L'ALFAQUI.

Le ciel a déjà parlé par ses prédictions, par ses prodiges; il va vous annoncer, par un signe glorieux, sa volonté suprême!

(Il marche, saisi d'enthousiasme, vers l'antre le plus étroit, qui est au fond de la grotte. La foule des Maures, qui se sera séparée pour lui laisser un libre passage, semble frappée, en attendant son retour, de surprise et d'étonnement.)

LE DALAY.

Où va-t-il, le vénérable pontife?

LE XENIZ.

Une inspiration soudaine a brillé sur son front.

LE PARTAL.

Attendons, mes amis, dans un recueillement religieux, les oracles qu'il va nous dicter!

L'ALFAQUI.

(Il déploie à la porte de l'antre un vieil étendard en soie cramoisie, garni à l'entour de franges d'or, et tout parsemé de demi-lunes en argent.)

Regardez, petits-fils de Tarif et de Muza, regardez!...

ABEN JOUHAR.

C'est l'étendard sacré du royaume!

LE DALAY.

L'enseigne d'Alhamar!

LE XENIZ.

Le triomphe est certain!

PLUSIEURS MAURES.

Nous sommes sauvés!

L'ALFAQUI.

Le ciel nous l'a conservé, comme un gage de sa faveur, par une série de prodiges... Le destin de l'empire y reste attaché pour toujours!

LE PARTAL.

Déployez, ô pontife, déployez au milieu de nous l'étendard royal de nos pères... Nous allons, sous son ombre

sacrée, proclamer notre monarque... Vive le fils glorieux des rois de Cordoue et de Grenade!

TOUS LES MAURES. (Excepté Aben Abo, Aben Farax et leurs amis, qui sont groupés à l'un des côtés du théâtre.)

Vive Aben Humeya!!!

ABEN HUMEYA.

De grâce, mes amis, de grâce... écoutez-moi pendant quelques instants: je n'ai qu'un bras, un cœur à donner, et ils sont depuis long-temps à ma patrie. Que pourrais-je lui offrir de plus? Mais s'il suffit d'un bras et d'un cœur pour combattre, ce n'est point assez pour régner...

LE XENIZ. (L'interrompant.)

Il a devant lui les traces de ses ancêtres...

LE DALAY.

Il deviendra, comme eux, notre libérateur...

LE PARTAL.

Son nom seul sera un signe de ralliement pour nos peuples, un augure du triomphe...

(Aben Humeya paraît confus, et semble, par ses signes, vouloir calmer leur enthousiasme.)

L'ALFAQUI.

N'hésite plus, bien-aimé du Prophète... Quand le ciel ordonne, l'homme doit fermer les yeux et obéir!

ABEN HUMEYA. (Se mettant à genoux devant l'Alfaqui.)

Je me prosterne avec confiance devant sa volonté suprême; et j'attends de votre bouche ses ordres sacrés.

L'ALFAQUI. (D'une voix solennelle.)

Le Dieu d'Ismael ne t'a pas réservé, dans ces jours d'épreuve, un trône de délices... Il va déposer dans tes mains le sort d'un peuple malheureux, captif, se débattant dans le bras de la mort!... Sois son appui sur la terre... L'Éternel veille sur lui... il est aussi le juge des rois!

ABEN HUMEYA.

Je jure, ô pontife sacré, à la face du ciel et de la terre,

de gouverner ces peuples en paix et en justice, et de verser mon sang pour leur défense... Puissent mes paroles s'élever jusqu'au trône suprême, et le Dieu d'Ismael les accueillir dans sa bonté!

L'ALFAQUI.

Il les a déjà écrites, de sa main toute-puissante, dans le livre de ta destinée... A la fin des siécles, quand le monde ne sera plus, tu les auras devant tes yeux!...
(Aben Humeya se lève, et après un instant de silence, l'Alfaqui continue ainsi :)
Je te confie, au nom du Tout-Puissant, cet étendard sacré, qui orna le couronnement de vingt rois, depuis Alhamar jusqu'à Muley Hacem... Il ne s'est jamais courbé devant la croix de l'infidèle, et il doit encore flotter sur la grande mosquée de Grenade! (Aben Humeya prend l'étendard.) Voilà, mes enfants, voilà votre monarque!... que le chef le plus âgé de ces tribus le reconnaisse au nom de tous.

ABEN JOUHAR.

Nous te reconnaissons pour notre roi, descendant glorieux des Abderrame...

(Il se prosterne et baise la terre, à l'endroit où Aben Humeya avait son pied droit.)

PRESQUE TOUS LES MAURES.

Vive Aben Humeya!!!

L'ALFAQUI.

Musulmans, le cours de la lune signalait aujourd'hui le jour saint, consacré par la Loi aux ablutions et aux prières; et vous n'avez pas rempli ce devoir... Mais, en ce moment même, loin de la vue de nos oppresseurs, vos accents monteront plus purs vers le ciel, dans le silence auguste de la nuit; et les premiers instants de votre délivrance seront consacrés à son divin Auteur!

(Ils se tournent tous vers l'Orient.)

CHOEUR.

L'ALFAQUI.

Bénissez, Musulmans, bénissez l'Éternel!

TOUT LE CHOEUR.

Il n'est qu'un Dieu, c'est le Dieu d'Ismael!

PREMIERE PARTIE DU CHOEUR.

« Le Tout-Puissant a dicté ces paroles »,
Dit Mahomet en montrant le Coran.

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

Et de leur base, à sa voix, les idoles
Vont s'engloutir dans des fleuves de sang.

PREMIERE PARTIE DU CHOEUR.

Aux nations son Prophète fidèle
Criait : « Allah!... périssez ou croyez! »

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

Et sous son glaive a péri le rebelle,
Et l'univers se prosterne à ses pieds.

L'ALFAQUI.

Bénissez, musulmans, bénissez l'Éternel!

TOUT LE CHOEUR.

Il n'est qu'un Dieu, c'est le Dieu d'Ismael!

PREMIERE PARTIE DU CHOEUR.

Dieu seul est fort; en ses mains est la foudre :
Dieu seul est grand; il remplit l'univers.

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

Dieu seul est Dieu!...

(On entend dans le lointain sonner une cloche : le chant cesse tout-à-coup; les Maures se montrent d'abord étonnés et interdits.)

L'ALFAQUI.

Entendez-vous? entendez-vous?... Enfants d'Ismael, les infidèles vous appellent pour idolâtrer dans leur temple!

ABEN HUMEYA.

Non : c'est l'heure de la vengeance; c'est la voix de la mort!

TOUS LES MAURES.

C'est la mort!!!

QUELQUES VOIX. (Dans le fond de la caverne.)

La mort!...

(Ils tirent tous leurs sabres; quelques uns vont reprendre les torches et les branches d'arbres allumées.)

ABEN HUMEYA.

Courons, mes amis, courons !... Pénétrons de tous côtés dans la ville ; portons les flammes dans leurs temples, le fer dans leurs foyers... Entre les bras de leurs épouses, au pied de leurs autels, dans l'asile de nos demeures, qu'ils trouvent partout le glaive de la mort !

TOUS.

La mort ! ! !

ABEN HUMEYA.

Point de pardon, point de pitié... nous avons à venger, en quelques instants, un demi-siècle d'esclavage ! (S'élançant au milieu de la foule, l'étendard déployé.) Aux armes, musulmans !

TOUS.

Aux armes ! ! !

(Ils sortent en tumulte, brandissant leurs sabres, secouant les torches ; l'Alfaqui les suit jusqu'au pied de la rampe, en les animant de la voix et du geste.)

L'ALFAQUI.

Frappez, enfants d'Ismael, frappez !... Le Dieu de Mahomet vous regarde, et l'Ange exterminateur marche devant vous !

TOUS.

Aux armes!!!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente la place de la petite ville de Cadiar. Au fond on voit une ancienne mosquée servant de temple aux chrétiens, à laquelle on monte par quelques degrés. De chaque côté de l'église une rue en pente, toutes les deux longues et étroites. Il y en aura d'autres qui aboutissent aussi à la place.)

SCÈNE I.

DES PATRES ET DES BERGERES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, SOLDATS CASTILLANS.

(Au lever du rideau, on voit un feu de joie au milieu de la place; des groupes de gens du peuple et le chœur de pâtres et de bergères, qui chantent et qui dansent. Quelques soldats castillans regardent le bal.)

CHŒUR.

Chants d'amour, joie et fêtes,
Ici-bas comme au ciel!
Gai, bergers et fillettes,
C'est la nuit de Noël!

Cette nuit, ni l'amant infidèle,
Ni l'amant jaloux,
N'est admis parmi nous:
Point de bruit, point d'injuste querelle;
Mais aveux charmants,
Doux propos et doux chants.
En chantant les amants se répondent
Ce qu'on ne dit pas
Sans un grand embarras.
Chantons donc; que nos cœurs se confondent,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.



CHOEUR.

Chantons tous; que nos cœurs se confondent,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

CHOEUR.

Ici-bas joie et fêtes,
Doux transports comme au ciel!
Gai, bergers et fillettes,
C'est la nuit de Noël!

Livrons-nous sans contraint à la danse:
Au cœur attristé
Elle rend la gaieté:
Au retour d'une vive cadence,
Quand on est heureux
On devient plus joyeux.
Et la danse à l'amour est propice:
On parle, on sourit
A l'amant qu'on chérit.
Dansons donc; deux à deux qu'on s'unisse,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

CHOEUR.

Dansons tous; deux à deux qu'on s'unisse,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

(Tandis qu'on chante en chœur, et qu'on danse pour la dernière fois, on entend sonner la cloche.)

UN SOLDAT CASTILLAN.

Silence!... n'entendez-vous pas?...

PATRES ET BERGERES.

Allons! allons!

D'AUTRES.

Nous danserons après.

(Ils entrent dans l'église, dont la porte se ferme sur eux; on entend ensuite un prélude d'orgue, et peu de temps après un chant lent et suave. Quand on aura chanté une strophe, et que la musique seule se fera entendre, on verra paraître, para une des rues du fond, Aben Farax, suivi de deux ou trois

Maures; et par l'autre rue le Partal et le Dalay, accompagnés de quelques autres. Ils viennent tous enveloppés dans des albornoz ou des alquizels, et approchent avec le plus grand mystère. Dès qu'ils sont aux coins de l'église, et qu'ils voient la place déserte, ils secouent en l'air leurs alquizels blancs, pour appeler plusieurs Maures, qui arrivent de différents côtés. Aben Farax et le Partal se réunissent vers le milieu de la place, environnés d'un groupe de Maures; d'autres forment aussi des groupes, et semblent se concerter entre eux. Il règne partout le plus grand silence, qui n'est interrompu que par l'écho lointain du chant.)

HYMNE SACRÉ.

Du Seigneur célébrons la clémence;
Il remplit tous les vœux d'Israël:
Pour signer le traité d'alliance,
Il consent à se faire mortel!

CHŒUR.

Sion, respire;
Plus de douleur!
Reprends ta lyre,
C'est le Sauveur!

La colombe a paru sur la terre,
Apportant un symbole de paix:
L'Océan dans son lit se resserre,
Et l'abîme est fermé pour jamais!

CHŒUR.

Sion, respire;
Plus de douleur!
Reprends ta lyre,
C'est le Sauveur!

Ce n'est plus ce vengeur si terrible,
Foudroyant les cités de ses feux;
Il paraît comme un astre paisible,
Réjouissant et la terre et les cieux!

CHŒUR.

Sion, respire;
Plus de douleur!
Reprends ta lyre,
C'est le Sauveur!

SCÈNE II.

ABEN FARAX, LE PARTAL, LE DALAY, LE XENIZ, MAURES.

ABEN FARAX.

Il sont déjà dans l'église...

LE PARTAL.

Ils auront moins de chemin à faire... ils ont sous leurs pieds le tombeau.

ABEN FARAX.

Tous nos amis sont-ils prêts?...

LE PARTAL.

Aussitôt que nous pousserons le cri d'extermination, il sera répété partout, et parviendra jusqu'au pied du château...

LE XENIZ.

Je plains ceux qui s'y trouvent... Aben Humeya a le bras si dur!...

ABEN FARAX. (Il quitte son groupe, et vient dans l'autre.)

Où est le Dalay?...

LE DALAY.

Me voici.

ABEN FARAX.

Toutes leurs maisons sont-elles marquées?...

LE DALAY.

Et même les nôtres, où il y a des Castillans.

ABEN FARAX.

Il faut enfoncer les portes qui ne s'ouvriront pas devant vous... qu'ils ne trouvent de refuge nulle part!

LE PARTAL.

Prenez garde, mes amis, de ne pas confondre les Castillans... vous les distinguerez à leur costume...

LE DALAY.

Il suffira de fermer les yeux, et de laisser agir nos poignards.

ABEN FARAX.

Va t'emparer d'une de ces portes, tandis que le Partal occupera l'autre... qu'ils trouvent toutes les issues fermées; et que s'ils essaient de sortir, ils tombent sous vos coups.

LE DALAY.

Sois tranquille...

LE PARTAL.

Venez...

(Ils partent, suivis de plusieurs Maures. Chacun d'eux va se placer vers le milieu d'une des rues du fond, pour attendre ceux qui voudront sortir de l'église par les portes latérales.)

ABEN FARAX. (Au Xeniz et à ceux qui restent avec lui.)

Nous sommes plus heureux..... nous serons les premiers à verser leur sang! (Ils apprêtent leurs armes.)

LE XENIZ ET QUELQUES MAURES.

Partons!

(Ils se dirigent vers la porte principale de l'église, dans le plus grand silence, tandis que le chant continue, plus lent encore et plus doux. Quand ils seront réunis devant la porte et sur les degrés, Aben Farax se retourne vers eux, et leur montre le ciel avec son sabre. Ils poussent tous ce cri:)

Mort aux Castillans!

(Qui est répété en même temps dans toutes les rues.)

SCÈNE III.

(Aben Farax et la plupart des Maures se sont précipités dans l'église; on entend le tumulte; la foule veut sortir, et les deux battants de la porte se referment. En même temps ces différents cris se font entendre:)

HOMMES ET FEMMES.

Grâce!.... au nom de Dieu!.... grâce!

LES MAURES.

Mort aux Castillans!

LES SOLDATS.

Assassins!

(On entend dans l'intérieur le cliquetis des armes : les soldats castillans tâchent de se frayer un passaje, l'épée à la main ; les Maures veulent les empêcher de sortir ; mais ils sont refoulés, et les Castillans descendent par les rues du fond, traversent rapidement la place, et s'en vont par une des rues latérales, toujours poursuivis par les Maures, et combattant à l'arme blanche.)

LES SOLDATS.

Au château !... sauvons-nous !

LES MAURES.

Mort aux Castillans !

TOUS.

Au château ! ! !

(Aussitôt que les Maures auront laissé libres les portes de l'église, on voit en sortir par flots les gens du peuple, des pâtres, des femmes, des enfants... Ils fuient de tous côtes dans le plus grand désordre, et disparaissent par toutes les rues. Cette fuite, ainsi que le combat, doivent se passer au fond de la place, sans que les acteurs se rapprochent du premier plan du tableau.)

SCÈNE IV.

Un groupe de quelques MAURES, UNE FEMME CASTILLANE, UN MAURE.

(On voit descendre, par une des rues du fond, une femme castillane, ayant dans ses bras un enfant ; un Maure la poursuit vivement, le sabre à la main.)

LA FEMME.

Mon enfant !... Mon enfant !...

LE MAURE.

Tu le retrouveras dans l'enfer !...

LA FEMME.

Par pitié !...

(Au moment où elle passe devant une des rues latérales, Muley Carime en sort, et s'interpose entre la femme et le Maure, qui était déjà sur le point de la saisir.)

SCÈNE V.

LES MÊMES.—MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Que fais-tu, misérable?

LE MAURE. (Voulant frapper.)

C'est le fils d'un Castillan...

MULEY CARIME.

Arrête! Je te croyais un brave... non pas un assassin.

(La femme épuisée s'est jetée aux pieds de Muley Carime, et embrasse ses genoux, ainsi que son enfant.)

LE MAURE.

Mais...

MULEY CARIME.

Je vois que dans l'obscurité tu t'es trompé toi-même... je t'excuse... tu croyais poursuivre un ennemi... c'est une femme!

(Le Maure se montre interdit; il s'éloigne lentement, et va se réunir aux autres.)

UN MAURE. (Dans le groupe.)

Encore ce vieillard!... On le trouve partout.

MULEY CARIME.

Relève-toi, malheureuse... tu n'as rien à craindre... Pourquoi embrasses-tu ma main?... ce que j'ai fait pour toi, je devais le faire.

MAURE PREMIER.

Vous l'entendez!... Il ne se cache pas... Il a toujours aimé les chrétiens.

MAURE SECOND.

Qui sait!... peut-être l'est-il lui-même dans le fond du cœur.

LA FEMME. (Au moment de se relever.)

Embrasse, mon fils, embrasse encore ses pieds... Tu lui dois la vie! (L'enfant obéit.)

MULEY CARIME.

Tu n'as pas d'autres enfants?

LA FEMME.

C'est le seul... et j'ai été sur le point de le perdre... Je l'ai vu déjà égorgé dans mes bras!...

(Elle l'embrasse avec la plus grande tendresse.)

MULEY CARIME.

Ne pleure pas, bonne femme... tu affliges cet enfant... Écoute. (D'un ton plus bas.) Il ne faut pas qu'on te retrouve ici... Dans ce moment la fureur les aveugle; ils sont capables de tout... Viens avec moi; je t'accompagnerai jusqu'aux portes de la ville, et je t'indiquerai un endroit où tu pourras te réfugier.

LA FEMME.

Que le Dieu du ciel vous bénisse!... Vous avez sauvé ce pauvre orphelin...

MULEY CARIME.

Il me connaît déjà... tu vois, il me prend la main... Venez, venez tous deux avec moi.

(Ils s'en vont par la rue opposée à celle qui conduit au château.)

SCÈNE VI.

LES MAURES.

(Ils restent silencieux et comme étonnés pendant un instant.)

MAURE PREMIER.

Il a voulu sauver cet enfant pour s'en faire ensuite un mérite.

MAURE SECOND.

C'est dommage qu'il ait pris aussi notre costume... L'habit castillan lui allait mieux.

MAURE PREMIER.

Il l'a ôté cette nuit pour ne pas périr avec ses amis... mais il l'aura gardé pour le reprendre un jour.

MAURE SECOND.

Ce n'est pas sa faute, c'est la nôtre... pourquoi l'avoir laissé échapper?...

SCÈNE VII.

LES MEMES.—ABEN ABO, ABEN FARAX.

(Aben Abo et Aben Farax entrent par la rue qui conduit au château, au moment précis pour entendre ces dernières paroles.)

ABEN FARAX.

Qui?...

MAURE PREMIER.

Le fils d'un Castillan...

MAURE SECOND.

Que Muley Carime vient de sauver.

ABEN FARAX.

Muley Carime!

MAURE PREMIER.

Pourquoi cet étonnement?... Rien de si naturel... Il a toujours été le plus humble esclave des chrétiens.

ABEN FARAX.

N'en parlez pas ainsi... Vous lui devez plus de respect... N'est-ce pas le beau-père de votre roi?

MAURE SECOND.

De notre roi?

MAURE PREMIER.

S'il devient comme Carime, il ne le sera pas long-temps.

ABEN ABO.

Fort bien, mes amis, fort bien... Vous faites les braves quand ils sont loin... et vous tremblez en leur présence!

QUELQUES MAURES.

Nous!

ABEN ABO.

Vous venez de le dire vous-mêmes... N'est-ce pas un mot de Carime qui a fait tomber le poignard de vois mains?

MAURE PREMIER.

Si ce n'avait pas été un enfant!...

ABEN FARAX.

Tu as raison, mon ami... Son père peut-être a égorgé le tien.

MAURE PREMIER.

Son fils le vengera.

(Il part aussitôt, en faisant signe aux autres de le suivre. Ils s'en vont par la même rue qu'a prise Muley Carime.)

SCÈNE VIII.

ABEN ABO, ABEN FARAX.

ABEN ABO.

Misérables!... leur fureur s'allume et s'éteint comme un feu de sarment.

ABEN FARAX.

Et pourquoi ne pas profiter de ce caractère impétueux, à la première occasion que le sort nous présente?... qui sait!... peut-être cet incident même pourrait bien nous servir... On murmure déjà contre Carime; il ne sera pas difficile de changer la méfiance en haine.

ABEN ABO.

Tu t'occupes trop de ce vieillard... On voi bien que c'est lui qui te refusa la main de sa fille, et la livra, sous tes yeux, à un rival abhorré...

ABEN FARAX.

Depuis long-temps j'ai oublié mon amour; je n'ai pas oublié mon affront.

ABEN ABO.

Et tu ne vois que Carime, quand tu songes à te venger!

ABEN FARAX.

C'est que j'espère frapper, d'un seul coup, deux victimes.

ABEN ABO. (Lui serrant la main.)

Si tu avais vu l'insolent, comme je viens de le voir moi-même!... Je me suis empressé de fuir sa présence; j'allais éclater. Il n'avait fait qu'égorger quelques soldats, vieux, infirmes..... d'autres plongés dans le sommeil ou dans l'ivresse... Eh bien! le croiras-tu?... il se montrait tout fier, comme s'il venait de remporter un grand triomphe... Il parcourait le château en maître; il affectait déjà la majesté royale... Quel est, a-t-il dit, ce guerrier qui á monté le premier par l'échelle? Il montrait le désir de le récompenser; mais aussitôt qu'il a entendu mon nom, son front s'est rembruni; il n'a pu prononcer un mot.

ABEN FARAX.

Il ne déguise pas la haine qu'il a vouée au nom zégri... Il l'a sucée avec le lait; il la porte dans son sang...

ABEN ABO.

Et moi je transmettrai la mienne à mes fils, et aux enfants de mes fils, jusqu'à la dernière génération! J'ai pu l'étouffer un instant, pour réunir contre l'ennemi commun les deux tribus rivales; mais quand j'ai vu cet ambitieux se jeter le dernier dans la révolte, pour s'emparer, un instant après, du pouvoir suprême; quand je le vois s'apprêter à nous insulter par son dédain, plus amer encore que sa colère... Non, Farax, non; nous ne sommes pas nés pour être ses esclaves.

ABEN FARAX.

Ses esclaves!... Aben Abo, sois tranquille... Il vient de monter sur un précipice; le pied va lui glisser. Je connais nos guerriers, mieux encore que toi-même: dans un moment d'enthousiasme, ils l'ont proclamé leur roi... ils ont cru choisir un chef, non se donner un maître... Mais si le moindre revers vient atteindre nos armes; si le plus léger

soupçon plane un jour sur sa tête... On voit près de lui ce vieillard, le père de sa femme, le confident de Mondejar, l'instrument de ses ordres... Il a osé, au milieu du carnage, protéger la vie des chrétiens; il tâchera, par des conseils timides, d'entraver nos efforts... Nous faut-il davantage pour les perdre tous deux?...

ABEN ABO.

Mais... n'est-ce pas lui-même... celui qui vient accompagné de deux Castillans?...

ABEN FARAX.

Oui... c'est Carime...

ABEN ABO.

Viens, viens ici...

ABEN FARAX. (Portant la main d'Aben Abo sur son cœur.)

Sens-tu comme il bat?... Nous serons bientôt vengés.

(Ils se cachent à l'entrée d'une maison, située près de la rue par où les autres vont arriver, et dont la porte aura été enfoncée dans la nuit. Ensuite ils reparaissent, de temps à autre, comme s'ils observaient Muley Carime et Lara, et qu'ils voulussent comprendre leur entretien. Avant la fin de la scène précédente, le jour commence à poindre, de manière à ce qu'on puisse distinguer les objets.)

SCÈNE IX.

LARA, MULEY CARIME, *un* ÉCUYER CASTILLAN. *Celui-ci a une lance, avec un petit drapeau blanc; et dans la main gauche un riche bouclier.*

MULEY CARIME.

Vous devez attendre ici, noble Lara... J'ai déjà fait prévenir de votre arrivée; et je ne crois pas qu'on vous permette d'entrer dans le château.

LARA.

Je leur en sais gré, au lieu de m'en plaindre... Ils m'épargneront la vue de mes frères assassinés! Mais puis-je vous parler franchement, comme un chevalier loyal à son ancien ami?... Je savais les avis alarmants que Mon-

dejar avait reçus; j'ai maintenant sous mes yeux ces ruines, ces désastres; et cependant tout ce que je vois ne me paraît encore qu'un songe affreux... J'ai peine à y croire!

MULEY CARIME.

Pourtant ce n'est que trop vrai.

LARA.

Vous-même, vous, le père de ces contrées, et leur défenseur constant auprès de Mondejar, avez-vous pu tromper sa confiance, et partager un délire qui doit coûter tant de larmes?...

MULEY CARIME.

Il n'est plus temps de faire des excuses ni des reproches... A quoi meneraient-ils?... J'ai employé tous mes efforts (le Dieu du ciel m'en est témoin!) pour écarter de ces peuples de si grandes calamités... Quand je les verrai fondre sur moi, je les envisagerai sans crainte.

LARA.

Il ne suffit pas de mourir avec courage pour remplir les devoirs que la patrie nous impose; quand on la voit sur le bord de l'abîme...

MULEY CARIME.

On doit partager son sort.

LARA.

On doit la sauver.

MULEY CARIME.

La sauver!... Vous connaissez bien, brave Lara, le tumulte des camps et l'horreur des batailles; mais vous ne connaissez pas ce qu'il y a de plus orageux, de plus terrible encore... l'insurrection d'un peuple!

LARA.

Je n'ignore pas combien il est difficile de faire entendre la voix de la raison, lorsque tous les cœurs ne brûlent que de l'ardeur de la vengeance; mais je n'ignore pas non plus la condition du peuple, aussi féroce dans les premiers accès de sa rage qu'inconstant dans ses résolutions, et ti-

mide dans les revers. On peut bien combattre avec courage, lorsqu'on n'expose que ses jours en face de l'ennemi; mais quand on se voit entouré par des populations entières, sans abri, sans défense, exténuées de fatigue et de faim; quand on n'aperçoit de tous côtés que des femmes et des enfants poussant des cris de détresse, et menacés par l'esclavage... Consultez votre cœur; vous avez une fille!

MULEY CARIME.

Oui...

LARA. (L'interrompant.)

Etes-vous assuré de l'avoir demain?

MULEY CARIME. (Après une courte suspension.)

Vous n'êtes pas père, Lara; j'en suis sûr... vous m'auriez épargné cette question cruelle!

LARA.

Ce n'est pas le désir de vous affliger qui a dicté mes paroles... c'est l'amitié, l'intérêt le plus tendre... Pourrais-je, dans ce péril extrême, vous cacher la vérité!... Un jour, une heure, un seul instant peut-être va décider du sort de ces peuples: s'ils ne déposent les armes, dès qu'ils en seront sommés, leur perte est sûre, inévitable... Sauvez-les de leur destruction! Mondejar comptait beaucoup sur vous, sur l'influence de votre famille, sur ce même don Ferdinand de Valor, qui vient de se mettre à la tête des révoltés...

MULEY CARIME.

Il a été séduit par des amis perfides, entraîné par la multitude...

LARA.

Mais ces amis, cette multitude, pourront-ils le sauver?

MULEY CARIME. (Avec abattement.)

Dieu seul...

LARA.

Et vous.

MULEY CARIME.

Moi !...

LARA.

Vous-même.

MULEY CARIME.

Je ne vous comprends pas...

LARA. (On entend du bruit dans le lointain.)

Ce n'est point ici le lieu ni l'occasion de m'expliquer avec vous devantage. Mais j'espère vous entretenir encore, pendant quelques instants, avant mon départ... Peut-être serons-nous assez heureux pour prévenir bien des désastres !

(On voit des Maures qui arrivent de tous côtés ; Aben Abo et Farax sortent sans être aperçus de Lara ni de Muley Carime. On entend, du côté du château, le son de petites timbales et d'autres instruments moresques. Aben Humeya paraît ensuite accompagné des chefs, et suivi par la foule. Tous les Maures sont armés avec des arquebuses, des arbalètes, des frondes, etc. Quelques uns ont de petits étendards rouges à la main. Ils se distribuent dans la place, sur les degrés de l'église, dans les deux rues du fond. Le tout doit former un tableau.)

SCÈNE X.

LARA, MULEY CARIME, ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX, ABEN JOUHAR, LE PARTAL, LE DALAY, LE XENIZ, *plusieurs autres* MAURES.

ABEN HUMEYA.

Vous pouvez exposer votre message, noble Lara ; nous sommes prêts à vous écouter.

LARA.

L'illustre Marquis de Mondejar, capitaine-général du royaume de Grenade, m'envoie vers vous, don Ferdinand...

TOUS LES MAURES. (L'interrompant brusquement.)

Aben Humeya ! ! !

ABEN HUMEYA. (Il fait un signe de commandement aux siens, et puis s'adresse à Lara, qui semble d'abord un peu surpris.)

Vous pouvez continuer librement; vous ne serez point interrompu.

LARA.

L'illustre Mondejar m'envoie vers vous et vers ces peuples... Avant de me rendre son interprète, je crois inutile de vous rappeler tous ses titres à votre respect, à votre confiance; j'ose même le dire, à votre gratitude... Ils sont trop grands et trop récents pour que vous les ayez oubliés. Depuis long-temps il vous gouvernait rempli de zèle et de justice... Il a fait plus : il a pris, comme un des beaux titres de sa gloire, celui de votre protecteur naturel, et a couru se jeter au pied du trône... Ce n'était pas un chef intercédant en faveur d'un peuple; c'était plutôt un père offrant sa vie pour ses enfants! Comment avez-vous répondu à tant de loyauté?... Je n'ai pas besoin de vous faire rougir : regardez autour de vous... ou plutôt regardez vos mains; elles sont teintes de sang innocent! Et c'est pourtant à la vue de telles horreurs, quand les cris des victimes se font encore entendre, et lorsque le bras de la justice est déjà levé sur vos têtes, que j'ose vous adresser des paroles de paix... Je connais Mondejar; il aime mieux pardonner que punir! Mais ne vous abusez pas sur les motifs ni sur les suites de cette démarche..... Il n'y a qu'une soumission prompte; un repentir sincère, un recours à la clémence du monarque, par l'intercession de ce même chef, votre ange tutélaire, qui puissent aujourd'hui vous arracher à une ruine certaine... Dieu, Dieu seul peut vous sauver demain!

ABEN HUMEYA. (Il aura paru distrait, à la fin du discours de Lara, et comme préoccupé de quelque idée.)

Holà! chargez ce Castillan de chaînes, et traînez-le dans un cachot.

(Quelques Maures font semblant d'obéir, et puis s'arrêtent indécis.)

LARA.

Comment!... Voudriez-vous couronner tant de crimes par cet attentat! Mais on n'approche pas impunément d'un vieux soldat des *tercios* espagnols...

(Il met la main sur la garde de son épée; l'écuyer fait un mouvement avec sa lance.)

ABEN HUMEYA.

Le courage, Lara, est dans cette occasion tout-à-fait inutile... Vous allez éprouver vous-même les tourments que nos anciens tyrans nous ont fait éprouver... Nous verrons jusqu'où va cette constance castillane, dont vous paraissez si fiers; nous verrons si vous n'achetez pas la vie au prix de votre soumission, de vos serments, de votre foi même...

LARA.

Moi, barbare, moi!... Je renoncerais, pour sauver une vie ignominieuse, je renoncerais à mon roi, à ma patrie, à la religion de mes pères!... La mort plutôt, mille fois la mort!

ABEN HUMEYA. (Avec froideur et dédain.)

Voilà notre réponse. — Partez.

TOUS LES MAURES. (Dans un entraînement d'enthousiasme.)

Vive Aben Humeya!!!

LARA. (Après quelque hésitation.)

Écoutez-moi... de grâce... un seul instant...

ABEN HUMEYA.

Qu'avez-vous à ajouter? sont-ce des reproches? Nous les avons entendus. Des promesses? Vous les avez toutes violées. Des menaces? Nous sommes résolus à mourir.

PLUSIEURS MAURES.

Nous le sommes tous!

D'AUTRES MAURES.

Tous!!!

LARA.

Mais vous avez des femmes, des enfants... Avez-vous songé à leur sort?

ABEN HUMEYA.

Oui, nous y avons songé; et aussitôt nous avons pris les armes.

QUELQUES CHEFS.

Pour ne les déposer jamais!... jamais!...

ABEN HUMEYA.

Vous venez d'entendre, Lara... Qu'attendez-vous encore?...

LARA. (Après une courte suspension.)

Eh bien, je vais, pour la dernière fois, mettre votre sort dans vos mains; mais n'oubliez pas, dans ce moment fatal, que vous serez responsable, devant Dieu et devant les hommes, de tou le sang qui va couler! (Il prend la lance de la main de son écuyer, l'enfonce un peu dans le terre, et y suspend le bouclier. — Il revient ensuite à sa place.) Peuple de ces montagnes!..... le Marquis de Mondejar vous envoie son bouclier en signe de protection, et comme un gage inviolable de paix..... Voulez-vous le garder parmi vous, et rentrer immédiatemant sous l'obéissance du roi de Castille?

PLUSIEURS MAURES.

Non!

D'AUTRES MAURES.

Non!!!

(Ils jettent des pierres et des flèches contre le bouclier, et le renversent.)

ABEN ABO. (Il saisit un brandon allumé du feu de joie; quelques autres Maures imitent son exemple; ils mettent le feu à l'église.)

Dites à Mondejar qu'il vienne prendre possession de la ville... Nous allons nous-mêmes lui éclairer la route!

LARA.

Malheureux!... que faites-vous?... C'est votre arrêt de mort.

(Il fait un signe à l'écuyer, qui reprend aussitôt la lance et le bouclier.)

SCÈNE XI.

Les mêmes personnages de la scène précédente, LARA *et son* ÉCUYER *exceptés.*

ABEN HUMEYA.

Allez, Muley Carime, accompagnez ce messager... et ne le quittez pas qu'il ne soit hors de la ville.

(Il part; Aben Farax fait un signe à quelques Maures, et suit les pas de Muley Carime.)

SCÈNE XII.

Les mêmes personnages de la scène précédente, hormis MULEY CARIME, FARAX, *et les* MAURES *qui l'ont suivi.*

ABEN HUMEYA.

Et vous, Aben Jouhar, partez à l'instant même; mettez-vous à la tête de nos peuples soulevés, et empêchez nos ennemis de franchir le fleuve d'Orgiba...

SCÈNE XIII.

Les mêmes personnages de la scène précédente, ABEN JOUHAR *excepté.*

ABEN HUMEYA.

Le sort en est jeté; vous venez de l'entendre de la bouche de nos ennemis... Plus de paix, plus de trêve entre nous; on ne nous laisse d'autre alternative que la victoire ou l'échafaud!

TOUS LES MAURES.

Nous l'acceptons!!!

ABEN HUMEYA.

Que je suis fier en ce moment d'être le roi d'un tel peuple !

LE PARTAL.

Nous péririons plutôt que de retomber sous le joug.

ABEN HUMEYA.

Quand on est prêt à périr, on est sûr de triompher. Suivez-moi, mes amis ; donnons nous-mêmes le signal du combat, et que l'écho de ces montagnes ne répète que des accents guerriers !

TOUS.

Vive Aben Humeya ! ! !

(On entend le bruit des acclamations et l'écho des instruments militaires; l'incendie de l'église augmente ; les portes et les fenêtres s'écroulent, et laissent voir l'intérieur tout en flammes, tandis que la neige tombe en flocons.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente une salle d'un ancien château moresque. Au-devant, et à la droite du spectateur, sont les appartements de Muley Carime et de Zuléma, fermés par des portières d'étoffe. Du même côté, une ancienne horloge est adossée à une colonne; de l'autre côté sont deux fenêtres, à travers lesquelles on aperçoit une partie le la ville éclairée para la lune. Au fond de la salle, terminée par une colonnade à jour, sont à droite et à gauche deux escaliers parallèles conduisant à une galerie transversale qui domine le théâtre, du milieu de laquelle s'étend un long corridor. Au-dessous de la galerie, entre les deux escaliers, est l'entrée des souterrains défendue par des grilles en bronze. Une grande lampe, suspendue à la voûte, éclaire une partie de la salle.)

SCÈNE I.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME,

FEMMES *et* ESCLAVES NOIRES.

(Aben Humeya, Zuléma et Fatime sont assis sur des coussins, d'un côté du théâtre; à quelque distance est un groupe de femmes; l'une d'elles chante, tandis que d'autres l'accompagnent avec des téorbes.)

ROMANCE MORESQUE.

Aben Hamet, en quittant sa patrie,
La mort dans l'âme et des pleurs dans les yeux,
S'arrête au bout de la plaine fleurie,
Belle Grenade, et te fait ses adieux.

Cité d'amour, paradis des fontaines,
Heureux et fier dans ton sein je vécus...
Je vais mourir sur des rives lointaines;
Hélas! hélas! je ne te verrai plus!

Au mois des fleurs, je verrai l'hirondelle
Quitter l'Afrique et franchir l'horizon :

Libre et joyeuse, en chantant où va-t-elle?...
De ses amours égayer ma maison.

Heureux oiseau, de mon cœur qui t'envie,
Porte avec toi les regrets superflus :
Va les offrir à ma chère patrie...
Hélas! hélas! je ne la verrai plus!

SCÈNE II.

ABEN HUMEYA, ZULÉMA, FATIME.

(Aux premiers mots que prononce Zuléma, Fatime se lève et fait retirer les femmes et les esclaves.)

ZULÉMA.

Cette romance a un ton si naïf, si tendre, qu'elle va droit au cœur, et fait bien du mal... Je ne l'entends chanter jamais, sans laisser tomber de mes yeux quelques larmes...

ABEN HUMEYA.

Tu parais te plaire dan cet état de mélancolie qui augmente chaque jour aux dépens de ton bonheur et du mien.

ZULÉMA.

Au contraire, je m'efforce d'éloigner de mon âme toutes les pensées funestes qui peuvent l'attrister.

ABEN HUMEYA.

As-tu quelque chagrin, quelque peine secrète?...

ZULÉMA.

Des secrets pour toi!... Le dis-tu sérieusement? Je n'ai jamais eu une seule pensée qui ne t'appartînt! Moi-même, je ne parviens pas à me rendre compte de cette tristesse habituelle... Je désire souvent, dans le cours de la journée, que la nuit approche, pour jouir au moins de quelque repos; mais si l'accablement et la langueur me ferment les yeux, il n'est pas de rêve affreux, pas d'image pénible qui ne vienne m'assaillir, pour m'éveiller en sur-

saut... Hier encore... Je ne veux pas t'attrister; je te tiens auprès de moi, et mon père repose là tranquille!

ABEN HUMEYA.

Mais à présent que peux-tu craindre?

ZULÉMA. (Lui prenant la main affectueusement.)

Ce que je crains?... Tu n'aimes pas, Aben Humeya, tu n'aimes pas!... Je me rappelle maintenant, avec une émotion bien tendre, la vie tranquille que nous menions dans notre maison de campagne... Là, point d'ennemis, point de rivaux; tu faisais des heureux, et tout respirait, autour de nous, la paix et le bonheur... Cependant, le croiras-tu?... je trouvais, là même, des motifs d'être inquiète... Quelle différence, mon ami, quelle différence!..... Les peines d'autrefois me paraissent maintenant la suprême félicité... Je te l'avoue: depuis que notre situation est changée, depuis que je te vois environné de ce vain éclat qui cache tant de périls, je ne prévois que des malheurs... Es-tu plus heureux, Aben Humeya?... Tu ne me le diras pas, mon ami; je le sais bien.

FATIME.

Pour moi, je suis très-contente d'être la fille d'un roi... Tout le monde me le dit; et j'ai tant de plaisir à l'entendre!... Il n'y a que ce vieux château, que je ne puis souffrir... Il a quelque chose de triste et de sombre, qui me serre le cœur... Que notre maison de campagne était plus belle, plus riante! Je la parcourais toute, la nuit aussi bien que le jour; mais ici je n'en ferais pas autant pour rien au monde.

ABEN HUMEYA. (Souriant.)

Tu n'es pas brave, Fatime... Je croyais que les filles des rois n'avaient pas peur.

FATIME.

Je n'ai pas peur, je vous assure; mais j'ai entendu raconter des histoires si affreuses!... C'est dans ce même château que résida, pendant quelque temps, *Abdilehi le*

Zagal, qui fut maudit du ciel, pour avoir prêté ses armes au roi de Castille... La pierre où il s'asseyait est devenue toute noire! Mais ce qui m'effraie davantage ce sont ces taches de sang que je vois partout sur le murs... Je n'aime pas les chrétiens... ils nous ont fait tant de mal!... Mais que Dieu me pardonne!... quand je me rappelle leur massacre, j'éprouve un sentiment de pitié.

ZULÉMA.

Tais-toi, ma fille...

ABEN HUMEYA.

Laisse-là... quand je l'entends, j'oublie tout au monde!

FATIME.

La première grâce que j'ai à vous demander c'est de ne pas rester ici... Nous ne serons vraiment heureux que quand nous ne verrons plus ces sombres murailles... Si vous aviez entendu ce que me disait ce matin ma vieille esclave égyptienne!... Dans six lunes, au plus tard, nous serons à Grenade. Je n'aurai pas peur alors; non, mon père, vous ne vous moquerez plus de moi... Je parcourrai à minuit tout le palais de l'Alhambra.

ZULÉMA.

Tu es devenue folle, Fatime...

ABEN HUMEYA.

Laisse-là, je t'en prie... Qu'est-ce que l'esclave te disait, ma chère?

FATIME.

Oh! elle me racontait des merveilles; et je la priai mille fois de me le répéter... «Ton père, me disait-elle, sera bientôt roi de l'Andalousie, et chassera les chrétiens au-delà de la *Sierra Morena*... Toi...» Quant à moi... je n'ose pas le dire.

ABEN HUMEYA.

Pourquoi?... T'annonçait-elle quelque chose de triste?

FATIME.

Il s'en faut bien!... Elle m'a prédit, au contraire, que

je deviendrai l'épouse d'un grand prince... Mais je ne vous quitterai pas, ma mère; nous pourrons demeurer, mon mari et moi, au Généralife.

ZULÉMA.

Tu me fais sourire, ma fille... Je ne t'ai vue, de ma vie, si contente.

ABEN HUMEYA.

Et moi aussi, je suis plus heureux maintenant que je te vois moins triste.

ZULÉMA. (Se tournant inquiète ver la galerie du fond.)

Mais quelle est cette rumeur?...

ABEN HUMEYA.

Ce n'est rien... Le vent, qui souffle dans le long corridor...

ZULÉMA.

Je croyais y avoir entendu des pas...

ABEN HUMEYA.

Et qui pourrait venir à cette heure?

ZULÉMA.

Je n'en sais rien; mais il me semble que j'entends quelque bruit de plus près... (Ils écoutent en silence.) Je ne me trompais pas; quelqu'un arrive...

(Aben Abo et Aben Farax paraissent à l'entrée du corridor; et ils attendent que Zuléma et Fatime se soient retirées.)

ABEN HUMEYA.

C'est Aben Abo et Farax.

ZULÉMA.

Que viennent-ils chercher ici?... Leur seule présence m'effraie.

ABEN HUMEYA.

Ne t'inquiète pas, Zuléma... va reposer tranquille.

ZULÉMA.

Adieu, mon ami, à demain...

ABEN HUMEYA.

A demain... Que je te trouve plus heureuse et plus gaie.

(Zuléma se retire en laissant entrevoir son inquiétude. Aben Humeya se montre, pendant un moment, distrait, comme si quelque triste pensée l'avait assailli tout-à-coup.)

FATIME.

Vous ne m'embrassez pas ce soir?

ABEN HUMEYA. (L'embrassant.)

Si, ma fille... de tout mon cœur.

FATIME.

Je vais rêver, toute la nuit, au beau château de l'Alhambra. (Elle part d'un air enjoué.)

SCÈNE III.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX.

(Ils entrent lentement, d'un air mystérieux, et vont se placer chacun d'un côté d'Aben Humeya.)

ABEN ABO.

Aben Humeya, nous t'apportons une triste nouvelle...

ABEN FARAX.

Et nous sommes forcés de te déchirer le cœur.

ABEN HUMEYA. (Avec vivacité.)

Mon père a-t-il péri?

ABEN ABO.

Hier il vivait encore.

ABEN HUMEYA.

Je n'ai rien à craindre; je viens de quitter ma femme et ma fille.

ABEN ABO.

Ah! ce sont elles qui vont te coûter des larmes de sang...

ABEN FARAX.

Leur bonheur et le tien ont fini pour jamais!

ABEN HUMEYA.

Que dites-vous?... plus de mystère! Je préfère le plus grand malheur à cette incertitude.

ABEN ABO.

Quand tu auras devant les yeux l'affreuse vérité...

ABEN HUMEYA.

N'importe, je veux la savoir tout entière : parlez.

ABEN ABO. (A Farax.)

C'est à toi de lui apprendre...

ABEN HUMEYA.

Et pourquoi ne pas le faire toi-même?

ABEN ABO.

Tu le devineras, lorsque tu sauras le crime et le coupable...

ABEN HUMEYA. (Avec impatience.)

Quel crime, quel coupable?...

ABEN ABO.

On nous a trahis, vendus, livrés par le plus noir complot...

ABEN HUMEYA.

Et pourquoi crains-tu de le révéler?

ABEN ABO.

Je ne crains que pour toi...

ABEN HUMEYA.

Pour moi!... ne t'inquiète pas, Aben Abo... s'il y a des dangers à courir, je sais les affronter; s'il y a des criminels, je saurai les punir.

ABEN ABO.

Ta main tremblera long-temps avant de les frapper...

ABEN HUMEYA.

Prononcez le nom des coupables ; et l'éclair ne sera pas plus prompt.

ABEN ABO.

Muley Carime... Mais tu changes de couleur!... remets-toi, Aben Humeya...

ABEN FARAX.

Ta situation nous fait pitié.

ABEN HUMEYA. (Il reste pendant quelque temps, déconcerté et interdit; puis, revenant sur lui-même, il reprend d'un ton grave:)

Et sur quels indices se fonde un si étrange soupçon?

ABEN ABO.

Plut à Dieu que ce ne fussent que des indices!... nous aurions pu fermer les yeux.

ABEN FARAX.

Ce sont bien des preuves...

ABEN HUMEYA.

Mais sont-elles certaines?

ABEN FARAX.

Incontestables.

ABEN HUMEYA.

Y a-t-il des témoins?

ABEN ABO.

Un seul.

ABEN HUMEYA.

L'accuse-t-il?

ABEN ABO.

Il le condamne.

ABEN HUMEYA.

Il peut se tromper...

ABEN ABO.

Il ne le peut pas.

ABEN HUMEYA.

Ou bien désirer sa ruine...

ABEN ABO.

Il voudrait à tout prix le sauver.

ABEN HUMEYA.

Est-il son ami?

ABEN ABO.

Plus encore.

ABEN HUMEYA.

Qui est-il donc?...

ABEN ABO.

C'est lui-même.—Tu peux garder cette lettre... elle est déjà connue.

(Il remet un papier à Aben Humeya, qui le lit en silence, laissant apercevoir son trouble. Aben Abo et Aben Farax l'observent avec soin, tandis qu'il reste immobile, les yeux fixés sur le papier.)

ABEN HUMEYA. (Dans un moment de distraction et de rêverie.)

Malheureuse!... ton cœur ne te trompait pas... tu as bien à pleurer!... (Il reprend le papier, et semble le relire.)

ABEN FARAX.

Voyez comme on espérait nous ramener à l'esclavage... On n'attendait qu'un moment de faiblesse pour river de nouveau nos fers...

ABEN ABO.

Mais, du moins, il n'est pas ingrat... il ne t'oubliait pas, Aben Humeya... il demandait ta grâce... il voulait sauver ta famille aux dépens de notre liberté... L'exemple de Boabdil, jouissant en Afrique de ses trésors infames, paraissait sourire aux yeux du perfide!

ABEN HUMEYA. (D'un ton sévère.)

C'est assez. Comment cette lettre est-elle tombée dans vos mains?

ABEN FARAX.

Lara, qui en était chargé, l'a laissée sur sa route.

ABEN HUMEYA.

Où l'avez-vous trouvée?

ABEN FARAX. (Froidement.)

Sur son cadavre.

ABEN HUMEYA.

Et vous avez violé, par une embûche indigne...

ABEN FARAX.

Continuez, Aben Humeya; ne vous retenez pas... quand on vient de déjouer une trahison infame, on peut de sang-froid écouter des reproches. Nous avions vu l'adroit messager s'entretenir, d'un air mystérieux, avec Muley Cari-

me... nous avons même saisi quelques paroles... nous connaissions ce vieillard timide, ses desseins, ses anciennes liaisons avec Mondejar... nous étions sûrs qu'il ne laisserait pas échapper la seule occasion favorable qui lui fût offerte... et nous avons dû profiter, à notre tour, de la seule qui nous restât pour le démasquer, pour le confondre. Est-ce notre faute, si ce Castillan orgueilleux a préféré de mourir plutôt que de céder? Dans sa longue agonie, le ciel fit qu'il découvrit le crime, par les moyens mêmes qu'il employait pour le cacher; et ce ne fut qu'après sa mort que nous trouvâmes sous sa main roidie cette lettre fatale.

(Il met la main sur sa poitrine, en imitant l'action de Lara.)

ABEN ABO.

Elle ne laisse pas l'ombre même du doute; la trahison est avérée; le coupable lui-même l'a scellée de sa main...

ABEN FARAX.

Et doit bientôt la sceller de son sang.

ABEN ABO.

Qui pourrait en douter!... Nous avons tout hasardé, pour secouer un odieux esclavage... et nous livrerions notre sort aux machinations de quelques traîtes!... On n'osera point nous le proposer; nous ne saurions pas le souffir.

ABEN HUMEYA.

Ni moi, je ne souffre pas non plus d'avertissements ni de menaces... Vous avez rempli votre devoir; je remplirai le mien: sortez.

ABEN ABO.

J'étais loin de vous adresser des avertissements ni des menaces... Serait-ce déjà vous insulter que vous rappeler vos serments?

ABEN HUMEYA.

Je ne les ai pas oubliés, pour qu'on me les rappelle.

ABEN ABO.

Quand on hésite à les remplir, on est près de les oublier.

ABEN HUMEYA.

Je suis plus près encore de punir l'insolence. Sortez... sortez!... (Il s'éloigne d'un air courroucé. Aben Farax tire du bras Aben Abo, et l'emmène avec lui.)

ABEN ABO. (S'arrêtant au milieu du théâtre.)

Que j'ai peine à retenir ma juste colère!...

ABEN FARAX.

Viens, Aben Abo, ne perdons pas de temps... Va te mettre à la tête de nos amis... Je vais m'emparer des issues secrètes du château.

ABEN ABO. (S'éloignant.)

Je reviens... (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ABEN HUMEYA.

(Il paraît plongé dans la plus grande agitation : tantôt il se promène à grands pas, et tantôt il s'arrête; il interrompt ses discours pour les reprendre ensuite; et il fait voir, de toutes manières, l'état de trouble où se trouve son âme.)

Qu'as-tu fait, malheureux, qu'as-tu fait? Tu m'as livré sans défense aux mains de mes ennemis!... Mais tu ne l'auras pas fait impunément. Non, non; je jetterai ta tête sanglante à la face de ces audacieux!... Et pourquoi douter un seul instant? Il nous a trahis; qu'il périsse! quoi de plus juste? Cet exemple d'ailleurs arrêtera d'autres desseins coupables, imposera silence à mes rivaux, affermira mon trône... Mais l'affermira-t-il?... C'est dans ma famille, dans mes foyers mêmes, que va se montrer aux peuples indignés le premier traître à la patrie; il pourra, du haut de l'échafaud, appeler mes fils *ses enfants!*... C'est peut-être ce que désirent davantage ces perfides; il leur tarde de me voir humilié aux yeux de la multitude, afin de miner par le mépris ma puissance d'un jour, en attendant qu'ils puissent l'abattre. Ils veulent me voir rougir, en

nommant le coupable, et rentrer honteux dans ma demeure, essuyer les plaintes, les reproches d'une épouse désolée! Non; qu'il vive, qu'il vive... il faut sauver le père de ma femme... et que la joie de mes ennemis ne soit pas si complète!... Mais quel moyen d'y parvenir?... Ils vont publier par tout sa trahison; on connaît déjà la mort de Lara et la lettre trouvée sur son sein; ils me sommeront de présenter la preuve du crime... Comment les démentir?... La moindre contradiction, le moindre retard me perdrait aux yeux d'un peuple emporté, méfiant, qui vient de briser ses fers, et qui souffre à regret l'ombre même de la domination... Je ne le sauverais pas, et il m'entraînerait dans sa ruine... Qu'il périsse, qu'il périsse tout seul!... Mais je ne puis sortir de ce cercle fatal: la honte de son suplice va rejaillir sur mon épouse, sur mes enfants, sur moi-même; il va périr en butte à la haine du ciel, aux malédictions de cent peuples, aux insultes d'une foule effrénée... et moi, son ami, son hôte, moi qui aujourd'hui même l'appelais *mon père*, je serai forcé de souscrire, d'assister, d'applaudir à sa mort!... Non; je ne saurais survivre à cette humiliation; il faut l'éviter à tout prix! Le moyen... le moyen... un seul, quel qu'il soit, un seul, et je l'adopte... (Se tournant vers l'appartement de Muley Carime.) Ah! ce n'est pas ta vie, misérable, ce n'est pas ta vie qui embarrase mes pas; je te traîne comme un cadavre qu'on a lié fortement à mon corps! Et pourquoi ne pas m'en délivrer?... Je le puis; je le dois; je vais le faire. Plus d'hésitation, plus de doute: un seul instant peut décider mon sort! Avant que ces perfides aient eu le temps de se reconnaître; tandis qu'ils délibèrent, qu'ils choisissent, qu'ils arrêtent leur plan pour me perdre, détruisons leurs projets par un coup décisif... Vous me demandiez tout-à-l'heure, vous m'imposiez d'un ton de maître la mort du coupable! Eh bien! attendez un moment; je vais vous satisfaire... Mais il emportera vos espérances dans le tombeau.

SCÈNE V.

ABEN HUMEYA, ALIATAR.

ABEN HUMEYA.

Aliatar!... Aliatar!... (L'esclave noir paraît, ayant un long poignard à sa ceinture.) Où sont les autres esclaves?

ALIATAR.

Dans la cour du château.

ABEN HUMEYA.

Es-tu seul?

ALIATAR.

Seul.

ABEN HUMEYA.

Personne n'écoute?

ALIATAR.

Personne.

ABEN HUMEYA.

Va réveiller Muley Carime; qu'il vienne à l'instant même... je l'attends ici. (Il lui fait un signe de s'approcher de lui; et puis lui dit d'un ton mystérieux :) Tu te tiendras là bas, caché dans l'ombre, à l'entrée du long corridor... S'il sort, et que je reste.... frappe. (L'esclave va partir précipitamment.) Arrête!.... (Après un instant de suspension.) Ta tête ne tient qu'au secret.

(L'esclave s'incline profondément, et part tout de suite.)

SCÈNE VI.

ABEN HUMEYA.

(Il se promène silencieux, laisse tomber les paroles suivantes, et se jette sur les coussins, dans un état d'abattement et de rêverie.)

Il dort tranquille... et peut-être que dans ce moment même il rêve à son bonheur!... Garde ton sommeil, in-

fortuné... garde-le, un seul instant encore... Tu vas te réveiller pour la dernière fois!...

(Dans l'intervalle des deux scènes, l'esclave traverse le théâtre, et va se placer dans l'endroit indiqué, de manière à être aperçu, dans le lointain, par les spectateurs.)

SCÈNE VII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Quel motif si pressant me fait parître devant toi, à une telle heure?...

ABEN HUMEYA.

Une affaire très-grave, sur laquelle je dois vous consulter.

MULEY CARIME.

Et tu as voulu profiter de la solitude et du silence de la nuit... Ou bien cette affaire importante doit être décidée avant le jour.

ABEN HUMEYA. (Lui montrant la pendule.)

Regardez, Muley Carime, regardez!

MULEY CARIME.

Une heure vient de sonner.

ABEN HUMEYA.

Quand l'heure prochaine sonnera, cette grande affaire sera terminée.

MULEY CARIME.

Terminée!

ABEN HUMEYA.

Et pour toujours...

(Il se fait silence pendant quelques instants.)

MULEY CARIME.

Tu parais préoccupé, Aben Humeya... Je vois bien que quelque grand chagrin t'agite...

ABEN HUMEYA.

C'est un secret fatal...

MULEY CARIME.

Et pourquoi tarder à me le confier?

ABEN HUMEYA.

Ne vous empressez pas, de le savoir... Il pèsera toujours sur mon âme, et il va vous accabler.

MULEY CARIME.

Mais quel est donc ce secret?... Ah! je te l'avais bien prédit: ce n'est ni l'élévation, ni la puissance qui peuvent nous donner sur la terre un seul jour de bonheur: tu as perdu la paix de ton âme; tu as joué ton sort; tu as tout sacrifié pour un peuple inconstant, qui t'abandonnera au jour du danger...

ABEN HUMEYA.

Et que j'ai juré de défendre, même au prix de mon sang. Avez-vous entendu, Muley Carime, avez-vous entendu?... *Même au prix de mon sang*...

MULEY CARIME.

Et pourquoi m'adresses-tu ces paroles?...

ABEN HUMEYA.

Je vous prie seulement de les bien peser.

MULEY CARIME.

Je ne te comprends pas...

ABEN HUMEYA.

Vous allez me comprendre. J'ai tout sacrifié pour l'affranchissement de ce peuple... Vous venez de le dire; et lui, à son tour, il a mis en moi sa confiance, sa force, l'espoir de son sort... Tiendra-t-il ses promesses? Dieu le sait! Moi, je sais que je tiendrai les miennes.

MULEY CARIME. (L'interrompant.)

Mais...

ABEN HUMEYA.

Pas encore... écoutez. J'ai un vieux père, dont la vie m'intéresse bien plus que ma vie même... Il est sous la

main de nos ennemis, chargé de fers, le couteau sur la gorge... Je le sais, je le savais quand j'ai donné le signal contre ses bourreaux... et ils connaissent bien, les cruels, le moyen de m'atteindre!

MULEY CARIME.

Pourquoi vas-tu si vite au-devant du malheur?...

ABEN HUMEYA.

Écoutez-moi en silence; je finis à l'instant. J'ai risqué la vie de mon père: chaque coup que je frappe peut hâter sa mort; et pourtant je n'ai pas hésité... Calculez, calculez vous-même, si quelque chose au monde pourra me retenir!

MULEY CARIME.

Mais d'où vient que tu jettes sur moi ce regard triste et sombre?... Que veux-tu me dire?

ABEN HUMEYA.

Maintenant que je vous ai montré le fond de mon cœur, je vais vous consulter sur cette grande affaire... et vous saurez d'avance à quoi vous en tenir. Il y a parmi nous un traître...

MULEY CARIME.

Un traître!... En es-tu sûr?

ABEN HUMEYA.

Sûr; et vous allez l'être vous-même! Quelle punition mérite-t-il?

MULEY CARIME.

A-t-il des enfants? (Aben Humeya garde le silence.) Tu ne réponds pas, Aben Humeya?

ABEN HUMEYA.

Il n'en aura plus demain.

MULEY CARIME. (À part.)

Quel souvenir, gran Dieu!

ABEN HUMEYA.

Vous paraissez troublé...

MULEY CARIME.

Moi, non.... Je plains ce malhereux.... je suis père aussi...

ABEN HUMEYA.

Je vois qu'il vous inspire une pitié bien tendre... Est-ce que son nom vous serait connu?...

MULEY CARIME.

Et comment veux-tu que je le connaisse?

ABEN HUMEYA.

Rentrez un instant en vous-même... Consultez votre mémoire... Votre cœur vous aidera peut-être...

MULEY CARIME.

Il me serait plus facile de l'apprendre de toi...

ABEN HUMEYA.

Voulez-vous m'y forcer?...

MULEY CARIME.

Je ne t'y force pas; je te le demande.

ABEN HUMEYA.

Et moi je voudrais l'éviter à tout prix.

MULEY CARIME.

Mais d'où vient que tu hésites à prononcer le nom du coupable?

ABEN HUMEYA.

C'est que son nom, en sortant de ma bouche, porte avec lui son arrêt de mort.

MULEY CARIME.

Son arrêt de mort!...

ABEN HUMEYA.

Et à l'instant même.

MULEY CARIME. (D'une voix altérée.)

Je plains ce malheureux... je le plains de toute mon âme; mais puisque tu veux absolument que j'écoute son nom...

ABEN HUMEYA.

Au contraire, vous ne l'entendrez pas.

MULEY CARIME.

Non !

ABEN HUMEYA.

Vous le verrez de vos propres yeux.

(Aben Humeya lui montre la lettre ouverte, Muley Carime l'écarte de sa main.)

MULEY CARIME.

Il suffit. (Après un court intervalle, et en même temps qu'il regarde Aben Humeya, en lui montrant l'appartement de sa femme.) Es-tu le seul dépositaire de ce secret?...

ABEN HUMEYA.

Il y en a d'autres.

MULEY CARIME.

Qui?

ABEN HUMEYA.

Aben Abo et Farax.

MULEY CARIME.

Je connais mon sort.

ABEN HUMEYA.

Vous le connaissez!

MULEY CARIME.

Et je l'attends tranquille.

ABEN HUMEYA. (Il jette un coup d'œil autour de l'appartement, tire de son sein un petit flacon d'or, l'ouvre, et le lui présente.)

Prenez : sauvez-vous. (Il détourne le visage, et se jette sur les coussins dans le plus grand accablement.)

MULEY CARIME. (Il prend le flacon, boit, et fixe sur Aben Humeya un regard immobile. S'approchant de lui.)

Tu règneras. (Ils restent pendant quelques instants dans cette situation.) Écoute, Aben Humeya, écoute... Tu me connais bien tard... trop tard!... Tu m'avais mal jugé; mais, dans ce moment, ton cœur me rend pleine justice; il me venge, et t'humilie devant moi... ta main tremblait plus que la mienne, en saisissant ce poison mortel!... J'étais bien loin d'aimer nos oppresseurs... je les haïssais de toute mon âme, autant que toi, plus encore peut-être... ils m'avaient

rendu plus long-temps malhereux! Mais j'étais père, Aben Humeya, j'étais père, et je voyais en danger mes enfants... Malheureux, je tremblais pour ton épouse et pour ta fille, quand tu m'accusais de faiblesse! (Réprimant son attendrissement.) L'amour de mes enfants me coûte la vie: tu le vois; je meurs pour les sauver... que je n'emporte pas dans le tombeau le regret d'avoir fait en vain un tel sacrifice!... Veux-tu me le promettre?

ABEN HUMEYA. (Se levant.)

Mais... que puis-je faire?

MULEY CARIME.

Engage-moi ta parole... et je verrai plus tranquille s'approcher mon heure fatale!

ABEN HUMEYA.

Si je le puis...

MULEY CARIME.

Tu le peux.

ABEN HUMEYA.

Je le promets.

MULEY CARIME.

Tu vas le jurer dans mes mains. Mais pourquoi ce mouvement?... C'est moi qui le premier te présente la mienne... serre-la, Aben Humeya, serre-la sans crainte; elle n'est pas encore froide! (Il lui prend la main.) Écoute maintenant... ne tremble pas; écoute!... Le bruit des armes va pénétrer bientôt dans ces contrées... les braves combattront, je n'en doute pas; mais leurs familles!... Ah! n'expose pas ma fille, n'expose pas sa chère enfant, aux horreurs d'une guerre d'extermination... quel serait leur sort si tu venais à périr?... Vois ma destinée, Aben Humeya, toujours ma destinée: à présent même, je tremble pour ta vie! Mais tu peux soulager mon âme, si j'emporte avec moi l'espérance d'avoir atteint mon but... J'avais fait équiper, quand je vis s'annoncer ces orages, un bâtiment tunisien, qui se trouve dans le port d'Adra... en quelques

heures on peut le gagner ; en quelques heures il peut transporter à Tanger ta femme et ta fille...

ABEN HUMEYA.

Je le ferai...

MULEY CARIME.

Et je compte sur ta promesse. Maintenant je porte dans mon sein la conviction que tu n'oserais pas me tromper !

SCÈNE VIII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, LE PARTAL ; *quelques* MAURES.

(Ils arrivent par le long corridor.)

LE PARTAL. (Lui criant de loin.)

Aben Humeya, sauvez-vous !

ABEN HUMEYA.

Moi me sauver ! où est l'ennemi ?

LE PARTAL.

Il a franchi le fleuve, il approche... Mais ce n'est pas lui qui vous menace ; ce sont nos guerriers révoltés.

ABEN HUMEYA.

Est-il possible !...

LE PARTAL.

On a répandu parmi eux les accusations les plus odieuses... On dit que votre oncle Aben Jouhar a vendu à l'ennemi le passage du fleuve ; que vous-même vous êtes son complice...

ABEN HUMEYA.

Moi !

LE PARTAL.

On parle tout haut de la trahison de Muley Carime...

ABEN HUMEYA.

Ah ! je reconnais les perfides... mais leur joie s'éteindra bientôt. (Il va partir.)

SCÈNE IX.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, LE PARTAL, LE XENIZ, ALIATAR; *quelques* MAURES, *et une foule d'*ESCLAVES.

LE XENIZ. (Hors d'haleine, du haut de la galerie.)

Où allez-vous?... Arrêtez! Il n'y a pas un moment à perdre... On vient en foule assaillir le château... on ose même demander votre tête...

ABEN HUMEYA.

Je vais la leur porter. Mes armes! (Aliatar court les chercher.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALIATAR *excepté*.

LE XENIZ.

Ce sont Aben Abo et Farax qui conduisent les rebelles...

ABEN HUMEYA.

Mes armes! où son mes armes?...

(Deux esclaves partent en toute hâte.)

LE PARTAL.

Nous avons encore une retraite assuré par cette issue secrète...

ABEN HUMEYA.

Mes armes!!!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS. — ALIATAR.

(Aliatar apporte un sabre et un poignard, et les donne à Aben Humeya.)

ABEN HUMEYA. (Tirant le fer et jetant au loin le fourreau.)

Je te remercie, ô sort, je te remercie... je vais verser de

ma main le sang de ces deux traîtres, ou mourir en roi.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

MULEY CARIME, ZULÉMA.

ZULÉMA. (En ouvrant la porte.)

Quel est ce bruit?... Mon père!

MULEY CARIME.

Ma fille... Gran Dieu!

ZULÉMA.

Je croyais avoir reconnu la voix de mon époux... Dans ce moment même, je pensais à vous deux.

MULEY CARIME.

A nous deux!...

ZULÉMA.

Oui, mon père, je ne vous sépare jamais dans ma pensée ni dans mon cœur... ma dernière prière, avant de me livrer au sommeil, s'adresse à Dieu pour vous et pour lui!

MULEY CARIME.

Zuléma!...

ZULÉMA.

Vous paraissez attendri, et vous faites de vains efforts pour retenir vos larmes... Quelle nouvelle calamité nous menace encore?...

MULEY CARIME.

Ne t'effraie pas, ma fille... mais... je dois te quitter...

ZULÉMA.

Me quitter!... et quelle cause assez pressante pourrait vous forcer?...

MULEY CARIME.

C'est nécessaire.

ZULÉMA.

Mon époux le sait-il? (Muley Carime ne répond pas.) Ah! je le

vois bien; c'est lui-même qui vous l'a ordonné... mais ce départ n'aura pas lieu; non, non... je saurai l'empêcher.

(Elle part, pleine d'espérance.)

MULEY CARIME.

Arrête... où vas-tu?

ZULÉMA. (Avec abattement.)

J'allais trouver mon époux... ne m'est-il pas permis de le prier por mon père?

MULEY CARIME.

C'est inutile, ma chère Zuléma... tout-à-fait inutile...

ZULÉMA.

Ne le croyez pas... Je ne lui ai point demandé d'autre grâce, et il sait combien je vous aime!... Loin de vous, je le dis du fond de mon cœur, je ne pourrais supporter la vie!...

MULEY CARIME.

Pourquoi ces larmes maintenant?

ZULÉMA.

Je ne pleure pas, mon père... je m'attendris toujours quand un souvenir, bien triste, vient traverser mon âme... Dieu, Dieu sait ce que je lui demande souvent! (Elle prend avec une grande émotion la main de son père.) Il m'exaucera... oui, il m'exaucera... J'ai déjà pleuré ma mère... ma pauvre mère... et, mon cœur me le dit, je ne pleurerai qu'elle!...

MULEY CARIME. (Se débarrassant de sa fille, et se jetant sur le sofa.)

C'est trop, mon Dieu, c'est trop!... Ayez pitié d'un père!... (Après quelque intervalle.) Viens, Zuléma, viens... approche plus près de moi...

ZULÉMA. (Avec vivacité.)

Vous ne partirez pas?

MULEY CARIME.

Il le faut, ma fille.

ZULÉMA.

Mais... du moins vous reviendrez bientôt?

MULEY CARIME.

Bientôt!...

ZULÉMA.

Que veut dire ce sourire amer?... Il a glacé mon sang!

MULEY CARIME.

J'ai besoin d'un peu de recueillement... Il faut nous séparer. (Il se lève.) Tes paroles déchirent mon âme, et je ne suis pas assez fort... Tu remplis d'amertume mes derniers instants...

ZULÉMA. (Tout effrayée.)

Les derniers!...

MULEY CARIME. (Revenant à lui.)

Les derniers qui me restent avant de te quitter. (Il l'embrasse avec la plus grande tendresse.) Adieu, Zuléma... Dieu sera ton père... Il est toujours celui des malheureux!...

ZULÉMA.

Pourquoi ces paroles mystérieuses, cet accent déchirant?... Quelque péril vous menace peut-être...

MULEY CARIME.

Non, ma fille, aucun...

ZULÉMA.

C'est donc un triste pressentiment... Si je vous voyais pour la dernière fois!... Oh! non, mon père, non, vous ne partirez pas.

(Elle se jette tout-à-coup aux pieds de son père, et embrasse ses genoux.)

MULEY CARIME.

Laisse-moi, ma fille... laisse, au nom du ciel... tu me fais soufrir mille fois les tourments de la mort!

ZULÉMA.

Attendez au moins jusqu'au jour... Nous passerons ensemble quelques heures encore... Je préparerai mon âme à cette séparation cruelle!

MULEY CARIME.

Non, ma fille, non... On m'attend déjà!...

(La pendule sonne deux heures ; Muley Carime semble frappé d'un coup de tonnerre, et tombe sur les coussins.)

ZULÉMA.

D'où vient ce frémissement!... (Regardant l'horloge.) C'est l'horloge qui a sonné... (Revenant à son père.) Qu'est-ce que je vois!... Vous êtes pâle, défait... Vos yeux immobiles sont fixés sur moi, et ils ne répandent plus une seule larme!... (Elle se lève effarée.) Aben Humeya!... Aben Humeya!... (Muley Carime place sa main sur la bouche de sa fille, comme pour l'empêcher de crier; elle la repousse avec horreur.) Ah, mon Dieu!... sa main est glacée.

MULEY CARIME.

Ma fille... ma fille...

ZULÉMA.

Respirez, mon père, respirez... Nous ne nous séparerons... Je vous suivrai partout. (Muley Carime la regarde avec une tendresse extrême; et en lui prenant la main, il la porte sur son cœur.) Oh! oui, je le sais bien ; je suis là... je suis là pour toujours...

MULEY CARIME. (Avec un gémissement douloureux.)

Pour toujours... (Il expire.)

ZULÉMA.

Mon père... mon père... vous ne répondez pas?... Vous ne reconnaissez plus votre fille!... Viens, Aben Humeya, viens à mon secours... Mon père est mort!... (Elle tombe aux pieds de Muley Carime.)

(Après un court silence, on entend vers le fond, et dans le lointain, le tumulte de la révolte, et quelques coups d'arquebuse ; puis des coups redoublés du côté de l'appartement de Zuléma.)

SCÈNE XIII.

LES MEMES. — FATIME, LA VIEILLE ESCLAVE, FEMMES *et* ESCLAVES NOIRES. *Elles sortent dans la plus grande consternation.*

FEMMES ET ESCLAVES. (Au moment de sortir.)

Sauvons-nous !...

FATIME. (Accourant vers Zuléma.)

Ma mère !... (En voyant Muley Carime, elle recule épouvantée, et va se réfugier auprès de la vieille esclave.) Ah, mon Dieu !...

LA VIEILLE ESCLAVE.

Rassure-toi, Fatime... elle n'est qu'évanouie.

(Les femmes et les esclaves entourent Zuléma, et la relèvent ; une d'elles détache son voile, et le jette sur la tête de Muley Carime. Fatime se jette dans les bras de sa mère, qui semble d'abord insensible. Les coups redoublent.)

UNE FEMME.

Écoutez !... écoutez !... on enfonce la porte ; on entend déjà le bruit des armes...

FEMMES ET ESCLAVES.

Fuyons !... fuyons !...

FATIME.

Venez, ma mère !...

ZULÉMA. (Elle revient peu à peu, et regarde autour d'elle d'un œil égarée.)

C'est toi, ma fille !... oui, c'est toi... c'est bien toi... je te vois, je te touche, je te presse sur mon sein... je puis enfin pleurer !... (Elle fond en larmes dans les bras de Fatime.)

LA VIEILLE ESCLAVE.

Venez, au nom de Dieu, venez !... le moindre retard peut vous coûter la vie.

ZULÉMA.

Mon époux, où est-il ?

LA VIEILLE ESCLAVE.

Il va revenir à l'instant.

ZULÉMA.

Où est-il ?

LA VIEILLE ESCLAVE.

Il est allé apaiser le tumulte.

ZULÉMA.

Je vais le chercher.

FATIME. (La retenant.)

Où allez-vous ?

LA VIEILLE ESCLAVE.

Sauvons-nous dans ces souterrains; échappons pour quelques instants; il viendra nous délivrer bientôt.

FEMMES ET ESCLAVES.

Sauvons-nous !...

(La vieille esclave les précède ; Zuléma la suit, appuyée sur sa fille. Les femmes et les esclaves les entourent de tous côtés. En même temps qu'elles vont entrer dans les souterrains, Aben Farax en sort, suivi par un grand nombre de conjurés avec des sabres et des torches. Les femmes et les esclaves poussent un cri d'épouvante, et s'enfuient en désordre, entraînant avec elles Fatime et Zuléma; celle-ci se débarrasse de leurs bras, et reste seule au milieu du théâtre.)

SCÈNE XIV.

ZULÉMA, ABEN FARAX, *les* CONJURÉS.

ABEN FARAX. (D'une voix forte, au moment de paraître.)

Où est-il, le tyran?... Il fuit peut-être avec ces femmes; mais il n'échappera pas à la mort!

ZULÉMA.

Qui cherches-tu, monstre altéré de sang !...

ABEN FARAX. (Sans faire attention à Zuléma.)

Pénétrez de tous côtés, le fer et la flamme à la main...

(Il va partir, suivi de quelques conjurés; les autres se précipitent par les diverses portes.)

ZULÉMA. (Se jetant au-devant de lui.)

Non, tu n'iras pas plus loin... tu cherches mon époux pour le massacrer.

ABEN FARAX. (Montrant le cadavre.)

Ton époux!... dis plutôt l'assassin de ton père.

(Il la repousse, et disparaît à l'instant même, suivi du reste des Maures.)

SCÈNE XV.

ZULÉMA. (Elle reste d'abord immobile, comme frappée de stupeur; ensuite elle revient peu à peu; mais elle tombe dans une sorte d'égarement.)

Oui, c'est lui..... c'est lui-même..... maintenant je me rappelle tout; je vois tout; j'aperçois jusqu'au fond de l'abîme... Cet éclair a dessillé mes yeux; mais il les a brûlés!... (Elle erre sur la scène, dans la plus grande agitation.) Aben Humeya!... Aben Humeya!... Ce n'est pas ton épouse, c'est la fille de Muley Carime qui t'appelle.

SCÈNE XVI.

ZULÉMA, ABEN HUMEYA; *quelques* MAURES, *une foule d'*ESCLAVES.

(On voit entrer précipitamment, en pleine déroute, des Maures et des esclaves, qui se dispersent sur la scène, et disparaissent de tous côtés.)

ABEN HUMEYA. (Du fond du corridor.)

Attendez, lâches, attendez un instant!... ayez au moins le courage de me voir mourir.

ZULÉMA. (Allant à sa recontre.)

Rends-moi mon père, Aben Humeya, rends-moi mon père!

ABEN HUMEYA. (Avec un grand trouble.)

Que veux-tu, malheureuse?

ZULÉMA.

Mon père!... qu'as-tu fait de mon père?... Tu ne sais pas?... viens, viens ici... nous allons le trouver. (Elle prend le bras d'Aben Humeya, et veut l'entraîner vers Muley Carime.)

ABEN HUMEYA.

Tu me perds, Zuléma, et tu te perds toi-même... laisse-moi par pitié !...

ZULÉMA.

Non ; je ne te quitte pas... je te demanderai mon père jusqu'à l'heure de ma mort.

SCÈNE XVII.

ZULÉMA, ABEN HUMEYA, ABEN ABO; *des* CONJURÉS.

(On entend de plus près le tumulte; Aben Abo paraît le premier, suivi de plusieurs conjurés.)

ABEN ABO.

Arrêtez !...

(Il fait un signe aux siens, regarde fixement Aben Humeya, et lui dit ensuite :)

Je te trouve enfin, Aben Humeya !...

ABEN HUMEYA. (D'une voix que la fureur étouffe.)

Viens, traître, viens... j'ai encore cette main pour te percer le cœur.

(Zuléma, hors d'elle-même, s'attache à son mari, et veut le retirer du combat; Aben Abo fond sur lui; et aux premiers coups de sabre, celui d'Aben Humeya s'échappe de sa main blessée; il va le ramasser, et Aben Abo lui porte un coup terrible.)

ABEN ABO.

Meurs !

ZULÉMA. (S'élançant au milieu d'eux.)

Non !

(Elle tombe frappée à mort. Un coup de feu part en même temps derrière Aben Humeya ; il se sent blessé, et voulant faire un pas contre Aben Abo, il tombe par terre.)

ABEN HUMEYA.

Ah !...

SCÈNE XVIII.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX; *un grand nombre de* CONJURÉS.

(Les conjurés entrent de toutes parts, ayant à la main des armes et des torches.)

PLUSIEURS CONJURÉS.

Meure le tyran!

D'AUTRES.

Vive Aben Abo!

TOUS. (Excepté Aben Farax et ceux de son parti.)

Vive notre roi!...

ABEN FARAX.

Comment, encore un maître!

ABEN HUMEYA. (Dans l'agonie.)

Je meurs content... tu me suivras de près... assassiné aussi... Je lègue ma vengeance à ces traîtres.

ABEN ABO.

Que dis-tu, misérable?... Traînez-le dans ces souterrains, et qu'il y trouve son tombeau!

(Un groupe de conjurés entoure Aben Humeya et l'emporte mourant.)

ABEN HUMEYA. (Il fait des signes de sa main ensanglantée, comme s'il appelait Aben Abo vers lui, et s'écrie encore d'une voix défaillante:)

Viens, Aben Abo, viens!... je t'attends...

(Il expire; on l'entraîne dans les souterrains. Zuléma, en entendant la voix de son époux, se traîne un peu, comme pour le suivre, et retombe.)

ZULÉMA.

Aben Humeya!...

SCÈNE XIX.

ABEN ABO, ABEN FARAX; *les* CONJURÉS.

PLUSIEURS CONJURÉS.

Vive Aben Abo!

D'AUTRES.

Vive notre roi!...

ABEN ABO.

Non, mes braves, non... courons à l'ennemi; c'est au milieu de ses rangs que je placerai la couronne sur ma tête.

(Il va partir d'un air déterminé; Aben Farax lui crie, du milieu de la scène:)

ABEN FARAX.

Aben Abo! regarde. Vois-tu cette trace de sang?... c'est la route du trône.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ABEN HUMEYA

ó

LA REBELION DE LOS MORISCOS.

DRAMA HISTÓRICO.

PRÓLOGO.

En medio de tantos combates como se están verificando en el campo de la literatura, y de la especie de revolucion que reina en el mundo teatral, la primera condicion que me impuse al emprender esta obra, fué la de olvidar todos los sistemas, y seguir como única regla los principios incontrovertibles, inherentes á la esencia misma del drama, y que formarán siempre, respecto del teatro, el código del buen gusto.

Me he dicho para conmigo mismo, pues me propongo componer un drama histórico, será preciso buscar ante todo un suceso importante que despierte la atencion y excite interes; será preciso tambien que tenga, si es posible, algo de extraordinario, una fisonomía propia que le distinga de los demás, y que al propio tiempo, ofrezca el movimiento, los contrastes que sobrecogen el ánimo y le arrastran.

Una vez concebida esta idea del *drama histórico*, era llegado el caso de buscar, en cuanto me fuera dable, las dos condiciones esenciales, que son como su consecuencia; era menester bosquejar el cuadro con la mayor exactitud posible, sin buscar, no obstante, la fidelidad escrupulosa que se exige en una crónica; pero procurando grabar en la obra, cual si fuese una medalla, el sello de la época y de la nacion.

Una vez trazado el bosquejo del cuadro, debia procurarse encerrar en él una tragedia; pues estoy íntimamente convencido (y si es un error, merece disculpa) de que nunca el *drama histórico* tendrá buen éxito en el teatro, sino cuando consiga satisfacer, al propio tiempo, al entendimiento y al corazon.

En cuanto al argumento que he escogido, debo confesar ingenuamente que me parece llena casi todas las condiciones que pueden exigir los maestros del arte; no siendo fácil hallar en la historia muchos sucesos tan extraordinarios, tan dramáticos cual la re-

belion de los Moriscos en tiempo de Felipe II, séame permitido decir acerca de él breves palabras, siquiera para indicar su naturaleza é importancia.

Rendida Granada á los Reyes Católicos, se otorgó á los vencidos la capitulacion más ventajosa; podian pasar libremente á Africa, permanecer en España, conservando sus costumbres, sus usos, el ejercicio de su religion. Principióse, no obstante, á inquietarlos, áun en vida de Fernando y de Isabel; lo cual dió márgen á algunos levantamientos parciales, que fueron prontamente reprimidos. Bajo el reinado del emperador Cárlos V, repitiéronse las mismas tentativas; mas sólo en el reinado de Felipe II, á mediados del siglo XVI, se resolvió borrar hasta las huellas del pueblo vencido; con cuyo propósito se publicaron varios bandos, prohibiendo á las mujeres el vestido que usaban, muy parecido al de las moras; prohibiendo á los niños hablar el árabe, celebrar sus fiestas, cerrar las puertas de sus casas en ciertos dias de la semana..... Para impedir que se llevasen á ejecucion tales decretos, los Moriscos acudieron primeramente á reclamaciones, á súplicas; el Marqués de Mondejar, capitan general del reino de Granada, sugeto de gran mérito, intercedió vanamente en su favor; el Gobierno se obstinó en hacer ejecutar sus mandatos.

Entónces fué cuando estalló la rebelion, por largo tiempo preparada, y que puso en peligro á la monarquía española, que se hallaba en la cumbre del poderío. Los descendientes de los moros se hallaban en crecido número en muchas provincias, sobre todo en la de Granada; eran industriosos, ricos, de gran valer; contaban con el auxilio de los Estados Berberiscos y hasta con el del Emperador de Constantinopla, con quienes estaban en comunicacion; y como viesen á España empeñada en aquella época en pretensiones ruinosas y guerras apartadas, creyeron llegado el momento de su liberacion, anunciado largo tiempo ántes por sus predicciones y augurios.

De repente, como por encanto, vióse aparecer una nacion muslímica en medio de una nacion cristiana; el odio de dos pueblos, alimentado por espacio de ocho siglos de guerra á muerte, mostróse más envenenado que nunca, y entrambos conocieron que se trataba nada ménos que de su existencia.

Este acontecimiento no ha tenido, respecto de los extranjeros, toda la importancia que merecia; es preciso ver en los historiado-

res españoles; y áun en los poetas, hasta qué punto aquel levantamiento causó profunda alarma en el Estado. La flor del ejército acudió de todas partes, para ahogar el fuego de la rebelion ántes que acudiese el incendio por todo el reino; los caudillos más afamados penetraron repetidas veces en las sierras de las Alpujarras; el Rey mismo se aproximó al teatro de la guerra; y si no marchó en persona contra los rebeldes, se trató de verificarlo, y no confió el mando supremo del ejército sino á su propio hermano, el famoso D. Juan de Austria, que colocó la victoria contra los Moriscos á la par del triunfo de Lepanto.

Para pintar con bastante fidelidad un acontecimiento tan grave, la literatura española ofrecia copiosos recursos: posee dos historias particulares de aquella rebelion, de un mérito singular, cada una en su clase. La obra de D. Diego Hurtado de Mendoza, que le ha valido, y con justo título, el dictado de *Salustio español*, bastaria por sí sola para que se apreciase cual merece aquel repúblico famoso, profundo político, gran historiador, poeta, al que debe la Europa sábia muchos tesoros literarios, que sacó de la oscuridad. Colocado por su ilustre cuna, no ménos que por sus cualidades personales, en la aptitud de juzgar acertadamente los hombres y los acontecimientos; hermano del célebre Marqués de Mondejar; poseyendo á fondo la lengua arábiga, y conociendo perfectamente los sitios, dedicó sus ocios, durante la permanencia en Granada, á trazar con mano maestra la historia de aquella rebelion, y enriqueció la literatura española con un acabado modelo (1).

La obra de Luis del Marmol (2) está muy léjos de ostentar un mérito literario de tan subido precio como la de Hurtado de Mendoza; pero es una obra más completa, con más pormenores, cuyo autor conduce al lector como por la mano, le hace recorrer los sitios, y le hace testigo de todos los acontecimientos. «Escribo (dice Marmol) la rebelion y el castigo de los Moriscos de Granada con todas las cosas memorables que con ello tienen relacion; y he podido hacerlo mejor que cualquiera otro, habiendo sido empleado, desde el principio hasta el fin, en el ejército de S. M.» Aun cuando no hubiese manifestado esta circunstancia, se hubiera adivinado

(1) Guerra de Granada, que hizo el rey D. Felipe II contra los Moriscos de aquel reino, sus rebeldes.

(2) Historia de la rebelion y castigo de los Moriscos del reino de Granada.

fácilmente que era un testigo ocular; no cuenta como un mero historiador: presenta ante los ojos lo que él propio ha visto.

Con ayuda de tales guias, me ha sido más fácil abarcar el conjunto de tamaño acontecimiento, conocer muchos de sus pormenores, que me han servido para dar á su composicion el *color local*, sin cuyo requisito la ilusion dramática corre grave riesgo de desvanecerse.

Hasta la circunstancia de haber nacido en Granada y haber recorrido siendo mozo una parte de las Alpujarras, me ha sido de alguna ventaja; por cuanto he podido aprovechar tradiciones populares, recuerdos de la infancia y he podido mirar con cierto afecto de familia, si es lícito decirlo así, un argumento enlazado tan estrechamente con la historia de mi país natal: ¡Cuán grato es traerlo á la memoria cuando se está léjos de la patria!

Estas circunstancias, extrañas al asunto, han contribuido quizás á prevenirme en favor suyo; pero he creido descubrir en él más de una condicion que le recomendaban para ser presentado en la escena. Tal es, por ejemplo, el de ofrecer caractéres de mucho relieve, que admiten, como las decoraciones de teatro, presentarse á la vista con fuertes pinceladas.

No sé si me equivoco; pero los Moriscos de las Alpujarras, muy adelantados en civilizacion, y conservando todavía cierto aspecto selvático, ofrecen un modelo muy original á la imitacion del artista: se ve, bajo el aspecto del europeo, correr la sangre del africano.

Aun respecto del estilo, que está tan estrechamente apegado al asunto como la corteza al tronco del árbol, este acontecimiento histórico se brindaba á las mil maravillas para una composicion de esta clase: cabia dar al cuadro un colorido más vivo que el que consienten otros, lo cual, léjos de perjudicar á la verosimilitud, es un nuevo medio de acrecentarla. Los pueblos del Mediodía, áun en circunstancias ordinarias, se valen muchas veces del lenguaje de la imaginacion; se sienten conmovidos por pasiones violentas, todavía más impetuosas por efecto de una larga compresion; y si se les supone agitados por sentimientos tan vivos, tan profundos como la sed de venganza, el amor á la patria, el celo religioso, pueden aventurarse, al hacerles hablar, expresiones poéticas, imágenes atrevidas: casi siempre se quedará en un punto inferior á la realidad misma.

Todo me lisonjeaba en mi proyecto, ántes de tocar las dificulta-

des, que debia presentar en tropel la ejecucion de semejante obra; pero siempre me he aproximado á ella con temor y desconfianza, pensando en el instrumento indócil que tenia que manejar. Me habia visto forzado (como los Moriscos ántes de la rebelion) á hablar en una lengua extranjera; y bajo un yugo de esta clase es casi imposible que la obra no se resienta frecuentemente de la violenta situacion en que se ha encontrado el autor. Para seguir el curso de una accion dramática, el movimiento del diálogo, la rapidez del lenguaje, áun el talento más ágil tendria necesidad de valerse de alas; y yo me he visto forzado á caminar con trabas.

Esta inmensa desventaja me hubiera retraido desde los primeros pasos, si no hubiera contado cumplidamente con la indulgencia del público, y mi esperanza no ha sido vana. El éxito que ha tenido en la escena, no se ha debido en gran parte (y me complazco en reconocerlo) sino á mi condicion de extranjero; y en una nacion tan culta, hasta la justicia habria parecido inoportuna en tales circunstancias: la hospitalidad es benévola siempre.

Ni ménos pudiera sin incurrir en la fea nota de ingratitud y presuncion, pasar en silencio los diversos elementos que han concurrido al buen éxito de mi obra; la riqueza de las decoraciones y de los trajes, la propiedad con que se ha presentado en la escena, el celo de los actores, el encanto de la música, han contribuido á ello poderosamente; los coros, compuestos por mi compatriota el señor de Gomiz, bastarian ellos solos á despertar la curiosidad del público. Al dar á cada cual la parte que le corresponde, no hago más que pagar una deuda.

PERSONAS.

ABEN HUMEYA (*don Fernando de Válor.*)
ZULEMA (*doña Leonor*), *su mujer.*
FÁTIMA (*Elvira*), *su hija.*
MULEY CARIME (*Miguel de Rojas*), *padre de Zulema.*
ABEN JUHAR, *tio de Aben Humeya.*

ABEN ABÓ, ABEN FARAX,	*promotores de la rebelion.*

EL ALFAQUI, *ó sacerdote de los moros.*
LARA, *enviado por el capitan general de Granada.*

EL PARTAL, EL DALAY, EL XENIZ,	*caudillos de los sublevados.*

ALIATAR, *esclavo negro.*
UNA ESCLAVA VIEJA.
UN PASTORCILLO.
LA VIUDA DE UN CASTELLANO.
Moriscos sublevados, soldados castellanos, gente del pueblo, pastores y zagalas, esclavos negros, mujeres y esclavas al servicio de Zulema y de Fátima.

La escena en Cádiar, en las sierras de la Alpujarra.

ABEN HUMEYA.

DRAMA.

ACTO PRIMERO.

(El teatro representa una sala de arquitectura arábiga de la casa de campo de Aben Humeya, en las cercanías de Cádiar; está adornada decentemente, pero con mucha sencillez, y vense en las paredes aprestos y despojos de montería. A mano derecha de los espectadores habrá una ventana, y enfrente de ella una puerta; tambien habrá otra en el foro, por la que se sale á una especie de azotea con vistas al campo. Hasta la escena séptima, todos los actores se presentan vestidos á la española, excepto las mujeres, que tendrán un traje bastante parecido al de las Moras, con un gran velo blanco.)

ESCENA PRIMERA.

ABEN HUMEYA, ZULEMA.

(Aben Humeya estará sentado, componiendo una ballesta. Zulema se levanta, deja en su silla unos bordados que tenia entre manos, y se acerca á él.)

ZULEMA.

No, querido Fernando; el corazon de una esposa no se engaña nunca!... De algun tiempo á esta parte noto que estás inquieto, caviloso, acosado de tristes pensamientos... Sin duda guardas en tu pecho algun secreto grave; y lo que más temes, al parecer, es que tu Leonor llegue á descubrirlo.

ABEN HUMEYA.

¿Y qué secreto pudiera yo ocultarte...

ZULEMA.

No lo sé, y cabalmente esa misma duda es la que aumenta mi desasosiego!... Te veo en un estado muy pare-

cido al que me causó tantos dias de pesar cuando acabábamos de unirnos en Granada; pero entónces yo misma me anticipaba á disculparte: te hallabas en la flor de la mocedad, veias oprimida á nuestra raza, y la sangre real de los Aben Humeyas hervia en tus venas con sólo ver al vencedor... Ese fué, y no otro, el motivo que me estimuló á salir cuanto ántes de aquella ciudad cautiva, llena de memorias amargas, que mantenian tu ánimo en un estado de tristeza y de irritacion, que me puso en mucho cuidado... Despues llegué á lisonjearme, te lo confieso con franqueza, de haber logrado mi objeto, desde que fijamos nuestra morada en estas sierras... Al ver que ibas recobrando la paz del alma, me sentia envanecida con mi triunfo, y si tenia que compartirlo, sólo era con mi hija... Me parecia que su presencia serenaba tu corazon, y los delirios de la ambicion no perturbaban ya tu sueño... pero, te lo repito, de algun tiempo á esta parte...

ABEN HUMEYA.

¿Qué has notado... Dilo.

ZULEMA.

¿Qué he notado..... ¡Todo cuanto puede afligirme..... Evitas con el mayor cuidado desahogar tu corazon conmigo, y hasta parece que temes que se encuentren nuestras miradas... Cuando mi padre, participando tambien de mis recelos, ha procurado tantear la herida de tu alma para procurarle algun alivio, has escuchado sus consejos con tibieza y desvío; al paso que te veo rodeado de los más díscolos de nuestras tribus, refugiados en las Alpujarras; de cuantos sufren con mayor impaciencia el yugo del cruel Felipe... Guárdate, Fernando mio, guárdate de dar oidos á sus imprudentes consejos; escucha mas bien la voz de tu esposa, que te pide por su amor, por nuestra hija, que no expongas una vida de que pende la suya!

ABEN HUMEYA.

Tus temores no tienen ni el menor fundamento, y tu

mismo cariño te hace ver mil riesgos, que no existen sino en tu fantasía. Estoy triste, no lo niego; mi corazon está lleno de amargura... ¿Tengo acaso motivos para estar alegre... Tú misma me despreciarias si me vieras contento.

ZULEMA.

No, Fernando; yo no me alucino respecto de nuestra situacion: sé bien los nobles sentimientos que te animan; y yo propia, así cual me ves, no he nacido tampoco para ser esclava... Pero ¿qué podemos nosotros, débiles y miserables, contra los decretos del destino... Si hubiéramos nacido algunos años ántes; si me hubiera visto siendo tu esposa cuando el trono de Boabdil áun se mantenia en pié contra todas las fuerzas de Castilla, ¿crees por ventura que hubiera yo entibiado tu aliento, detenido tu brazo... Pero cuando la ruina de nuestra patria se ve ya consumada; cuando no queda arbitrio, recurso ni esperanza...

ABEN HUMEYA.

¡Debo yo estar alegre!

ZULEMA. (Despues de una breve pausa.)

¿Y de qué sirve atormentarte con ese torcedor... Aun en medio de tantas desdichas, no te faltan motivos de consuelo: ves correr tus dias en el seno de tu familia, vives en la tierra de tu predileccion, esperas mezclar tus cenizas con las cenizas de tus padres... A veces suelo, cuando me hallo más decaida de ánimo, trepar hasta la cumbre de estas sierras, y desde allí me parece que diviso á lo léjos las costas de Africa... ¿Creerás lo que me sucede... como que siento entónces aliviarse el peso que oprimia mi corazon, y me vuelvo más tranquila, comparando nuestra suerte con la de tantos infelices, arrojados de su patria y sin esperanza de volverla á ver en la vida... ¡Esos sí que son dignos de lástima!

ABEN HUMEYA. (Levantándose de pronto.)

No son tan afortunados como nosotros.

ZULEMA.

Pero ¿de dónde proviene esa agitacion, que intentas en vano ocultarme...

ABEN HUMEYA.

¡Yo!... Estoy tranquilo... ¿No lo ves...

ZULEMA.

¡Ah! esa misma tranquilidad es la que me hace estremecer.

ABEN HUMEYA.

Sí, estoy tranquilo; y sin embargo, veo el trono de mis mayores hollado por el insolente Español, nuestras mezquitas convertidas en polvo, nuestras familias esclavas ó proscritas..... ¿Qué más quieren de mí..... Yo propio, indigno de mi estirpe, blanco de la ira del cielo y del menosprecio de los hombres..... ¿Qué digo..... ni áun puedo volver los ojos sobre mí, sin sentirme cubierto de vergüenza!

ZULEMA.

Sosiégate, Fernando...

ABEN HUMEYA.

Muy desgraciados son, haces bien en compadecerlos, muy desgraciados son los que pueden todavía, á gritos y á la faz del cielo, aclamar el nombre de su patria y maldecir á sus verdugos; los que adoran al Dios de sus padres; los que conservan sus leyes, sus usos, sus costumbres... ¡Cuánto no deben envidiar nuestra dicha... Nosotros vivimos con sosiego bajo el látigo de nuestros amos, adoramos su Dios, llevamos su librea, hablamos su lengua, enseñamos á nuestros hijos á maldecir la raza de sus padres... pero, ¿por qué te has inmutado?

ZULEMA.

¡Si te oyese álguien...

ABEN HUMEYA.

Tienes razon; se me había olvidado: los viernes no nos permiten nuestros amos ni áun cerrar nuestras puertas... Quieren acechar hasta los votos que dirigimos al cielo en este dia, consagrado por nuestros padres... han menester, para saciar su rabia, escuchar los ayes de las víctimas!

ZULEMA.

Por Dios, Fernando, aguarda un instante; al punto vuelvo...

(Va á cerrar la puerta á tiempo que entra Fátima, turbada y sin aliento, y se arroja en los brazos de su madre; trae un velo en la mano.)

ESCENA II.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FÁTIMA.

FÁTIMA.

¡Madre mia...

ZULEMA.

¿Qué es eso?

ABEN HUMEYA.

¡Elvira!

ZULEMA.

Habla, hija, explícate... ¿Por qué vienes tan azorada...

FÁTIMA.

Ya nada temo... me hallo en vuestros brazos.

ZULEMA.

Pero ¿qué te ha sucedido? ¿No ibas con tus esclavas?

FÁTIMA.

Sí, madre mia; con ellas salí esta tarde para ir á ver la fiesta de Cádiar... mi querida Isabel venia tambien conmigo, y su hermana nos seguia de cerca... ¡íbamos tan contentas, tan alegres... Casi estabamos ya á las puertas del pueblo, cuando me dió un vuelco el corazon al divisar soldados castellanos...

ABEN HUMEYA.

¡Siempre, siempre castellanos!

FÁTIMA.

Ibamos á pasar junto á ellos con los ojos clavados en el suelo, y ya nos estrechábamos las tres para salvar al mismo tiempo las puertas, cuando oimos de pronto un grito, y vimos á los soldados abalanzarse y arrancarnos los velos que nos cubrian el rostro...

ABEN HUMEYA.

¡Eso han hecho, hija mia!

ZULEMA.

Escucha, Fernando, siquiera...

FÁTIMA.

Yo desprendí al punto mi velo, viéndoles desgarrar el de Isabel, que cayó medio muerta del susto...

ZULEMA.

¿Y qué ha sido de ella... ¿Cómo te salvaste tú sola...

FÁTIMA.

Ni áun yo misma lo sé... ¡estaba tan turbada! Por fortuna vi venir á mi abuelo, que acudió á nuestro socorro... Le he dejado en medio de los soldados; acababan de pregonar un nuevo bando; no se oian más que ayes y murmullo... Ni áun la cara me atreví á volver, creyendo ver á los soldados seguirme y alcanzarme... ¡Nunca más en mi vida me volveré á apartar de mi madre!

ZULEMA.

Sí, prenda de mi alma... pero vé y da un beso á tu padre... ¡No estaré con sosiego hasta que te vea en sus brazos!

FÁTIMA. (Al dar un beso á Aben Humeya.)

¡Estais tambien temblando!

ABEN HUMEYA.

¡No, hija, no... los hombres no tiemblan jamás!

ZULEMA.

¡Así callas, Fernando, y recibes con tanta tibieza las caricias de tu Elvira!

ABEN HUMEYA. (Besándola en la frente.)

Al contrario... mira cómo la beso.

FÁTIMA.

Ya todo se me pasó; no hay para qué afligiros... ¡estoy viendo que se os saltan las lágrimas...

ZULEMA.

¡Llora! ¡perdidos somos!

ESCENA III.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FÁTIMA, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Hijos mios, llegó el dia de prueba, y es necesario desbaratar, á fuerza de prudencia, las tramas de nuestros enemigos.

ZULEMA.

¿Qué nueva calamidad nos amenaza?

MULEY CARIME.

Ya sabreis lo que ha pasado con nuestra Elvira... El cielo mismo me condujo á Cádiar cuando acababan de publicar un nuevo edicto contra nuestra nacion. Quieren borrar con el hierro hasta el rastro de nuestro orígen; nos prohiben el uso de nuestra habla materna, los cantares de nuestra niñez, hasta los velos que cubren el pudor de nuestras esposas é hijas... No queda ni asomo de duda: su intencion es apurar nuestra paciencia, para tener ocasion de agravar más su yugo... ¡El cielo nos libre de caer en semejante lazo!

ZULEMA.

¡Dios de clemencia, escucha la voz de mi padre!

MULEY CARIME.

Mi presencia en aquel punto, me atrevo á decirlo, no ha dejado de ser de provecho... Advertí que se reunian

grupos de gente en los contornos de la plaza... reinaba en ella un profundo silencio... todos se apartaban, con ceño airado, al acercarse los castellanos... ni una sola ventana estaba abierta. Temí entónces que algun grito imprudente, alguna muestra de descontento y odio provocase el furor de la soldadesca, y atrajese al pueblo mil desastres... Al punto me aboqué con nuestros amigos; les pedí por cuanto aman en el mundo que se volviesen á sus casas, y que sobrellevasen con resignacion las nuevas plagas con que Dios nos anuncia su ira...

ZULEMA. (A Aben Humeya.)

Ni siquiera dices una palabra...

ABEN HUMEYA. (Está sentado, como pensativo y caviloso, y contesta con frialdad.)

Estoy escuchando.

MULEY CARIME.

¡Cuánto me alegré de que no te hallases en medio del bullicio... A cada instante temia encontrarte en aquel tropel, y sobre todo lo temí al ver á nuestra Elvira, que iba huyendo con otras muchachas de la tropelía de los soldados...

FÁTIMA. (A Muley Carime.)

¡Qué gesto tan terrible tenian...

MULEY CARIME.

Yo me puse de por medio, para atajar sus pasos... «No ireis más allá, sin barrer ántes el suelo con mis honradas canas...» Les dije estas palabras con acento tan firme, tan resuelto, que al punto se pararon... No se atrevieron á hollar á un anciano, que acudia al socorro de unas inocentes.

ESCENA IV.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FÁTIMA, MULEY CARIME, ABEN FARAX.

ABEN FARAX.

¡Lo estais viendo... Nuestros recelos no llegaban ni con mucho á la realidad. Aun no conocíamos á fondo á nuestros tiranos; con nuestra baja sumision hemos acrecentado su avilantez, y en el desvanecimiento de su triunfo, hasta privarnos quieren del aire mismo que respiramos!

ZULEMA.

Por compasion siquiera... mira que tiene mujer, que tiene hijos...

ABEN FARAX.

Tambien tengo yo mujer, tambien tengo hijos; pero ántes que deshonrados, prefiero verlos muertos.—Aun no era bastante tolerar tanto vilipendio y ultraje, ver nuestras personas y bienes pendientes de su antojo; se atreven á mirar con ojos licenciosos á nuestras esposas é hijas... ¡Hay algo en el mundo que respeten ellos!

MULEY CARIME.

¿Y crees que el mejor medio de evitar tantos males es soltar la rienda á la ira... Eso es lo que desean nuestros enemigos.

ABEN FARAX.

¡Nos han hecho ya tan felices, que nada tenemos que temer!

MULEY CARIME.

Ayer... ¿qué digo... hoy mismo, creíamos que nuestras desgracias habian llegado á su colmo... Buen cuidado han tenido ellos de desengañarnos.

ABEN FARAX.

¿Y qué les queda ya por hacer... Acaban de agotar hasta los recursos de su odio. Prepáranse á penetrar en nuestras casas; van á contar, en el seno mismo de nuestras esposas, el número de nuestros hijos, ó por mejor decir, de sus esclavos; áun corren voces de que intentan arrebatárnoslos, y llevarlos al corazon de Castilla...

FÁTIMA. (Cogiendo la mano de su padre.)

¡Eso no... ¿Quién en el mundo podrá arrancarme de vuestros brazos...

ESCENA V.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FÁTIMA, MULEY CARIME, ABEN FARAX, ABEN ABÓ, EL PARTAL, *y* OTROS CAUDILLOS.

ABEN ABÓ. (Al entrar.)

Hijo de Aben Humeya, ¿sabes ya tu afrenta?

ABEN HUMEYA.

Acabo de saberla.

ABEN ABÓ.

¿Y todavía estás indeciso?

ABEN HUMEYA.

Aun no es tarde...

ABEN ABÓ.

¡Aun no es tarde... Si hubiéramos levantado el brazo de venganza, ántes de recibir las postreras injurias; si no hubiésemos contenido, por una culpable flaqueza, el alzamiento de cien tribus, prontas á sacudir el yugo de nuestros tiranos, ¿hubieran éstos llevado á tal extremo su opresion y sus demasías... No por cierto; ántes bien hubieran disfrazado su miedo con capa de benignidad; no habrian sacrificado tantas víctimas, ni osado sepultar en un calabozo al descendiente de nuestros reyes!

ABEN HUMEYA.

¿Qué dices?

ABEN ABÓ.

Pues ¿ignoras la desgracia de tu padre?

ABEN HUMEYA.

¡De mi padre!

ABEN ABÓ.

Sí, Aben Humeya, sí; ya está cargado de cadenas, y no aguarda sino la muerte.

ABEN HUMEYA. (En un arranque de cólera.)

Se acabó. ¡Sangre, amigos, sangre... Estoy de ella sediento.

ZULEMA.

¡Esposo mio!

MULEY CARIME.

¡Fernando...

ABEN HUMEYA.

Dejadme... dejadme todos...

ZULEMA.

Mira á tu hija, como se echa á los piés de su padre...

ABEN HUMEYA.

¡De su padre... Tambien tengo yo el mio... tambien le tengo, y voy á vengarle.

MULEY CARIME.

Pero deja que á lo ménos sepamos de cierto...

ABEN ABÓ.

¡Ah! demasiado cierto que es... El valiente Alí Gomel acaba de llegar de Granada, de donde destierran del modo más cruel un gran número de nuestras familias; las arrojan, so pena de muerte, de sus pobres hogares; las entregan á la miseria, las impelen á la desesperacion y á los delitos, para tener pretextos de castigarlas... Tres dias há que ha salido de la ciudad el Marqués de Mondéjar al frente de sus tropas, y va á penetrar en estas sierras, para asegurar el cumplimiento de esos decretos bárbaros... Le

prescriben esta sola respuesta: «Los Moriscos están á nuestros piés... ó, ya no existen!»

ABEN FARAX.

¿Qué aguardamos, pues, qué aguardamos para dar á nuestros hermanos la señal, que há tantos años nos demandan? (Clavando los ojos en Aben Humeya.) ¿Habremos menester, para que nuestro valor se reanime, que la sangre de nuestros padres haya teñido ya el cadalso?

ABEN HUMEYA.

¡No, amigos, no; el dia de la venganza nos está ya alumbrando!

ZULEMA.

¡Desdichada Leonor, todo se acabó para tí!

MULEY CARIME.

¡Hija...

ZULEMA.

¡Ven, Elvira, ven... ya no le queda á tu madre más consuelo que tú!

MULEY CARIME.

Apénas puedes mantenerte en pié... tranquilízate, mi querida Leonor... ¡El brazo de Dios nos servirá de escudo!

(Zulema se encamina á su aposento, descaecida de ánimo y de fuerzas, sosteniéndola su padre y su hija.)

ESCENA VI.

ABEN HUMEYA, ABEN ABÓ, ABEN FARAX, EL PARTAL, *y los otros* CAUDILLOS.

(Durante esta escena el teatro se va oscureciendo insensiblemente.)

ABEN HUMEYA.

¡Quédense los lloros para viejos y mujeres; las injurias

que se hacen á hombres esforzados no se lavan sino con sangre!

PARTAL.

Al oir esas palabras, ya te reconocemos, Aben Humeya...

LOS OTROS CAUDILLOS.

Ya te reconocemos.

ABEN HUMEYA.

¡Sí, amigos mios; no ha sido un vil temor el que me ha impedido por tan largo espacio desnudar el acero; he sufrido en silencio tantos ultrajes, he ahogado en el pecho mis quejas, por no dar esa satisfaccion á nuestros tiranos; pero entre tanto el odio se arraigaba más y más en mi alma; y nunca ha llegado la noche sin que haya ido á jurar sobre las tumbas de mis padres vengarme hasta la muerte... ¡Mas no bastaba saber que nuestros amigos y hermanos sufrian á duras penas el yugo y ansiaban sacudirle; era más acertado aguardar, que no arriesgar imprudentemente la suerte de esta comarca, la existencia de tantas familias, la última esperanza de la patria... Harto seguro estaba yo de que la opresion de nuestros tiranos agotaria nuestra paciencia; y les dejé á ellos mismos el dar la señal del levantamiento.... pues ya la han dado, de cierto será oida.

PARTAL Y LOS OTROS CAUDILLOS.

Sí, lo será.

(Manifiestan temor de que los sorprendan; uno de los caudillos se asoma á la puerta, y prosiguen luego el diálogo con más precaucion y recato.)

ABEN ABÓ.

¿Y qué duda pudiera quedarnos en virtud de los avisos que acabamos de recibir... ¡Todos nuestros pueblos están prontos. Por toda la costa, en la serranía de Ronda, en la vega de Granada, hasta en el seno de la ciudad y en medio de nuestros enemigos, nuestros hermanos aprestan ya las armas y aguzan los puñales!

ABEN FARAX.

Creian nuestros opresores habérnoslos arrancado de la mano... los hallarán en su corazon.

ABEN HUMEYA.

¡Logre yo ver ese dia, y muero satisfecho... Pero no perdamos en vanas amenazas momentos tan preciosos. Corramos ahora mismo á congregar á nuestros parciales; confiémosles nuestro designio; reunámonos al punto para poner término á nuestra servidumbre... Hasta el mismo cielo parece que nos brinda con la ocasion más favorable; cabalmente esta noche celebran nuestros tiranos el nacimiento de su Dios; y miéntras estén ellos arrodillados en sus templos ó entregados á la embriaguez en licenciosos festines, evitarémos su vista á favor de la oscuridad; buscarémos un asilo en las concavidades de estos montes, y sacarémos del seno de la tierra las armas de nuestros padres, tantos años há consagradas á la venganza!

ABEN FARAX.

Donde debiéramos reunirnos es en lo hondo del precipicio, en la cueva del Alfaquí...

EL PARTAL.

¡Vamos á la cueva del Alfaquí!

ABEN ABÓ.

Justo es que ese anciano venerable, pontífice de nuestra Ley y predilecto del Profeta, sea quien reciba nuestros juramentos... ¡Sólo él no ha doblado la rodilla ante nuestros tiranos; mas bien ha preferido renunciar á la luz del dia!

ABEN HUMEYA.

Vamos, pues, ya que la noche nos ampara, á reunirnos en esa cueva, donde nunca ha penetrado la vista de nuestros enemigos... ¿No vienen ellos á marcarnos con el hierro de esclavos? Pues reconozcan en nosotros sus antiguos señores... Antes que el relámpago brille, los habrá herido el rayo.

(Vanse todos por la puerta del foro. Aben Humeya se detiene un instante, volviendo la vista hácia el aposento de su mujer, y despues se va con los demás.)

ESCENA VII.

EL ALFAQUÍ.

(Se muda la decoracion. El teatro representa una vasta caverna, cuya bóveda está sostenida por informes peñascos, de los cuales penden grupos de estaláctitas. Todo el ámbito del teatro, casi hasta el proscenio, está lleno de rocas apiñadas. En el segundo término, á mano izquierda, se ve una concavidad en la roca, la cual sirve de aposento al Alfaquí. Una lámpara de hierro alumbra escasamente esa especie de gruta, miéntras lo restante del teatro aparece sombrío. El Alfaquí está sentado, con un libro delante.)

ALFAQUÍ.

«El poderío del infiel está cimentado en arena; y su dominacion pasará más rápida que el torbellino en el desierto... Dia vendrá en que los hijos de la tribu escogida sentirán entibiarse su celo, y la coyunda de la servidumbre pesará sobre su cerviz... pero al verse en tan amargo trance, volverán los ojos al Oriente, y el rocío de consolacion bajará del séptimo cielo...»

(Al cabo de unos instantes de meditacion sale fuera de la gruta.)

¡Lo sé, gran Dios, lo sé: tus promesas no pueden fallar; tienen un apoyo más firme que los cimientos de la tierra... Pero yo, pobre viejo, cuya vida va á apagarse al menor soplo, quizá ántes que esa luz... ¡yo bajaré á la huesa sin haber presenciado tu triunfo... Y sin embargo, esa era la única esperanza que me hacia sobrellevar la vida... ¡Ni un solo dia ha trascurrido, durante tantos años, sin que haya esperado ver el rescate de tu pueblo; y cada dia veo acrecentarse su envilecimiento y sus desdichas..... Quizá no habré yo comprendido bien tu revelacion misteriosa, y no era suficiente renunciar al trato de los hombres, por no abandonar tu ley santa... Hubiera debido proclamarla en alta voz, en medio de los verdugos, y reanimar con mi ejemplo la fe de estos pueblos, próxima ya á extinguirse... Así es como el alfaquí de Velez... me parece que le estoy

viendo... y áun era yo muchacho... no hacia sino repetir el nombre de Alá, al subir con pié firme á lo alto de la hoguera; y áun volvia los ojos al templo edificado por el hijo de Abrahan, cuando las llamas de los idólatras envolvian ya su cuerpo.

(Antes de concluirse esta escena se ve al Pastorcillo que baja á la cueva.)

ESCENA VIII.

EL ALFAQUÍ, EL PASTORCILLO.

PASTORCILLO. (Mostrando contento.)

¡Ya estoy aquí!

ALFAQUÍ.

Bien venido seas, hijo...

PASTORCILLO.

He tardado mucho... ¿no es verdad... pero no ha sido culpa mia... Hasta he tenido que correr porque no estuvieseis con cuidado.

ALFAQUÍ.

Ya te se conoce; vienes muy cansado... vamos, ven aquí, cerca de mí... Yo no tengo más consuelo en el mundo que verte estos cortos momentos.

PASTORCILLO.

Ni yo sé cómo he podido venir... fuí hoy al pueblo con otros pastores... iban á celebrar la Nochebuena, y se empeñaron en que me quedase con ellos... ¡tenian unos instrumentos tan lindos! pero yo me escapé sin que ellos me viesen, para traeros estas frutas...

Saca del zurron un panecillo y unas frutas secas, que coloca sobre una peña, á la entrada de la gruta.)

ALFAQUÍ.

¡A las claras estoy viendo que el Dios de Ismael no me ha abandonado, pues que te envia á socorrerme como un ángel consolador!

PASTORCILLO.

Mi padre fué quien me mandó que lo hiciese así, encargándomelo mucho á la hora de su muerte.

ALFAQUÍ.

¡Yo le debo la vida, hijo mio... era el único amigo que ya me quedaba... Obedecia al precepto de Dios, y no temia la ira de sus enemigos.

PASTORCILLO.

Algunas veces le acompañaba yo cuando venia aquí... ¿Lo habeis olvidado?

ALFAQUÍ.

No por cierto... Y tambien es necesario que no olvides tú los consejos que te daba tu padre...

PASTORCILLO.

¡Olvidarlos yo... Así que veo á un castellano, vuelvo al otro lado la cara... Hoy mismo he dado un gran rodeo por no pasar por la plaza... ¡habia en ella tantos soldados!

ALFAQUÍ.

Han llegado sin duda desde la última vez que te ví...

PASTORCILLO.

De seguro... ¡y si supierais las voces que corren... Dicen que vienen á impedirnos el cantar nuestros romances tan bonitos, y hasta el bañarnos... Yo lo siento por los demás; ¡pero por mí... yo cantaré en la cresta de los montes y me bañaré en el rio.

ALFAQUÍ.

¡Qué feliz eres, hijo, de no sentir aún el peso de nuestras desdichas...

(Vense aparecer sucesivamente algunos Moriscos, que van bajando á la cueva.)

PASTORCILLO.

¿No es verdad que esos soldados me harian mucho mal, si supieran que vengo aquí... Pero no importa; yo no os he de abandonar en mi vida.

ALFAQUÍ.

No, hijo, no vuelvas más... ¡Yo nada tengo ya que es-

perar en el mundo; y tú puedes disfrutar todavía de tiempos más felices... Alza la cabeza... ¿por qué lloras?

PASTORCILLO.

Si lo estoy viendo... ya no me quereis como ántes... ¡Dejaros yo morir! (Se echa en sus brazos.)

ALFAQUÍ.

No es eso, hijo mio, vendrás cuando quieras... pero deja á lo ménos que se vayan esos castellanos... ¡Aun no los conoces tú bien... ¿Adónde vas?

(El Pastorcillo hace como que ha oido ruido, y da algunos pasos; pero al ver á los Moriscos, vuélvese asustado y se esconde en lo hondo de la gruta.)

PASTORCILLO.

¡Ah...

ESCENA IX.

EL ALFAQUÍ, EL XENIZ, EL DALAY,
otros muchos MORISCOS.

(Así éstos como los que luego van llegando, vienen ya vestidos con el traje de moros, con alquiceles, albornoces, etc. Todos ellos traen sables y puñales, y algunos hachas ó teas encendidas, que colocarán en las hendiduras de las rocas.)

ALFAQUÍ.

¿Quién sois... ¿Qué venís á buscar en el seno de la tierra... ¡Es un sueño, Dios mio!

DALAY.

No, venerable Alfaquí; son vuestros amigos, vuestros hijos, que se acogen á vuestro amparo, como se busca el de un padre en los dias de tribulacion.

ALFAQUÍ.

¡Vuestro padre yo! los esclavos no tienen sino amos.

XENIZ.

A pesar de tantas desdichas, áun no hemos merecido ese nombre.

ALFAQUÍ.

¿Y cuál es el que mereceis? Habeis renegado el Dios de vuestros padres; dejais esclava á vuestra patria, que ellos ganaron á costa de su sangre; comprais á fuerza de oprobio el derecho de servir á vuestros verdugos... Escoged, escogedle vosotros mismos: ¿qué nombre debo daros...

DALAY.

Harto hemos merecido hasta ahora vuestras reconvenciones; y áun más amargas todavía nos las ha hecho nuestro corazon, miéntras hemos sufrido tan dura esclavitud... mas ya llegó á su fin.

ALFAQUÍ.

¿Qué dices... ¡Será cierto!

DALAY.

Sí, amado del Profeta, no osaríamos comparecer á vuestra vista, si hubiésemos de ir desde aquí á tomar otra vez nuestros grillos.

ALGUNOS MORISCOS.

¡Jamás!

UN NÚMERO MAYOR.

¡Jamás!!!

ESCENA X.

LOS DICHOS.—ABEN ABÓ, ABEN FARAX, EL PARTAL, *y otros* MORISCOS.

ABEN ABÓ.

Esos acentos, este traje, estas armas, os ponen de manifiesto nuestra firme resolucion: acabamos de arrojar la indigna máscara que nos envilecia á nuestros propios ojos, y hemos vuelto á empuñar el acero de nuestros padres, teñido tantas veces con sangre de nuestros tiranos.

ABEN FARAX.

Alzados están ya cien mil brazos, prontos á descargar el golpe, á la primer señal...

ABEN ABÓ.

Y esa va á darse al punto.

PARTAL.

No aguardamos sino al hijo de Aben Humeya...

ALFAQUÍ.

¡El hijo de Aben Humeya... ¡El postrer vástago de la palma real, el descendiente del Profeta!

PARTAL.

Él mismo: su tio Aben Juhar, los principales de su tribu acaban de condescender con nuestros deseos... Todos ellos van á reunirse aquí, ansiosos de compartir nuestros riesgos y nuestra suerte.

ESCENA XI.

LOS DICHOS.—ABEN HUMEYA, ABEN JUHAR, *y otros* MORISCOS *de su tribu.*

VARIOS MORISCOS. (A la entrada de la caverna.)

¡Ya está aquí!

MUCHOS MÁS.

¡Ya está!!!

ALFAQUÍ.

¡Ven en buen hora, descendiente de cien reyes, ven!

(Muestras generales de entusiasmo.)

ABEN HUMEYA.

¡Venerable Alfaquí, amigos mios, hermanos: con sólo hallarme en medio de vosotros, me parece que ya respiro el aura de la libertad! ¡Cuánto se ha hecho desear este feliz momento! ¡Nunca han visto mis ojos á uno de nuestros tiranos, sin desearle la muerte; nunca he puesto el pié en el templo de los infieles, sin señalarlos en mi corazon como las primeras víctimas que allí debieran inmolarse!

ALFAQUÍ.

El mismo celo muestra que desplegaron sus mayores... ¡Con él renacerán!

ABEN HUMEYA.

Yo os veia á todos animados de los mismos sentimientos; sabia vuestros deseos; pero era menester aguardar el momento oportuno, y que el golpe precediese al amago... Tan feliz momento es llegado ya.

EL DALAY Y OTROS.

¡Sí!

GRAN NÚMERO DE MORISCOS.

¡Sí!!!

ABEN JUHAR.

Puesto que me conoceis, amigos mios, mal pudiera tener reparo en alzar la voz en medio de vosotros, cabalmente en ocasion tan crítica, como que de ella va á pender nuestra suerte... No creais que el peso de los años haya helado la sangre en mis venas, ni que me haga mirar con indiferencia la servidumbre y la ignominia... tan al contrario es, que por eso mismo estoy más impaciente de que acaben cuanto ántes nuestras desdichas, para disfrutar al ménos un solo dia feliz... ¿Mas á qué fin despertar á nuestros opresores, y que se apresten á la defensa, ántes de que hayamos concertado todos los medios para darles el golpe mortal...

ABEN ABÓ. (Interrumpiéndole.)

¡Tenemos las armas en la mano, y aguardarémos como viles siervos...

ABEN FARAX.

¿Habrémos de ver por más tiempo profanados nuestros hogares...

DALAY.

¿Insultadas nuestras esposas...

PARTAL.

¿Esclavos nuestros hijos...

GRAN NÚMERO DE MORISCOS.

¡No!

TODOS.

¡No!!!

ABEN HUMEYA.

¿Y qué medio más eficaz que nuestro mismo levantamiento, para apresurar la llegada de los socorros de Africa, y alzar á un millon de nuestros hermanos en todo el ámbito del reino... Cuando vean á nuestra raza empeñada en una guerra á muerte, ¿permanecerán indecisos un solo instante, ó se negarán á tendernos una mano amiga... Nosotros somos (¿el corazon leal no nos lo está anunciando?...) nosotros somos los que destina el cielo para dar á nuestros hermanos la señal y el ejemplo... Al abrigo de esta region fragosa, resguardada la espalda con el mar, y dando casi la mano á nuestros hermanos de Africa, nosotros sí que podemos provocar impunemente á nuestros contrarios, y empeñarlos en una larga lucha, sin que puedan prometerse buen éxito, ni provecho, ni gloria... Cuando tienen por todas partes émulos y enemigos, ¿podrán ver sin temor ni recelo cundir el incendio á sus propios hogares... ¡No, no: temblarán á su vez por sus esposas, por sus hijos, así como nosotros hemos temblado por los nuestros; recejarán de espanto, al ver que ante sus piés vuelve á abrirse el abismo, que ha tragado sus generaciones por el trascurso de ocho siglos!

ALFAQUÍ.

El cielo acaba de hablar por tu boca, descendiente de los Abderramanes... ¡Sin duda te ha escogido para ser el ministro de su venganza y el libertador de tu patria! Oid, hijos mios, oid: quizá sea esta la postrera vez que escucheis mis acentos; mi hora final está ya muy cercana, y no entreveo lo porvenir sino al pisar los límites de la eternidad...

PARTAL.

¡Silencio, compañeros, silencio!

ALFAQUÍ.

No basta que rompais vuestras cadenas; es preciso que levanteis otra vez el trono de Alhamar... Y, no lo habreis olvidado sin duda, el que destina el cielo para cimentarle de nuevo es un caudillo de sangre real y de la misma estirpe del Profeta...

PARTAL.

¡No puede ser otro sino Aben Humeya!

MUCHOS MORISCOS.

¡Él es... ¡él es...

ABEN ABÓ.

¡Aun no hemos desenvainado el acero, y ya buscamos á quien someternos!

ABEN FARAX.

No faltarán valientes que nos guien á la pelea; ¿hemos menester más?

ABEN ABÓ.

Cuando hayamos borrado, á fuerza de honrosos combates, las señales de nuestros hierros; cuando seamos dueños de algunos palmos de tierra en que zanjar á lo ménos nuestros sepulcros, cuando podamos siquiera decir que tenemos patria, los que logren sobrevivir á tan larga contienda podrán á su salvo elegir rey... y áun entónces no debiera ser la corona ciego dón del acaso, sino premio del triunfo.

ABEN HUMEYA.

Por mi parte, Aben Abó, ni áun aspiro á ese premio, y puedo de buen grado cederle á otros... Los Aben Humeyas tienen su puesto seguro; siempre son los primeros en las batallas.

ABEN ABÓ.

Y nunca los Zegríes han sido los segundos.

ALFAQUÍ.

Templad, hijos, templad ese ardor belicoso que centellea en vuestros ojos é inflama vuestras palabras... ¡reservadle contra nuestros contrarios! Cuando tenemos en nuestra mano la libertad ó la esclavitud de nuestros hijos, la suerte de la patria, la exaltacion ó el vilipendio de la religion de nuestros padres, ¿pudiéramos, sin cometer el mayor crímen, escuchar la voz de las pasiones... ¡Ah! no se trata por cierto de dar en el palacio de la Alhambra la corona de oro y pedrería que el indigno Boabdil no supo conservar sobre sus sienes; en medio de estos precipicios, amenazados por nuestros contrarios, casi en el borde del sepulcro, sólo una espada podemos dar al que elijamos hoy por nuestro supremo caudillo; no se verá á mayor altura que los demás, sino para estar más próximo al rayo!

PARTAL.

Hablad, intérprete del Profeta; prontos estamos á obedeceros.

ALGUNOS CAUDILLOS.

¡Todos lo estamos, todos!

ALFAQUÍ.

El cielo ha hablado ya por sus pronósticos y portentos; pero áun va á manifestaros su voluntad con un signo glorioso.

(Encamínase, arrebatado de entusiasmo, hácia lo hondo de la gruta. La turba de Moriscos, que le habrá dejado libre paso, manifiesta sorpresa y admiracion en tanto que aguarda su vuelta.)

DALAY.

¿A dónde va el venerable Alfaquí...

XENIZ.

El fuego de la inspiracion relumbraba en su frente...

PARTAL.

¡Aguardemos, compañeros, aguardemos con silencio religioso á que nos dicte las órdenes del cielo!

ALFAQUÍ. (Despliega á la salida de la gruta un estandarte viejo de seda carmesí, galoneado de oro y sembrado el campo de medias lunas de plata.)

¡Mirad, nietos de Muza y de Tarif, mirad...

ABEN JUHAR.

¡Es el estandarte del reino!

DALAY.

¡La enseña de Alhamar!

XENIZ.

¡Segura es la victoria!

MUCHOS MORISCOS.

¡Ya nos salvamos!!!

ALFAQUÍ.

El cielo nos le ha conservado á fuerza de prodigios, cual prenda de su proteccion... y en él está cifrada la suerte del imperio.

PARTAL.

Extended cuanto ántes, extended en medio de nosotros el estandarte real de nuestros padres... A su sombra sagrada vamos á proclamar nuestro monarca... ¡Viva el ilustre nieto de los reyes de Córdoba y Granada!

TODOS LOS MORISCOS. (Excepto Aben Abó, Aben Farax y los de su bando, que formarán un grupo á un lado del teatro.)

¡Viva Aben Humeya!!!

ABEN HUMEYA.

Por favor, amigos, por favor siquiera, oidme unos instantes... Yo no tengo más que una diestra, un corazon de que disponer, y há largo tiempo que son de mi patria; ¿qué más pudiera ofrecerle... Pero si sólo se necesitan diestra y corazon para pelear, para reinar no bastan...

XENIZ. (Interrumpiéndole.)

Ante los ojos tiene el ejemplar de sus mayores...

DALAY.

Será, cual ellos, nuestro libertador...

PARTAL.

Hasta su nombre será un símbolo de union para estos pueblos, un presagio del triunfo...

(Aben Humeya se muestra confuso, y parece que intenta con su gesto y ademan calmar el entusiasmo de la muchedumbre.)

ALFAQUÍ.

Basta ya, amado del Profeta, basta de indecision... Cuando el cielo dicta sus órdenes, al hombre no le toca sino cerrar los ojos y obedecer.

ABEN HUMEYA. (Arrodillándose ante el Alfaquí.)

Lleno de confianza me someto á su voluntad suprema... y aguardo saber de vuestro labio sus sagrados decretos.

ALFAQUÍ. (Con tono pausado y grave.)

El Dios de Ismael no te ha reservado en estos dias de prueba un trono de delicias... ántes bien va á depositar en tus manos la suerte de un pueblo desventurado, cautivo, reducido á forcejar entre los brazos de la muerte... Sírvele de apoyo en la tierra... El Eterno vela en su guarda... y tambien es juez de los reyes.

ABEN HUMEYA.

Yo juro, ¡oh sagrado Pontífice! á la faz del cielo y de la tierra, regir estos pueblos en paz y justicia, y derramar mi sangre en su defensa... ¡Ojalá que suban mis palabras al trono del Altísimo, y que el Dios de Ismael las acoja propicio!

ALFAQUÍ.

Escritas están ya por su diestra omnipotente en el libro de tu destino... Al fin del mundo, cuando haya desaparecido el mundo, las hallarás ante tus ojos.

(Levántase Aben Humeya, y despues de un instante de pausa, prosigue el Alfaquí en estos términos:)

A confiarte voy, en el nombre del Todopoderoso, este sacro estandarte, que ha servido para la coronacion de veinte reyes, desde Alhamar hasta Muley Hazen... Nunca

se ha visto humillado ante la cruz del infiel, y todavía ha de ondear en la gran mezquita de Granada.

(Aben Humeya empuña el estandarte.)

Hijos mios, ved aquí vuestro Rey... Que el jefe más antiguo de estas tribus le reconozca por tal, á nombre de todos.

ABEN JUHAR.

Por nuestro Rey te reconocemos, ilustre nieto de los Abderramenes...

(Inclínase contra el suelo, y besa la tierra en el mismo paraje en que tenia Aben Humeya su pié derecho.)

CASI TODOS LOS MORISCOS.

¡Viva Aben Humeya!!!

ALFAQUÍ.

Musulmanes, el curso de la luna señalaba hoy el dia santo, consagrado por la ley á las abluciones y á la oracion, y áun no habeis satisfecho deuda tan sagrada... Pero hallándoos ahora léjos de la vista de nuestros opresores, vuestros acentos se elevarán más puros al cielo en el silencio augusto de la noche, y los primeros instantes de vuestra libertad serán ofrecidos en holocausto á su divino Autor.

(Vuélvense todos hácia el Oriente; y así que empieza la música entonan el siguiente)

CANTO MUSULMAN.

ALFAQUÍ.

¡Al Eterno ensalzad, musulmanes!

TODO EL CORO.

¡No hay más Dios sino el Dios de Ismael!

PRIMERA PARTE DEL CORO.

«Dios me envia», clamaba el Profeta,
«Y su labio ha dictado esta ley.»

SEGUNDA PARTE DEL CORO.

A su acento los ídolos caen;
Sumergidos en sangre se ven.

PRIMERA PARTE DEL CORO.

El Profeta gritó á las naciones:
«¡Dios lo manda; morid ó creed!»

SEGUNDA PARTE DEL CORO.

Y su diestra extermina al rebelde,
Y la tierra se postra á sus piés.

ALFAQUÍ.

¡Al Eterno ensalzad, musulmanes!

TODO EL CORO.

¡No hay más Dios sino el Dios de Ismael!

PRIMERA PARTE DEL CORO.

¡Dios es grande, y abarca el espacio;
Dios es fuerte, su rayo temed!

SEGUNDA PARTE DEL CORO.

¡Dios es Dios...

(Suena á lo léjos el toque de una campana; cesa de pronto el canto, y los Moriscos se muestran pasmados y suspensos.)

ALFAQUÍ.

¿No escuchais... ¿No escuchais... ¡Hijos de Ismael, los infieles os llaman para ir á idolatrar en su templo.

ABEN HUMEYA.

No; es la hora de la venganza y la voz de la muerte!

TODOS LOS MORISCOS.

¡La muerte!!!

ALGUNAS VOCES. (Desde lo hondo de la cueva.)

¡La muerte...

(Sacan todos el sable; algunos vuelven á tomar las hachas y teas encendidas.)

ABEN HUMEYA.

Corramos, amigos, corramos sin tardanza... penetremos en la villa por mil puntos á un tiempo; entremos á hierro y fuego sus templos y moradas... ¡En el seno de sus esposas, al pié de sus altares, en el asilo de nuestras casas, por todas partes hallen la segur de la muerte!

TODOS LOS MORISCOS.

¡La muerte!!!

ABEN HUMEYA.

¡Ni perdon ni piedad... tenemos que vengar en breves instantes medio siglo de esclavitud!

(Abalánzase en medio de la turba con el estandarte desplegado.)

¡A las armas, musulmanes!

TODOS LOS MORISCOS.

¡A las armas!

(Salen de tropel, blandiendo los aceros y sacudiendo las antorchas; el Alfaquí los acompaña hasta el pié de la subida, exhortándolos con la voz y el gesto.)

ALFAQUÍ.

¡Hijos de Ismael, herid y matad! El Dios de Mahoma os está mirando, y el ángel exterminador va delante!

TODOS.

¡A las armas!!!

FIN DEL ACTO PRIMERO.

ACTO SEGUNDO.

(El teatro representa la plaza de la villa de Cádiar. En el fondo se ve una antigua mezquita, que sirve de templo á los cristianos, y á la cual se sube por unas gradas. A cada lado de la iglesia habrá una calle larga y angosta, ambas en cuesta. Tambien habrá otras que desembocan en la plaza.)

ESCENA PRIMERA.

PASTORES Y ZAGALAS, GENTE DEL PUEBLO, SOLDADOS CASTELLANOS.

(Al alzarse el telon, se ve una fogata en medio de la plaza. Aparecen grupos de gente del pueblo y el coro de pastores y zagalas cantando y bailando; algunos soldados castellanos están mirando el baile.)

VILLANCICO.

CORO.

Zagalas, pastores,
Venid á adorar
Al Rey de los cielos,
Que ha nacido ya.

ZAGALA PRIMERA.

La noche va apénas
Su curso á mediar,
Y al sol no le envidia
Su luz celestial.

ZAGALA SEGUNDA.

Diciembre ha dejado
Su fuego y hogar,
Y á Mayo le roba
La gala y beldad.

CORO.

Zagalas, pastores,
Venid á adorar
Al Rey de los cielos,
Que ha nacido ya.

ZAGALA PRIMERA.

En nieve y escarcha
Se ven ya brotar
Claveles y rosas,
Laurel y arrayan.

ZAGALA SEGUNDA.

Con ramas y flores
La cuna adornad,
En tanto que un ángel
Meciéndola está.

CORO.

Zagalas, pastores,
Venid á adorar
Al Rey de los cielos,
Que ha nacido ya.

ZAGALA PRIMERA.

Monarcas de Oriente
Van pronto á llegar,
Y ricas ofrendas
Al Niño traerán.

ZAGALA SEGUNDA.

Del campo los dones
Le placen aún más;
Que en vez de palacio,
Nació en un portal.

CORO.

Zagalas, pastores,
Venid á adorar
Al Rey de los cielos,
Que ha nacido ya.

(Miéntras están cantando y bailando por última vez, óyese el toque de la campana.)

UN SOLDADO.

¡Silencio... ¿No estais oyendo...

PASTORES Y ZAGALAS.

¡Vamos, vamos...

OTROS.

Despues bailarémos.

(Entran todos en la iglesia, cuya puerta se cierra luego; óyense al instante los ecos del órgano, y poco despues los acentos de un canto pausado y suave. Cuando se haya concluido la primera estrofa, y en tanto que sólo se oye la música, se ve asomar por una de las calles del fondo á Aben Farax, acompañado de dos ó tres Moriscos, y por la otra al Partal y al Dalay, con otros cuantos. Vienen todos embozados en sus alquiceles y albornoces, y se acercan con el mayor recato. Así que lleguen á las esquinas de la iglesia y que ven despejada la plaza, sacuden en el aire los alquiceles blancos para llamar á otros Moriscos, que vienen por diferentes puntos. Aben Farax y el Partal se juntan hácia el centro de la plaza, en medio de un grupo de Moriscos; otros se reunen en varios grupos y hacen ademan de estarse concertando para la empresa. Reina el mayor silencio, y sólo le interrumpe el eco lejano del canto.)

HIMNO.

ESTROFA I.

Cantemos al Señor, que la esperanza
Del pueblo de Israel colmó clemente;
Por siempre sella el pacto de alianza,
Y hasta el débil mortal bajar consiente.

CORO.

¡Enjuga, Sion, el llanto;
No más signos de dolor!
¡Otra vez resuene el canto,
Que ha nacido el Salvador!

ESTROFA II.

La cándida paloma ya aparece;
Y el símbolo de paz muestra á la tierra:
Receja el mar, el íris resplandece,
Brama el infierno, y sus abismos cierra.

CORO.

¡Enjuga, Sion, el llanto;
No más signos de dolor!
¡Otra vez resuene el canto,
Que ha nacido el Salvador!

ESTROFA III.

No es ya el Dios de venganza, cuya diestra
Ciudades en pavesas convertia;
Hoy cual astro benéfico se muestra,
Y cielo y tierra inunda en alegría.

CORO.

¡Enjuga, Sion, el llanto;
No más signos de dolor!
¡Otra vez resuene el canto,
Que ha nacido el Salvador!

ESCENA II.

ABEN FARAX, EL PARTAL, EL DALAY, EL XENIZ *y otros* MORISCOS.

ABEN FARAX.

Ya están en la iglesia...

PARTAL.

Con eso tendrán ménos que andar... bajo los piés tienen el sepulcro.

ABEN FARAX.

¿Se hallan prontos todos los nuestros...

PARTAL.

Así que demos el grito de exterminio, le repetirán por todo el pueblo, y llegará hasta el pié del castillo...

XENIZ.

Mucha lástima tengo á los que allí se encuentran... ¡Ese Aben Humeya tiene el brazo tan pesado...

ABEN FARAX. (Pasando de un grupo á otro.)

¿Dónde está el Dalay...

DALAY.

Aquí.

ABEN FARAX.

¿Están ya marcadas todas las casas de los castellanos...

DALAY.

Y hasta las nuestras en que hay alguno de ellos.

ABEN FARAX.

Es preciso echar abajo las puertas que no se abran de par en par ante vosotros... ¡No hallen en parte alguna ni refugio ni asilo...

PARTAL.

Cuidado, amigos, que no confundais á los castellanos con otros... los distinguireis por el traje...

DALAY.

No es menester sino cerrar los ojos y dejar obrar los puñales.

ABEN FARAX.

Vé á ponerte delante de una de esas puertas, miéntras el Partal va á posesionarse de la otra... Que hallen cerradas todas las salidas, y que si intentan abrirse paso, caigan muertos á vuestros piés.

DALAY.

Descuida...

PARTAL.

Seguidme...

(Se van, seguidos de muchos Moriscos, y cada cual se coloca con los suyos hácia el promedio de una de las calles del fondo, como para aguardar á los que intenten salir de la iglesia por las puertas de costado.)

ABEN FARAX. (Al Xeniz y á los que se han quedado con él.)

A nosotros nos cabe mejor suerte... ¡vamos á ser los primeros que vertamos su sangre! (Aprestan sus armas.)

XENIZ Y OTROS MORISCOS.

¡Vamos al punto, vamos!

(Encamínanse con el mayor silencio hácia la puerta principal de la iglesia, ínterin que el canto continúa, cada vez más suave y apacible. Cuando se hallen reunidos ante la puerta y en las gradas, Aben Farax se vuelve á ellos y les señala el cielo con su sable. Todos ellos gritan al punto:)

¡Mueran los castellanos!

(En todas las calles resuena el mismo grito.)

ESCENA III.

(Aben Farax y los suyos entran con ímpetu en la iglesia; óyese el estruendo; la gente quiere salir de tropel, y las dos hojas de la puerta se cierran de golpe. Al mismo tiempo se oyen estos varios acentos:)

HOMBRES Y MUJERES.

¡Piedad... ¡por Dios... ¡piedad!

MORISCOS.

¡Mueran los castellanos!

SOLDADOS.

¡Asesinos...

(Resuena en la iglesia el ruido de las armas; los soldados castellanos quieren abrirse paso con la espada; los Moriscos intentan impedírselo, pero son arrollados, y los castellanos bajan por las calles del fondo, cruzan con presteza la plaza y se van por una de las calles laterales, perseguidos por los Moriscos y defendiéndose al arma blanca.)

SOLDADOS.

¡Al castillo... ¡salvémonos!

MORISCOS.

¡Mueran los castellanos... ¡mueran...

TODOS.

¡Al castillo!!!

(Al punto que los Moriscos hayan dejado libres las puertas de la iglesia, sale de tropel la gente del pueblo, pastores, mujeres, niños... Huyen por todas partes en la mayor confusion, y se van por las diversas calles. Así esta dispersion como la anterior refriega deben verificarse en lo hondo de la plaza, de suerte que los actores no se presenten en el primer término del cuadro.)

ESCENA IV.

UN GRUPO DE MORISCOS, LA VIUDA DE UN CASTELLANO, UN MORISCO.

(Baja la Viuda, corriendo por una de las calles del fondo, con un niño en los brazos, un Morisco la persigue de cerca con sable en mano.)

VIUDA.

¡Mi hijo... ¡mi hijo...

MORISCO.

En el infierno volverás á verle.

VIUDA.

¡Por Dios...

(Al momento mismo de pasar por delante de una de las calles laterales, sale por ella Muley Carime, y se interpone entre la Viuda y el Morisco, que estaba ya á punto de alcanzarla.)

ESCENA V.

LOS MISMOS. — MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

¿Que haces?

MORISCO. (Queriendo descargar el golpe.)

Es hijo de un castellano...

MULEY CARIME.

¡Detente! Yo te creia un hombre esforzado... no un asesino.

(La Viuda, rendida de cansancio y de angustia, está á los piés de Muley Carime y abraza sus rodillas, así como el niño.)

MORISCO.

Es que...

MULEY CARIME.

Ya lo sé; con la oscuridad de la noche te has engañado... yo te disculpo... ¡creias perseguir á un enemigo... y es una mujer!

(El Morisco se queda confuso; apártase poco á poco y va á juntarse con los demás.)

UN MORISCO. (En el grupo.)

¡Otra vez el viejo... por todas partes se le encuentra.

MULEY CARIME. (A la mujer.)

Levántate, infeliz... nada tienes ya que temer... ¿Por qué me besas la mano? yo no he hecho sino lo que debia.

MORISCO 1.°

¿Lo estais oyendo... Ni áun trata de disimular... siempre ha querido bien á los cristianos.

MORISCO 2.°

¡Quién sabe... Tal vez lo será en el fondo de su corazon.

LA VIUDA. (Al tiempo de levantarse.)

Así, hijo mio... bésale los piés... acaba de salvarte la vida. (El niño lo ejecuta.)

MULEY CARIME

¿No tienes más hijos que éste?

VIUDA.

Es el único... y he estado á punto de perderle... ¡ya le he visto traspasado en mis brazos...

(Abraza al niño con la mayor ternura.)

MULEY CARIME.

No llores, buena mujer, no llores... ¿no ves que afliges á ese niño... Escucha: (En tono más bajo.) corres peligro si te vuelven á hallar aquí... En este momento están ciegos, y son capaces de todo... Ven conmigo; yo te acompañaré hasta las puertas del pueblo, y te indicaré un paraje en que puedas guarecerte.

VIUDA.

¡Dios os bendiga... Habeis salvado á este infeliz huérfano...

MULEY CARIME.

Ya me conoce el angelito... ¿Lo ves... Me toma la mano... Venid, venid conmigo.

(Vánse por la calle opuesta á la que conduce al castillo.)

ESCENA VI.

LOS MORISCOS.

(Quédanse por un momento callados y como absortos.)

MORISCO 1.°

Ha salvado la vida á ese muchacho... para alegar luego ese mérito.

MORISCO 2.°

Lástima es que haya tomado nuestro vestido... mejor le asentaba el traje castellano.

MORISCO 1.°

Se lo ha quitado esta noche, por no morir con sus amigos... pero le habrá guardado para mejor ocasion.

MORISCO 2.°

¿Y quién tiene la culpa... nosotros. ¿Por qué le hemos dejado escapar...

ESCENA VII.

LOS DICHOS.—ABEN ABÓ, ABEN FARAX.

(Aben Abó y Aben Farax desembocan por la calle que conduce al castillo, á tiempo de oir las últimas palabras.)

ABEN FARAX.

¿A quién?

MORISCO 1.°

Al hijo de un castellano...

MORISCO 2.°

Que ha salvado Muley Carime.

ABEN FARAX.

¡Muley Carime!

MORISCO 1.°

¿Y por qué lo extrañas... nada más natural... Ha sido toda su vida el más vil esclavo de los cristianos.

ABEN FARAX.

No hableis de él en esos términos... debeis tratarle con más respeto... ¿No es suegro de vuestro Rey...

MORISCO 2.°

¡De nuestro Rey!

MORISCO 1.°

Si se vuelve como Carime poco le durará el serlo.

ABEN ABÓ.

Eso es... echar fieros á sus espaldas, y despues temblar en su presencia.

ALGUNOS MORISCOS.

¡Nosotros!

ABEN ABÓ.

¿Pues no acabais de decirlo... Con una palabra de Muley Carime se os ha caido el puñal de las manos.

MORISCO 1.°

¡Si no se hubiera tratado de un niño!

ABEN FARAX.

Tienes razon, amigo... su padre tal vez degolló al tuyo.

MORISCO 1.°

Su hijo le vengará.

(Vase al punto, haciendo seña á los demás para que le sigan y desaparecen por la misma calle por la que se fué Muley Carime.)

ESCENA VIII.

ABEN ABÓ, ABEN FARAX.

ABEN ABÓ.

¡Miserables! Su furor se enciende y se apaga como lumbrarada de sarmientos.

ABEN FARAX.

¿Y quién nos quita aprovecharnos, á la primera ocasion favorable, de ese carácter impetuoso... ¡Quién sabe... quizá este último lance pudiera sernos útil.—Ya empiezan á murmurar de Muley Carime; no será difícil trocar la desconfianza en odio.

ABEN ABÓ.

Mucho piensas en ese viejo... Bien se echa de ver que te negó la mano de su hija, y que la entregó ante tus mismos ojos al rival que más aborrecias...

ABEN FARAX.

Hace ya muchos años que he echado en olvido mi amor; pero no he olvidado mi afrenta.

ABEN ABÓ.

¿Y no ves más que á Muley Carime, cuando intentas vengarla!...

ABEN FARAX.

Es que de un solo golpe espero herir dos víctimas.

ABEN ABÓ. (Dándole la mano.)

¡Si hubieras visto al otro insolente, como acabo de verle yo... He tenido que huir de su presencia; porque ya no podia contenerme. Todas sus proezas se reducian á haber degollado unos cuantos soldados, viejos, enfermos... otros que se hallaban sepultados en el sueño ó en la embriaguez... Pues bien, ¿lo creerás? Aben Humeya se mostraba envanecido, como si acabase de alcanzar una victoria... Ya se enseñoreaba del castillo; ya afectaba la majes-

tad real... «¿Quién es ese guerrero», se dignó preguntar, «que ha subido por la escala ántes que nadie?...» Como que mostraba deseos de recompensarle; mas al punto que oyó mi nombre, frunció el entrecejo, y no acertó á pronunciar ni una sola palabra.

ABEN FARAX.

No disimula su odio contra el nombre Zegrí... le mamó al nacer; corre por sus venas...

ABEN ABÓ.

¡Y yo tambien trasmitiré mi odio con mi sangre á mis hijos y á los nietos de mis hijos, hasta la última generacion! A duras penas he podido ahogarle unos momentos, para reunir contra el enemigo comun las dos tribus rivales; mas cuando he visto á ese ambicioso ser el postrero que se haya empeñado en el levantamiento, para usurpar en el mismo instante la suprema potestad; cuando le veo aprestarse á insultarnos con su desaire, áun más amargo que su enojo... No, Farax, no; no hemos nacido nosotros para ser sus esclavos.

ABEN FARAX.

¡Sus esclavos... no te apures, Aben Abó; acaba de subir sobre un precipicio, y el pié va á deslizársele Yo conozco á nuestros guerreros áun mejor que tú propio; en un arrebato de entusiasmo, le han proclamado Rey... creian de buena fe que sólo nombraban un caudillo, no que se sometian á un dueño... Pero si nuestras armas padecen el menor descalabro; si recae sobre él la más leve sospecha... Bajo su mismo techo vive ese viejo, padre de su mujer, confidente de Mondejar, y dócil instrumento de sus órdenes... ha tenido la osadía de proteger en medio del tumulto la vida de algunos cristianos; procurará aún con sus consejos tímidos entorpecer nuestros esfuerzos... ¿Qué más habemos menester para deshacernos de entrambos?...

ABEN ABÓ.

¡Calla... ¿No es él... ¿aquél que viene allí con dos castellanos?

ABEN FARAX.

Sí... no hay duda; es Muley Carime...

ABEN ABÓ.

Ven, ven aquí...

ABEN FARAX. (Poniendo sobre su corazon la mano de Aben Abó.)

¿Ves que aprisa late... pronto nos veremos vengados.

(Ocúltanse en el portal de una casa, sita cerca de la calle por donde desembocan los otros, y cuya puerta habrá sido derribada aquella noche. Despues sacan la cabeza de cuando en cuando, como acechando á Muley Carime y á Lara, y procurando enterarse de su conversacion. Antes de concluirse la escena anterior, empieza á clarear el dia, en términos de que puedan distinguirse los objetos.)

ESCENA IX.

LARA, MULEY CARIME, UN ESCUDERO. *Este último traerá en la mano derecha una pica con una bandereta blanca, y en la izquierda un escudo muy rico.*

MULEY CARIME.

En este sitio debeis aguardar, noble Lara... Ya he dado aviso de vuestra llegada, y dudo mucho que os consientan entrar en el castillo.

LARA.

Mas bien debo agradecérselo que darme por ofendido... ¡Así me ahorrarán el ver á mis hermanos asesinados!... ¿Pero puedo hablaros ingenuamente, como un caballero honrado á su antiguo amigo?... Yo sabia las noticias que habia recibido Mondejar, anunciando inminente el peligro, ahora mismo estoy viendo con mis ojos estas ruinas, estos desastres... y sin embargo, todo cuanto percibo no me parece aún sino un sueño pesado... ¡Trabajo me cuesta darle crédito!

MULEY CARIME.

Y no obstante es la realidad.

LARA.

Vos mismo, que habeis sido hasta ahora el padre de estos pueblos, y su intercesor para con Mondejar, ¿cómo habeis podido tambien burlar su confianza, y dejaros arrastrar de una locura que tiene que costar tantas lágrimas...

MULEY CARIME.

No es tiempo de inculpaciones ni de excusas... ¿De qué servirian ya?... Por mi parte no he perdonado medio (Dios lo sabe) para librar á estos pueblos de tan graves desdichas... cuando recaigan sobre mí, las arrostraré con buen ánimo.

LARA.

No basta morir con denuedo para cumplir con los deberes que nos impone la patria, cuando se la ve al borde del abismo...

MULEY CARIME.

Debe uno compartir su suerte...

LARA.

Antes bien salvarla.

MULEY CARIME.

¡Salvarla... se conoce, noble Lara, que estais acostumbrado al tumulto de las armas y al horror de una lid campal; mas no teneis idea de un espectáculo áun más espantoso y terrible... ¡el levantamiento de un pueblo!

LARA.

No ignoro cuán difícil sea lograr que se oiga la voz de la razon, cuando arden todos los pechos en sed de venganza; pero tampoco ignoro la condicion del pueblo, tan feroz en el primer ímpetu, como inconstante en sus empresas y cobarde en la adversidad. Fácil cosa es pelear con bizarría, cuando no se aventura sino la propia vida cara á cara del enemigo; pero cuando se ve uno rodeado de

poblaciones enteras, sin abrigo ni amparo, extenuadas de cansancio y de hambre; cuando no se ven por todas partes sino mujeres y niños demandando socorro á gritos, y amenazados de quedar esclavos... ¡Consultad vuestro corazon; una hija teneis...

MULEY CARIME.

Sí...

LARA. (Interrumpiéndole.)

¿Y estais seguro de tenerla mañana?

MULEY CARIME. (Despues de una breve pausa.)

No sois padre, Lara; de cierto no lo sois... ¡No me hubierais hecho entónces esa cruel pregunta!

LARA.

No ha sido mi ánimo lastimaros con mis expresiones; ántes bien han sido dictadas por la amistad más sincera, por el más vivo interes... ¡Ni cómo pudiera yo disfrazaros la verdad en tan terrible trance! Un dia, una hora, un instante quizá va á decidir de la suerte de estos pueblos; si no rinden las armas al punto que se les intime, su ruina es cierta, inevitable; ¡salvadlos de su destruccion!... Mondejar contaba con vuestra prudencia, con el influjo de vuestra familia, hasta con ese mismo don Fernando de Válor, que acaba de ponerse al frente de los sublevados...

MULEY CARIME.

Se ha visto, sin saber cómo, seducido por amigos pérfidos, arrastrado por la muchedumbre...

LARA.

Mas ¿son ellos por ventura los que podrán salvarle?...

MULEY CARIME. (Con tono abatido.)

Sólo Dios...

LARA.

Y vos tambien.

MULEY CARIME.

¡Yo!

LARA.

Vos mismo.

MULEY CARIME.

No acierto á comprenderos...

(Óyese ruido á lo léjos.)

LARA.

Y no es esta ocasion ni lugar de explicarme más claro... pero no pierdo la esperanza de hablaros otros cortos momentos ántes de partir... ¡Tal vez tendremos la dicha de impedir muchos males...

(Llegan por todas partes los Moriscos; Aben Abó y Aben Farax salen del portal sin ser vistos de Lara ni de Muley Carime. Óyese hácia el lado del castillo el són de atabalejos y de otros instrumentos moranos; y poco despues se presenta Aben Humeya, acompañado de varios caudillos y seguido de la muchedumbre. Todos los Moriscos salen armados con arcabuces, ballestas, hondas, etc. Algunos sacan tambien en la mano estandartes rojos. Colócanse por el recinto de la plaza, en las gradas de la iglesia, en las calles del fondo, de suerte que el conjunto forme un vistoso cuadro.)

ESCENA X.

LARA, MULEY CARIME, ABEN HUMEYA, ABEN ABÓ, ABEN FARAX, ABEN JUHAR, EL PARTAL, EL DALAY, EL XENIZ, EL ESCUDERO CASTELLANO *y muchos* MORISCOS.

ABEN HUMEYA.

Decid, noble Lara, á qué sois enviado... Dispuestos nos veis á escucharos.

LARA.

El ilustre Marqués de Mondejar, capitan general del reino de Granada, me envia á vos, don Fernando...

TODOS LOS MORISCOS. (Interrumpiéndole de pronto.)

¡Aben Humeya!

ABEN HUMEYA. (Impone silencio á los suyos con el ademan, y despues se vuelve á Lara, que habrá manifestado alguna sorpresa.)

Podeis continuar libremente; nadie volverá á interrumpiros.

LARA.

El ilustre Marqués de Mondejar me envia cerca de vos y de estos pueblos... y ántes de servir de intérprete á tan digno caudillo, omito, como inútil, recordaros cuán acreedor es á vuestra veneracion, á vuestra confianza, y áun puedo decirlo sin recelo, á vuestra gratitud... Tan grandes y tan recientes son sus beneficios, que no habreis podido olvidarlos. De muchos años á esta parte os ha gobernado con celo y con justicia... Ni se ha contentado con eso; sino que honrándose, entre tantos títulos de gloria, con el de vuestro protector natural, no vaciló un instante en ir á echarse á los piés del trono... No parecia un jefe solícito, intercediendo en favor de un pueblo, sino mas bien un padre, ofreciendo su vida por sus hijos... ¿Y cómo habeis correspondido vosotros á tan hidalgo proceder... No necesito sonrojaros; tended la vista en rededor..... ó mas bien, mirad vuestras manos; ¡ teñidas están de sangre inocente! — Y á pesar de todo, á la vista de tanta atrocidad, cuando se oyen aún los ayes de las víctimas, y cuando el brazo de la justicia está ya alzado sobre vuestras cabezas, tomo yo sobre mí dirigiros todavía pláticas de paz... Conozco bien á Mondejar; le agrada más el perdon que el castigo. ¡Pero cuidado no os equivoqueis al calcular el motivo ó las resultas de este paso... Sólo una sumision pronta, un sincero arrepentimiento, un recurso á la clemencia del Monarca, sirviendo de intercesor ese mismo jefe, vuestro ángel tutelar en la tierra, pueden preservaros hoy de una ruina cierta... ¡Dios, únicamente Dios, pudiera salvaros mañana!

ABEN HUMEYA. (Se habrá mostrado como pensativo y distraido al concluirse la alocucion de Lara.)

¡Hola... cargad de cadenas á ese castellano, y conducidle á una mazmorra.

(Algunos Moriscos dan muestras de obedecer, y despues se detienen indecisos.)

LARA.

¡Y qué, vais á coronar tantos crímenes con este atentado... Pero nadie se acercará impunemente á un soldado de los tercios de Castilla.

(Echa mano al puño de la espada; el escudero hace ademan con la lanza de ponerse en defensa.)

ABEN HUMEYA.

Lara, el ánimo y esfuerzo nada valen en esta ocasion... Vais á experimentar vos mismo los tormentos que nuestros antiguos opresores nos han hecho sufrir... Ahora veremos hasta donde raya esa entereza castellana, de que blasonais tanto, ó si ántes bien no preferís rescatar la vida á costa de vuestra sumision, de vuestros juramentos, de vuestra misma fe...

LARA.

¿Quién... ¡yo, bárbaro... renunciar yo, por salvar una vida sin honra, renunciar á mi Rey, á mi patria, á la religion de mis padres... ¡Antes la muerte, mil veces la muerte!

ABEN HUMEYA. (Con sequedad y desaire.)

Esa es nuestra respuesta.—Marchaos.

TODOS LOS MORISCOS. (Arrebatados de entusiasmo.)

¡Viva Aben Humeya!!!

LARA. (Despues de mostrarse un poco perplejo.)

Escuchadme... un momento siquiera...

ABEN HUMEYA.

¿Y qué teneis que añadir... ¿Reconvenciones... Ya las hemos oido. ¿Promesas... No hay una sola que no hayais quebrantado. ¿Amenazas... Resueltos estamos á morir.

MUCHOS MORISCOS.

¡Todos lo estamos!

OTROS MUCHOS MÁS.

¡Todos!!!

LARA.

Pero teneis esposas, teneis hijos... ¿Habeis pensado en su suerte?

ABEN HUMEYA.

Sí, hemos pensado en ella; y al punto hemos empuñado las armas.

VARIOS CAUDILLOS.

¡Y para no soltarlas jamás... jamás!

ABEN HUMEYA.

Ya estais oyendo, Lara... ¿qué esperais...

LARA. (Tras una corta pausa.)

Voy por última vez á poner vuestra suerte en vuestras manos; mas no olvideis, en tan fatal momento, que sereis responsables ante Dios y los hombres de cuanta sangre se derrame

(Toma la lanza que tenia el escudero, clávala en la tierra y cuelga de ella el escudo. Vuelve luego á su puesto.)

¡Habitantes de estas sierras!... el Marqués de Mondejar os envia su propio escudo, en señal de proteccion y como prenda inviolable de paz... ¿Quereis guardarle en vuestro poder, y volver inmediatamente á la obediencia del rey de Castilla?

VARIOS MORISCOS.

¡No!

OTROS MUCHOS.

¡No!!!

(Tiran piedras y flechas contra el escudo y échanle por tierra.)

ABEN ABÓ. (Coge un tizon ardiendo de la hoguera, otros Moriscos siguen su ejemplo y van á pegar fuego á la iglesia.)

Dí á Mondejar que venga á tomar posesion de la villa... ¡nosotros mismos vamos á iluminarle el camino!

LARA.

¿Qué haceis... ¡Acabais de pronunciar vuestra sentencia de muerte!

(Hace una seña al escudero, que vuelve á tomar inmediatamente la lanza y el escudo.)

ESCENA XI.

Los MISMOS *de la escena anterior, excepto* LARA *y su* ESCUDERO.

ABEN HUMEYA.

Id, Muley Carime, acompañad á ese enviado, y no le perdais de vista hasta que esté fuera del pueblo.

(Vase Muley Carime; Aben Farax sigue á corta distancia sus pasos, acompañado de algunos de su bando.)

ESCENA XII.

Los MISMOS, *excepto* MULEY CARIME, ABEN FARAX *y los* SUYOS.

ABEN HUMEYA.

Y vos, Aben Juhar, partid al instante... poneos al frente de nuestros pueblos sublevados, é impedid al enemigo que cruce el rio de Orgiba.

ESCENA XIII.

Los DICHOS, *ménos* ABEN JUHAR.

ABEN HUMEYA.

¡Está echado el resto; acabais de oirlo de la misma boca de nuestros contrarios; ni paz ni tregua cabe ya entre nosotros; no nos dejan más alternativa que el triunfo ó el cadalso!

MUCHOS MORISCOS.

¡Con gusto la aceptamos!

ABEN HUMEYA.

¡Cuán satisfecho estoy en este instante al verme Rey de tal nacion!

PARTAL.

Antes pereceremos que volver al antiguo yugo.

ABEN HUMEYA.

Quien no teme la muerte está cierto de la victoria. ¡Seguidme, amigos, seguidme; demos nosotros mismos la señal de pelea; y no repita el eco de estos montes sino acentos de guerra!

TODOS.

¡Viva Aben Humeya!!!

(Oyese el eco de las aclamaciones y de los instrumentos militares. El incendio de la iglesia va en aumento; empiezan á caer puertas y ventanas, y dejan ver el interior del templo ardiendo, al mismo tiempo que está nevando á copos.)

FIN DEL ACTO SEGUNDO.

ACTO TERCERO.

(El teatro representa un salon de un antiguo castillo de moros. Cerca de los espectadores, y á su mano derecha, se hallan situados el aposento de Muley Carime y el de Zulema, cuyas puertas están cubiertas con tapices. En el mismo lado se ve un antiguo reloj, apoyado contra una columna, y en el lado opuesto dos ventanas, por las que se descubre una parte de la villa, alumbrada con el reflejo de la luna. En el fondo del salon, que termina en arcos sustentados en columnas, se ven á entrambas manos dos escaleras paralelas, que conducen á una galería trasversal, elevada sobre el nivel del teatro, y en cuyo promedio desemboca un largo corredor. Debajo de la galería, entre las dos escaleras, se descubre la entrada de los subterráneos, resguardada con verjas de bronce. Una gran lámpara, colgada de la bóveda, alumbra una parte de la estancia.)

ESCENA PRIMERA.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FÁTIMA, MUJERES *y* ESCLAVAS.

(Aben Humeya, Zulema y Fátima están sentados en almohadones á un lado del teatro; á cierta distancia se ve un grupo de mujeres y esclavas, de las cuales una está cantando y las otras acompañándola con tiorbas.)

ROMANCE MORISCO.

Al dejar Aben Hamet
Por siempre á su amada patria,
A cada paso que da
El rostro vuelve y se pára;
Mas al perderla de vista,
Las lágrimas se le saltan;
Y en estos tristes acentos
Despídese de Granada:
« Adios, hermoso vergel,

Tierra del cielo envidiada,
Donde por dicha nací,
Donde morir esperaba;
De tu seno y de mi hogar
Mi dura estrella me arranca,
Y me condena á vivir
Y á morir en tierra extraña...
Y pues por última vez
Te miro en hora menguada,
¡Adios, Granada, por siempre!
¡Adios, patria de mi alma!...

»Una y otra primavera,
Errando triste en la playa,
Las golondrinas veré
Dejar la costa africana,
Cruzar el mar presurosas,
Tender el vuelo á Granada,
Y el nido tal vez labrar
En el techo de mi casa...
¡Ay, cuánta envidia os tendré,
Avecillas fortunadas,
Y cuán gozoso mi suerte
Por vuestra suerte trocára!
Mas vuestra misma ventura
Vendrá á renovar mis ánsias,
Sin que en la vida me quede
Ni consuelo ni esperanza... »
Calló el moro; dió un suspiro;
Y al trasponer la montaña,
Por última vez repite:
«¡Adios, patria de mi alma!... » (1)

1 Alude al sitio llamado *el Suspiro del Moro*, último punto de donde se divisa á Granada, yendo camino de las Alpujarras.

ESCENA II.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FÁTIMA.

(A las primeras palabras que pronuncia Zulema, levántase Fátima y hace que se retiren las mujeres y esclavas.)

ZULEMA.

Ese romance tiene un acento tan sentido, tan tierno, que llega al corazon y le lastima... No le oigo cantar ni una sola vez sin que se me salten las lágrimas...

ABEN HUMEYA.

Es que tú misma como que te complaces en esa tristeza, que cada dia va en aumento á costa de tu felicidad y de la mia.

ZULEMA.

Al contrario, hago cuanto está de mi parte por alejar de mi alma todo lo que puede afligirme...

ABEN HUMEYA.

¿Tienes algun disgusto, algun pesar secreto...

ZULEMA.

¡Secretos para contigo... ¿Hablas de veras? En mi vida he tenido un pensamiento que no sea tuyo. — Mas ni yo misma puedo explicar la causa de esta melancolía que me consume... Con frecuencia me sucede, durante el curso del dia, estar ansiando que llegue la noche, por descansar siquiera; y si llego á cerrar los ojos, cansada ya y rendida, no hay sueño triste ni imágen espantosa que no venga á atormentarme, hasta que despierto sobresaltada... Anoche mismo... pero no quiero entristecerte... ¡A bien que te veo junto á mí, y mi padre descansa allí tranquilo!

ABEN HUMEYA.

Mas ahora ¿qué tienes que temer...

ZULEMA. (Tomándole la mano con cariño.)

¿Qué tengo que temer... ¡Tú no amas, Aben Humeya,

tú no amas... Ahora recuerdo, y con cierta ternura, la vida sosegada que disfrutábamos en nuestra casa de campo; allí no tenias enemigos ni rivales; contribuias á la dicha de muchos; y todo cuanto nos rodeaba anunciaba la paz y la ventura... Pues, á pesar de todo, ¿lo creerás... áun allí mismo hallaba motivos de estar con zozobra... ¡Qué diferencia, querido mio, qué diferencia! Los pesares de ayer me parecen hoy el colmo de la dicha... Te lo confieso ingenuamente : desde que ha cambiado nuestra suerte; desde que te veo rodeado de ese vano esplendor, que tantos peligros encubre, no preveo sino un cúmulo de desgracias... ¿Eres tú más dichoso... Tú no me dirás la verdad, ya lo sé.

FÁTIMA.

Pues yo, por mi parte, estoy muy contenta, al verme hija de un Rey... todos me lo dicen; y tengo tanto gusto en oirlo... Lo único que no puedo sufrir es este castillo... no sé qué tiene, tan triste y tan opaco, que me acongoja el alma... ¡Cuánto más hermosa y alegre era nuestra casa de campo... Toda ella la andaba yo, lo mismo de noche que de dia; ¡pero aquí no haria otro tanto por nada del mundo!

ABEN HUMEYA. (Sonriéndose.)

No eres muy valiente, Fátima... yo creia que las hijas de los reyes no tenian miedo.

FÁTIMA.

No es miedo lo que tengo; de veras lo digo; ¡pero he oido contar cosas tan espantosas!... En este mismo castillo vivió algun tiempo *Abdilehi el Zagal*, á quien maldijo el cielo, por haber prestado ayuda al rey de Castilla... hasta la piedra en que solia sentarse se ha vuelto más negra que el humo... pero lo que más pavor me causa son esas manchas de sangre, de que están salpicadas las paredes... Yo no quiero á los cristianos... ¡nos han hecho

tanto mal!... pero (Dios me lo perdone) cuando recuerdo su degüello, como que siento lástima...

ZULEMA.

Calla, hija, calla...

ABEN HUMEYA.

Déjala... cuando la estoy oyendo, no pienso en nada del mundo.

FÁTIMA.

El primer favor que tengo que pediros, es que no nos quedemos aquí... no seremos felices hasta que perdamos de vista estos muros... ¡Si hubierais oido lo que me decia esta mañana mi esclava, la vieja egipcia!... Dentro de seis lunas, á más tardar, nos veremos ya en Granada... ¡A fe mia que entónces no tendré miedo, y no volvereis á hacer burla de mí... á media noche he de recorrer todo el palacio de la Alhambra.

ZULEMA.

¿Has perdido el juicio, muchacha?

ABEN HUMEYA.

Déjala por tu vida... ¿Qué te decia la esclava, hija mia?

FÁTIMA.

¡Oh! me anunciaba montes y maravillas; y yo le rogué mil veces que me lo repitiera... «Tu padre, me dijo, se verá en breve señor de Andalucía, y echará á los cristianos más allá de Sierra Morena... Por lo que hace á tí...» lo que me pronosticó á mí, no me atrevo á decirlo.

ABEN HUMEYA.

¿Y por qué... ¿Era acaso algo malo...

FÁTIMA.

¡Malo... á buen seguro que no; me ha predicho que me casaré con un gran príncipe... ¡Pero no por eso me apartaré de vuestro lado, madre mia; mi esposo y yo viviremos en Generalife!

ZULEMA.

Sin gana me haces reir... En mi vida te he visto tan alegre.

ABEN HUMEYA.

Tambien tengo yo mucho gusto en verte á tí ménos triste.

ZULEMA. (Volviéndose con inquietud hácia la galería del fondo.)

¿Qué ruido es ese...

ABEN HUMEYA.

No es nada... tal vez el viento, que silba en ese corredor.

ZULEMA.

Me parecia haber oido pasos...

ABEN HUMEYA.

¿Y quién pudiera venir á estas horas?

ZULEMA.

¡Qué sé yo... pero me parece como que oigo rumor más cerca...

(Escuchan con suma atencion.)

No me engañaba, álguien viene...

(Aben Abó y Aben Farax se presentan á la salida del corredor, y aguardan á que Zulema y Fátima se retiren.)

ABEN HUMEYA.

Son Aben Abó y Farax.

ZULEMA.

¿Y qué buscan aquí? Con sólo verlos, me he inmutado toda.

ABEN HUMEYA.

No tienes por qué asustarte... Ve á recogerte sin el menor recelo.

ZULEMA.

Adios... hasta mañana.

ABEN HUMEYA.

Hasta mañana... y que te halle yo más alegre.

(Vase Zulema, dejando entrever su inquietud; Aben Humeya se muestra distraido, como si se le hubiese ocurrido de pronto un triste pensamiento.)

FÁTIMA.

¿Y esta noche no hay para mí un beso...

ABEN HUMEYA. (Besándole.)

Sí, hija mia... con toda mi alma.

FÁTIMA.

Toda la noche voy á estar soñando con el palacio de la Alhambra.

(Vase, mostrando viveza y regocijo.)

ESCENA III.

ABEN HUMEYA, ABEN ABÓ, ABEN FARAX.

(Entran los dos últimos con paso lento y aire misterioso, y cada uno de ellos se coloca á un lado de Aben Humeya.)

ABEN ABÓ.

Te traemos, Aben Humeya, una nueva fatal...

ABEN FARAX.

Y nos vemos forzados á traspasar con ella tu corazon.

ABEN HUMEYA. (Con suma presteza.)

¿Ha muerto mi padre?

ABEN ABÓ.

Aun estaba ayer vivo.

ABEN HUMEYA.

Pues nada tengo que temer; acabo de separarme en este instante de mi esposa y de mi hija.

ABEN ABÓ.

¡Ah! esa misma esposa y esa hija son las que van á costarte lágrimas de sangre...

ABEN FARAX.

Su felicidad y la tuya acabaron ya para siempre.

ABEN HUMEYA.

¿Qué decís... ¡No más misterios... Aun la mayor desdicha la prefiero á esta incertidumbre.

ABEN ABÓ.

Cuando toques la realidad...

ABEN HUMEYA.

No importa; quiero saber cuanto haya... Decidlo.

ABEN ABÓ. (A Farax.)

A tí te toca...

ABEN HUMEYA.

¿Y por qué no lo haces tú...

ABEN ABÓ.

Ya adivinarás el motivo, cuando sepas el crímen y el culpable.

ABEN HUMEYA. (Con impaciencia.)

¿Qué crímen, qué culpable?

ABEN ABÓ.

Han tratado de vendernos con la traicion más negra...

ABEN HUMEYA.

¿Y por qué temes descubrirla?

ABEN ABÓ.

Si temo, es sólo por tí...

ABEN HUMEYA.

¡Por mí... Haces mal, Aben Abó, en tomarte ese cuidado... Si hay peligros, los arrostraré; si hay culpables, sabré castigarlos.

ABEN ABÓ.

Mucho tiempo te ha de temblar la mano, ántes que descargues el golpe...

ABEN HUMEYA.

Decid el nombre del reo, y el rayo no será más pronto.

ABEN ABÓ.

Muley Carime..... ¿Qué es eso..... ¿Mudas de color..... Vuelve en tí, Aben Humeya...

ABEN FARAX.

Nos da lástima verte así.

ABEN HUMEYA. (Quédase, durante unos momentos, desconcertado y confuso; pero recobrándose luego, dice con tono grave.)

¿Y en qué indicios se funda tan extraña sospecha?

ABEN ABÓ.

¡Ojalá que no fuesen más que indicios... Hubiéramos podido cerrar los ojos.

ABEN FARAX.

No son indicios, sino pruebas.

ABEN HUMEYA.

¿Pero son ciertas?

ABEN FARAX.

Irrefragables.

ABEN HUMEYA.

¿Hay testigos?

ABEN ABÓ.

Uno.

ABEN HUMEYA.

¿Y ese le acusa...

ABEN ABÓ.

No, que le condena.

ABEN HUMEYA.

Puede engañarse...

ABEN ABÓ.

No puede.

ABEN HUMEYA.

O desear su perdicion...

ABEN ABÓ.

A toda costa quisiera salvarle.

ABEN HUMEYA.

¿Es amigo suyo?

ABEN ABÓ.

Aun más.

ABEN HUMEYA.

¿Quién es, pues?

ABEN ABÓ.

Él mismo. — Puedes guardar esa carta, si quieres... ya es público su contenido.

(Entrega un papel á Aben Humeya, quien lo lee para sí, dejando entrever su turbacion. — Aben Abó y Aben Farax le observan con el mayor ahinco, en tanto que él permanece inmóvil, con los ojos clavados en la carta.)

ABEN HUMEYA. (En un momento de distraccion, miéntras está cavilando.)

¡Desventurada... no te engañaba tu corazon... ¡Bien tienes que llorar!...

(Fija la atencion en el papel como si volviese á leerle.)

ABEN FARAX.

Ved cómo áun conservaban esperanzas de volvernos á someter al yugo... No aguardaban sino un momento de flaqueza, para remachar nuestros grillos.

ABEN ABÓ.

Mas, por lo ménos, no puede tachársele de ingrato... No te echaba en olvido, Aben Humeya... Solicitaba tu indulto, y se proponia salvar á tu familia, á costa de nuestra libertad... El ejemplo de Boabdil, disfrutando en Africa sus infames tesoros, parecia tentador á los ojos del pérfido...

ABEN HUMEYA. (Con tono severo.)

Basta.—¿Cómo ha caido en vuestras manos este pliego...

ABEN FARAX.

Lara, que era el portador, le ha dejado en el camino.

ABEN HUMEYA.

¿Dónde le habeis hallado?

ABEN FARAX. (Con frialdad.)

Sobre su cadáver.

ABEN HUMEYA.

¿Y así habeis quebrantado, con una emboscada alevosa...

ABEN FARAX.

Proseguid, Aben Humeya... ¿Por qué os deteneis... Cuando se acaba de desbaratar una traicion indigna, cabe oir á sangre fria reconvenciones y cargos. Nosotros habíamos visto al enviado castellano en plática misteriosa con Muley Carime, y hasta habíamos cogido algunas palabras sueltas... conocíamos á fondo á ese viejo apocado; sabíamos sus designios, sus antiguos vínculos con Mondejar... Seguros estábamos de que no dejaria escapar la única ocasion con que la suerte parecia brindarle; y tampoco debíamos desperdiciar nosotros la sola que ya nos quedase para arrancarle la máscara y confundirle... ¿Es culpa nuestra por ventura el que ese castellano orgulloso haya preferido morir ántes que ceder... Durante su agonía, quiso el cielo que descubriese el crímen por los mismos medios con que procuraba ocultarle; y sólo despues de su muerte fué cuando hallamos bajo su mano ese pliego fatal.

(Coloca su mano sobre el pecho, como para imitar la accion de Lara.)

ABEN ABÓ.

Por cierto que no deja ni asomo de duda; el delito está patente; el mismo reo le ha sellado con su mano...

ABEN FARAX.

Y debe en breve sellarle con su sangre.

ABEN ABÓ.

¿Hay álguien que lo dude... Todo lo hemos aventurado por salir de tan odiosa esclavitud... ¡Y dejaríamos expuesta nuestra suerte á las tramas de algunos traidores... Nadie será osado á proponérnoslo; no sabríamos nosotros tolerarlo.

ABEN HUMEYA.

Tampoco tolero yo advertencias ni amenazas... Ya habeis cumplido con vuestro deber; yo cumpliré con el mio. —Idos.

ABEN ABÓ.

No ha sido nuestra intencion dirigiros advertencias ni

amenazas... Mas, ¿es seguro empezais tan pronto á reputar como insulto el recordaros vuestros juramentos...

ABEN HUMEYA.

No los he echado en olvido, para que sea menester recordármelos.

ABEN ABÓ.

Quien vacila al cumplirlos, no está ya léjos de olvidarlos.

ABEN HUMEYA.

Áun ménos léjos está de castigar á un insolente.— ¡Idos... idos!... (Apártase, descubriendo su ira. Farax coge del brazo á Aben Abó, y se le lleva consigo.)

ABEN ABÓ. (Deteniéndose un poco en medio del camino.)

¡Cuánto me cuesta refrenar mi justa indignacion...

ABEN FARAX.

Vamos, y no malgastemos el tiempo... Vé á ponerte al frente de nuestros parciales... Yo voy á posesionarme de las salidas secretas del castillo.

ABEN ABÓ. (Al alejarse.)

Pronto volveré. (Vanse.)

ESCENA IV.

ABEN HUMEYA.

(Aparece muy agitado: ya se pasea apresuradamente, ya se pára de pronto; corta sus discursos, y vuelve luego á proseguirlos; muestra, en fin, de todos modos las dudas é incertidumbre con que está batallando su ánimo.)

¿Qué has hecho, desdichado, qué has hecho... ¡Me has entregado indefenso en manos de mis enemigos... Pero no lo habrás hecho impunemente, no; ¡yo arrojaré tu cabeza sangrienta á la cara de esos audaces!—¿Y por qué dudo ni un momento siquiera... ¡Nos ha vendido; pues que muera... ¿Cabe nada más justo... Este ejemplar contribuirá tambien á impedir otras tentativas culpables,

cerrará la boca á mis émulos, afirmará mi trono... Mas, ¿es seguro que lo afirme?... ¡En mi familia, en mis hogares, va á mostrarse á los pueblos indignados el primer traidor á la patria; desde el mismo cadalso llamará *hijos suyos* á mis propios hijos... Tal vez es eso lo que con más afan anhelan esos pérfidos; les duele en el alma no verme ya humillado á los ojos del pueblo, para socavar con el desprecio mi autoridad reciente, miéntras hallan ocasion de derribarla. ¡Desean verme sonrojado, al pronunciar el nombre del reo, y que vuelva á mi casa, lleno de dolor y vergüenza, para hallar, en vez de consuelo, las quejas y reconvenciones de mi afligida esposa... No; ¡viva, viva... Es preciso salvar al padre de mi mujer... y que el gozo de mis enemigos no sea tan colmado. Pero, ¿de qué arbitrio valerme? Ellos se apresurarán á divulgar la traicion; á la hora esta ya se sabe la muerte de Lara y la carta que han hallado en su seno. Me estrecharán á que presente la prueba del delito... ¿Cómo los desmiento yo... La más leve contradiccion, la menor demora me perderia á los ojos de un pueblo arrebatado, suspicaz, que acaba de romper sus hierros, y que sufre á duras penas áun la sombra de mando... En vez de salvarle yo, me llevaria consigo en su caida... Pues, ¡perezca, perezca él sólo! — Mas no acierto á salir de este círculo fatal; la mancha de su castigo va á recaer sobre mi esposa, sobre mis hijos, sobre mí... Va á morir siendo el blanco de la ira del cielo, de las maldiciones de cien pueblos, de los insultos de una turba desenfrenada... ¡Y yo, su amigo, su huésped; yo, que áun hoy mismo le apellidaba *padre*, tendré que firmar su muerte, que presenciarla, que aplaudirla... ¡No; no podria yo sobrevivir á humillacion tan grande; es forzoso impedirla á toda costa... ¡Un medio... un medio... uno solo... sea cual fuere, y le abrazo al instante! — (Volviéndose hácia el aposento de Muley Carime.) ¡Ah! no es tu vida, miserable, no es tu vida la que detiene y embaraza mis pasos; te arrastro

como un cadáver, que me han atado estrechamente al cuerpo! ¿Y por qué no me desprendo de él?... Puedo y debo hacerlo; lo haré. ¡No más indecision, no más dudas; de un solo instante puede pender mi suerte... Antes que esos malvados tengan tiempo de volver en sí; miéntras deliberan y traman el plan para perderme, confundamos sus proyectos con un golpe decisivo... ¿No me pediais ahora mismo, no me intimabais con tono imperioso la muerte del culpable... Pues bien; aguardad un instante, voy á dejaros satisfechos... mas llevará consigo vuestras esperanzas, y las hundirá en el sepulcro.

ESCENA V.

ABEN HUMEYA, ALIATAR.

ABEN HUMEYA.

¡Aliatar... ¡Aliatar...

(Presèntase el esclavo negro, asomándole un puñal por la faja.)

¿Dónde están los demás esclavos?

ALIATAR.

En el patio del castillo.

ABEN HUMEYA.

¿Estás solo?

ALIATAR.

Solo.

ABEN HUMEYA.

¿Nadie nos oye?

ALIATAR.

Nadie.

ABEN HUMEYA.

Vé, y despierta á Muley Carime... Que venga al punto; aquí le aguardo.

(Mándale con una seña que se acerque, y despues le dice en secreto:)

Tú te colocarás allá en lo hondo, en lo más oscuro, al

desembocar del corredor..... Si le ves salir quedándome yo... pásale el pecho.

(El esclavo parte con precipitacion.)

¡Aguarda! (Despues de una breve pausa.) Tu cabeza pende del secreto.

(El esclavo contesta inclinando sumisamente el cuerpo, y vase al punto.)

ESCENA VI.

ABEN HUMEYA.

(Paséase en silencio, suelta las palabras que siguen, y despues se echa en los cojines, abatido y caviloso.)

¡Durmiendo está con el mayor sosiego... y tal vez ahora mismo sueña que es feliz... ¡Conserva tu sueño, desventurado, consérvale otro instante siquiera... ¡Vas á despertar por la última vez...

(En el intervalo que media entre ambas escenas, el esclavo cruza el teatro, y va á colocarse en el puesto indicado, de suerte que le divisen á lo léjos los espectadores.)

ESCENA VII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

¿Qué motivo tan urgente te ha obligado á llamarme á estas horas...

ABEN HUMEYA.

Un asunto muy grave, que tengo precision de consultaros.

MULEY CARIME.

Y has querido aprovechar el silencio y la soledad de la noche... ó tal vez ese asunto importante debe estar resuelto ántes que raye el dia...

ABEN HUMEYA. (Señalando el reloj de la sala.)

¡Mirad allí, mirad!

MULEY CARIME.

Acaba de dar la una...

ABEN HUMEYA.

Pues ántes que dé otra hora, ya ese grave asunto se verá terminado.

MULEY CARIME.

¡Terminado...

ABEN HUMEYA.

Y para siempre...

(Quédanse en silencio unos instantes.)

MULEY CARIME.

Me parece que estás muy pensativo, Aben Humeya... A pesar de tus conatos, veo claramente que te aflige una grave pena.

ABEN HUMEYA.

Es un secreto fatal...

MULEY CARIME.

¿Y por qué tardas en confiármelo?

ABEN HUMEYA.

No tengais tanto afan por saberlo... Siempre tiene que pesar sobre mi corazon, y no vais á poder con él.

MULEY CARIME.

Mas ¿qué secreto es ese... ¡Ah! bien te lo habia yo dicho: ni el engrandecimiento ni el poder alcanzan á darnos en el mundo un solo dia feliz; has perdido la paz del ánimo, has comprometido tu suerte, lo has sacrificado todo por un pueblo inconstante, que te abandonará cuando apremie el peligro...

ABEN HUMEYA.

Y al que he jurado defender, áun á costa de mi vida... ¿Lo habeis oido, Muley Carime... *áun á costa de mi vida...*

MULEY CARIME.

¿Y á qué fin me diriges esas palabras...

ABEN HUMEYA.

Os ruego meramente que las peseis.

MULEY CARIME.

No te comprendo...

ABEN HUMEYA.

Pues ahora vais à comprenderme. Todo lo he sacrificado por redimir del yugo á estos pueblos... vos mismo acabais de decirlo; y ellos, á su vez, han depositado en mí su confianza, su poder, su futura suerte... ¿Cumplirán sus promesas... ¡Dios lo sabe... Yo sé que cumpliré las mias.

MULEY CARIME.

¿Y quién te dice...

ABEN HUMEYA.

No me interrumpais. — Yo tengo un padre anciano, cuya vida me importa mucho más que mi vida... Está entre las garras de mis enemigos, cargado de cadenas, con la cuchilla á la garganta... ¡Lo sé, lo sabia cuando dí la señal contra sus verdugos; y ellos saben tambien el medio de vengarse de mí!

MULEY CARIME.

¿Mas por qué te anticipas á sentir las desgracias ántes de que sucedan...

ABEN HUMEYA.

Escuchadme un instante, voy á concluir. Yo he agravado el peligro en que se halla mi padre; cada golpe que descargo puede acelerar su muerte; y, sin embargo, no he vacilado un punto. ¡Pensad, pensad vos mismo si habrá algo en el mundo que pueda contenerme!

MULEY CARIME.

¿Por qué me echas esas miradas... ¿Qué quieres decirme con ellas?

ABEN HUMEYA.

Ya que os he mostrado hasta el fondo de mi corazon, voy á consultaros sobre aquel grave asunto... y adivinaréis desde luego cuáles pueden ser las resultas.—En nuestro mismo seno hay un traidor...

MULEY CARIME.

¡Un traidor... ¿Lo sabes de cierto?

ABEN HUMEYA.

De cierto. Vos mismo vais tambien á quedar convencido. — ¿Qué castigo merece...

MULEY CARIME.

¿Tiene hijos...

(Aben Humeya se queda callado.)

¿No me contestas, Aben Humeya...

ABEN HUMEYA.

No los tendrá mañana.

MULEY CARIME. (Aparte.)

¡Qué recuerdo, Dios mio...

ABEN HUMEYA.

Parece que os turbais...

MULEY CARIME.

No por cierto... ¡Compadezco á ese desdichado; soy padre como él!

ABEN HUMEYA.

Bien se echa de ver que os inspira mucha compasion... ¿Sabeis por ventura quién sea?

MULEY CARIME.

¿Y cómo quieres que lo sepa...

ABEN HUMEYA.

Recapacitad un poco... recorred vuestra memoria... tal vez el corazon os ayudará tambien...

MULEY CARIME.

Mas fácil seria que tú me lo dijeses...

ABEN HUMEYA.

¿Quereis forzarme á ello?

MULEY CARIME.

Yo no te fuerzo, ántes te lo suplico.

ABEN HUMEYA.

Y por mi parte haria el mayor sacrificio á trueque de evitarlo.

MULEY CARIME.

¿Y por qué te cuesta tanto pronunciar el nombre del reo?

ABEN HUMEYA.

¡Porque al salir de mi boca lleva consigo la sentencia de muerte!

MULEY CARIME.

¡La sentencia de muerte!

ABEN HUMEYA.

Y en el mismo instante.

MULEY CARIME. (Con voz alterada.)

Mucho me compadece ese desgraciado; te lo confieso... mas, puesto que estás empeñado en decirme su nombre...

ABEN HUMEYA.

Al contrario, no vais á oirle.

MULEY CARIME.

¿No ..

ABEN HUMEYA.

Vais á verle con vuestros propios ojos.

(Aben Humeya le muestra abierta la carta; Muley Carime la aparta con la mano.)

MULEY CARIME.

Basta.

(Despues de un corto intervalo, y al mismo tiempo que mira á Aben Humeya, señalándole el aposento de su mujer.)

¿Eres tú el único depositario de este secreto?

ABEN HUMEYA.

Tambien lo saben otros.

MULEY CARIME.

¿Quién?

ABEN HUMEYA.

Aben Abó y Farax.

MULEY CARIME.

Ya sé la suerte que me espera.

ABEN HUMEYA.

¿La sabeis?

MULEY CARIME.

Y la aguardo tranquilo.

ABEN HUMEYA. (Echa una ojeada alrededor de la sala, saca del seno un pomo de oro, le abre y se le da.)

Tomad, y salvaos.

(Vuelve á otro lado el rostro y se arroja sobre los almohadones.)

MULEY CARIME. (Toma el pomo, bebe el veneno y clava los ojos en Aben Humeya; despues se acerca á él y le dice:)

¡Tú reinarás! (Ambos permanecen, durante unos instantes, en la misma actitud.) ¡Escúchame, Aben Humeya, escucha... me conoces muy tarde... demasiado tarde... ¡Te habias equivocado en el concepto que de mí tenias; pero tu corazon me está haciendo en este instante plena justicia; él propio me venga, y te humilla ante mí... tu mano temblaba más que la mia al coger el veneno! ¡Muy léjos estaba yo de querer á nuestros opresores... los aborrecia con toda mi alma, tanto como tú, áun más todavía... Me han hecho más tiempo infeliz!... pero era padre, Aben Humeya, era padre, y veia en riesgo á mis hijos... ¡Desventurado! ¡por tu esposa y por tu hija temblaba, cuando tú me acusabas de flaqueza!... (Reprimiendo su enternecimiento.) El amor á mis hijas me cuesta la vida; ya lo ves, Aben Humeya, muero por salvarlas... Más no quisiera llevar al sepulcro el pesar de haber hecho en balde tamaño sacrificio... ¿Quieres prometérmelo?...

ABEN HUMEYA. (Levantándose.)

Y yo... ¿Qué puedo hacer en eso...

MULEY CARIME.

Empéñame tu palabra... y veré más tranquilo acercarse mi última hora.

ABEN HUMEYA.

Si depende de mí...

MULEY CARIME.

De tí depende.

ABEN HUMEYA.

Pues prometo hacerlo...

MULEY CARIME.

Y vas á jurarlo en mis manos. ¿Más qué movimiento es ese... ¡Soy yo quien te la presento primero... estréchala, Aben Humeya, estréchala sin temor... áun no está fria! (Cógele la mano.) ¡Escúchame ahora... No tiembles y escucha! El estruendo de las armas va á penetrar muy luégo en estas sierras... los guerreros pelearán, no lo dudo; ¡pero sus infelices familias... Por Dios no expongas á mi hija, no expongas á la tuya á todos los horrores de una guerra de exterminio... ¿Cuál seria su suerte si tú llegáras á faltar... ¡Mira mi destino, Aben Humeya, siempre mi destino! ¡Ahora mismo temo y tiemblo por tí... Mas en tu mano está templar mi amargura, si llevo conmigo la esperanza de haber logrado mi intento... Yo habia cuidado de fletar, en cuanto ví que amenazaban estas revueltas, un barco tunecino, que se halla surto en el puerto de Adra... En pocas horas puede llegarse á él, y en otras pocas puede llevar á Tánger á tu mujer y á tu hija...

ABEN HUMEYA.

Bien está; lo haré.

MULEY CARIME.

Y yo confio en tu palabra. ¡Dentro de mí mismo llevo el convencimiento de que no te atreverias á engañarme!

ESCENA VIII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, EL PARTAL, *algunos* MORISCOS *vienen por el corredor.*

PARTAL. (Gritándole de léjos.)

¡Ponte en salvo, Aben Humeya, ponte en salvo...

ABEN HUMEYA.

¡Huir yo... ¿Dónde está el enemigo?

PARTAL.

Ya ha salvado el rio, ya se acerca... pero no es él quien te amenaza, sino nuestros guerreros sublevados.

ABEN HUMEYA.

¡Es posible!

PARTAL.

Han cundido entre ellos las inculpaciones más atroces; dicen que tu tio Aben Juhar ha vendido al enemigo el paso del rio; que tú has sido su cómplice...

ABEN HUMEYA.

¡Yo...

PARTAL.

Se habla sin rebozo de la traicion de Muley Carime...

ABEN HUMEYA.

¡Ah!... ya descubro la mano de los pérfidos... pero poco les durará el gozo... (Va á salir.)

ESCENA IX.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, EL PARTAL, EL XENIZ, ALIATAR, *algunos* MORISCOS *y un tropel de* ESCLAVOS.

EL XENIZ. (Casi sin aliento, desde lo alto de la galería.)

¿Adónde vas... ¡Detente... No hay que perder un solo

momento... ya vienen á asaltar el castillo... Hasta tienen la avilantez de pedir tu cabeza...

ABEN HUMEYA.

Voy yo mismo á llevársela. ¡ Mis armas !

(Aliatar va corriendo á buscarlas.)

ESCENA X.

LOS DICHOS, *excepto* ALIATAR.

EL XENIZ.

Aben Abó y Farax acaudillan á los sublevados...

ABEN HUMEYA.

¡ Mis armas !!!... ¿En dónde están mis armas ?

(Otros dos esclavos van por ellas.)

PARTAL.

Aun tenemos una retirada segura por ese camino subterráneo...

ABEN HUMEYA.

¡ Mis armas !!!

ESCENA XI.

LOS DICHOS.—ALIATAR.

(Saca Aliatar un alfanje y un puñal y los da á Aben Humeya.)

ABEN HUMEYA. (Desnudando el acero, y arrojando léjos la vaina.)

Mucho tengo que agradecerte, destino mio... voy á derramar con mi propia mano la sangre de esos dos traidores ó á morir como Rey.

ESCENA XII.

MULEY CARIME, ZULEMA.

ZULEMA. (Al abrir la puerta.)

¿Qué ruido es ese... ¡Sois vos!

MULEY CARIME. (Aparte.)

¡Mi hija... ¡Dios mio!

ZULEMA.

Me pareció que habia oido la voz de mi esposo... En este mismo instante estaba pensando en los dos.

MULEY CARIME.

¡En los dos!

ZULEMA.

¿Por qué no... Yo nunca separo á entrambos en mi pensamiento ni en mi corazon... ¡todas las noches ántes de dormirme, ruego á Dios por vos y por él!

MULEY CARIME.

¡Zulema...

ZULEMA.

Me parece que estais contristado, y que os cuesta trabajo contener vuestras lágrimas... ¿Nos amenazan más desdichas...

MULEY CARIME.

No te inquietes... sólo tengo que decirte que voy á ausentarme...

ZULEMA.

¡Ausentaros... ¿Y qué causa tan urgente puede obligaros á ello...

MULEY CARIME.

Es necesario, hija mia...

ZULEMA.

¿Lo sabe mi esposo...

(Muley Carime no responde.)

¡Ah! no me queda duda, él es quien os lo ha mandado... Pero no se verificará, no; yo sabré impedirlo.

(Va á ir al instante, mostrando resolucion y confianza.)

MULEY CARIME. (Con tono grave.)

Detente... ¿A dónde vas...

ZULEMA. (Con abatimiento.)

En busca de mi esposo... ¿No me es lícito rogarle por mi padre...

MULEY CARIME.

Es inútil, mi querida Zulema... del todo inútil...

ZULEMA.

No lo creais; es el único favor que le he pedido; y á él le consta lo mucho que yo os amo... ¡Léjos de vos, lo digo con toda mi alma, no podria yo sobrellevar la vida!

MULEY CARIME.

¿Y á qué vienen ahora esas lágrimas?...

ZULEMA.

No lloro... pero me siento enternecida, siempre que se me ocurre un pensamiento muy triste... ¡Dios, Dios sabe lo que le he pedido mil veces!... (Coge con la mayor ternura la mano de su padre.) Y me lo concederá... sí, me lo concederá... Ya he llorado á mi madre, á mi pobre madre... y el corazon me dice que no tendré que llorar más que á ella.

MULEY CARIME. (Desasiéndose de su hija, y echándose en el sofá.)

¡Esto ya es demasiado, Dios mio, demasiado... Ten lástima de un padre... (Despues de un corto intervalo.) Ven, Zulema, acércate...

ZULEMA. (Con viveza.)

¿No os ireis...

MULEY CARIME.

Es preciso, hija mia...

ZULEMA.

Pero á lo ménos, volvereis pronto...

MULEY CARIME.

¡Pronto!

ZULEMA.

Mas ¿qué quiere decir esa amarga sonrisa?... La sangre se me ha helado en las venas.

MULEY CARIME.

Tengo necesidad de recogerme un poco... es fuerza separarnos... (Levántase.) Tus palabras me traspasan el corazon; y no tengo la fortaleza necesaria..... Tú llenas de amargura mis últimos momentos...

ZULEMA. (Con sobresalto.)

¡Los últimos...

MULEY CARIME. (Volviendo sobre sí.)

Los últimos que me quedan ántes de separarnos..... (La abraza con la mayor ternura.) Adios, Zulema, quédate con Dios... ¡El será tu padre... como lo es de todos los desdichados!

ZULEMA.

¿Qué quieren decir esas palabras misteriosas, ese acento tan desconsolado... Tal vez os amenaza algun riesgo...

MULEY CARIME.

No, hija, ninguno...

ZULEMA.

Sin duda os aflige algun triste presentimiento... ¡Si os viese yo en este instante por la última vez! ¡Ah! no, padre mio, no; de aquí no saldreis...

(Échase de pronto á los piés de su padre, y abraza sus rodillas.)

MULEY CARIME.

Déjame, hija, déjame... por Dios te lo pido... me estás haciendo sufrir mil veces la agonía de la muerte.

ZULEMA.

Aguardad siquiera á que amanezca... Pasarémos juntos algunas horas más..... ¡Prepararé mi ánimo á esta separacion cruel...

MULEY CARIME.

¡No, hija, no puede ser... ya me están aguardando...

(Dan las dos en el reloj de la sala; Muley Carime se muestra como herido de un rayo, y cae sobre los almohadones.)

ZULEMA.

¿Por qué os habeis estremecido... (Mirando al reloj.) Es el reloj que acaba de dar la hora... (Volviéndose hácia su padre.) ¡Mas qué veo... Habeis perdido el color, y estais todo inmutado... Clavais en mí los ojos, y ni siquiera derraman ya una lágrima... (Levántase despavorida.) ¡Aben Humeya... ¡Aben Humeya...

(Muley Carime pone su mano en la boca de su hija como para impedirle que grite, ella la aparta con horror.)

¡Dios mio... ¡Está su mano helada...

MULEY CARIME.

¡Hija mia... hija!!!

ZULEMA.

Respirad, respirad libremente... no nos separarémos... donde quiera que vayais, os seguiré yo.

(Muley Carime la mira con extrema ternura, y cogiéndole la mano la aplica á su corazon.)

Sí, ya lo sé... ahí estoy... ahí estoy para siempre...

MULEY CARIME. (Con un hondo quejido.)

¡Para siempre!!! (Espira.)

ZULEMA.

¡Padre... padre... ¿No me respondeis... ¡No conoceis ya á vuestra hija... ¡Ven, Aben Humeya, ven á socorrerme... mi padre ha muerto!

(Cae postrada á los piés de Muley Carime. Despues de un breve silencio óyense á lo léjos, hácia el fondo del teatro, algunos tiros de arcabuz, y luego resuenan golpes repetidos hácia el lado del aposento de Zulema.)

ESCENA XIII.

LOS DICHOS. — FÁTIMA, LA ESCLAVA VIEJA, MUJERES Y ESCLAVAS.

(Salen todas con la mayor consternacion.)

MUJERES Y ESCLAVAS. (Al tiempo de salir.)

¡Salvémonos!

FÁTIMA. (Corriendo hácia Zulema.)

¡Madre...

(Al ver á Muley Carime, vuélvese atras horrorizada, y va á acogerse junto á la esclava vieja.)

¡Ay, Dios mio...

ESCLAVA VIEJA.

No te asustes, Fátima... es sólo un desmayo.

(Las mujeres y esclavas acuden á Zulema y la levantan; una de ellas desprende su velo y lo echa sobre la cabeza de Muley Carime; Fátima se arroja en brazos de su madre, que por el pronto no da señales de vida. — Redoblan con más fuerza los golpes.)

UNA DE LAS MUJERES.

¡Escuchad... escuchad... Van á echar la puerta al suelo... ya se oye el ruido de las armas...

MUJERES Y ESCLAVAS.

¡Huyamos!!!

FÁTIMA.

¡Venid, madre, venid...

ZULEMA. (Vuelve poco á poco en sí, y mira como asombrada en derredor.)

¡Eres tú, hija mia!... ¡Sí, no hay duda; tú eres... ¡Te estoy viendo, te toco, te estrecho en mi seno... al fin logro llorar...

(Se deshace en lágrimas, abrazada de Fátima.)

ESCLAVA VIEJA.

¡Venid, por Dios os lo ruego, venid... El menor retardo pudiera costaros la vida.

ZULEMA.

¿Dónde está mi esposo?

ESCLAVA VIEJA.

Va á volver al instante.

ZULEMA.

¿Dónde está?

ESCLAVA VIEJA.

Ha ido á apaciguar el tumulto.

ZULEMA.

Voy á buscarle.

FÁTIMA. (Deteniéndola.)

¿Adonde vais?

ESCLAVA VIEJA.

Ocultémonos en esos subterráneos; y en logrando escapar por el pronto, él vendrá despues á salvarnos.

MUJERES Y ESCLAVAS.

¡Ocultémonos...

(La esclava vieja va delante; Zulema la sigue, apoyada en su hija, y rodeada de mujeres y esclavas. Al mismo tiempo que van á entrar en el subterráneo, sale de él Aben Farax, seguido de gran número de conjurados, con sables desnudos y hachas ardiendo; las mujeres y esclavas arrojan un grito y huyen despavoridas, arrollando consigo á Fátima y á Zulema; pero ésta se desase de ellas y se queda sola en medio del teatro.)

ESCENA XIV.

ZULEMA, ABEN FARAX, CONJURADOS.

ABEN FARAX. (Con acento fuerte, al tiempo de salir.)

¡Dónde está el tirano... ¡Quizá va huyendo con esas mujeres; pero no se librará de la muerte!

ZULEMA.

¿A quién buscas, monstruo sanguinario...

ABEN FARAX. (Sin parar la atencion en Zulema.)

¡Entrad á hierro y fuego, y registradlo todo...

(Va á partir seguido de algunos conjurados, los demás se van precipitadamente por várias puertas.)

ZULEMA. (Poniéndosele delante.)

No; de aquí no pasarás. Tú buscas á mi esposo para darle muerte.

ABEN FARAX. (Señalando el cadáver.)

¡A tu esposo... Dí mas bien al asesino de tu padre.

(Desvíala con violencia, y desaparece al punto, seguido de los que se habian quedado con él.)

ESCENA XV.

ZULEMA.

(Quédase al punto inmóvil, como sobrecogida y pasmada; despues va volviendo en sí, y luego cae en una especie de delirio.)

No hay duda; él ha sido... él ha sido... todo lo recuerdo ahora, todo lo veo claro; hasta el fondo del abismo veo... ¡Este relámpago me ha abierto los ojos; pero tambien me los ha abrasado! (Vaga por el teatro en la mayor agitacion.) ¡Aben Humeya... ¡Aben Humeya... ¡No es tu esposa, no; la hija de Muley Carime es quien te llama!

ESCENA XVI.

ZULEMA, ABEN HUMEYA, *algunos* MORISCOS *y una turba de* ESCLAVOS.

(Vense entrar huyendo y derrotados á muchos Moriscos y esclavos, que se dispersan en el teatro y se escapan por todas partes.)

ABEN HUMEYA. (Desde lo hondo del corredor.)

¡Aguardad, cobardes, aguardad un momento... tened siquiera ánimo para verme morir!

ZULEMA. (Corriendo á su encuentro.)

¡Vuélveme mi padre, Aben Humeya, vuélveme mi padre!

ABEN HUMEYA. (Sorprendido y turbado.)

¿Qué quieres, desdichada...

ZULEMA.

¡Mi padre... ¿Qué has hecho de mi padre... ¡No lo sabes... Ven, ven conmigo... pronto le hallarémos...

(Coge del brazo á Aben Humeya, queriendo conducirle por fuerza hácia donde está Muley Carime.)

ABEN HUMEYA.

¡Que me pierdes, Zulema, y te pierdes... ¡Déjame...

ZULEMA.

¡No, no te suelto... Miéntras tenga vida, no he dejar de pedirte mi padre!

ESCENA XVII.

ZULEMA, ABEN HUMEYA, ABEN ABÓ, CONJURADOS.

(Suena gran estrépito y vocería en el fondo del teatro; Aben Abó es el primero que se presenta, seguido de muchos conjurados.)

ABEN ABÓ.

¡Deteneos... (Hace una seña á los suyos, mira de hito en hito á Aben Humeya, y en seguida le dice:) ¡Al fin te encuentro, Aben Humeya!

ABEN HUMEYA. (Con un acento que la cólera ahoga.)

¡Ven, traidor, ven... áun tengo libre esta mano para pasarte el corazon!

(Zulema, fuera de sí, continúa asida á Aben Humeya y quiere apartarle de la pelea. Aben Abó le acomete con ímpetu; el sable de Aben Humeya se desprende de su mano herida, va á cogerle del suelo y Aben Abó le descarga un golpe terrible.)

ABEN ABÓ.

¡Muere!

ZULEMA. (Poniéndose de por medio.)

¡No!

(Cae herida mortalmente. Al mismo tiempo se oye un tiro detras de Aben Humeya, que al sentirse herido, va á dar un paso amenazando á Aben Abó, y cae desplomado.)

ABEN HUMEYA.

¡Ay!

ESCENA XVIII.

ABEN HUMEYA, ABEN ABÓ, ABEN FARAX, *gran número de* CONJURDOS.

(Salen por todas partes los conjurados con armas y antorchas.)

MUCHOS CONJURADOS.

¡Muera el tirano... ¡Muera...

OTROS.

¡Viva Aben Abó!

TODOS. (Excepto Aben Farax y los de su bando.)

¡Viva nuestro Rey!

ABEN FARAX.

¡Ya buscais otro yugo!

ABEN HUMEYA. (En la agonía.)

¡Muero contento... pronto me seguirás... y asesinado tambien... á estos traidores les lego mi venganza!

ABEN ABÓ.

¿Qué estás ahí diciendo, miserable... ¡Arrastradle á esos subterráneos, y que en ellos halle su sepulcro!

(Un grupo de conjurados rodea Aben Humeya, y se le lleva moribundo.)

ABEN HUMEYA. (Hace señas con su mano ensangrentada como si llamase á Aben Abó, y clama con voz desfallecida:)

¡Ven, Aben Abó, ven... Ya te aguardo...

(Espira y le entran al punto en el subterráneo. Zulema, al escuchar la voz de su esposo, se arrastra un breve espacio, como queriendo seguirle, y cae luego exánime.)

ZULEMA.

¡Aben Humeya...

ESCENA XIX.

ABEN ABÓ, ABEN FARAX, CONJURADOS.

MUCHOS CONJURADOS.

¡Viva Aben Abó!

OTROS.

¡Viva nuestro Rey!

ABEN ABÓ.

No, guerreros mios, no... marchemos contra el enemigo; y en medio de sus filas asentaré la corona en mis sienes.

(Va á partir con ademan resuelto; Aben Farax le grita de en medio del teatro:)

ABEN FARAX.

¡Aben Abó!... Mira: ¿ves este reguero de sangre... Ese es el camino del trono.

FIN DEL DRAMA.

EDIPO.

TRAGEDIA.

16.

ADVERTENCIA.

Sabida cosa es que el argumento de *Edipo* logró la mayor aceptacion y aplauso así en Grecia como en Roma, habiéndole manejado á competencia los mejores trágicos de ambas naciones; y que en especial Sófocles dió á luz una composicion bellísima, celebrada con entusiasmo por los maestros del arte, y reputada justamente hasta el dia como el ejemplar más perfecto que en clase de tragedias nos legase la antigüedad.

¿Mas ese mismo argumento, si se le presenta en el teatro moderno, podrá prometer un éxito, ya que no igual, al ménos parecido... Esta es la primera duda á que dará lugar el solo título de esta tragedia. No faltará quien crea que un asunto de esa especie no debiera en nuestra edad volver á presentarse en las tablas; y que la diferencia de tiempos y de costumbres, de leyes y de gobierno, de máximas morales y de creencia religiosa podrán tal vez ser causa de que parezca hoy dia indiferente é insulso lo que tan vivo interes excitaba hace muchos siglos. Esta reflexion, de que se ha hecho mérito de varios modos y en repetidas ocasiones, no deja de tener peso; y casi me hubiera retraido de empresa tan aventurada, á no estar convencido plenamente de que, á pesar de cuantas desventajas ofrezca respecto de este punto el Teatro moderno, es tan bello y tan trágico de suyo el argumento de *Edipo*, que con tal que no se le adultere ni desfigure, excitará siempre los sentimientos más vivos en el ánimo de los espectadores.

Y porque no se crea que estoy muy apegado á este dictámen únicamente por ser mio, procuraré buscarle por fiador á un célebre maestro: «La tragedia de *Edipo* (decia Voltaire en sus famosos *Comentarios*) es sin disputa, á pesar de sus graves defectos, la obra maestra de la antigüedad. Todas las naciones ilustradas la han admirado de consuno, si bien han convenido en las faltas de Sófo-

cles. ¿Por qué, pues, este mismo argumento no ha logrado un éxito completo en ninguna de esas naciones? No consiste ciertamente en que no sea muy trágico. Ha habido quien pretenda que no se puede tomar vivo interes en los crímenes involuntarios de Edipo, y que su castigo excita mas bien indignacion que lástima; pero esta opinion se ve contradicha por la experiencia; porque todo lo que se ha imitado de Sófocles en el *Edipo*, aunque haya sido con poco acierto, ha logrado siempre éxito en nuestra nacion; al paso que se han reprobado todas las cosas extrañas á ese argumento que se han mezclado con él. Debe, pues, inferirse que hubiera convenido manejar el argumento de *Edipo* con toda la sencillez griega. ¿Y por qué no lo hemos hecho? Porque nuestros dramas, compuestos de cinco actos y sin el auxilio del coro, no pueden ser conducidos hasta el último acto sin socorros extraños al asunto; de donde proviene que los recargamos de episodios, hasta el punto de ahogarlos».

Mucha razon me parece que tenía Voltaire en lo que acaba de decir; pero los poetas modernos que han tanteado este argumento, sin exceptuar más que á uno, no estaban muy convencidos, á lo que se deja entender, de la exactitud de las anteriores reflexiones; y cual más cual ménos, todos ellos se han empeñado en seguir un rumbo enteramente distinto del que tan acertado les parecia en el teatro griego. ¿Mas de dónde ha nacido este empeño? Hé aquí la razon que lo ha motivado, dando lugar, en mi concepto, á muchos extravíos. Ante todas cosas se ha dado por supuesto que el argumento de *Edipo*, aunque ofrezca singulares bellezas, es muy reducido y escaso; capaz únicamente de completar un drama en el teatro griego, en que la suma sencillez era la prenda de más estima, y en que la pompa del espectáculo, la presencia continua del coro, el canto y la música, llenaban cumplidamente el vacío que pudiera dejar la accion, y hermoseaban una obra dramática por simple que fuese.

Nada de esto sucede en nuestro Teatro: peor dotados por la naturaleza, más adelantados en civilizacion, ó tal vez más corrompidos en el gusto, lo cierto es que á los modernos no les bastan las sencillas composiciones que encantaban á los griegos; y que para haber de cautivarles es necesario ofrecerles dramas más nutridos, planes más artificiosos, incidentes más varios. Y si á esto se añade la duracion acostumbrada de nuestras tragedias, la escasez de pom-

pa teatral, y la falta de parte lírica, se aumentará más y más el temor de que un argumento, abundante y rico en manos de Sófocles, aparezca ahora deslucido y pobre.

Hasta cierto punto este raciocinio parece bastante fundado, aunque en mi concepto se le ha dado más extension de la que se debiera, al aplicarle al asunto de que tratamos; mas como quiera que sea, se ha dicho, se ha repetido, y ha acabado por creerse comunmente que el argumento de *Edipo*, reducido á su propio caudal, no es bastante hoy dia para formar con él una tragedia.

Lo más extraño es que sin más que pasar de manos de los griegos á las de los latinos, ya parece que mermó ese argumento, como un licor que se vierte de un vaso en otro: no ha llegado hasta nosotros la tragedia de *Edipo* compuesta por Julio César, ni alguna otra de que hay noticia; pero al leer la de Séneca, se echa de ver desde luego que, habiendo dejado subsistentes los defectos que se imputan por lo comun á la de Sófocles, apénas se acertó á sacar de ella algun provecho. No echó mano, es cierto, de materiales extraños y de episodios inútiles, para completar su composicion, como lo han hecho casi todos los modernos; pero se le ve apurado para llevarla á cabo, moviendo á duras penas una accion flaca y desmayada. Dos actos llenó cada cual con una sola escena; y lo peor es que se echa ménos totalmente en la tragedia latina el artificio dramático que se admira en la griega, la exposicion magnífica, el nudo hábilmente enredado, y la solucion inimitable. Desde el acto tercero, recordando los antecedentes y sabiendo lo que ha dicho la Sombra de Layo, evocada por Tiresias, poca ó ninguna duda debe quedar á los espectadores de que Edipo es hijo y homicida de Layo; y cuando en el acto cuarto se aclara cumplidamente uno y otro secreto, no es fácil concebir como un poeta del talento de Séneca se apartó tan desacordadamente de las huellas de su modelo. En la tragedia latina averigua Edipo, por medio de un diálogo con Yocasta, que él fué quien mató á Layo; lo cual aumenta la inverosimilitud de no haberlo preguntado y sabido ántes; y verificado ese descubrimiento, que poquísimo efecto produce en el ánimo de uno y otro, retírase de la escena la Reina sin saberse el motivo ni objeto.

De donde provino tambien que Séneca omitiese una de las mayores bellezas del ejemplar griego: dispuso, como Sófocles, que Edipo conociese al cabo quienes eran sus padres por la declaracion

del mensajero de Corinto y por su careo con el pastor de Layo; pero habiendo alejado de la escena á Yocasta en punto tan importante, suprimió la bellísima inquietud de la Reina, y desaprovechó la impresion terrible que debe producir su retirada silenciosa, presagio de mayores desdichas.

Aclarado el fatal secreto al fin del acto cuarto, Séneca dedicó todo el quinto, así como Sófocles, á presentar las funestas resultas; ¡pero qué diferencia entre el modo con que lo hizo uno y otro! En la larga descripcion que hace un nuncio, en la tragedia latina, del castigo que se ha impuesto Edipo, se nota inverosimilitud en las circunstancias, afectacion en los discursos, sobrada prolijidad en los pormenores; mas nada de esto se advierte en la tragedia griega: todo en ella aparece natural, todo propio y sencillo.

Lo que merece notarse con especialidad en la de Séneca es el coro que se halla en la escena segunda del último acto; pues muestra hasta qué punto reinase á la sazon en Roma el dogma del fatalismo, sobre cuyo quicio rueda esta tragedia, y que tan conforme era á la doctrina de los estoicos; no parece sino que en la vejez y corrupcion de la sociedad, con una religion desacreditada como lo estaba ya la pagana, y bajo la tiranía de unos monstruos como los que afligian al imperio, no quedaba más arbitrio á los hombres que el de escudarse con esa filosofía áspera y dura.

El instinto delicado de que estaban dotados los griegos dió á conocer á Sófocles que despues de saber los vínculos que los unian, ni un solo momento debian presentarse juntos Edipo y Yocasta; así es que áun ántes de acabar de aclararse el terrible misterio, huye aquella de la escena, llamando á Edipo *desdichado*, por no saber qué nombre darle, y anunciándole que aquellas son las últimas palabras que le hablará en la vida. Lo contrario hizo Séneca: sacó á la escena despues de tiempo á Yocasta; le hizo dudar sobre el nombre que daria á Edipo, explanando malamente lo que tan bello era no diciéndolo, y forzó á aquél á que le ruegue con instancia que se aleje, pues no pueden ya permanecer en el mismo punto de la tierra, y hasta le duele escuchar su acento. ¿Qué imaginaria el poeta para terminar tan extraña situacion? El medio ménos acertado: Yocasta pide á su hijo que la mate, ya que mató á su padre; le arrebata luego la espada que ciñe (cosa contraria á los usos griegos), y despues de tenerla en la mano, duda si se herirá en el pecho ó en el cuello, y al fin resuelve traspasar con ella el seno

criminal que pudo contener juntamente á un hijo y á un esposo.

Nada hace ni dice Edipo para impedir esta muerte; y así es que el final de la tragedia parece frio y poco natural, á pesar de las bellezas esparcidas que en él se notan, no ménos que en lo restante de la obra; porque el carácter trágico de Séneca, más enérgico y vigoroso que tierno y patético, le hizo lucir en su composicion muchos rasgos varoniles y hermosos, capaces de honrar al mejor poeta; pero no le consintió, y mucho ménos con los achaques de declamacion y mal gusto, desplegar con maestría los sentimientos más delicados del corazon humano, como lo hizo tan hábilmente el trágico de Aténas.

Pasando ahora á hablar de los modernos, debe ocupar el primer lugar entre ellos el célebre Corneille, padre del Teatro de su nacion; al pisar ya los límites de la vejez, y estimulado mas bien por insinuacion ajena que por inspiracion propia, compuso su tragedia de *Edipo*, ménos conocida por su propio mérito que por el nombre de su autor. Pero ántes de examinar el camino que tomase Corneille, conviene oirle á él mismo explicar las razones que á ello le movieron: «No negaré (decia) que despues de haber elegido este asunto, confiado en que tendria á mi favor el voto de todos los sabios, que le consideran todavía como la obra maestra de la antigüedad, y que los pensamientos de Sófocles y de Séneca, que lo han tratado en sus respectivas lenguas, me facilitarian los medios de conseguir mi intento, temblé cuando lo consideré de cerca. Conocí que lo que habia pasado por maravilloso en tiempo de aquellos autores pudiera parecer horrible en el nuestro; que la elocuente y grave descripcion del modo con que aquel desventurado Príncipe se reventó los ojos, que ocupa todo el acto quinto de sus tragedias, lastimaria la delicadeza de nuestras damas, cuyo disgusto causaria fácilmente el de lo restante del auditorio; y que, en fin, no teniendo el amor parte alguna en esta tragedia, careceria del principal atractivo que está en posesion de captar el aplauso del público. Por cuyas consideraciones he cuidado de ocultar á la vista un espectáculo que tales peligros ofrecia, y he introducido el acertado episodio de Teseo y Dircea».

Vemos, pues, que Corneille temió presentar en la escena francesa el acto quinto de Sófocles ó el de Séneca, por parecerle demasiado terribles; y que para llenar ese hueco, y á fin de lisonjear el gusto del público, muy dado á amoríos, introdujo los de los

mencionados Príncipes. Pero por desgracia, no sólo aparecen importunos los galanteos en un asunto semejante, sino que prendado el poeta del episodio que habia imaginado, le dió tal extension é importancia, que hizo de él el argumento principal de su composicion, dejando el de *Edipo* arrumbado y casi del todo desatendido. Desde la primera escena, y en medio de los estragos de una peste, empiezan los requiebros de novela entre el príncipe de Aténas y la hija de Layo; sigue despues un enredo dramático más propio de la llaneza cómica que de la dignidad del coturno, pues que sólo se trata de un casamiento, intentado por una doncella resuelta y lenguaraz, contradicho por un padrastro poco amado, y favorecido á medias por una madre condescendiente; y este malaventurado casorio, con el cual se tropieza durante todo el drama, embaraza á cada paso su curso; y áun despues de saberse la fatal catástrofe, sólo quedan en la escena Teseo y Dircea, y aquel todavía queriendo decirle ternezas, en términos que la Princesa, que acaba de perder á su madre, tiene sobrada razon cuando dice á su novio: *Señor, ahora no es ocasion sino de llorar.*

Una vez llamada la atencion hácia ese episodio, que á pesar de ser extraño al asunto principal acaba por ocupar su puesto y casi desalojarle del todo, Corneille incurrió, á mi ver, en otro desacierto, cuando procuró que compartiesen ambos amantes el interes que debiera exclusivamente recaer en Edipo. Una respuesta ambigua de la Sombra de Layo da lugar á creer que pide para aplacarse la sangre de su hija Dircea; esta se resuelve á sacrificarse por la salud del pueblo, ó mas bien por orgullo; pero como no es un personaje que haya cautivado anteriormente el afecto de los espectadores, no puede excitar con su peligro viva impresion en ellos; y áun dado caso que la excitase, no sé si seria peor, pues distraeria del objeto principal del drama, que es, y debe ser, el riesgo y la suerte de Edipo.

Aun ménos acertado me parece todavía el que imaginase Corneille que Teseo finja ser hijo de Layo, intentando por este medio salvar á su amada y perecer por ella; ese fingimiento, de todo punto inverosímil, no produce el más mínimo efecto: ni Yocasta ni Dircea ni los espectadores pueden darle crédito; y el mismo Teseo sostiene tan mal su ficcion, que bien presto tiene que confesar paladinamente á la Princesa que es todo invencion suya.

No parece sino que Corneille se empeñó de propósito en llamar

la atencion hácia otras personas que no fuesen Edipo: casi tres actos se consumen sin que se excite ningun interes en su favor, sin que se columbre su peligro, sin que sea fácil adivinar siquiera que el asunto de la tragedia es el cumplimiento de su destino. Así es que, aludiendo á la escena cuarta del acto tercero, pudo decir con razon Voltaire: «En este punto es donde empieza el drama. El espectador se siente conmovido desde los primeros versos que pronuncia Edipo. Lo cual basta para poner de manifiesto cuán mal juez fuese d'Aubignac respecto del arte mismo de que dió reglas. Sostenia él que el argumento de *Edipo* no puede interesar; y cabalmente desde los primeros versos en que se toca este asunto, excita interes, á pesar de la frialdad de todo lo que le ha precedido».

En el acto cuarto es en el que sabe Edipo que él fué quien mató á Layo; pero esta situacion, tan trágica y tan bella, está echada á perder cuanto cabe. En aquel momento crítico, Teseo desafia á Edipo para el dia siguiente, como pudiera hacerlo, no un príncipe griego de los siglos heroicos, sino un paladin de los siglos medios; y cuando al final quedan solos Edipo y Yocasta, en vez de entregarse al ímpetu del sentimiento, en lugar de expresar con el lenguaje del corazon el contraste de afectos que tan naturales parecian, se entretienen uno y otro en disertar sobre su situacion recíproca, no sólo con la frialdad de la razon, sino hasta con los melindres del ingenio.

En el último acto se entera completamente Edipo de su horrenda suerte: ¡qué no deberá temerse de quien sabe al mismo tiempo que ha asesinado á su padre, y que se halla desposado con su madre misma! Pues en la tragedia de Corneille, despues de averiguarse tan fatal misterio, Edipo permanece tranquilo; razona á sangre fria con Dircea sobre su propio infortunio, y áun sobre los amores de la Princesa; y cuando sale despues Teseo, vuelve á aludir al importuno desafío, y hasta cuida de recomendar, para el caso en que muera en el duelo, el malhadado matrimonio. Estas dos escenas, inútiles y colocadas tan fuera de sazon, no sólo son causa de que parezca inverosímil el furor en que luego cae Edipo, hasta el punto de arrancarse los ojos con sus propias manos, sino que contribuyen por su parte á que todo el final de la tragedia sea lánguido y frio, en vez de excitar los sentimientos á que debiera dar lugar tan funesta catástrofe.

Corneille, que en el exámen crítico de sus obras habia mostrado

siempre su gran maestría, y muchas veces la más laudable imparcialidad, me parece poco ménos ciego que Edipo, al juzgar esta tragedia: «Las mudanzas de que acabo de hablar (decia) me han hecho perder la ventaja que esperaba sacar de no ser muchas veces sino mero traductor de los grandes ingenios que me han precedido. La distinta senda que he tomado me ha impedido encontrarme con ellos, y aprovecharme de su trabajo; pero en cambio he tenido la fortuna de hacer confesar que no ha salido de mis manos drama alguno en que luzca tanto arte como en este». Al oir expresarse así al autor de *Cinna*, de *Rodoguna*, y *Polieucto*, no puede uno ménos de *compadecer* (como lo hace Voltaire, hablando del mismo autor y de la propia obra) *la flaqueza del humano ingenio!*

Hasta qué punto merezca elogio el artificio de la mencionada tragedia, puede inferirse de cuanto acabamos de decir; pero no debo pasar en silencio que, á pesar de haber seguido otro rumbo, y de afirmar que por lo tanto no habia podido sacar fruto del trabajo de sus predecesores, se acercó, aunque no mucho, Corneille al ejemplar de Sófocles en várias escenas del acto quinto; y cabalmente estas escenas son quizá las mejores de la tragedia, y de ellas ha podido decir Voltaire con harto fundamento: «Estas escenas son mucho más interesantes que las demás, porque están únicamente tomadas del asunto. No se diserta en ellas, ni se hace alarde de razones y de rasgos de ingenio; todo en ellas es natural, si bien es cierto que faltan aquellos grandes movimientos de terror y lástima que debieran esperarse de tan horrorosa situacion...» «Digo que vuelvo á hallar el tono propio de la tragedia en esta escena de Iphicrates, en que nada se dice que no sea necesario al drama; en esa sencillez, tan lejana de la cansada disertacion; en ese artificio teatral y natural, que hace que nazcan sucesivamente unas de otras todas las desgracias de Edipo. Hé aquí la verdadera tragedia; lo demás no es sino ripio; ¿pero cómo se llenan cinco actos sin ripio?»

Al empezar á declinar Corneille, presentóse en la palestra un mancebo de pocos años, pero de mucho aliento; y cabalmente su primera composicion dramática fué una tragedia de *Edipo*. Tanto fué el éxito que obtuvo esta temprana composicion de Voltaire, que desterró desde luégo de la escena á la de un maestro tan acreditado, y áun hoy dia es la sola y única de esa clase que subsista

en el Teatro frances. Esta circunstancia da ya bastante indicio de que debe de encerrar en sí un mérito real, á prueba del trascurso del tiempo y de la veleidad del público; aunque estoy léjos de creer, como Rousseau, que *un frances de veinticuatro años haya sacado ventaja á un griego de ochenta*, aludiendo á Voltaire y á Sófocles, ó de poner en duda, como La Harpe, *cuál sea mejor de ambos* Edipos.

Para calificar el de Voltaire no será fuera de sazon manifestar el concepto que él mismo tenia de ese argumento: « Corneille conoció bien (dice en una de sus cartas á Mr. de Genonville) que la sencillez, ó por mejor decir, la sequedad de la tragedia de Sófocles no podia suministrar lo necesario para llenar la extension de nuestras obras dramáticas. No poco se engañan los que creen que todos los asuntos tratados en otro tiempo con éxito por Sófocles y por Eurípides, como *Edipo*, *Philoctetes*, *Electra*, *Ifigenia en Tauris*, son asuntos apropósito y fáciles de manejar; al contrario, son los más ingratos é impracticables; son argumentos para una ó dos escenas, á lo sumo, pero no para una tragedia ». Asentado este principio, derivábase de él, como consecuencia precisa, que era conveniente, ó mas bien necesario, buscar el medio de revestir lo mejor que se pudiese un asunto tan pobre, para no dejarle, por decirlo así, en la desnudez en que nació; y esto fué lo que intentó Voltaire, imaginando el episodio de Philoctetes, antiguo amante de Yocasta, y que viene en su busca á Tébas, ignorando, contra toda verosimilitud, cuanto en ella ha pasado desde su ausencia. Lo que cuesta trabajo concebir es cómo Voltaire, que en la misma carta, escrita poco despues de representarse su *Edipo*, critica con severidad el episodio de Teseo en la tragedia de Corneille, *el cual habia sido reprobado por voto general*, incurriese precisamente en el mismo defecto, trayendo fuera de propósito un personaje extraño, mezclando amores intempestivos en el asunto que ménos los consentia, y entorpeciendo con un incidente inconexo y mezquino el curso de la accion principal. Desde la primera escena ya se presenta Philoctetes para contribuir, de un modo poco natural, á la exposicion del argumento; y como si fuese ya anuncio de que ese personaje advenedizo no pertenece á la accion, dicha primera escena está totalmente desgajada del drama, el cual no principia en realidad hasta la siguiente. En esta y en la tercera es en las que da la accion dramática dos pasos; pues, no sólo se

sabe que los Dioses exigen para aplacarse que se castigue al asesino de Layo, sino que vive todavía un testigo de su muerte, que podrá declarar acerca de ella, para lo cual manda llamarle Edipo.

Así concluye el acto primero, y la accion, bien enderezada ya hácia su blanco, parecia dispuesta á proseguir su carrera, cuando se interpone otra vez Philoctetes, y la detiene inútilmente durante todo el acto segundo. Sin apoyo ni fundamento verosímil, el pueblo le acusa de la muerte de Layo; Yocasta no lo cree; Edipo tampoco puede persuadirse de que sea cierto, pero le manda permanecer en Tébas hasta que se averigüe la verdad; y al ordenar al fin que vayan á activar la llegada de Phórbas, se recuerda naturalmente á los espectadores que todo ese acto, mal allegado y postizo, no está colocado allí sino para ocupar espacio y dar tiempo.

La mitad del acto tercero es tambien como un miembro muerto: háblase durante tres escenas del peligro de Philoctetes; pero como este personaje, más esforzado y vanaglorioso que interesante, no ha ganado mucha cabida en el corazon de los espectadores, no puede conmoverle vivamente; y así es que permanecen tranquilos hasta la escena cuarta, en que, volviéndose á entrar en el terreno propio, se trata efectivamente de la accion principal. Ya entónces anuncia el sacerdote á Edipo que él es quien mató á Layo, le presagia su castigo, le predice el horror de su suerte, aunque ocultándole una parte bajo un velo misterioso; y esta escena bellísima, labrada sobre el cimiento de una de Sófocles, excita ya en sumo grado los sentimientos propios de la tragedia. Las dudas, los temores, la inquietud y zozobra de un porvenir terrible, todo se fija de allí adelante en Edipo; y Philoctetes, sin tener ya ni espacio siquiera en que caber, se retira al fin de dicho acto, despidiéndose con una declamacion importuna, y para no volver á aparecer más en toda la tragedia; semejante á los andamios, que sólo se emplean para levantar un edificio, y que despues se quitan de en medio como inútiles para que no impidan la vista.

Un episodio que entorpece y afea la mitad de la tragedia, debió excitar desde luego la crítica más justa; pero Voltaire, con los humos de la mocedad y el desvanecimiento del triunfo, se empeñó malamente en su defensa: «En cuanto al recuerdo de amor entre Philoctetes y Yocasta (decia el autor en otra carta, escrita por la misma época), me atrevo á decir que es un defecto necesario. El argumento no me suministraba de suyo con qué llenar los tres

primeros actos; apénas si tenia materiales para los dos últimos. Los que entienden de Teatro, es decir, los que conocen las dificultades, así como los defectos, de una composicion, convendrán en lo que digo. Es preciso animar siempre con pasiones á los principales personajes; ¡y cuán insípido no hubiera sido el papel que representase Yocasta, si no hubiese mostrado á lo ménos la memoria de un amor legítimo, y si no hubiese temido por la vida de un hombre á quien tuvo amor en otro tiempo! »

No creo fácil alegar razones ménos valederas para defender una mala causa; si el argumento aparecia tan escaso y no era dable extenderle y distribuirle con economía, valiera más componer una tragedia de tres actos que añadirle algunos inútiles; mas, áun dado por supuesto que fuese indispensable un episodio, ¿se infiere por ventura que el de Philoctetes fuese *necesario?* El mérito hubiera consistido en hallar uno propio, fácil de embutir en la accion, y labrado del mismo material; y cabalmente el de Philoctetes presenta todas las cualidades opuestas: apegado desde el principio á duras penas, despréndese luego por sí mismo; y parece tan fuera de lugar y sazon, como que (segun la frase misma de Voltaire en sus *Comentarios*) *no cabe cosa mas ridícula que hablar de amores en la tragedia de* Edipo. Mas es de advertir que los amores de Teseo con Dircea, de que se valió Corneille, son en sí mismos ménos ridículos que los que empleó Voltaire en su tragedia: « Es extraño (decia él mismo, criticando su obra) que Philoctetes ame todavia á Yocasta, despues de tan larga ausencia; asemejándose no poco á los caballeros andantes, cuya profesion exigia que permaneciesen siempre fieles á sus queridas. Pero no puedo estar de acuerdo con los que opinan que Yocasta tenia ya demasiada edad para despertar aún pasiones; pudo casarse tan jóven, se repite tantas veces en la tragedia que Edipo está en la flor de la juventud, que sin apurar mucho el tiempo, es fácil echar de ver que ella no tiene más de treinta y cinco años, y harto desgraciadas serian las mujeres si á esa edad no pudiesen ya inspirar tales sentimientos. » Será cierto cuanto quiera Voltaire; y yo por lo ménos no me mostraré tan poco cortés y galan que me ponga á disputar con él sobre un punto tan delicado; sólo me atreveré á decir, que con respecto á Yocasta sucede lo mismo que con todas las mujeres: que es ya señal malísima tener que ajustar regateando las cuentas de edad. El público sabe que Yocasta lleva ya dos

maridos; aunque Voltaire suponga que sólo hace dos años que se casó con Edipo, en la misma tragedia se expresa que éste tiene hijos, habidos de su propia madre; y por mas esfuerzos que haga el poeta, siempre resultará que es una abuela respetable la que se presenta en las tablas á lucir amores de novela.

La razon que para ello alega Voltaire, y que ya queda indicada, no es de modo alguno admisible; es cierto que todos los personajes principales de un drama deben mostrarse animados de pasiones; pero de pasiones que aparezcan naturales y oportunas; y cierto que, sin acudir al recuerdo de una pasion extraña al asunto, bien pudiera Yocasta mostrarse conmovida por varios y vivos sentimientos; era reina, y veia á su pueblo en trance de perecer; viuda de Layo, le habia perdido asesinado; esposa de Edipo, le veia en el colmo de la afliccion, y habiendo sido madre en ambos matrimonios, habia cometido un gran crímen, exponiendo para que pereciese á uno de sus hijos, y tenia á los otros amenazados del peligro comun. Estos sentimientos, tan propios y tan nobles, eran los que debieran animarla; pero Voltaire, á fin de hallar cabida para el episodio de Philoctetes, cegó de propósito las fuentes naturales de que debieran aquellos nacer. Apénas si alguna vez en su tragedia se hace leve mencion de los hijos de Edipo, cuya suerte debia excitar tanta lástima; y lo peor es que para dar el poeta más realce á la antigua pasion de la Reina, ha tenido que deslucir su carácter. El mejor medio de que despertase vivo interes era, si no me equivoco, presentarla como esposa muy tierna, para unir más y más su suerte con la de Edipo; pero Voltaire tuvo que suponerla desapasionada y tibia, hasta el punto de decir ella á su confidente (especie de personas pegadizas, de que hay no ménos de tres en la tragedia) que no sentia sino *amistad* por Edipo; que *sometida dos veces al rigor de su mala suerte, habia mudado de esclavitud, ó mas bien de suplicio;* y que *se habia visto privada para siempre del único hombre que hubiese ganado su corazon*. La que así se expresa ¿no hace cuanto puede para que los espectadores se persuadan de que ha de tomar escasa parte en los riesgos y desgracias de su esposo?

Para concluir de una vez con este episodio, nada será mejor que copiar el juicio del mismo Voltaire, al escribir algunos años despues sus *Comentarios*: «Cuando en 1718 (decia aludiendo á su propia obra) se trató de representar el único *Edipo* que haya sub-

sistido en el Teatro, los cómicos exigieron algunas escenas en que no se dejase en olvido al amor; y el autor echó á perder y envileció un argumento tan bello con el frio recuerdo de unos amores insípidos entre Philoctetes y Yocasta».

Así que su tragedia se desembaraza de esa incómoda compañía, campea libremente y despliega muchas bellezas; la primera escena del acto cuarto, imitada y perfeccionada de una de Sófocles, es sumamente hermosa; en ella se comunican mutuamente Edipo y Yocasta sus fatales secretos; y despues, hasta la conclusion del acto, prosigue naturalmente su curso la accion dramática, pues se descubre que el homicida de Layo es el mismo Edipo; resuelve éste abandonar á Tébas, y hasta se anuncia al final que acaba de llegar un mensajero de Corinto. Sólo me atreveria á indicar, como digna de censura, la escena tercera; porque, no sólo adolece alguna vez de frialdad y declamacion, sino que estriba toda ella en falso; Edipo, armado impropiamente de una espada, la saca y se la presenta á Yocasta, pidiéndole que le mate y vengue á su esposo; lo cual me parece más bien imitado de un drama vulgar que copiado de la naturaleza.

En el último acto sabe Edipo que ha muerto el rey de Corinto, que éste no era su padre, y sí Layo, en cuyas interesantes escenas, en que Voltaire siguió á Sófocles como principal guia, no sólo es de admirar el fácil curso de la accion, sino otros muchos primores del arte. Algunos rasgos bellos tomó tambien Voltaire de Séneca; pero, en mi concepto, anduvo poco atinado en imitarle en una parte del desenlace, cual es el suponerse que Edipo estuviese armado de su espada cuando se sacó los ojos, y el matarse Yocasta en el teatro. Por lo demas, es justo decir que la catástrofe es más verosímil, más rápida y teatral en la tragedia francesa que no en la latina; y que, en general, los dos últimos actos del drama de Voltaire, que versan única y exclusivamente sobre el argumento de *Edipo*, son los que han granjeado tan favorable acogida á esa composicion, y los que la mantienen siempre con crédito y aplauso.

Otro escritor frances, no de tanta fama como los anteriores, y dotado de más ingenio que genio, compuso tambien una tragedia de *Edipo*, procurando evitar en ella los defectos que deslucen las de Corneille y de Voltaire; pero rara vez se habrá visto mejor que en esta ocasion cuán arriesgado sea huir sin prudencia de un es-

cuello, á riesgo de ir á dar en otros mayores. Mr. de La Motte habia conocido, con su propio discernimiento y por el voto del público, que el vicio capital de las dos composiciones de que hemos hablado últimamente consistia en los episodios extraños, que dividen el interes, cuando debiéra este cifrarse únicamente en Edipo; y preocupado de esta sola idea, creyó tener asegurado su buen éxito si conseguia mantener esa *unidad de interes*, que es en realidad la más importante en una composicion dramática ; veamos lo que al efecto hizo, y cuales fueron las resultas. Sabia muy bien ese autor que lo que debia excitar la inquietud de los espectadores era el peligro de Edipo, y que miéntras ántes principie á desarrollarse la accion de una tragedia, más pronto cautiva la atencion; pero olvidó, á lo que parece, que en materias de literatura, así como en otras de mayor trascendencia, nada hay tan peligroso como principios y máximas generales, si falta el tino y mesura al haber de hacer su aplicacion. Desde la primera escena, al abrir los labios Edipo, ya ordena á uno de sus súbditos que vaya al templo y diga al sacerdote que lo prepare todo para el sacrificio, pues está determinado á inmolarse por la salud del pueblo. Como los espectadores no saben todavía quien sea ese personaje, ni tienen el menor antecedente de cosa alguna, claro está que han de oir con extrañeza tan violenta resolucion, y que no pueden tomar la más mínima parte en la desgracia de un hombre á quien acaban de ver en aquel instante por primera vez, debiendo todavia resfriarse más su ánimo al enterarse del leve motivo que alega Edipo para resolverse á un sacrificio tan costoso, pues sólo dice que se le ha aparecido aquella noche Apolo y que se lo ha prescrito.

Así es que desde luego conciben los espectadores que aquel peligro no es real, ni el que verdaderamente amenaza á Edipo, por mas que en la escena siguiente, y despues de la inútil oposicion de Yocasta, parezca ya la cosa tan adelantada, que la Reina manda que vengan sus hijos para que se despida de ellos su padre.

La tranquilidad del público era bien fundada: ántes de concluirse el acto, ya aparece disipado el riesgo de Edipo, y recae sobre otra persona; ¿cuál escogeria el poeta... Él propio va á decírnoslo: «Como la unidad de interes en *Edipo* consiste en el desarrollo de las circunstancias que sirven á aclarar su suerte; y como este desarrollo no bastaria por sí solo para llenar cinco actos, le han aña-

dido episodios de política ó de amor, que suspenden la impresion principal, y forman, por decirlo así, dos dramas en vez de uno. Pero estos episodios, y sobre todo, un episodio de amor, se avienen tan mal con el argumento de *Edipo*, y salta á la vista de tal suerte lo fuera de sazon que se mezcla esa pasion con el horror de que deben estar poseidos continuamente los personajes, que es cosa de admirar cómo han osado presentar algunos autores un contraste tan poco acertado. En medio de mis esfuerzos para remediar esta falta, presentáronse á mi imaginacion los dos hijos de Edipo; he creido que Eteocles y Polinices eran las únicas personas que pudieran enlazarse íntimamente con el interes de Edipo; y que haciendo que el peligro amenazase algun tiempo á los hijos, no haria en realidad sino extender la desgracia del padre, y aumentar su insufrible peso».

Este raciocinio parece á primera vista exacto; y sin embargo, dió lugar á un error gravísimo: tan cierto es que en las artes de imaginacion no es cierto todo lo que puede demostrarse, y que en ellas el mayor saber no suple la falta de genio. Este habia inspirado á Sófocles que presentase en el teatro, al final del drama, á las hijas de Edipo: su tierna edad, su sexo débil, su inocencia y desamparo debian traspasar de ternura el ánimo de los espectadores, al ver á un padre, ciego y proscrito, despedirse de ellas para siempre. La Motte, en lugar de las hijas presentó á los hijos, y esto bastó para producir un efecto contrario. Con sólo oir los nombres de Eteocles y Polinices, ya se despiertan sentimientos de horror, porque es muy sabida la historia de esos príncipes, ingratos para con su padre, vengativos y fratricidas. El mismo Edipo alude, desde el principio de la tragedia, al odio que mútuamente se tenian; y cuando se cree que los Dioses piden la sangre de uno de los dos, disputan entre sí (durante el acto segundo) cuál sea la víctima designada, no para sacrificarse al amor fraternal, sino por rivalidad y ánsia de preferencia. ¿Cómo pudo imaginar La Motte que personas semejantes despertasen interes en los espectadores? Mas bien deben éstos desear que la voluntad de los Dioses se cumpla cuanto ántes, y que se vea libre la tierra de uno de esos monstruos.

En el acto tercero sabe Yocasta que Layo no habia muerto, como se creia hasta entónces, despedazado por un leon, sino á manos de un guerrero de pocos años, en los confines de Corinto y de Tébas; y al referir estas circunstancias á Edipo, manifiesta éste lo que le sucedió en el mismo sitio, y queda convencido, en una escena lán-

guida y fria, de haber sido efectivamente él quien dió muerte á Layo.

Es de advertir que La Motte no se aprovechó en la parte más mínima de la trama admirable de Sófocles, y que siquiera echó de ver cuánto rebajaba y deslucia con sus mudanzas al personaje de Edipo. Éste, en la tragedia griega, se ha criado como hijo del rey de Corinto, é interesa más vivamente, porque habiendo abandonado tan próspera suerte por huir de los crímenes que le habia predicho el oráculo, va á caer precisamente en ellos; pero en la tragedia de La Motte se cree Edipo hijo de un humilde pastor, ha dejado la casa paterna por sólo el ánsia de correr aventuras, y como la casualidad más rara ha podido únicamente elevarle á un trono, aparece menor su caida.

En el acto cuarto descubre Edipo, con la llegada del pastor, que no es este su verdadero padre, sino que le recibió de manos de otra persona; y cuando deberia aquel Príncipe desplegar de lleno su carácter, que es la impaciente curiosidad de averiguar su orígen, nada practica para indagar las circunstancias de hecho tan importante; y ántes bien, deseando el poeta alejarle á cualquier costa, recurre á una extraña conmocion popular, á fin de que Yocasta quede sola con el pastor.

Se ve, pues, que al llegar el punto crítico de la tragedia, al descubrirse que Layo era nada ménos que padre de Edipo, ni áun siquiera se halla en la escena este personaje principal, y Yocasta es la que desata el nudo dramático. ¡Cuánta mayor maestría desplegó en este punto Sófocles! En su tragedia acontece todo lo contrario: Edipo es el que, á fuerza de instancias, y á pesar de los consejos de Yocasta, averigua el secreto fatal que le hace el más infeliz de los hombres; y apénas sabe su destino, se retira horrorizado, dejando escapar de sus labios estas tremendas palabras: *¡Oh sol, por la postrera vez te veo!* Mas en la tragedia de La Motte, Yocasta apura hasta las heces de la desgracia, sin retirarse silenciosa, como en el drama griego, para librarse con la muerte de tan horrenda situacion; ántes bien encarga prudentemente al pastor que, pues es el único que sabe aquel secreto, conviene que lo calle.

Rehusa luego Yocasta, al principio del acto quinto, revelarlo á Edipo; le deja solo é inquieto, y despues sabe éste, de boca de uno de sus hijos, que Yocasta se ha dado muerte con un puñal, y que le ha enviado, al espirar, un billete, en que le aclara el terrible mis-

terio. Edipo se entera de él, y se mata; quedando al fin en la escena Eteocles y Polinices.

No creo posible disponer peor la catástrofe de esta tragedia: el fatal golpe de la suerte, que debia herir, cual un rayo, la cabeza de Edipo, llega á él como de rechazo y á manera de una bala fria; así es que no produce en el ánimo de los espectadores los sentimientos que parecian tan naturales, ni causa sorpresa, ni terror, ni lástima.

Débese notar tambien que cuando se toma de la historia ó de la tradicion algun argumento muy conocido, cabe la libertad de variar á placer las circunstancias accidentales, para acomodarlas al drama; pero debe procurarse dejar intacto el fondo del asunto, para ganar así más fácilmente crédito con los espectadores, en vez de contrarestar el concepto que de antemano hubiesen formado. Léjos de hacerlo así, La Motte desfiguró el hecho principal; no dió á Edipo el carácter que le atribuye la comun opinion, y no temió contradecir una cosa tan sabida como es que ese desdichado Monarca se sacó los ojos, condenándole la suerte á arrastrar léjos de su patria el peso de la vida. Sin duda creyó el poeta frances que con las mudanzas que hacia mejoraba su composicion; pero lo que logró únicamente fué verla morir á los pocos dias, como un engendro mal nacido, mereciendo que Voltaire hable de ella con el desenfado y donaire que tan naturales le eran: «Muchos medios hay (decia de paso en sus *Comentarios* á las obras de Corneille) de llegar á lo frio y á lo insípido: La Motte, uno de los mejores ingenios que hoy poseamos, ha llegado á ese término por otro camino, por una versificacion desmadejada, por la aparicion en la escena de dos hijos grandazos de Edipo, y por la falta total de terror y conmiseracion».

Si apartando la vista del Teatro frances, la volvemos al de otras naciones, poco parece que deberá prometernos el de Inglaterra respecto del punto de que se trata; porque su índole peculiar, inclinada hasta el extremo á la originalidad é independencia, ha debido alejarle de presentar desenterrado, al cabo de tantos siglos, un argumento como el de *Edipo*, con sobrada reputacion de seco y descarnado.

La primera tragedia con ese título que ofrece la literatura inglesa es la que dió á luz Alejandro Heville en 1581; pero no se compuso para representarse, ni era más que una traduccion de la de Séneca, cosa que debe parecer muy natural en una época de erudicion, en que el saber mismo no estaba exento de pedantería, y en que hasta

la Reina no se desdeñaba de traducir otra tragedia del poeta latino. Mas cabalmente por ese tiempo, ó muy poco despues, empezó á florecer el genio extraordinario, destinado á dar impulso y norma al Teatro de su nacion; y el gusto que desde entónces se apoderó de la escena inglesa ha sido poco favorable á asuntos tomados del Teatro griego, sencillos en demasía, y que no consienten soltar el libre vuelo á la imaginacion.

Así es que por espacio de casi un siglo no hallamos ninguna otra composicion sobre el argumento de *Edipo*, y tenemos que llegar hasta el reinado de Cárlos II para encontrar una original, representada en el teatro de Lóndres, y compuesta por dos poetas de mérito, como lo fueron Dryden y Lee.

Por extraño que parezca, es justo decir que de cuantos dramáticos modernos han manejado el argumento de *Edipo*, tal vez ninguno haya estado poseido de tanto entusiasmo como esos autores respecto de la composicion de Sófocles: no sólo repiten que es la tragedia más perfecta que nos haya dejado la antigüedad, sino que el poeta griego *es admirable en todo el curso de su obra, y que, por lo tanto, han procurado seguirle lo más de cerca que les ha sido posible;* sintiendo que la distancia que media entre el Teatro antiguo y el moderno no les haya consentido seguir un rumbo que les parecia, aunque apénas se atreven á decirlo, *el más natural y el mejor*. Debe ser, pues, extremadamente curioso contemplar á un poeta como Dryden, prendado de una obra tan sublime y sencilla, ya esforzándose por imitarla, y ya alejado de su intento por el gusto dramático de su nacion, por el peculiar de su época, y por su propio ingenio, fogoso y lozano, aficionado á correrías y escarceos.

Conocieron desde luego los mencionados dramáticos que la falta capital del *Edipo* de Corneille (único que hasta entónces hubiese salido á luz) consistia en el episodio de Teseo y Dircea; pero, por seguir la corriente de la costumbre, que exigia que hubiese en las composiciones dramáticas *una segunda trama, en que interviniesen personas subalternas, dependientes de las principales*, entretejieron tambien un episodio, y por desgracia de amores, y tan inoportuno y desacertado, que no cabe más. Una hija de Layo, que en la tragedia inglesa se llama Eurídice, es solicitada con más instancia que decoro por Creon, hermano de la Reina, en tanto que ella ama tiernamente á Adrasto, príncipe de Argos; ofreciéndose desde luego á la vista un cuadro, muy comun en el Teatro español, de una dama

requerida de amores por dos galanes, uno favorecido y otro desdeñado. Dryden critica con razon á Corneille porque presentó en su drama á un héroe como Teseo, tan famoso, que anubla al mismo Edipo; y por huir de este defecto, introduce á su príncipe de Argos, á quien tiene que traer cautivo, es decir, por los cabellos, para que pueda hallarse en Tébas, sin dejarle hacer en todo el drama sino el papel más insulso y frio; y á fin de que forme contraste con su rival, ha reunido todas las plagas y defectos del mundo sobre el personaje de Creon. No parece sino que Dryden no podia apartar de su mente, al bosquejarle, al *Ricardo III* de Shakspeare; y haciendo al príncipe griego corcovado y deforme, le atribuyó un alma parecida á su cuerpo, la más pérfida y cruel. Ya conspira torpemente para usurpar el trono; ya se vale, para lograr sus fines, del fingimiento y del perjurio; ora calumnia á la inocencia, ora se muestra insolente y provocativo; y un personaje tan bajo y odioso, interpuesto entre los demás, como una culebra que se enreda á los piés, no sirve sino para entorpecer el curso de la accion principal.

En el acto primero, despues de una escena de enamoramiento, ó por mejor decir, de villanos denuestos entre Eurídice y Creon, y despues de una insurreccion popular, tan intempestiva como inútil, preséntase Edipo, vencedor del príncipe de Argos, á quien trae cautivo; dale al punto libertad y le envia á requebrar á Eurídice; y en este punto, entrando el pueblo precedido de sacerdotes, siguen unas escenas parecidas á las primeras de la tragedia griega, en que Edipo habla con el pueblo sobre la causa de sus males, y le anuncia que ha enviado á Délfos á consultar al oráculo. Llega, en efecto, el mensajero, dice que los Dioses exigen que se castigue el asesinato de Layo. Edipo se prepara á descubrir el culpable, y pronuncia contra él las más terribles imprecaciones; imprecaciones que Yocasta acepta para sí y para los suyos, saliendo desapercibida en aquel instante, y creyendo que Edipo está dirigiendo sus votos al cielo, idea verdaderamente trágica y digna del poeta.

Al principio del acto segundo, por llenar espacio y para lisonjear el gusto del público, ha colocado Dryden una escena que puede llamarse de *fantasmagoría*, en que aparecen prodigios y fenómenos terribles en el cielo, y hasta las cabezas de Edipo y de Yocasta, con sus nombres en letras de oro en medio de las nubes. Despues sale el adivino Tiresias, anciano, ciego y venerable, y que es quizá la figura más grande y bella de cuantas ofrece Dryden en su cuadro; habiendo

probado cumplidamente, en mi dictámen á lo ménos, que ese personaje de la tragedia griega pudiera presentarse con el mayor éxito en el Teatro moderno, como no ha temido hacerlo Schiller, presentando á otro semejante en una de sus más célebres composiciones.

Edipo ordena al adivino que descubra quién fué el homicida de Layo; Tiresias empieza á sentirse inspirado; su hija canta un breve himno á Apolo, y en seguida declara Tiresias que *el culpable vive y es poderoso*, y que *era de la sangre de Layo quien le quitó la vida*; de cuyas palabras equívocas se vale el poeta para dar lugar á un incidente, cual es que se sospeche (no sé si con bastante fundamento, no apoyándose sino en el dicho inverosímil del resentido Creon) que Eurídice haya podido quitar la vida á su padre, y que despues Adrasto, como el Teseo de Corneille y como todo amante de comedia, haga vanos esfuerzos por morir en lugar de su querida. Mas el adivino intercede hasta cierto punto en favor de ambos; y como se dispone á invocar á los Dioses infernales para que aclaren el terrible misterio, suspéndese hasta entónces el decidir sobre la suerte de los Príncipes, y en el ínterin Edipo y Yocasta se retiran para ir á acostarse.

El acto tercero principia con dos escenas del todo superfluas; una entre Creon y Eurídice, y otra con ambos y Adrasto, en que, provocado éste por su indigno rival, sacan ambos Príncipes la espada y empiezan á reñir, mas á tiempo que, saliendo uno de la córte del Rey, acompañado de una guardia, los aparta, como pudiera una ronda á dos caballeros, y les encarga que no profanen aquel lugar tremendo, que es un bosque consagrado á las Furias, en el cual va Tiresias á celebrar un acto religioso. Es de advertir que Dryden y su compañero habian hablado con esta severidad del *Edipo* latino: «Por otra parte, Séneca, como si la naturaleza fuese una cosa de que ningun caso debiera hacerse en un drama, sólo anduvo á caza de expresiones pomposas, de sentencias agudas y de máximas filosóficas, más propias de un estudio que de un teatro..... y de ese autor no hemos tomado ninguna idea, sino la de presentar á vista de los espectadores la evocacion de la sombra de Layo, que el poeta latino puso en narrativa».

Este es el espectáculo que se presenta ahora: Tiresias, acompañado de un coro de sacerdotes, celebra los terribles ritos, y despues, al resplandor de los relámpagos, van pasando las sombras entre los árboles, hasta que al fin aparece la de Layo en el mismo carro en que fué asesinado. El poeta ha imaginado con mucho tino que se

sienta sonrojado y rehuse aclarar el fatal secreto; mas al cabo rompe el silencio, y concluye con estas enérgicas palabras, capaces de infundir gran terror en el ánimo: «¿Preguntas quién me asesinó?... fué Edipo. ¿Quién mancha mi lecho con incesto?... Edipo. ¿Quién os atrae la maldicion del cielo?... Edipo.—¡Mas allí viene el parricida!... ¡No puedo sufrir su presencia; mis heridas se resienten al verle; su aliento homicida emponzoña mi sustancia aérea!... Léjos de aquí, desterradle, arrojadle fuera; las plagas que consigo lleva marchitarán vuestros campos, y señalarán su camino con la devastacion... Echadle de Tébas, de mi trono, de mi lecho: vedadle la tierra; yo le vedaré el cielo».

Apénas desaparece la Sombra se presenta Edipo; pregunta con instancia lo que ha manifestado Layo; niégase el adivino á decírselo, y se desarrolla una escena muy parecida á la de Sófocles. Tambien, siguiendo sus huellas, ha imaginado el poeta inglés, áunque con escasa verosimilitud, que Edipo sospeche que el adivino ha sido sobornado por Adrasto; y alejándose al fin todos, quédase el Monarca solo con Yocasta.

Desde este punto hasta el final del acto, la tragedia inglesa no es más que una imitacion de la griega: la Reina, para desacreditar los oráculos, manifiesta lo que uno de ellos habia predicho respecto de su hijo, y cuán diversa habia sido la muerte de Layo. Esta relacion, destinada á tranquilizar á Edipo, excita hasta lo sumo su inquietud; recuerda las circunstancias del fatal encuentro que habia tenido en el propio sitio y por la misma época; confia á su esposa lo que le habia vaticinado el oráculo de Délfos; mas ya que, segun se creia, Layo habia muerto á mano de unos cuantos, esta circunstancia le hace suspender el juicio, y desea que el único testigo de aquel hecho, puesto que áun vive, venga á sacarle de tan cruel incertidumbre.

En el acto cuarto sábese que ha llegado éste, y que se niega á referir el hecho, temiendo disgustar al Rey; y cuando los espectadores deben estar más ansiosos de saber las resultas de situacion tan interesante, vuelve á estallar otra insurreccion, tan inútil como la primera, en que el pueblo se presenta á Edipo, pidiendo su expulsion del reino; él reprende su atrevimiento, los confunde, y manda castigar á algunos, con la singular advertencia de que á uno, por ser noble, se le corte la cabeza, y á otros, de la vil turba, se les imponga la pena ordinaria de horca. Mas Tiresias alcanza el perdon

de los culpados, y Edipo determina que se espere la declaracion de Phórbas, para ver si el adivino ha dicho la verdad, ó si merece la muerte por haberse prestado á la calumnia.

A cuya sazon llega un mensajero de Corinto con la nueva de haber muerto aquel rey; y en este punto se echa de ver lo que daña la falta de templanza, tan necesaria en las obras de ingenio como en los afectos del ánimo. Sófocles se habia contentado con que Edipo reciba con cierta frialdad la noticia de la muerte de Polibo, trasluciéndose apénas en sus expresiones que se le habia quitado un peso del corazon, al ver que su padre no habia perecido á sus manos, como habia predicho el oráculo, sino de muerte natural; pero Dryden sacó á plaza y exageró tanto ese sentimiento, que Edipo aparece desnaturalizado y odioso. Ni ¿quién podrá tolerar sin indignacion que un hijo se complazca de la muerte de su creido padre, y que lleve la impudencia hasta el punto de desear que se enciendan hogueras en la ciudad, como muestra de regocijo, aludiendo al fin á cánticos de albricias?...

Edipo empieza entónces á burlarse de los oráculos; mas, con todo, anuncia su resolucion de no volver á Corinto por temor del incesto; y para disipar este recelo, dícele el mensajero que no era hijo de Polibo, y le cuenta cómo se lo entregaron en el monte Citeron. Yocasta, columbrando ya la verdad, hace vanos esfuerzos para que Edipo no apure el fatal misterio; pero el Rey se obstina en saberlo, y hace venir á Phórbas para que de una vez lo aclare. Ya se deja ver que en toda esta parte del drama de Dryden se sigue como pauta el de Sófocles, descubriéndose por el mismo medio que Edipo es hijo de Layo y de Yocasta; únicamente el poeta inglés ha querido poner más en claro, con una respuesta de Phórbas, que Edipo habia sido realmente homicida de su padre. Descubierto uno y otro secreto, no se retira aquel infeliz, como en la tragedia griega, dejando temer las mayores desdichas de una desesperacion reconcentrada. Tal vez este final del acto hubo de parecer deslucido á Dryden, y afeó una situacion tan trágica y hermosa, haciendo que Edipo saque la espada y quiera traspasarse el pecho; y que, impidiéndoselo Adrasto, se desahogue en una declamacion afectada y fria.

El misterioso enigma aparece aclarado en una y otra tragedia, ántes de principiar el quinto acto: veamos lo que hizo Dryden para llenarle; porque de cierto no se avendria tampoco á reducirse, como

Sófocles, á narrar la catástrofe de Yocasta y de Edipo, y á expresar los sentimientos que debian nacer naturalmente de situacion tan horrorosa. Mas en el drama inglés preséntase desde luego Creon, que ha usurpado el trono, y que desea desposarse con Eurídice ó matarla, y vengarse de Adrasto; sábese en el ínterin que Edipo se ha sacado los ojos; pero los dos competidores sólo tratan de disputar entre sí la anhelada prenda; y llegando á decidir la contienda por la via de las armas, dejan en medio del tumulto despejada la escena para que la ocupe Edipo, y poco despues Yocasta.

Dryden reunió malamente en este lugar, como lo habia hecho Séneca, á la madre y al hijo; pero áun cometió otro desacierto mayor, contrario á la sana moral, á la verosimilitud y al decoro dramático: el horror de Edipo, que pide á Yocasta que se aleje de su vista, se disipa en breve; y con sólo decirle ésta que *el hado únicamente los ha hecho criminales, pero que él es todavía su esposo,* Edipo se conforma buenamente y se muestra dispuesto á que su madre duerma en sus brazos. Por fortuna la sombra de Layo sale á buen tiempo del centro de la tierra, para impedir semejante escándalo; y como el caso no era para ménos, pierde el juicio Yocasta, y se retira de la escena apellidando á su primer esposo.

Se conoce que al final no sabia el poeta cómo deshacerse de tantos personajes para concluir su tragedia, y echó mano de cualesquiera medios, por inverosímiles y absurdos que fuesen. Creon sale amenazando con un puñal á Eurídice, y exige de Adrasto que renuncie á su victoria, que se quede solo y arroje hasta la espada, so pena de ver morir á su querida; y al concluirse esta escena, más propia de un melodrama ridículo que de una tragedia grave, Creon da de puñaladas á Eurídice, su amante mata á Creon, y los soldados de éste vengan su muerte con la del príncipe de Argos.

Como estos tres personajes no han servido de mucha utilidad para el curso del drama, ni han excitado en favor suyo el más mínimo interes, su pérdida no puede ser muy sentida, y los espectadores sólo han de anhelar saber lo que haya sido de Edipo y de su desventurada madre. Esta, en el arrebato de su furor, ha ahorcado á sus dos hijas y matado á sus hijos; y el poeta no ha temido lastimar la vista del público con un espectáculo tan horroroso, presentando á Yocasta, llena de heridas y moribunda en medio de su prole ensangrentada. Espira al fin, lisonjeándose, en su frenesí, con que siempre será suyo Edipo, y este desgraciado, preso en una torre,

se asoma en tan mala hora á una ventana, y se arroja por ella l cabeza.

A tales extravíos arrastra una imaginacion vigorosa y desmandada, una vez roto el freno de la razon y del buen gusto. Un gran poeta, manejando un asunto bellísimo y con un ejemplar casi perfecto ante sus ojos, solamente logró presentar algunas hermosas imitaciones, lucir tal cual destello de su claro ingenio y ostentar su maestría y facilidad en la versificacion; pero no dió á luz sino una composicion monstruosa, que apénas logró sobrevivir á su autor.

Tal vez el corto éxito de la composicion de Dryden y de Lee contribuiria tambien por su parte á alejar á los poetas de tentar otra vez en las tablas el mismo argumento; lo cierto es que desde principios del siglo pasado hasta el dia no parece que se haya representado en el Teatro inglés ninguna tragedia de *Edipo*, y los literatos de esa nacion se han contentado con publicar várias versiones de la tragedia de Sófocles, entre las cuales es quizá la más conocida la que publicó Tomas Franklin en 1759, por haberse reimpreso luego más de una vez con la traduccion de los dramáticos griegos.

La literatura de Alemania no ofrece ningun drama original, á lo ménos de algun renombre, que verse sobre el argumento de *Edipo*. Cabalmente el Teatro trágico de esa ilustrada nacion puede decirse nacido en nuestra edad; y los autores que le han dado tan temprana fama, dotados de mucha imaginacion y osadía, y maestros de una nueva escuela dramática, mal pudieran haber gustado de seguir con estrechez las huellas de los griegos, y en un argumento que puede apellidarse *clásico* por excelencia.

Mas no por eso se han desdeñado los literatos alemanes de trasladar á su lengua la hermosa composicion de Sófocles; siendo muchas las traducciones que de ella han hecho, como la de Manso, la del conde de Stolberg, la de Holderlin, la de Solger, y alguna otra de más ó ménos mérito.

Lo contrario que del Teatro aleman, y por razones diametralmente opuestas, parece que debiera esperarse del Teatro italiano. Habiéndose cultivado la tragedia en él ántes que en los demás de Europa, debió tal vez al tiempo y al terreno mismo en que nació, cierto gusto de antigüedad tan extremado, que llegó á causarle perjuicio, porque le privó del vigor y lozanía de la juventud, como habria necesariamente de acontecer á quien sólo se criase entre ruinas y catacumbas. Mas á pesar de esta manía, más propia de anti-

cuarios que de poetas, y de tantos centenares de composiciones dramáticas sobre asuntos griegos, no creo que el antiguo Teatro italiano presente ninguna fundada en el argumento de *Edipo*, que haya logrado mucha reputacion. Sé bien que el abate Quadrio cita como *una de las más famosas* que posea su nacion, la que compuso J. A. de Anguillara; pero lo cierto es que cuando en el siglo próximo pasado reunió el célebre Maffei, en su *Teatro italiano*, las muestras más selectas del caudal trágico de Italia, no incluyó ningun drama original de *Edipo*, y hubo de contentarse con la traduccion del de Sófocles, hecha á fines del siglo XVI por un noble de Venecia, llamado Orsatto Justiniano; la cual, por la fidelidad con que refleja la belleza del original, por su estilo terso y limpio, y por su versificacion flexible y suelta, alcanzó el privilegio de hallar cabida en tan apreciable coleccion. Y nótese que el que hizo esta, autor de la famosa *Mérope*, era el juez más competente en la materia, y léjos de querer ocultar ó disminuir las riquezas literarias de su nacion, hizo cuanto estuvo de su parte para que apareciesen mayores.

Despues de la afortunada tentativa de Maffei, no dió señales de vida la musa trágica italiana hasta que floreció Alfieri; y es, por cierto, no poco extraño que este poeta, cuya aficion al gusto griego frisaba quizá en afectacion, y que se empeñaba en sacar fruto de los argumentos más áridos, no echase mano de uno tan célebre, y que parecia muy propio de su genio. Mas, fuese por una causa ú otra, el hecho es que no compuso ninguna tragedia de *Edipo*; y entre alguna otra que apareció por la misma época, sólo se ha salvado del olvido la que dió á luz por los años de 1790 un poeta de gran talento y de mayores esperanzas, malogradas con su temprana muerte. Esta composicion de Cárlos Forciroli, de que vamos á tratar ahora, se representó con éxito en várias ciudades de Italia, y fué escogida como la mejor de cuantas versan sobre el mismo argumento, para incluirla en la coleccion del *Teatro italiano applaudito*, que se publicaba en Venecia al espirar el siglo.

La tragedia de Forciroli ofrece una ventaja notable sobre los demas *Edipos* modernos, y es, que no contiene episodios extraños; mas, por desgracia, el autor, mejor poeta que dramático, se mostró escaso y poco acertado en el artificio de la fábula, y creyó tal vez encubrir los huecos y partes endebles de la obra con el lujo ambicioso del ornato. El acto primero puede decirse que en realidad se reduce todo él á la escena cuarta; y si en esta no faltan bellezas en que luce la

imaginacion florida del autor, forzoso es confesar que tiene corto mérito como parte de un drama. En esa escena, sobrado larga y prolija, se verifica la *exposicion* del argumento, pero de una manera lenta, comun y poco sagaz. Yocasta manifiesta á su confidente el ensueño que ha tenido, en que se le ha aparecido Layo, á fin de que venguen su muerte; y esto da ocasion á que la confidente pregunte las circunstancias de ese fatal suceso.

Para que esta curiosidad tardía no parezca tan inverosímil, ha tenido que suponer el poeta que Ismenia, nacida en país extraño, habia sido traida luégo á Tébas en cautiverio; pero es fácil que los espectadores perciban que á ellos va encaminada la relacion de Yocasta, y no á la persona que está de planton en la escena, meramente para escucharla; pues no es probable que, tratándose de un hecho no muy antiguo y de tamaña gravedad, ignore todas sus circunstancias quien ha tenido tiempo para adquirir tanta intimidad con la Reina, llegando hasta el punto de equivocarse, suponiendo que murió Layo en su propio palacio.

Lo peor es que al llegar el acto segundo se ocurre la duda de si habrá sido inútil todo el precedente, puesto que aquel bastaria para una buena *exposicion*, empezando, así como la tragedia de Sófocles, por una escena en que el Sumo Sacerdote y el pueblo piden socorro á Edipo para que procure salvarlos de tantos males, y el Rey les manifiesta que ha enviado á consultar á un oráculo para indagar el medio de conseguirlo. Llega poco despues el enviado, y sábese de su boca lo mismo que se habia inferido del sueño de Yocasta, á saber: que los Dioses ordenan el castigo del asesinato de Layo. Mas el poeta se ha mostrado poco diestro, parándose en un punto sobre el cual debiera haber pasado velozmente, como sobre ascuas. Nunca puede parecer muy verosímil que Edipo ignore las circunstancias de la muerte de un Rey á quien ha sucedido en el trono y en el tálamo; pero, por lo mismo, debiera evitarse que diga, llevando ya algunos años de reinar en Tébas, que, *como extranjero, apénas habia oido nombrar á Layo*, ó el mostrarse tan poco indagador, siendo muy curioso de suyo, que estuviese en el equivocado concepto de que *la sombra de su predecesor descansaba en paz, habiéndose por lo ménos derramado sobre su sepulcro, para satisfacerla, la sangre del homicida.*

Despues de las imprecaciones de Edipo contra el culpable, y de un juramento solemne sobre el ara terrible de Ismeno, por el cual

se obligan, así el Rey como los principales tebanos, á perseguir de muerte al delincuente, retírase el concurso, y queda Edipo solo con Yocasta; en cuyo lugar ha colocado el poeta una escena de las más importantes del drama, la cual me parece que encierra algunos defectos capitales. Ante todas cosas, creo que áun no era tiempo de revelar al público el importante secreto que cada uno de ambos esposos guarda, y que hubiera convenido, como en la tragedia de Sófocles y en la de Voltaire, aguardar á que el nudo dramático estuviese más enredado, á que el espectador conociese mejor á los personajes, y les hubiese, por decirlo así, tomado más cariño. Aun más esencial era el que la revelacion recíproca de tan graves secretos apareciese motivada, respecto de ambos interlocutores, y que una circunstancia reciente, y si pudiere ser, nacida en el momento mismo, fuese la que les forzase á romper el silencio entónces, no habiéndolo hecho ántes. Mas no sucede así en la tragedia italiana: cuando la sombra de Layo, cuando los mismos Dioses acaban de manifestar que el castigo de Tébas procede de la muerte dada á aquel Rey, sospecha Yocasta que pueda nacer tambien de haber ella expuesto á su hijo, y se lo refiere á Edipo; y éste, á su vez, cuenta á su esposa lo que le habia vaticinado el oráculo de Délfos.

En otra falta incurrió tambien el poeta, por no haber hecho alto en un primor de Sófocles: supone éste que los Dioses habian predicho á Yocasta que el hijo que de ella naciese mataria á su propio padre, y que á Edipo le habian pronosticado que se mancharia con parricidio é incesto. Así es que, cotejando uno y otro vaticinio, se nota bastante semejanza entre ellos para excitar sorpresa é inquietud; pero no se advierte una identidad completa, como la que supuso el poeta italiano, la cual aclara sobradamente el misterioso nudo, que es el alma de esta composicion.

Aun se percibe más de lleno este mismo defecto en lo que á continuacion sigue, pues sin más que comparar las circunstancias del lance que refiere Edipo, con lo que sabe Yocasta respecto del homicidio de Layo (segun lo que manifestó á su confidente), poca duda podia quedar á la Reina de quién hubiese dado muerte á su primer esposo; y por lo ménos, los espectadores deben estar casi plenamente convencidos, ántes de concluirse el acto segundo, de que Edipo es el homicida cuyo descubrimiento tanto cuesta. ¿No es demasiado pronto para empezar á satisfacer la curiosidad, en

vez de estimularla, mostrándole oscuro y remoto el término que anhela descubrir?

Aun si quedase alguna duda á los espectadores, acabaria de disiparse desde la primera escena del acto siguiente, pues habiendo venido para declarar el solo testigo de la muerte de Layo, rehusa manifestar al Sumo Sacerdote el nombre del reo, y áun dice expresamente que cada palabra suya ha de costar muchas lágrimas al Rey; de donde resulta que por haber dicho el poeta más de lo conveniente, ha disminuido gran parte del interes que debiera excitar la escena inmediata, en la cual Edipo obliga á Phórbas, á fuerza de instancias y amenazas, á revelar el fatal arcano.

Convencido de su crímen, al traerle á la memoria todas sus circunstancias, resuelve el Rey abdicar el trono y abandonar á Tébas, doliéndole en el alma dejar á sus hijos y á su esposa, cuya vista quiere evitar... mas á tiempo que, muy ajena de lo acaecido, se presenta Yocasta; situacion interesante y bella, mejor imaginada que desempeñada por el poeta.

Antes de concluirse el acto tercero, habia mandado Edipo convocar al pueblo, para despedirse de él y manifestarle su última voluntad; y probablemente los espectadores esperan esta escena, magnífica y tierna, al principio del acto siguiente; pero por desgracia no llega sino al final, y léjos de haberse llenado el espacio anterior con cosas necesarias, ó por lo ménos útiles, pudieran suprimirse cuatro escenas, sin que se echasen ménos para el curso del drama. Así es que se falta á una regla importante en la práctica del Teatro, cual es no dejar nunca fallida la espectacion del público, y mucho ménos ofrecerle escenas de mero ripio, cuando cabalmente es más vivo é impaciente el anhelo que se ha despertado en su ánimo. Acabando de ver juntos, despues del fatal descubrimiento, á Edipo y á Yocasta, ¿qué atencion pueden poner los espectadores en lo que diga el Sacerdote á un confidente ocioso, acerca del pesar de la Reina, ó en las querellas con que ésta misma se desahogue ante una persona indiferente? Todo ha de parecer leve y frio, comparándolo con la situacion recíproca de ambos esposos, y hasta no sé si quepa volver á presentarlos juntos en tales momentos, como lo hizo Forciroli en la escena tercera de ese acto; porque el progreso de la accion dramática y la misma condicion natural del hombre exigen, cual regla esencialísima, que se evite presentar dos ó más veces á los mismos personajes en situacion

idéntica, cuando, no habiendo mediado ningun nuevo incidente, tienen que expresar poco más ó ménos los mismos sentimientos que ántes.

Al cabo, en la escena quinta, se ofrece un cuadro propio y digno del asunto: Edipo va á despedirse de su familia y de su pueblo. ¡Cuánto no es de sentir que el poeta no se haya limitado á la expresion de afectos, sencilla y patética, que tal situacion demandaba! Porque, si no me engaño, la mitad de esa escena ostenta cierta pompa, cierto artificio y estudio, que han de recordar á los espectadores que están en el teatro, cuando debiera procurarse con más ahinco que lo olvidasen, para conmover su corazon. El trono colocado en medio de una plaza, el subir á él Edipo con Yocasta, el dar principio con una arenga fria; todo eso, digo, no me parece muy conforme á la verdad de la imitacion, y descubre sobradamente la mano del poeta. Hubiera tal vez valido más reducirse á lo que despues hace Edipo, cuando se despide afectuosamente de los próceres del reino y deja en sus brazos á sus tiernos hijos, encomendándolos á su lealtad, y poniéndolos bajo el amparo especial de los Dioses.

No sé si el temor de que resultase demasiado corto el acto quinto, ó el deseo de aprovecharse de una decoracion magnífica, incitó al poeta á principiar con una escena inútil y colocada, en mi juicio, fuera de sazon. Estando ya tan adelantada la accion dramática, cuando debiera correr con más rapidez á su término, y sabiendo ya los espectadores que ha llegado un mensajero de Corinto, no me parece oportuno intercalar una escena, únicamente para mostrar á Edipo y á Yocasta al pié de la tumba de Layo, y anunciar al público que ha rehusado aceptar sus ofrendas.

La aclaracion del nacimiento de Edipo se verifica en la tragedia italiana en los mismos términos que en la griega, por medio del mensajero de Corinto y de la declaracion de Phórbas; pero al llegar el punto crítico de descubrirse que Edipo era hijo de Layo, siempre echo ménos el arte de Sófocles, tanto más admirable cuanto no aparece. ¿Se sabe ya el parricidio y el incesto? Pues apártense al punto Edipo y Yocasta, y dejen á la imaginacion de los espectadores medir con terror y asombro el abismo que separa á entrambos; pero si les ven, como en la composicion italiana, que se llaman primero *madre* é *hijo*, que van despues á abrazarse, y suspendiéndose en medio del camino, repiten luego el usado nombre

de *esposo* y de *consorte*, ¿no es de temer que ese cuidado manifiesto del poeta, y su desconfianza del alcance del público, acorte el vuelo de la fantasía, que ha menester libertad y un espacio sin límites?

Por lo que respecta á la *catástrofe*, poseido Edipo de su furor, saca el acero y va á herirse, estorbándoselo Yocasta y Nearco. Retírase entónces, anunciando á la Reina que aquella es la última vez que le hablará en la vida; y al saberse poco despues que se ha sacado los ojos, se mata Yocasta en el teatro.

Me he limitado á dar una sucinta idea del plan y armazon de la tragedia de Forciroli, por exigirlo así el objeto de este escrito, pues mi ánimo no podia ser ni calificar detenidamente las dotes del estilo, más rico y galano que enérgico y nervioso, ni pararme á celebrar el mérito de la versificacion, en general rotunda y fácil.

En lo que va de este siglo, no ha dejado de representarse en Italia alguna que otra tragedia de *Edipo*, como la del caballero Giusti, de Bolonia; pero ni sé que se hayan impreso, ni las he habido á las manos para poder examinarlas; sólo me consta que hasta el dia de hoy pasa la composicion de Forciroli como la mejor de su clase, ó es tal vez la única que haya alcanzado fama.

Pero ya es tiempo de dar fin á esta especie de reseña, tratando por último del Teatro español, como quien, cansado de peregrinar, viene á parar con gusto á la propia casa. Ni nuestros antiguos dramáticos ni los de época posterior han tanteado siquiera este argumento; nunca, á lo ménos que yo sepa, se ha presentado en las tablas; y sólo los aficionados á estas materias tienen noticia de la traduccion del drama griego, hecha por D. Pedro Estala á fines del siglo pasado, con bastante correccion, buen lenguaje y fáciles versos. Esta composicion, mero trasunto de la de Sófocles, no se representó, ni se publicó con ese intento; y hasta es de advertir que el traductor español estaba persuadido de que el argumento de *Edipo* es muy poco á propósito para granjear aplauso en el Teatro moderno, citando en apoyo de su opinion lo que habia sucedido á un Corneille y á un Voltaire. «Estos dos grandes trágicos (dice Estala, en su *Discurso preliminar*) quisieron trasladar á nuestro Teatro esta obra maestra de la escena griega; variaron de circunstancias, introdujeron diversos episodios, é hicieron otras muchas alteraciones; á pesar de todos sus esfuerzos, las imitaciones de una obra tan excelente salieron pésimas, como se puede ver en la

crítica que hace de ellas el P. Brumoi. Y esto ¿por qué? Porque el fondo de esta tragedia no es una pasion humana ni los efectos de ella, sino una ciega fatalidad, que nada significa para nosotros; y como esta y el odio á la monarquía constituyen su naturaleza inalterable, por más episodios que se añadan, por más ingenio que se emplee en combinar su plan de todos los modos posibles, jamás podrá interesar vivamente á nuestro público.» Sin entrar á pesar el valor de estas reflexiones, que ofrecerian vasto campo al exámen y controversia, me contentaré con decir que el dictámen de ese humanista es absolutamente opuesto al mio: opinaba él que el fondo del argumento de *Edipo* no es acomodado á la escena moderna, á pesar de los episodios que se le añadan y de cuantos esfuerzos se hicieren para variarle; y á mí me parece, por el contrario, que el tal argumento es muy propio, áun hoy dia, para una tragedia, y que cabalmente esos episodios y esos esfuerzos, á que alude Estala, han sido la causa principal de deslucirle y afearle.

Así es que el ejemplo, ó por mejor decir, el escarmiento de unos trágicos tan famosos no ha servido para probarme, como al traductor español, que el argumento de *Edipo* no sea á propósito para el Teatro moderno, sino que era preciso seguir otro rumbo, apartándome del que ellos siguieron, y acercándome (en cuanto lo consintiesen mis fuerzas y las circunstancias de nuestro Teatro) al que habia conducido á Sófocles al término deseado. En una palabra: ya resuelto á valerme de este argumento, creí que debia proponerme como fin principal ver si me era dable vaciar el metal antiguo, sin liga ni mezcla de materia extraña, en un molde moderno. No es esto decir que lo haya conseguido, pero sí confesar que lo he intentado.

Firme en este concepto, puesta la mira en la tragedia de Sófocles, y proponiéndomela como dechado, lo primero que debí procurar fué evitar los defectos que con más ó ménos razon han solido imputársele. El más grave, y en el que han convenido todos los críticos, es en lo poco verosímil que aparece en la tragedia griega el que Edipo, que lleva ya algunos años de reinar en Tébas y de estar casado con la viuda de Layo, haya aguardado hasta aquel dia para informarse de las circunstancias que acompañaron la muerte de ese Príncipe. Este defecto aparece tan íntimamente unido con las entrañas mismas del argumento, que no es fácil arrancarle de ellas; y si no destruye todo el cuerpo de aquella obra, consiste en la ra-

zon que indicó con mucha sagacidad Aristóteles, á saber, que como esa inverosimilitud no se halla en el curso del drama, sino en los antecedentes que se dan por supuestos, no causa tanta impresion en el ánimo de los espectadores; los cuales, una vez embargada la atencion por el vivísimo interes del drama, no tienen voluntad ni espacio para volver atras la vista y advertir que el edificio flaquea por su mismo cimiento. Esta observacion se ve confirmada por la experiencia, y es digna de tan gran maestro; mas con todo, he proprocurado encubrir esa falta en cuanto ha estado á mi alcance, con cuyo objeto he omitido todas las circunstancias que la hacen resaltar más en la tragedia de Sófocles; en la cual aparece más extraña la ignorancia de Edipo, porque resulta que Yocasta sabia varios pormenores de la muerte dada á su primer esposo, y que tenia noticia del paradero del único testigo de aquel hecho, que todavía viviese.

Algunos críticos, como por ejemplo, La Harpe, han censurado tambien en la tragedia griega el episodio de Creon, cuñado de Edipo, á quien sospecha éste de haber seducido al Adivino, y de querer valerse de la respuesta del oráculo para usurpar el trono; dando esto lugar á una grave desavenencia entre ambos, que al cabo llega á apaciguarse, gracias á la mediacion de Yocasta y á las vivas súplicas del pueblo.

Este episodio no es, en mi dictámen, vicioso, ni como tal debe reprobarse; pues me parece natural, suficientemente motivado, y unido con arte á la accion principal; pero por librarme hasta del menor escrúpulo en este punto, me decidí desde luego á arrancar de cuajo todo el episodio, suprimiendo hasta el personaje de Creon, con la esperanza de que, si no me hacian falta esos materiales para completar mi obra, ganaria esta en despejo y sencillez. En lugar, pues, de todo lo que tiene relacion con ese incidente del drama griego, me ha parecido preferible, como más allegado al asunto, el que, creyéndose Edipo inocente de la muerte de Layo, y buscando cerca de sí al culpable, lleguen á recaer sus sospechas hasta sobre su misma esposa; lo cual contribuirá, si no me equivoco, á graduar el progreso de la accion dramática, acabando de presentar de lleno la triste situacion de Edipo, que lucha á no poder más con tan fatal incertidumbre. No sé hasta qué punto corresponderá á mis deseos el segundo acto de esta tragedia, que con ese fin he imaginado.

Ultimamente, han creido algunos que como en el drama de Sófo-

cles se revela al fin del cuarto acto el secreto misterioso que forma el nudo de la composicion, queda este desatado; y satisfecha ya la curiosidad de los espectadores, parece casi inútil el acto quinto, que sólo sirve para que se sepan las fatales resultas de aquel descubrimiento. Esta inculpacion me parece demasiado severa, si es que no injusta; pero no admite duda que ganaria la composicion retardando la aclaracion del secreto que se desea saber para mantener más tiempo al público en aquella incertidumbre congojosa, que tan grata es en las representaciones trágicas. Por lo tanto he creido mejor que al fin del acto tercero sepa únicamente Edipo una parte de su desgracia, y reservar hasta el final de la tragedia el que se entere á fondo de su horrendo infortunio.

Como en el tomo primero de mis *Obras literarias* presenté el análisis del drama de Sófocles, será fácil, cotejándole con esta tragedia, ver en qué pasajes he seguido sus huellas, omitiendo como largo y prolijo exponer las razones que me han movido á variar el plan y contextura de la obra; porque á pesar de mi entusiasmo por tan hermosa composicion, no llega hasta el punto de creer que pueda trasladarse en cuerpo y alma, como suele decirse vulgarmente, una tragedia griega al Teatro español.

Debo, sin embargo, decir, ya que la ocasion se presenta, que á pesar de reconocer las notables diferencias que median entre el Teatro antiguo y el moderno, me parece que pudieran aprovecharse en este algunos recursos de aquel, por lo comun sobradamente desatendidos; la asistencia contínua del coro, por ejemplo, no tiene duda que embarazaba el curso de los antiguos dramas, y que, como inverosímil las más veces, ha debido con razon suprimirse; pero tambien estimo que, siempre que el asunto lo consienta, la presencia del pueblo y su intervencion en el drama pueden ser muy útiles para darle más interes, aspecto más nacional, y mayor aparato y grandeza. Así es como Shakspeare, Voltaire, Alfieri y otros trágicos extranjeros, no ménos que algun otro de los nuestros, se han valido con buen éxito de ese recurso.

Tambien creeria yo que no debiera desaprovecharse cuando el asunto se preste á ello, el introducir en la tragedia la música y el canto; pues ya que no sea dable valernos de un hechizo tan poderoso, cual lo hacian los antiguos, no hay razon alguna para no sacar á lo ménos de ese arbitrio la utilidad que se pueda. Cabalmente en la obra maestra del Teatro moderno, en la *Atalia* de Ra-

cine, se nota con admiracion el influjo prodigioso de la música y del canto, ya en los bellísimos coros, y ya en la sublime profecía del Sumo Sacerdote.

Persuadido, pues, de que la asistencia del pueblo y el canto del coro pueden auxiliar, en ciertos casos, á la tragedia moderna, no he querido renunciar al socorro que pudieran prestar á esta composicion; tanto más, cuanto, prescindiendo de otras ventajas, ofrecen ambos recursos la de dar al espectáculo mayor pompa, la de preparar el ánimo de los espectadores para que reciban más fácilmente las impresiones que se desea comunicárles, y en algunos casos, como acontece en este, la de contribuir por su parte á la verosimilitud dramática. Cuando en el Teatro moderno se presenta un argumento antiguo, griego ó latino, debe evitarse con sumo esmero darle cierto aire palaciego y de córte, que se trasluce más de una vez en las famosas composiciones del siglo de Luis XIV, y que está más en nuestras costumbres que en las de aquellas gentes. La vida de sus hijos, áun bajo el régimen monárquico, era más pública que la nuestra; puede decirse que moraban en las plazas, en los pórticos y en los templos; la religion tenia más parte en los acontecimientos del Estado. Así me ha parecido que en un asunto tan grave como el que sirve de argumento á esta tragedia, tratándose nada ménos que de la salvacion ó destruccion de un reino, era, no sólo conveniente, sino casi preciso que el pueblo tomase parte en sucesos que tan de cerca le tocaban; y que las súplicas religiosas, los sacrificios y expiaciones públicas á que se brindaba el argumento, contribuirian á dar al drama un aspecto más propio, antiguo y venerable.

Tambien soy de dictámen, y por razones análogas á las ya expuestas, que cuando se vuelve á sacar á la escena un argumento griego, debe procurarse eficazmente expresar con la mayor sencillez los sentimientos de la naturaleza, y no desdeñarse de emplear algunos pormenores de familia, si puede decirse así, creyéndolos tal vez indignos de la elevacion del coturno; en una palabra, conservar en la pintura de costumbres y caractéres, no ménos que en la expresion de afectos, aquella especie de *candidez* que nos cautiva en las obras de los griegos, á pesar de nuestra corrupcion y vanas pretensiones.

Que eso no impide, y ántes bien facilita guardar otra de las condiciones que juzgo necesarias en tales obras; cual es la de darles, sin desdecir de la condicion del drama, cierto aspecto noble y gala

poética, que tan bien asientan á todo lo que tiene relacion con aquel pueblo privilegiado. No es esto pretender que pueda un drama moderno rayar en la *lírica*, como se nota frecuentemente en el drama de los antiguos, por su diversa índole y circunstancias; pero sí que, no sólo el conato de dar mayor belleza á tales obras, sino hasta la fidelidad misma de la imitacion, exigen que cuando se haga hablar á los griegos, se procure pintar con vivos colores su sensibilidad exquisita, su imaginacion ardiente, su lenguaje animado y descriptivo.

Me he detenido mucho más, ántes de presentar esta obra dramática, de lo que he acostumbrado respecto de otras; por razones fáciles de concebir: el argumento de esta tragedia ha sido manejado por muchos autores, y de los más célebres, y he creido indispensable, como quien temeroso anticipa descargos, manifestar las razones que me han movido á emprender el mismo camino, y á seguir distinta vereda. Es posible que me haya equivocado en mis juicios, y harto probable que huyendo de unos defectos haya incurrido en otros; pero tambien es cierto que por medio de exámen imparcial y de repetidas tentativas es como puede adelantarse en las artes; y como mi objeto no es presentar mis propias obras como dechados, sino ver si puedo contribuir á encaminar por buena senda á la juventud aplicada, no temo que se repute como tiempo perdido el que se ha empleado en examinar un argumento tan famoso.

Debo advertir, por último, que si en esta tragedia, así como en la de *Morayma*, he indicado con prolijidad muchos pormenores relativos á la representacion, lo he hecho por creer que tales indicaciones no estarán de sobra, si alguna vez hubieren estos dramas de probar fortuna en las tablas; y que cuando más, serán advertencias inútiles, pero no dañosas; pues de modo alguno impedirán que los actores sigan el instinto de su corazon y dejen campear su talento.

EDIPO.

TRAGEDIA.

PERSONAS.

EDIPO, *rey de Tébas.*
YOCASTA, *reina.*
EL SUMO SACERDOTE *de Júpiter.*
HYPARCO, *antiguo ayo de Edipo.*
PHÓRBAS, *anciano de Tébas.*
UN MENSAJERO *de Corinto.*
DOS NIÑAS, *hijas de Edipo.*
CORO, PUEBLO, GUARDIA, ESCLAVAS.

La escena en Tébas.

El teatro representa una plaza magnífica; en el fondo se ve el pórtico del palacio; á su derecha, la fachada del templo de Júpiter; y en el lado opuesto, la entrada del panteon de los reyes.

EDIPO.

TRAGEDIA.

ACTO PRIMERO.

(El recinto de la plaza aparece lleno de grupos de gente, con ramos de oliva en la mano y guirnaldas en la cabeza, en señal de súplica, postrada ante dos aras que habrá colocadas á la puerta del templo; despues de oirse los acentos de una música religiosa, y al mismo tiempo que amanece, principia el canto del coro; y al concluirse este, sale del templo el Sumo Sacerdote.)

ESCENA PRIMERA.

EL SUMO SACERDOTE, CORO, PUEBLO.

CORO.

Acoge nuestros votos,
¡Oh! Jove soberano;
Aparta de tu mano
El rayo vengador.

(Las estrofas I, III y V las cantará un hombre; y las II, IV y VI una mujer.)

ESTROFA I.

Si alzamos nuestros ojos,
Rasgarse ven el cielo;
A nuestros piés el suelo
Retiembla con pavor.

ESTROFA II.

Suspende, Dios tremendo,
Suspende tu venganza;
Y un rayo de esperanza
Anuncie tu favor.

CORO.

Acoge nuestros votos,
¡Oh! Jove soberano;
Aparta de tu mano
El rayo vengador.

ESTROFA III.

Si en ira te encendieron
Los padres delincuentes,
Los hijos inocentes
Desarmen tu rigor.

ESTROFA IV.

Al ménos, en nosotras
El rayo ardiente vibra;
Y á nuestros hijos libra
De tanto y tanto horror.

CORO.

Acoge nuestros votos,
¡Oh! Jove soberano;
Aparta de tu mano
El rayo vengador.

ESTROFA V.

Concede á los mancebos
Morir cual esforzados,
De lauro coronados,
No á manos del dolor.

ESTROFA VI.

De Tébas las doncellas
Te invocan afligidas,
En tumbas convertidas
Las aras del Amor.

CORO.

Acoge nuestros votos,
¡Oh! Jove soberano;
Aparta de tu mano
El rayo vengador.

SACERDOTE.

Respirad, ¡oh Tebanos... Ya los Dioses
Vuestros humildes votos acogieron;
Y el término se acerca á tantos males,
Anuncio de la cólera del cielo:
Padres, hijos, esposos, ciudadanos,
Tranquilos respirad; sobrado tiempo,
Agolpados al borde de la tumba,
Temblasteis de la muerte al crudo aspecto;
El fuego asolador, la peste, el hambre,
Cuantas plagas encierra el hondo Averno,
Sobre Tébas á un tiempo desplomadas,
La trocaron en mísero desierto;
Y hasta la misma tierra, estremecida,
Se negaba á sufrir su ingrato peso.
Mas al fin ya los Númenes, benignos
El brazo de venganza suspendieron,
Y por primera vez tras largos años
Sonó su voz en el augusto templo.
¡Yo la escuché, mortales! Más tremenda
Que el huracan y el espantoso trueno
Yo la escuché; y el mundo con asombro
Hoy la oirá de mi labio.—En vano ciegos
Descansan tras el crímen los mortales,
Cual si olvidase su castigo el cielo;
Que llega al fin el formidable dia
Destinado á la ruina y escarmiento,
Y el soplo de los Númenes deshace
Las ciudades, los tronos, los imperios.—
Mas hoy ya sólo, en su piedad inmensa,
Una víctima exigen, no pudiendo
Dejar impune el crímen más oculto;
Y al punto que le venguen, satisfechos
Con el largo dolor que afligió á Tébas,
El duro azote arrojarán al fuego.

ESCENA II.

SUMO SACERDOTE, EDIPO, CORO, PUEBLO.

EDIPO. (Al salir del palacio.)

¿Será verdad, ministro de los Dioses,
Que ha respondido el Númen... Sus decretos
Revela á los mortales, que ya Edipo
Se apresta á ejecutarlos.

SACERDOTE. (Con énfasis.)

El momento
Aun no es llegado, Edipo; mas se acerca,
Y en breve llegará.

EDIPO.

Si tanto anhelo
La voluntad saber del almo Jove,
No á ello me incita el criminal deseo
De sondear los íntimos arcanos
Que esconde al mundo; de mi amado pueblo
La infeliz suerte, su penar, su angustia...

SACERDOTE.

Van á cesar en breve.

EDIPO.

¿Cuándo?

SACERDOTE.

Hoy mesmo.—

EDIPO.

¡Gracias os doy, oh Númenes piadosos,
Por tan grande merced... El llanto acerbo
En lágrimas trocasteis de ternura;
Y libre ya del congojoso peso,
De júbilo colmado y de esperanza,
Siento latir mi conturbado pecho.
Venid, hijos, llegad, cercadme todos;

Alzad las manos y la voz al cielo;
Bendecid su bondad...

SACERDOTE.

Y su justicia.

EDIPO. (Con sorpresa.)

Sacerdote, ¿qué arcano, qué misterio
Encierran tus palabras... Por dos lustros,
Cercados de peligros y tormentos,
Arrastramos el peso de la vida,
Viendo el sepulcro á nuestros piés abierto;
Y cuando el sumo Jove por tu labio
Palabras nos ofrece de consuelo,
Cuando hoy mismo los males de la patria
Van á cesar, y el corazon, abierto
A la dulce esperanza, al cielo envia
De gratitud los votos más sinceros;
¡Tú solo, tú, ministro de los Dioses,
Con ceño adusto y con terrible acento
Amargas nuestro júbilo... No; deja
Que libres de mortal desasosiego
Respiremos siquiera un solo instante;
Deja que nuestros males olvidemos,
Y bendigamos la piedad divina,
Que ya el íris de paz tiende en el cielo.

SACERDOTE.

Le tiende, sí; mas el tremendo rayo
Antes caerá, sin que retumbe el trueno;
Y postrada la víctima culpable,
Servirá al mundo de salud y ejemplo.

EDIPO.

¿Qué víctima? ¿qué culpa? habla, prosigue;
El mandato del Dios sumiso espero;
Y el poder que su diestra me confia
Servirá á su justicia de instrumento.

SACERDOTE.

Más segura es, Edipo, su justicia;
Más alcanza su brazo que tu cetro.

EDIPO.

Lo sé; mas desde el punto en que los Dioses
Al trono me elevaron; justo y recto
La virtud coroné, castigué el crímen;
¿Cuál quedó impune, cuál?

SACERDOTE.

El trono excelso
De Layo ocupas, su diadema ciñes,
¡Y tú me lo demandas...

EDIPO. (Con pausa y dignidad.)

Extranjero,
En Corinto nacido, largos años
Las ciudades de Grecia recorriendo;
Un acaso feliz me trajo á Tébas,
Cuando la fama proclamó á lo léjos
Que al que osase librarla de la Esfinge,
La corona de Layo daba en premio.
No la vana ambicion movió mis pasos;
¡Por los Dioses lo juro! que contento
Con ocupar el trono de Corinto
(Cuando mi anciano padre el comun feudo
Pague á la tierra), con desden miraba
De extraño sólio el brillo lisonjero.
Mas el amor de gloria, la impaciencia
Del juvenil arrojo, y el deseo
De imitar á los héroes de mi estirpe,
A la tremenda prueba me trajeron.
Vosotros lo sabeis, nobles tebanos;
A mi vida la vuestra anteponiendo,
Desaté el fatal nudo, vencí al monstruo,
De sus sangrientas garras salvé al pueblo;
Y sólo ambicioné por recompensa

Merecer vuestra estima y vuestro afecto.
Mas huérfano el Estado, abandonadas
Con grave mal las riendas del gobierno,
Muerto por mano oculta el justo Layo,
Su palacio y su tálamo desiertos;
El clamor de la patria y vuestros votos
A mi pesar al trono me ascendieron.

SACERDOTE.

¿No le viste con sangre salpicado?
¿Qué hiciste por vengarla...

EDIPO.

Sabe el cielo
Que un punto no olvidé tamaño crímen,
Y que al unir mi diestra el himeneo
Con la de vuestra Reina, su venganza
Cual esposo y monarca juré á un tiempo.
¿Mas es mi culpa que el Destino quiera
Envolver en las sombras del misterio
El parricidio atroz? ¿Es culpa mia
Que, en la ruina fatal de todo un reino,
Tal vez esconda el lóbrego sepulcro
Los testigos, los cómplices y el reo...

SACERDOTE.

¡Aun vive el parricida; áun vive, Edipo!
Y emponzoña la tierra con su aliento...

EDIPO.

¿Quién es? ¿Dónde se oculta? ¿Dó se esconde?

SACERDOTE.

Con su elevada frente insulta al cielo;
Mas al grabar su huella ensangrentada,
La eterna maldicion le va siguiendo.

PUEBLO.

¡Qué horror!

SACERDOTE. (Con tono de inspirado.)

¡Oid y temblad! Yo su cabeza
A los Dioses consagro del Averno,
Sin que siquiera logre en su agonía
Pasar las negras ondas del Leteo;
Que en triste soledad y eterna noche,
Sin patria, sin asilo, sin consuelo,
Errante vague en la asombrada tierra,
Y le nieguen los hombres agua y fuego;
Hasta sus mismos hijos, en su sangre,
El crímen lleven y el castigo horrendo,
Y la execrable raza, maldecida,
Quede á los siglos cual padron eterno.

(Retírase el Sumo Sacerdote, y poco á poco vanse disipando tambien los grupos de gente, yéndose por diversos lados.)

ESCENA III.

EDIPO.

Yo os invoco tambien, Númenes sacros
Que presidís en el oscuro reino,
Yo os invoco tambien... Mostrad al mundo
Vuestro poder, terror de los perversos,
Y el parricida atroz no halle refugio
Ni de la tierra en el profundo centro;
Por vez postrera sus culpables ojos
Miren el resplandor del claro cielo,
La muerte implore, y ni la muerte quiera
Poner fin á sus bárbaros tormentos.

ESCENA IV.

EDIPO, YOCASTA.

YOCASTA. (Al salir.)

¿Qué nuevo mal nos amenaza, Edipo...
Que hasta el palacio mismo llevó el eco
Tus confusos acentos, y al oirlos,
De terror y congoja me cubrieron?

EDIPO.

Antes, amada esposa, ya los Dioses
Ofrecen deponer su airado ceño,
Y á la afligida Tébas amparando,
Sólo al crímen amagan justicieros.

YOCASTA.

¿Será posible que Yocasta vea
Un solo dia plácido y sereno,
Y que logre abrazar sus tiernas hijas
Exenta de temores y recelos...
Há un instante que inquietas y azoradas
A mi triste regazo se acogieron
Y al querer estrecharlas, con espanto
Las rechazaba mi agitado seno;
Mi corazon lëal una vez y otra
Repitió su fatal presentimiento,
Y una secreta voz, dentro del alma,
Me anunció nuevas penas, males nuevos.

EDIPO.

Tranquilízate, esposa, y no así dobles
Tú misma tus pesares, ofendiendo
A los supremos Dioses, cuando píos
Acogen hoy nuestro ferviente ruego;
Salvos tus hijos, libertada Tébas,

Vuelto á las leyes su sagrado imperio,
Seguro el trono y la inocente sangre
Vengada al fin...

YOCASTA.

¿Qué dices? ¿será cierto?

EDIPO.

Los Dioses la sentencia han pronunciado
Del atroz regicida; y al momento
Que se cumpla el oráculo terrible,
Su brazo protector salvará al reino.

YOCASTA.

¡Logren mis ojos ver tan fausto dia,
Lógrenlo ver, y satisfecha muero...
Sí, Edipo, los pesares en mi alma
Una herida cruelísima han abierto,
Y miro con desden cuantos encantos
Ofrecerme pudiera el universo.
¡No hay dicha para mí... Yo ví á mi esposo,
Con honda herida traspasado el pecho,
Entrar exangüe por las mismas puertas
Que vió al salir ornadas de trofeos;
Yo le escuché desde la negra tumba
Pedir venganza con tremendo acento,
Miéntras ignoto, impune el parricida
Quizá insultaba su sepulcro régio;
Mas de sufrir los Dioses se cansaron
A la maldad sacrílega, y abriendo
Los diques á su enojo, en su venganza
La inocencia y el crímen confundieron.
Un solo dia respiró la patria,
Y la dulce esperanza me dió aliento,
Cuando vencido el sanguinario monstruo,
Libertador y rey te aclamó el pueblo.
Por en medio de ruinas y sepulcros
El mismo me condujo al sacro templo,

Y por la paz de Tébas y su gloria
Convertí en nupcial pompa el triste duelo.
¡Mas cuán breve pasó nuestra ventura,
Cuán breve, caro Edipo... Como un sueño
Voló; y al despertar despavoridos,
Se mostró más cruel el hado adverso.
¿Lo recuerdas, Edipo? El mismo dia
En que vimos nacer un hijo tierno,
Y con llanto de amor le bendijimos
Como prenda de union y de consuelo,
El mismo dia en que la triste patria
El logro celebró de sus deseos,
Viendo afianzada su futura suerte;
En ese dia, de fatal agüero,
Parece que los Dioses contemplaron
Con enojo y horror nuestro contento.
Aun sonaban los cánticos de albricias
En las sagradas bóvedas del templo,
Y el pueblo enternecido encomendaba
El niño augusto á la piedad del cielo,
Cuando con ronco estruendo retemblaron
De la tierra los íntimos cimientos,
Y el rayo vengador del sumo Jove
Confundió sobre el ara el sacro fuego.
¡Cuántos males de entónces, cuántos males
Sobre nosotros, míseros, cayeron!
Y áun hoy mismo, ¿quién sabe si mayores...

EDIPO.

No, Yocasta; los Númenes supremos
Castigan y se vengan, mas no engañan;
¡No son hombres, Yocasta... Hoy ofrecieron
Poner término y fin á nuestros males:
Hoy término tendrán.

YOCASTA.

¡Quiéralo el cielo!

EDIPO.

Pero no entre el temor y la esperanza
Tan preciosos instantes malogremos,
En vez de apresurar el feliz plazo
Con fe sincera y religioso ruego;
Antes bien á la voz de su monarca ,
A la tumba de Layo acuda el pueblo,
Y con fúnebre pompa y sacrificios
Sus indignados Manes aplaquemos.

FIN DEL ACTO PRIMERO.

ACTO SEGUNDO.

ESCENA PRIMERA.

EDIPO, HYPARCO, PUEBLO, CORO.

(Saldrá gran número de tebanos, dirigiéndose al panteon de los reyes con pebeteros humeando, vasos sepulcrales, ramos de ciprés; etc. Entre tanto, al són de una música grave y patética, cantará el coro los siguientes versos, é inmediatamente despues se presentará en la escena Edipo, acompañado de Hyparco, y cesará el canto.)

CORO.

Aplaca, Rey augusto,
Aplaca ya tus Manes,
Y escucha de tus hijos
Las tristes voces y sentidos ayes.

EDIPO.

¡Qué tristeza tan plácida y suave
Hoy por primera vez disfruta el alma,
Tras la afanosa lucha y agonía
Que mi sensible pecho atormentaba...
¿Oyes, Hyparco amigo... Esos acentos
Que hasta los mismos cielos se levantan,
Y llevando las súplicas del hombre
El rigor de los Númenes aplacan;
El inmenso concurso de cien pueblos
Sumisos precediendo á su Monarca,
Y en la mansion entrando de la muerte
Con temor santo y religiosa planta;
El confuso murmullo, los sollozos,

El llanto de ternura y de esperanza,
La vista de los males que se alejan;
Paz y consuelo en mi interior derraman.—
¡Bendita tu bondad, bendita sea,
Supremo Dios del mundo! Y si te agradan
Los votos de los míseros mortales,
Que ansiosos cercan las divinas aras;
Si el llanto de millares de inocentes
Un crímen solo á redimir alcanza,
Y la sangre de un pueblo desdichado
Consiguió ya borrar la enorme mancha;
Dígnate apresurar, Dios de clemencia,
El término feliz de tantas plagas;
Y los ecos de muerte trocarémos
En cánticos de gloria y de alabanza.—
Seguid, hijos, seguid; con vuestras voces
Procurad aplacar la sombra airada
Del mejor de los reyes, entre tanto
Que yo penetro en la tremenda estancia;
Al pié de su sepulcro, entre las tumbas
Do mil héroes y príncipes descansan,
Tal vez de la verdad la voz severa
Llegará á los oidos de un Monarca,
Que al pisar los umbrales de la muerte,
El poder tiembla y la lisonja calla.

(Miéntras Edipo haya estado diciendo los anteriores versos, los tebanos habrán salido sucesivamente del panteon, donde habrán dejado las ofrendas, y se hallarán ya distribuidos en grupos por la escena. En cuanto se va Edipo, vuelve á empezar la misma música que acompañó ántes el canto.)

ESCENA II.

HYPARCO, PUEBLO, CORO.

CORO.

Aplaca, Rey augusto,
Aplaca ya tus Manes,
Y escucha de tus hijos
Las tristes voces y sentidos ayes.

(Cada una de las cuatro estrofas siguientes deberá cantarse á una voz sola.)

ESTROFA I.

Al pié de tu sepulcro
Te imploran como á padre,
Con llanto de sus ojos
Borrando los regueros de tu sangre.

ESTROFA II.

Si blando á la clemencia
Te halló siempre el culpable,
Millares de inocentes
De un solo crímen el indulto alcancen.

ESTROFA III.

Las Furias del Averno
Se vengan implacables;
Un rey cuando perdona
Se asemeja á los Dioses inmortales.

ESTROFA IV.

A tí los tiernos niños,
A tí las tristes madres,
A tí tu pueblo todo
Piedad demanda en tan amargo trance.

CORO.

¡Piedad, piedad, oh Layo...

(Al llegar á este punto, óyese un ruido sordo de pisadas, y los tebanos, sorprendidos, suspenden el canto; ábrense con estruendo las puertas del panteon, y sale Edipo despavorido.)

ESCENA III.

EDIPO, HYPARCO, PUEBLO, CORO.

PUEBLO.

¡Qué confuso rumor...

HYPARCO.

Callad, tebanos...

EDIPO.

Retiraos...

HYPARCO.

Gran Rey...

EDIPO.

Déjame... aparta...

PUEBLO.

¿Qué será, santos Dioses...

EDIPO. (Al pueblo.)

¿No escuchasteis...

(A Hyparco.)

¡Tú tambien contra mí...

HYPARCO.

¿Por qué así agravias,
Querido Edipo, á tu mejor amigo,
A tu segundo padre... Calma, calma
Tan ciega turbacion...

EDIPO.

¡Dejadme todos!
Mi propia angustia y mi dolor me bastan.

(Desde este punto empiézase á dispersar el pueblo, hasta dejar solos en la escena á Edipo y á Hyparco.)

HYPARCO.

¿Ves, Edipo... Tu pueblo, que en sus males
Con tu sola presencia respiraba,
Y cual á tierno padre á tí acudia

Lleno de amor á compartir sus ánsias;
Ese pueblo lëal que por tí diera
La sangre de sus venas más preciada,
Y á costa de su paz y de su dicha
La quietud de su Príncipe comprára;
Triste, aflgido, entre mortales dudas,
Sin concebir de tu rigor la causa,
Se aleja con dolor, y apénas osa
Volver el rostro á su infeliz Monarca...
¿No me escuchas, Edipo? ¿Y desde cuándo
Desoyes con desprecio mis palabras,
Que en tiempo más dichoso cual de un padre
En tus oidos siempre resonaban?
Escúchame, hijo mio; y si los Dioses
Por culpa nuestra su rigor agravan,
Si nuevos infortunios y desdichas
A Tébas y á sus hijos amenazan;
Descarga en mi amistad, en mi cariño,
El grave peso que tu pecho embarga;
Y ya que remediarlas no podamos,
Unidos lloraremos tus desgracias.

EDIPO. (Como volviendo en sí.)

¡Hyparco...

HYPARCO.

Sí, yo soy; ¿no me conoces?
Tu viejo Hyparco soy; quien en tu infancia
Tus vacilantes pasos conducia,
Quien desde niño te imprimió en el alma
Amor á la virtud, horror al vicio,
Y respeto á los Dioses... Ven, descansa
Tu frente en estos hombros, que otras veces
Con cariñosos brazos estrechabas...

EDIPO. (Abrazándole.)

¡Padre mio...

HYPARCO.

¿Lo ves... Así se alivian
Las penas de este mundo; quien no halla
Consuelo entre los brazos de un amigo,
Es un malvado ya. — Pero ¿qué extraña
Mudanza noto en tí... Pálido el rostro,
Con copioso sudor tu mano helada,
Trémulo todo... Edipo, dí, ¿qué tienes?
Descúbreme tu pecho, y no me hagas
Padecer más tormentos con mil dudas...

EDIPO.

Si amais á vuestro Edipo, conservadlas;
Y no querais que su silencio rompa,
Y á tocar vuelva la reciente llaga.

HYPARCO.

Al contrario; mostrándome tus penas,
Más leves te se harán; cuando agitada
En sí misma repliégase la mente,
Suele fingir mayor nuestra desgracia...

EDIPO.

No es la desgracia, no, la que me oprime;
Mil veces su rigor desafiára,
En cambio de la horrenda incertidumbre
En que hundido mi espíritu batalla.

HYPARCO.

¿Qué incertidumbre? Explícate...

EDIPO.

Yo propio
Mal pudiera, áun queriéndolo.

HYPARCO.

Mas habla,
Sepa al ménos de tí...

EDIPO.

¿Quieres saberlo?

HYPARCO.

Sí.

EDIPO.

Pues escucha, y tiembla. — Ya pisaba
Del panteon el último recinto;
Y el silencio, el horror, la luz escasa
De las antorchas fúnebres, el viento
Que en las inmensas bóvedas zumbaba;
De terror religioso me cubrian,
Cual si del triste mundo me alejára...
¿Lo creerás... Al pasar entre las calles
De apiñados sepulcros, las estátuas
De mármol animarse parecian;
Y que á mi vista súbito indignadas,
¡Fuera, profano, fuera! repitiendo;
Confuso el eco *¡fuera!* retumbaba...

HYPARCO.

¿Es posible que Edipo el esforzado,
Famoso por tan ínclitas hazañas,
Esclavo de su ardiente fantasía
Se deje intimidar por sombras vanas...
Fué tu imaginacion...

EDIPO.

¡No, Hyparco amigo!
Yo tambien lo creí; doblé mi audacia,
Y con inciertos pasos presurosos
Llegué hasta el fondo de la oscura estancia...
¡Nunca llegára, nunca!... Oculta mano
Del término anhelado me alejaba;
Mas yo luchando y reluchando ciego,
Del buen Layo toqué la tumba helada...
¡Infeliz! Con estrépito la losa
Saltó en pedazos mil; pálidas llamas
Salieron del sepulcro; y al reflejo,
Ví la sombra de Layo alzarse airada,

Extenderse, crecer, tocar las nubes,
Y en el profundo abismo hundir la planta...

HYPARCO.

Tranquilízate, Edipo... ¿Qué delirio,
Qué turbacion es esa...

EDIPO.

Envuelto estaba
En la púrpura real; mas de su pecho
Mostraba abierta la profunda llaga;
Y brotando la sangre, parecia
Que hasta mi misma frente salpicaba...
Atónito, turbado, confundido,
Por tierra me postré: la voz me falta
Para invocar á la tremenda sombra;
Mas oso alzar la vista, y de Yocasta
Miro á mi lado la confusa imágen;
Dudo, torno á mirar, voy á abrazarla;
Y entre los dos lanzándose el espectro,
Con sus sangrientas manos nos aparta.

HYPARCO.

¡Mísero Edipo...

EDIPO.

Un lúgubre gemido
Arrojó por tres veces, y otras tantas
Me miró con ternura; hasta que al cabo
Pronunció con dolor estas palabras:
Huye, infeliz, del tálamo y del trono
Que mancha el crímen... Dijo; y con la planta
Hirió la hueca tumba, y en su seno
Quedó la inmensa sombra sepultada.

HYPARCO.

¿Y así imaginas que si vaga inquieta
La sombra del buen Layo sin venganza,
Elija como víctima á quien sigue
Sus justas leyes como norma y pauta...

No, Edipo, no; si el cielo en su justicia
Los decretos del Tártaro quebranta,
Y vuelven á asombrar al triste mundo
Los que condujo ya la fatal barca;
La santa paz de la virtud respetan:
Sólo al crímen persiguen y amenazan.

EDIPO.

Lo sé; pero tambien, en sus arcanos,
Suele elegir el cielo sendas vários,
Para anunciar su voz á los mortales.
Cual sucesor de Layo, cual monarca
De Tébas, como padre de cien pueblos,
Y quizá cual esposo de Yocasta...

HYPARCO.

¿Qué te suspende? Sigue...

EDIPO. (Con precipitacion.)

¿Pues qué he dicho?
Hyparco, no lo creas... Fué una vana
Aprension, una duda, una sospecha,
Que me causa rubor el recordarla...

HYPARCO.

¿Mas quién dice, señor...

EDIPO.

¡Perdona, amigo;
Ten compasion de mí... Mira, repara
El estado infeliz en que me veo,
Que hasta mi sombra con horror me espanta.

HYPARCO.

¿Y por qué más tranquilo...

EDIPO.

¡Más tranquilo!
Vuelve, vuelve la grata confianza
A mi turbado corazon, y al punto
Veré con rostro firme las desgracias...
Hoy mismo, no há un instante, en cada hombre

Un amigo, un hermano contemplaba,
Y cual asilo de quietud y dicha
El blando seno de mi esposa amada;
Y hora do quiera mi agitada mente
Un abismo encubierto me señala;
Y al revolver atónito los ojos,
Lazos, traiciones y delitos hallan.

HYPARCO.

¿Todos, Edipo, todos criminales...

EDIPO.

Todos no lo serán; pero me basta
Que á mi lado se abrigue el parricida
Que los airados cielos amenazan.

HYPARCO.

¡A tu lado, señor!

EDIPO.

Aun con espanto
Resuenan en mi oido estas palabras:
Huye, infeliz, del tálamo y del trono
Que mancha el crímen...

HYPARCO.

¿Pero quien osára
Siquiera sospechar...

EDIPO.

Óyeme, ¡oh padre!
Y en el arcano de tu pecho guarda
Este fatal secreto, que á tí solo
En su afliccion Edipo confiára.—
Há tiempo que con pena y sobresalto
La inquietud he notado de Yocasta,
Sin que bastasen á explicar su angustia
Los graves infortunios de la patria;
Mil veces observé que en mi presencia
De su pesar las muestras ocultaba,
Y que al bañarse en lágrimas sus ojos,

Suspensas con violencia se quedaban.
En vano procuré, severo, afable,
De su oculta afliccion saber la causa;
Sólo ví que un recuerdo doloroso
Carcomia contínuo sus entrañas...
En la tranquila noche, entre mis brazos,
De pavorosos sueños agitada,
Consigo misma forcejaba inquieta,
Cual si una triste imágen la acosára;
Y áun tal vez la escuché que entre sus labios
Inocente... inocente... murmuraba.
¿Qué más? hasta recuerdo que otras veces
La he sorprendido trémula, abrazada
Con una de mis hijas, que ella dice
Que la imágen de Layo le retrata;
Y en su dolor profundo sumergida,
Apénas de existir señales daba.

HYPARCO.

¿Mas qué interés, señor, ó qué designio...

EDIPO.

Lo ignoro; y hasta ahora que en mí labran
Tan fatales sospechas, nunca, nunca
Esa duda crüel pesó en mi alma.

HYPARCO.

Desechadla, señor...

EDIPO.

Más que imaginas
Del corazon procuro yo arrancarla;
Pero cual flecha aguda y ponzoñosa,
Miéntras más toco á ella, más se clava.

HYPARCO.

Tal vez viendo á tu esposa, su presencia,
Una voz, un acento, una mirada
Bastará á disipar todas las dudas,
Y á hacer tornar la apetecida calma.

EDIPO.

Dices bien; ni una hora, ni un instante
Puedo sufrir tan congojosas ánsias;
La triste realidad, la muerte misma
No serán para Edipo tan amargas...
Sígueme... Mas la Reina... quizá el cielo
A este sitio encamina sus pisadas.

(Quédase Edipo grave y silencioso; Hyparco se retira respetuosamente al acercarse Yocasta: ésta se coloca á la izquierda de Edipo.)

ESCENA IV.

EDIPO, YOCASTA.

YOCASTA.

Inquieta ya, buscándote do quiera...

EDIPO.

Yo tambien... yo tambien ahora os buscaba...

YOCASTA.

Advierto...

EDIPO.

¿Qué advertís?

YOCASTA.

¿Qué acento es ese...
El rostro demudado, las palabras
En tus trémulos labios suspendidas...
¿Qué tienes, caro Edipo... ¡Así me apartas,
Así tu rostro de tu esposa ocultas,
Cual si temieras que te viese el alma...
Edipo, vuelve en tí; vuelve, y no aflijas
A esta infeliz mujer que, acostumbrada
A tanto padecer, sólo en el mundo
Tu injusto enojo á tolerar no alcanza.
¿Qué pretendes de mí... Si pude acaso
Cometer una falta involuntaria;

Si en algo te ofendi, sin yo saberlo,
No te violentes, no; dímelo, habla;
Te pediré perdon, y si lo exiges...
Mira, estoy pronta: me echaré á tus plantas.—
¡Y qué, Edipo, siquiera te merezco
Una voz de consuelo, una palabra
Que calme mi afliccion... Habla; siquiera
De tu injusto desden sepa la causa...

EDIPO.

Mirad, Yocasta, ved que si á hablar llego,
Mayor dolor, más penas os aguardan...

YOCASTA. (Reponiendo con dignidad.)

No lo temais, señor: soy inocente,
Y os escucho tranquila.

EDIPO.

No culpada
Tambien os juzgo yo; la sola duda
Mil vidas que tuviera me costára...

YOCASTA.

¿Mas por qué no seguís?

EDIPO.

Sé que los cielos
Señalan una víctima, manchada
Con inocente sangre; yo la busco...

YOCASTA.

¡Y en tu esposa pretendes encontrarla!

EDIPO.

No, Yocasta; los Dioses soberanos,
Que hasta el fondo penetran de mi alma,
Ven mi dolor y la tremenda lucha
Que mi afligido pecho despedaza...
De mí propio, Yocasta, desconfio;
¡Mira si algun tormento á este se iguala!

YOCASTA.

¿Mas cuál es el delito, cuál el crímen?

EDIPO.

Deja que nunca de mis labios salga...

YOCASTA.

Yo lo exijo de tí; ¿cuál es? responde.

(Edipo señala lentamente con el brazo hácia el panteon.)

YOCASTA.

¡Edipo!

EDIPO.

No; perdona...

YOCASTA.

¡Edipo... Basta. —

(Despues de un breve silencio, continúa con el acento del dolor y de la indignacion.)

¡Quién me dijera á mí, cuando su muerte
Con lágrimas de sangre lamentaba,
Y una y mil veces, por salvar su vida,
Mi vida con placer sacrificára...
Quién me dijera á mí, cuándo violenta
Llegué en hora fatal al pié del ara,
Y por la paz de Tébas dí á otro hombre
La fe que á Layo conservaba intacta...
Quién me dijera que en aciago dia,
A vista de su tumba veneranda,
Un esposo... y el padre de mis hijos
Con tan negra sospecha me insultára!

EDIPO.

Yocasta...

YOCASTA.

No, retírate, los cielos,
Que mi inocencia ven, sabrán vengarla.

EDIPO.

¡Escúchame siquiera... y más que á ira,
Te moveré á piedad!

YOCASTA.

Sé que en tu alma

Tan infame sospecha no ha nacido...
No, Edipo, te conozco; mas aclara
Ese horrible misterio; y aquí mismo
Confundiré tan execrable trama.
¿Quién osó calumniarme?

EDIPO. (Con asombro y recelo.)

Ten el labio;
Teme, infeliz...

YOCASTA.

¡Temer! ¿Y por qué causa...
A la faz de los Dioses y los hombres,
El que inocente está la voz levanta;

(Esforzando el acento.)

¿Quién osó calumniarme? ¿Quién, Edipo...
¡Y así confuso y vergonzoso callas...
Pues bien, si ni una reina, ni una esposa,
Ni la que tuvo un tiempo en sus entrañas
Las prendas de tu amor, de tí merece
Lo que á un vil delincuente no negáras;
Si despues de pasarme el triste pecho,
La mano aleve que me hiere amparas;
No importa, Edipo, ven; tengo un testigo,
Un juez, un vengador, que por mi causa
Vuelva, por mi inocencia, por mi nombre,
Por su mísera esposa así ultrajada...

(Yocasta ase del brazo á Edipo en ademan de conducirle al panteon.)

Sígueme, pronto, ven... ¿Tiemblas, Edipo...
Yo te guio, y no tiemblo.

(Silencio.)

EDIPO.

¡No así añadas
Dolor á mi dolor... Bastantes penas
El cielo airado sobre mí descarga!

YOCASTA.

¿Y por qué de una esposa no las fias?

EDIPO.

Porque lo quiere así mi suerte infausta.

YOCASTA.

¿Con que nunca...

EDIPO.

No sé.

YOCASTA.

¡Nunca!

EDIPO.

Mas oye:
Si mi infeliz estado te apiada;
Si áun abriga tu pecho un leve resto
Del tierno amor que un tiempo me jurabas;
Si ya que no por mí, por nuestros hijos...

YOCASTA.

¿Qué quieres? pronto: dímelo...

EDIPO.

Una gracia,
Una sola merced...

YOCASTA. (Arrojándose en sus brazos.)

Hasta mi vida
Es tuya, Edipo mio...

EDIPO.

Ya cercana
Está quizá la hora que los Dioses
Señalar se han dignado á la venganza;
Si hoy mismo, cual su oráculo predijo,
Han de cesar los males de la patria;
¡Déjame mi secreto un solo dia!
No exijo más de tí.

YOCASTA.

Pero mañana...

EDIPO.

Yo te lo juro.

YOCASTA.

¿Y si estas breves horas
Dudas de mí...

EDIPO.

No, esposa, ya la calma
Empieza á renacer; y en favor tuyo,
Más que tu voz, mi corazon me habla.

ESCENA V.

EDIPO, YOCASTA, HYPARCO.

HYPARCO. (Al salir.)

¡Albricias...

EDIPO.

¿Qué suceso...

HYPARCO.

Aun vive Phórbas.

EDIPO.

¿Quién?

HYPARCO.

Phórbas, compañero en la desgracia
De Layo, y fiel testigo de su muerte...

EDIPO.

¿Qué dices?

YOCASTA.

¡Vive aún!

HYPARCO.

Vive; fué falsa
La nueva de su muerte, tantos años
Con su largo silencio confirmada...
Lleno de heridas, de terror cubierto,
Léjos huyó de la afligida patria,
Jurando no ver más la infausta tierra
Con sangre de su príncipe manchada...

Mas el tiempo, la ausencia, las desdichas
Quebrantaron el temple de su alma;
Y en su vejez, cercano ya á la muerte,
Ver anheló la tierra de su infancia.

EDIPO.

¿Dónde está?

YOCASTA.

¿Quién le ha visto?

HYPARCO.

Largos dias
En el cercano bosque de Diana
Vivió oculto y tranquilo; y allí mismo
Su triste sepultura preparaba...
Mas cual si un Dios sus pasos impeliese,
Hoy se acercó á los muros; y miraba
Las puertas afligido, cuando escucha
Las nuevas por el pueblo divulgadas;
Sabe que ha hablado el Dios; que la atroz muerte
De su amigo y su rey va á ser vengada;
Y entre llanto y sollozos, de sus labios
Su propio nombre con placer se escapa...

YOCASTA.

¡Dia feliz!

HYPARCO.

Al conocerle el pueblo,
Le rodea, le estrecha, inquiere, indaga
Mil circunstancias, mil; y del buen Layo
El grato nombre y la memoria aclama.

YOCASTA.

¿Ves, caro Edipo, ves... El justo cielo
Vuelve por la inocencia.

EDIPO.

Esposa amada,
El súbito placer mi pecho oprime,

Cual si fuese un pesar... (A Hyparco.) ¿Pero, qué aguardas?
Corre al instante, amigo; venga Phórbas,
Y de una vez disipe dudas tantas.

HYPARCO.

En vano el pueblo entre sus mismos brazos
Conducirle intentó; ruegos, instancias,
Todo fué en vano; ante las mismas puertas
La hora fatal de la venganza aguarda;
Juró nunca pisar...

EDIPO.

Dile que Edipo
Se lo suplica... y que su Rey lo manda.

ESCENA VI.

EDIPO, YOCASTA.

EDIPO.

Sígueme, esposa; al punto, en este instante,
A nuestro nombre Tébas convocada,
Venga á asistir al formidable juicio
Que los eternos Númenes preparan
Bajo la inmensa bóveda del cielo,
Junto al sepulcro mismo del monarca,
De boca del anciano venerable
Escuche la verdad; y asegurada
La tímida inocencia, á un solo acento
El audaz crímen confundido caiga.

FIN DEL ACTO SEGUNDO.

ACTO TERCERO.

ESCENA PRIMERA.

EDIPO, YOCASTA, EL SUMO SACERDOTE,

PUEBLO, GUARDIA, ESCLAVAS.

(Edipo estará enmedio, el Sumo Sacerdote á su derecha, y Yocasta á su izquierda, con un grupo de esclavas detras; á alguna distancia, el pueblo repartido por el ámbito de la plaza; y en el pórtico del palacio se divisará una guardia.)

EDIPO.

¡Y qué, porque obstinado en su porfía
Las súplicas de un pueblo desatienda,
Y á la voz requerido de un monarca
Su mandato supremo no obedezca,
Habremos de sufrir que por más tiempo
Dure el dolor y la inquietud de Tébas,
Y que un hora, un momento, el parricida
Oculto y sin castigo permanezca!
No; la virtud, la religion, las leyes,
La voz de las Deidades se lo ordenan;
Y se lo manda un Rey, que, aunque clemente,
Insultos á su cetro no tolera.

SACERDOTE.

No el cetro de un monarca poderoso
El anciano infeliz hollar intenta;
Y ántes creyó que su dolor y angustia
Elogios, no amenazas, merecieran;
Sus canas, su honradez, la pura sangre

Que derramó de Layo en la defensa,
Su destierro, sus males, sus desdichas,
Hasta ese mismo horror con que se niega
Este suelo á pisar contaminado,
Miéntras no dicte el cielo la sentencia;
Si del hombre la cólera le atraen,
El favor de los Dioses le granjean.

EDIPO.

Obedecer los Númenes le mandan.

SACERDOTE.

Acudir á tu voz ellos le vedan.

EDIPO.

Yo lo veré.—Volad; de fuerza ó grado
Conducidle al instante á mi presencia.

(Parten algunos de la guardia.)

YOCASTA.

Edipo...

EDIPO. (A Yocasta.)

Nada escucho.— (Al Sacerdote.) ¡ Ay del que ciego
La ira de Edipo á provocar se atreva!

SACERDOTE.

Débil mortal, ¿ y á quién tus amenazas
Osaste dirigir? ¿ Acaso piensas
Que el que amparan los Dioses necesita
Contra el brazo del hombre otra defensa...
¡ Infelice! los dardos de tu ira
Contra tu pecho, sin querer, asestas;
Y de tu suerte mísera arrastrado,
Tú propio en un abismo te despeñas.

EDIPO.

En vano, en vano á intimidarme aspiras;
Venero de los Dioses la tremenda
Autoridad; á su poder me humillo,
Y depongo ante el ara la diadema;

Mas si un mortal su intérprete se nombra,
Yo ejerzo su poder sobre la tierra...

SACERDOTE.

¡Tú su poder... Desde el Olimpo ellos
Hasta el profundo Tártaro sondean;
Y tú, mísero Rey, un solo crímen
En vano ansioso descubrir anhelas...
Ahora mismo, impaciente, confiado
En tu vano poder, saber esperas
De los labios de Phórbas el secreto
Que cual losa fatal sobre tí pesa;
Pues bien, no lo sabrás.

EDIPO.

¿No he de saberlo?

SACERDOTE. (Con énfasis.)

¡Antes, Edipo, ántes que quisieras!

EDIPO.

¡Sacerdote...

SACERDOTE.

Los Númenes sagrados
Han decretado en su justicia eterna,
Que una mano por ellos bendecida
El velo rompa á la maldad proterva...

EDIPO.

¿Y á qué aguardas?

SACERDOTE.

Aguardo á que en los cielos
Toque el sol la mitad de su carrera;
Mas ya se acerca, ya... ¡Míralo, Edipo!
Ya casi encima está de tu cabeza.

YOCASTA.

¡Qué terror por mis venas se difunde!
Edipo...

EDIPO.

¿Qué, Yocasta, qué recelas...

Un justo rey, el crímen castigando,
La imágen de los Dioses representa.

SACERDOTE.

Cuando el cielo en su cólera amenaza,
Todos deben temblar...

EDIPO.

No la inocencia.

SACERDOTE.

¿Y quién, ciego mortal, pudo infundirte
Tan vana presuncion? ¿Quién en la tierra
De inocente blasona? ¿Quién te ha dicho
Que en este propia dia, á la hora esta,
Manchado con los crímenes más graves,
Del eterno furor blanco no seas...

EDIPO.

No así procures con siniestras voces
Al pueblo deslumbrar, para que crea
Que sólo á tí los Dioses confiaron
El secreto fatal que al mundo celan;
¿Quién es el regicida? ¿Quién?

SACERDOTE.

Tú, Edipo.

PUEBLO.

¡Edipo!

SACERDOTE.

Tú.

YOCASTA.

¡Mi esposo!

EDIPO.

La sorpresa,
La indignacion mi propia voz ahogan...
¡Yo el regicida!

SACERDOTE.

Tú.

EDIPO.

Deten la lengua,
Vil impostor, ó con la infame vida
Yo te la arrancaré.

SACERDOTE.

No me amedrenta
Tu impotente furor; ¿quieres mi sangre?
Viértela; y al llegar mi hora postrera,
En medio de los bárbaros tormentos,
Te anunciaré hasta el fin tu suerte horrenda.

EDIPO.

¿Qué suerte? Acaba, dí...

SACERDOTE.

Pídele al cielo
Que ese crímen atroz el mayor sea.

EDIPO. (Volviéndose al pueblo.)

¿Oís, tebanos, oís...: Vuestro monarca,
El mismo Edipo, que en defensa vuestra
Su propia vida expuso, y por salvaros
Ciñó, mal de su grado, la diadema,
Quien nunca á Layo vió, ni en vida suya
Pisó jamás los límites de Tébas,
Quien por vengar su trono y su memoria,
La sangre derramára de sus venas;
Aquí, ante el cielo, á vuestra propia vista,
De la esposa de Layo en la presencia,
Cual asesino vil, cual parricida,
Calumniado se ve por torpe lengua.
Mas yo sabré...

SACERDOTE.

¡Mortales! ya en los cielos
Sonó la hora fatal; y en vano intenta
Reluchando la víctima culpable,
Sacudir la segur que al cuello lleva;

Vosotros la vereis, de muerte herida,
Ante el ara caer.

EDIPO.

Antes, sangrienta,
Tu cabeza caerá.

YOCASTA.

Detente, Edipo...

EDIPO.

¡Hola, pronto á mi voz...

(Al hacer ademan Edipo de dar una órden, suena á lo léjos un confuso murmullo, que crece y se acerca por instantes.)

YOCASTA.

Detente, espera;
¿No oyes el sordo estruendo...

UNA PARTE DEL PUEBLO. (Conmoviéndose hacia el fondo del teatro.)

¡Phórbas!

TODO EL PUEBLO.

¡Phórbas!

EDIPO. (Al Sacerdote.)

¿Ves, impostor... El cielo te condena.

ESCENA II.

Los mismos de la escena anterior; ademds PHÓRBAS, *á su lado* HYPARCO, *y detras algunos de la* GUARDIA *y* GENTE DEL PUEBLO.

(Phórbas se acerca lentamente, y se coloca á la derecha del Sacerdote; Hyparco se queda á alguna distancia; el pueblo formará detras de todos una especie de media luna.)

PHÓRBAS. (Al salir.)

¿Dónde está ese Monarca, celebrado
Por sabio y justiciero en toda Grecia...
Conducidme á su vista; admire, goce

El triunfo que sus armas le granjean...
Ya estoy, Edipo, aquí; tras largos años
Al ver mi patria por la vez primera...
Mi patria, á la que sólo demandaba
Un pobre asilo y sosegada huesa...
Al pisar este suelo, en que he nacido,
Al ver mi propio hogar, y ante las puertas
De ese mismo palacio, en que algun dia
Junto al buen Layo me miraba Tébas...
En vez de amparo y compasion, encuentro
Amenazas, insultos y violencias;
Y cual vil criminal aquí arrastrado,
Ni estas honradas canas se respetan.

EDIPO.

No, venerable anciano, nò tan pronto
A Edipo agravies con injustas quejas;
Cuando en vez de amenazas y de insultos,
Mercedes te apercibe y recompensas.
Un vasallo lëal, el fiel amigo
Del justo Layo, quien vertió en defensa
De su señor su sangre, ante mis ojos
Con títulos sagrados se presenta;
Y hoy mis pueblos verán si sabe Edipo
Cual monarca pagar tan justa deuda.—
Mas tu misma lealtad, el tierno afecto
Que á la memoria de tu rey conservas,
La firmeza del trono y de las leyes,
Tu infeliz patria, á perecer expuesta,
Te imponen un deber de que yo propio
Mal pudiera eximirte, aunque quisiera.
La muerte de tu rey áun está impune;
Y el cielo mismo por ocultas sendas
Al formidable juicio te ha traido,
Cual instrumento á su justicia eterna.
Yo sólo con mi voz y poderío

Cumplí su voluntad. — Habla, revela
Las circunstancias del horrendo crímen,
Que tanta sangre y lágrimas nos cuesta :
¡De tu labio tal vez está pendiente
En este instante la salud de Tébas!

PHÓRBAS.

¿De mi labio, señor... Luz muy escasa
Mis tristes voces ministrar pudieran;
Y sin provecho alguno renováran
Del fatal caso la memoria acerba...
Harto presente y viva, un año y otro,
Me acompaña y persigue por do quiera,
Sin que tan sólo un dia ni una hora
La muerte de mi rey olvidar pueda...

EDIPO.

Cálmate, buen anciano; tus amigos
Tu familia, tus hijos te rodean;
Y cual nuncio de paz y de esperanza,
Con lágrimas de gozo te contemplan;
Por su rey, por su padre te preguntan
Ansiosos é impacientes; de tí esperan
Que ayudes á vengar su fin sangriento,
Para alcanzar del cielo la clemencia;
Y cada instante que el hablar retardas,
A destruccion y muerte los condenas.

PHÓRBAS.

Mucho, señor, me cuesta el sacrificio;
Mas pues tan justas causas me lo ordenan,
Mostraré la verdad breve y sencilla
A la faz de los cielos y la tierra;
Cual si al bajar al tribunal tremendo,
La sombra del buen Layo allí me oyera. —

(Movimiento de suma atencion en el pueblo.)

Solo, sin pompa inútil, confiado
Del cielo en el favor y en su conciencia,

Cual un padre camina entre sus hijos,
El bondadoso rey salió de Tébas ;
Solo conmigo iba... y áun me acuerdo...
Paréceme escucharle... su afan era
Preguntarme, saber los desgraciados
De que aliviar pudiese las miserias...
No era un rey, era un padre; nunca, nunca
Otro monarca igual verá la Grecia...

(Suspéndese un instante enternecido, y luego prosigue:)

Dos dias caminamos; y al siguiente,
Al despuntar la aurora...

EDIPO. (Con sobresalto.)

¿Qué hora era?

PHÓRBAS.

¿No lo oiste, señor... la de la aurora;
Nada se me ha olvidado; el sol apénas
Doraba una colina...

EDIPO.

¡Una colina...

PHÓRBAS.

Y la cima del templo de Minerva.

EDIPO. (Con impaciencia.)

Sigue, anciano, prosigue...

PHÓRBAS.

Allí el monarca
Su curso encaminaba, con la idea
De consultar al Númen sobre el medio
Da vencer á la Esfinge, y ya la senda,
En tres brazos á un tiempo dividida,
Comenzaba á estrecharse, cuando suena
El confuso rumor de veloz carro
Que apercibimos por la parte opuesta;
Y apénas le divisan nuestros ojos,
En polvo envuelto se aproxima y llega.
Un mancebo imprudente le guiaba...

EDIPO. (Con mayor inquietud.)

¿Un mancebo...

PHÓRBAS.

Sí, Edipo; mozo era;
Le tengo muy presente; áun estoy viendo
Su rostro, su ademan, su audaz presencia...

EDIPO.

No te detengas, sigue...

PHÓRBAS

En pié venia
Sobre el carro veloz, con ambas riendas
El cuello á los caballos azotando,
Y á gritos animando su presteza,
Cual si en el circo olímpico anhelára
El premio conseguir de la carrera...

EDIPO.

Sigue...

PHÓRBAS.

El buen Layo en vano le demanda
Que un instante siquiera se detenga,
Para dejarle paso; el ciego jóven
De la menor tardanza se impacienta,
Insta, se obstina, crúzanse los carros,
Y en el terrible encuentro el suyo vuelca.

YOCASTA.

¡Edipo...

EDIPO. (Con la mayor turbacion.)

Sigue... sigue...

PHÓRBAS.

Apénas cae,
Alzase el mozo audaz; mira por tierra
Su fuerte lanza, cógela, y furioso
Acércase blandiéndola en su diestra;
Y al reprenderle Layo su osadía,
Arrójale la lanza por respuesta.

Todo fué un punto: traspasado el pecho,
Cayó exánime el rey; yo con presteza
Salto del carro y vuelo al homicida...

(En el calor de esta relacion se habrán ido aproximando insensiblemente, y al llegar á este punto, se hallará Phórbas mucho más cerca de Edipo, que ya le escucha inmóvil y como fuera de sí; alza Phórbas los ojos, los clava en el rostro del Rey, y exclama apartándose con asombro:)

¡Santos cielos!

PUEBLO.

¡Él es!

YOCASTA. (Cayendo desvanecida en brazos de las esclavas.)

¡Ay de mí!

SACERDOTE.

Eterna
Justicia de los Dioses, á tu vista,
¿Qué son las potestades de la tierra?

(Silencio general.

Tebanos, la señal los Dioses dieron;
Y un soplo suyo disipó la niebla,
Que al ímpetu y conatos de los hombres
Un siglo y otro impenetrable fuera;
Preso en sus propias redes el culpable,
Con su silencio él mismo se condena,
Y desde el alto trono despeñado,
De los cielos aguarda la sentencia.
Ella se cumplirá.—Mas entre tanto
Ni el agua, ni la luz, ni el aire sea
Comun entre vosotros y el impío;
Cual contagio letal, huid su presencia;
Y los pueblos, los templos, los hogares,
La tumba misma ciérrenle sus puertas.
Así el Destino lo escribió en los cielos,
Así los Dioses por mi voz lo ordenan;

Y el mismo parricida, el propio Edipo
Confirmó con su labio su anatema.

(Retírase el Sumo Sacerdote dirigiéndose al templo, y seguido de una parte del pueblo; los demás del concurso se separan y se van por diversos lados; en el ínterin las esclavas habrán conducido al palacio á Yocasta, quedando solos en el teatro Edipo é Hyparco.)

ESCENA III.

EDIPO, HYPARCO.

(Edipo vuelve lentamente de su estupor, mira con asombro en rededor de sí, y fijando la vista en el paraje donde estaba la Reina, exclama con el acento del dolor:)

EDIPO.

¡Tambien Yocasta...

HYPARCO.

No, mísero Edipo;
A impulso del dolor y la sorpresa
Cayó desvanecida; mas tu esposa...

EDIPO.

¡Quién, la esposa de Layo...

HYPARCO.

No lo temas;
Jamás Yocasta aborrecerte puede,
Y ántes mas bien compartirá tus penas.

EDIPO.

¡Nadie... nadie... ¿Y mis hijas? ¿y mis hijas?
¿Me las roban tambien... ¡Dejad siquiera,
Dejad que las estreche entre mis brazos
Una vez, sólo una... es la postrera.

HYPARCO.

¿Qué dices, caro Edipo?

EDIPO.

¡Pronto, Hyparco...
¿En dónde están mis hijas?

HYPARCO.

Tente, espera...

EDIPO.

¿Dónde...

HYPARCO.

Escucha, sosiégate...

EDIPO.

¡Crüeles,
Soy su padre, su padre... y ya en la tierra
No me queda otro bien!

HYPARCO.

Cálmate, Edipo...

EDIPO.

¡Hijas mias... Ninguna me contesta...
¿Quién os detiene, quién... ¡Hasta el consuelo
De abrazar á mis hijas se me veda...

(Dirígese Edipo al palacio, y al pasar por enfrente del panteon, vuelve acaso la vista hácia él, suspéndese con asombro, y despues de cavilar unos instantes, dice con el mayor abatimiento:)

«*¡Huye, infeliz, del tálamo y del trono...*»
Ya lo sé, justo rey... en paz te queda.

FIN DEL ACTO TERCERO.

ACTO CUARTO.

ESCENA PRIMERA.

EDIPO, DOS NIÑAS *hijas suyas.*

(Edipo aparecerá vestido noblemente, pero con sencillez y sin diadema; estará apoyado contra una de las columnas del pórtico del palacio, miéntras sus hijas colocan guirnaldas y flores en un ara, que se hallará situada en el mismo pórtico.)

EDIPO.

Así, hijas mias; coronad de flores
El ara antigua de los Lares patrios,
Como postrer ofrenda y sacrificio
Del triste Edipo, pronto á abandonarlos...
Mediando vuestra cándida inocencia,
El voto á las deidades será grato;
Que vuestro infeliz padre el ara santa
No osa tocar con sus sangrientas manos.—
¡Cuán tremenda, gran Jove, es tu justicia,
Cuán tremenda... Yo humilde y resignado
La adoro, y me someto á sus decretos
Sin que salga una queja de mis labios;
Mas dígnate volver, Dios de clemencia,
Los ojos á este padre desdichado,
Y acogiendo piadoso su plegaria,
Dale ese alivio en tan mortal quebranto...
No te pido por mí... para estas hijas
Del alma mia tu favor demando;
Para estas hijas, tiernas, inocentes,
Dignas, buen Dios, de tu divino amparo...

Protege su orfandad; por el sendero
De la santa virtud guia sus pasos;
Y aparta de sus sienes las desdichas
Que afligen á su padre desgraciado...
Mas, ¿qué es eso, llorais... Ismenia amada,
Antígone, mi vida... aquí, á mis brazos
Venid; no os aflijais... Ved que hasta el alma
Me penetra, hijas mias, vuestro llanto...

(Siéntase al pié de una columna, abrazado con sus hijas, y queda suspenso unos instantes.)

Mirad que vuestra madre debe en breve
Volver; y si os encuentra en ese estado
Vais á afligirla más... No, prendas mias,
No aumenteis su dolor y su quebranto,
Que harto infeliz es ya... Sed su consuelo;
Aliviadla en sus penas; esforzaos
A hacerle llevaderas las desgracias
Que vuestro infausto padre le ha causado...
Si me amais, hijas mias, yo no exijo
Más prueba de vosotras, ni os encargo
Nada más... ¿Lo ofreceis... Lleve á lo ménos
Esa dulce esperanza al separarnos;
Y el cielo en su bondad me dará fuerzas
Para sufrir mi triste desamparo...
Sí, hijas mias, mirad á vuestra madre
Cual un Dios tutelar; á sus mandatos
Mostraos siempre dóciles, sumisas;
Pagad tantos desvelos y cuidados
Con ternura y amor... Y si algun dia
La veis más afligida; si al miraros,
La memoria infeliz de vuestro padre
La cubre de amargura... en vuestros brazos
Estrechadla y decidle: «Él os amaba
Más que á su corazon; fué desgraciado
Aun más que criminal... compadecedle;

Que al fin es nuestro padre...» El cielo santo,
Si así lo haceis, os premie y os bendiga,
Y os colme de ventura largos años...

ESCENA II.

EDIPO, YOCASTA, SUS HIJAS.

YOCASTA (Al salir.)

Edipo...

EDIPO.

Id, hijas mias; que no os vea
Vuestra madre llorar...

(Edipo se separa de sus hijas, que vuelven á dirigirse al ara, y él se acerca á Yocasta.)

¿Hablaste al pueblo?

YOCASTA.

Apénas fué preciso: su zozobra
Y dudosa inquietud duró un momento;
Y al saber tu intencion, la piedad sola
Halló cabida en su agitado pecho;
Tú mismo con placer y con ternura
Hubieras escuchado sus acentos,
Que con ayes y lágrimas mezclados,
Nunca fueron tan vivos y sinceros.—
En medio de tu pena y amargura
Debes llevar, Edipo, ese consuelo:
No la pérdida sienten de un rey justo:
Lloran á un padre, cariñoso y bueno;
Y mirando cual propia tu desgracia,
En tu favor imploran á los cielos...
¿Te enterneces, Edipo... si los vieras
Preguntarme por tí, cercarme inquietos,
Ofrecerte sus bienes y sus vidas,
Pedirte que confies á su afecto

A tu esposa y tus hijas... ¿A qué ocultas
El rostro, Edipo mio? Deja al ménos
Correr tus tristes lágrimas; que ellas
Tu angustia aliviarán.

EDIPO.

Yo esperé un tiempo,
En brazos de mi esposa y de mis hijas,
Vivir feliz en medio de mi pueblo...
Yo no tuve otro afan ni otra delicia
Sino buscar su bien; ni ansié más premio
Que verlos en mi hora postrimera
Cerrar mis ojos con piedad y afecto...
Y hoy ¡infeliz! mi dicha, mi esperanza,
La paz del alma para siempre pierdo;
Y léjos de mi patria y de los mios,
Solo en el mundo con horror me veo...

YOCASTA.

Cálmate, Edipo, cálmate.

EDIPO.

No; deja,
Déjame desahogar mi sentimiento;
Que el corazon y el alma se me parten,
Y no puedo ya más.

YOCASTA.

Pero tú mesmo
Te haces más infeliz; triste es tu suerte,
Tristísima, no hay duda; y yo mal puedo
Ofrecerte consuelos, que yo propia
Quisiera para mí... Mas aunque adverso
El destino cruel hoy te condene
A tantos sacrificios, no por eso
Te roba todo alivio y esperanza,
Ni te reduce á tan fatal extremo.
Aun tienes una patria, á la que un dia
Podrás hacer feliz bajo tu imperio;

Vas á habitar la tierra en que naciste;
Vas á ver con ternura el propio techo
En que pasaste los serenos dias
De tu infancia feliz; donde ahora mesmo
Viven tus padres, tus ancianos padres,
Que no tienen más ánsia, más anhelo
Que verte y bendecirte, y en tus brazos
Lanzar tranquilos el postrer aliento.

EDIPO.

¡Mis padres...

YOCASTA.

Sí, tus padres; áun te viven,
Aun te los guarda por tu bien el cielo...
¡Y hablas de soledad y desamparo!
No, Edipo mio; un hijo humilde y tierno,
Un hijo como tú, si tiene padres,
No está solo en el mundo... Vuelve presto
A consolarlos de tan larga ausencia;
Vuelve á sus brazos, vuelve; y en su seno
Encontrarás la paz que ahora imaginas
Perdida para siempre.

EDIPO.

Yo no tengo
Siquiera esa esperanza...

YOCASTA.

¿No la tienes?

EDIPO.

¡Nunca mis ojos volverán á verlos!

YOCASTA

¡A tus padres!... Edipo, ¿no respondes...
¿Qué arcano encierra tu fatal silencio,
Que así me hace temblar... ¡Edipo oculta
A su mísera esposa sus secretos!

EDIPO.

No, Yocasta...

YOCASTA.

Pues habla.

EDIPO.

¿A qué pretendes
Saber áun más desdichas?

YOCASTA.

Porque debo
Sentirlas y llorarlas á par tuyo...
¿No hicieras tú lo mismo?

EDIPO.

Yo te ruego
Por última merced...

YOCASTA.

Y yo te pido
Por mi amor, por tus hijas, que á lo ménos
Me saques de esta duda, y no me dejes
Entregada á tan bárbaro tormento.

EDIPO.

Pues lo quieres, Yocasta...

YOCASTA.

No; lo pido
Por mi amor...

EDIPO.

Pues escúchame; y al tiempo
De despedirnos por la vez postrera...
En este dia mísero y funesto
Para mí más que el dia de mi muerte,
No llevaré tambien el desconsuelo
De haber sido capaz, en esta vida,
De ocultarte ni un solo pensamiento...
Si he callado hasta ahora, si yo solo
Ese arcano fatal guardé en mi pecho,
Sin mostrártelo nunca, no me culpes;
Temí afligirte, y que el presagio horrendo
Que ha sido mi martirio tantos años,

Emponzoñase de tu vida el resto.—
Yo vivia feliz... y tan dichoso,
Que en el mundo no habia quien contento
Así estuviese con su propia suerte,
A los Dioses por ella bendiciendo...
Así mis años plácidos corrian,
Cuando en hora fatal, cuyo recuerdo
Hondamente clavado en mi memoria
Llevaré hasta el sepulcro, otro mancebo,
Perdida en un banquete la templanza,
Mi enojo provocó; y al reprenderlo,
Se atrevió á echarme en rostro que no era
Hijo yo de Polibo, ni heredero
De su nombre y su trono... Hasta sin ira
Le escuché, ¿lo creerás? Sólo desprecio
Me inspiró aquel mezquino; y á sus voces
Con burla y risa todos respondieron.
Mas de allí á breves dias... (ni yo propio
Te lo sabré explicar) me sentí inquieto,
Melancólico, triste, caviloso,
Privado de ventura y de sosiego,
Cual si en el alma misma me punzára
Una espina cruel... Luché algun tiempo
Conmigo mismo; reclamé el auxilio
De mi flaca razon; busqué en el seno
Del deleite el olvido... Todo en vano:
Miéntras mayores eran mis esfuerzos
Por borrar esa idea de mi mente,
Más profundo y tenaz era su sello.
Cansado de sufrir, al cabo un dia
Narré á mis padres el fatal suceso,
Aunque oculté á su amor la triste duda
Que era mi torcedor y mi tormento;
Ellos, del caso extraño sorprendidos
Mostráronse al principio; pero luego,

Culpando la embriaguez del ciego jóven,
Olvidar me mandaron su denuesto.
Mas quiso mi desdicha que de entónces
Me pareció notar mayor esmero
En llamarme su hijo, más señales
De piedad y ternura; y ese empeño,
Manteniendo la llaga abierta y viva,
Doblaba mis sospechas y recelos.
Al fin, ansioso de apurar mi orígen,
Y á tal duda mis males prefiriendo,
Me ausenté de Corinto, pretextando
Que iba á Aténas á ver al gran Teseo;
Y sin tomar ni tregua ni descanso,
Corrí impaciente hasta llegar á Délfos.
¡Ojalá ántes muriera... Por tres veces
Consultado el oráculo tremendo,
Enmudeció; yo, ciego y obstinado,
Con lágrimas insté, doblé mis ruegos;
Maldije en mi delirio la tardanza,
Invoqué hasta á los Dioses del Averno,
Y casi con violencia rasgar quise
Del Destino fatal el denso velo.
Cedió el Númen al fin, cual si apiadado
Satisfacer quisiese mi deseo;
Mas resolvió, tremendo en su venganza,
Castigar de un mortal el loco empeño.
En la callada noche, solo estaba,
Entregado á mis tristes pensamientos,
Cuandó vagó un susurro misterioso
Por las lóbregas bóvedas del templo;
Sonó la voz del Dios, y á mis oidos
Llegaron con horror estos acentos:
«¿Quieres saber tu suerte...» Al escucharlo,
La sangre se me heló; sentí el cabello
Erizarse de espanto; y junto al ara

Atónito quedé sin movimiento...
« ¿Quieres saber tu suerte... De tu padre
La sangre verterás... »

YOCASTA.

¡Divinos cielos!

EDIPO.

¡Qué! ¿te asombras, Yocasta... No debia
Haber cedido á tu imprudente ruego;
¿Lo ves...

YOCASTA.

¡Ay!

EDIPO.

¿Mas qué miro? ¿qué mudanza,
Qué turbacion es esa que en tí advierto?
Habla, responde... ¿Callas?

YOCASTA.

Sigue, Edipo;
¿No es natural mi pena...

EDIPO.

Sí; mas temo
Que alguna causa oculta...

YOCASTA.

No; prosigue...
No me hagas penar más.

EDIPO. (Despues de una breve pausa.)

A tan siniestro
Oráculo, las fuerzas me faltaron,
Y ante el ara caí; pero del centro
De la tierra salir me parecia
La misma voz, continuo repitiendo:
« ¿Quieres saber tu suerte... De tu padre
La sangre verterás, y el casto lecho
Mancharás de tu madre... » Apénas pude
Escuchar hasta el fin; falto de aliento,
Privado de razon y de sentido,

Permanecí postrado largo trecho;
Y al despuntar el alba, allí me hallaron,
Cual un cadáver insensible y yerto.—
La vida al cabo recobré... azorado,
Del templo, del oráculo, y de Délfos
Huí con ánsia mortal; recorrí en breve
Cien regiones y cien, buscando léjos
El término á mis penas; mas la imágen
Del parricidio y del nefando incesto
Como mi propia sombra me seguia,
Al campo, á la ciudad, despierto, en sueños;
Cual si la férrea mano del destino
Agobiarme quisiera con su peso.
Hasta que al fin, para calmar mi angustia
Y burlar el rigor del hado adverso,
A la casa paterna y á mis padres
Renuncié para siempre; y corrí ciego
En busca de la muerte, donde quiera
Que divisaba el más lejano riesgo...
Entónces fué cuando al mirar las gentes
Huir espantadas del nativo suelo,
La fama de la Esfinge y sus estragos
Encaminó mis pasos á este reino;
Y apénas á sus límites tocaba......
Tú sabes mi desdicha.

YOCASTA.

¿Y sólo el miedo
De ver cumplirse el vaticinio infando,
Te aleja hoy dia del paterno techo?

EDIPO.

¿Y qué causa mayor... Mil y mil veces
He intentado vencer este secreto
Temor, como infundado, como vano,
Como indigno de mí... mas te confieso
Mi flaqueza, Yocasta; lucho, insisto,

Casi ya de triunfar me lisonjeo;
Y al punto mismo, sin saber la causa,
Me acomete un fatal presentimiento:
La imágen veo del horrendo crímen,
Y huyo confuso, de terror cubierto.

YOCASTA.

Pues oye, Edipo: y ya que á ruego mio
Me has mostrado hasta el fondo de tu pecho,
No he de ser tan crüel que me rehuse
A un triste sacrificio, cuando veo
Que tal vez dél dependerá tu suerte
Y la paz de tu vida.

EDIPO.

No comprendo,
Yocasta, tus palabras misteriosas;
¿Qué pretendes decirme?

YOCASTA.

Sólo temo
Presentarme á tus ojos ménos digna
De tu estima y amor; y este recelo,
Si alguna vez mis labios abrir quise,
Volvió á cerrarlos con perpétuo sello...

EDIPO.

Sigue, Yocasta, sigue...

YOCASTA.

Era tu esposa,
Y he tenido á tus hijos en mi seno...
Tu propio corazon, cuando me escuches,
La causa te dirá de mi silencio.—
Tú, Edipo, me creias virtuosa,
Y dichosa tal vez; al mismo tiempo
Que mi propia conciencia noche y dia
Me condenaba como juez severo,
Y tus mismos elogios y caricias
Doblaban mi vergüenza y mis tormentos...

Recuérdalo: mil veces me notaste
Mi profunda afliccion, queriendo inquieto
La causa averiguar; y yo otras tantas,
Buscando mil excusas y pretextos,
Te expliqué mi pesar, calmé tus dudas,
Mostré tal vez el rostro más sereno,
Ahondando con afan dentro del alma
Mi continuo y roedor remordimiento.

EDIPO.

¿Mas cuál es tu delito, desgraciada?...

YOCASTA.

En breve lo sabrás: deja á lo ménos
Que lástima te inspire un solo instante
Tu triste esposa... Dame este consuelo
Por último en la vida, que harto en breve
Horror te inspiraré.

EDIPO.

No á tal extremo
Te ciegue tu dolor...

YOCASTA.

¿Sabes mi crímen...
No lo sabes, Edipo; pues que veo
Que áun me miras con lástima... No, Edipo,
No la tengas de mí, no la merezco;
¡Yo no la tuve de mi propio hijo,
Que abrigué en mis entrañas...

EDIPO.

¡Calla... Tiemblo
De saber más...

YOCASTA.

El inocente mio
Al sepulcro pasó desde mi seno,
Y yo en su muerte consentí y su padre...

EDIPO.

Déjame respirar.—Ya no me tengo

Yo por tan infeliz... ¡Hijas del alma,
Lo fué áun más otro padre?

(Suspension de unos instantes.)

¿Y Layo mesmo
Consentir pudo...

YOCASTA.

Y su esperanza era
Aquel niño inocente, y el objeto
De sus ardientes votos, y la prenda
De nuestra mutua union...

EDIPO.

¿Mas qué funesto
Motivo fué bastante...

YOCASTA.

Oyelo, Edipo,
Y sírvante mis males de escarmiento,
Para aprender la fe que deba darse
A engañosos oráculos. —Inquietos
Sin tener sucesion un año y otro,
Nuestra dicha y placer no eran completos;
Que en medio de la pompa y la grandeza
Nos afligia el solitario aspecto
De nuestro hogar, y desabrida el alma
Las caricias de un hijo echaba ménos.
Con súplicas, con votos, con ofrendas,
Importunamos sin cesar al cielo,
Hasta que al fin nos pareció propicio
Que iba ya á coronar nuestros deseos...
Aun no era madre, y la esperanza sola
Mi existencia doblaba y mi contento,
Y un placer me inspiraba, una ternura,
Que sólo siente el corazon materno.
Por su parte mi esposo los instantes
Contaba con afan... pero el exceso
De ese afan nos perdió: quiso impaciente

Consultar un oráculo, que el pueblo
Desde remotos siglos reputaba
Guarda de los arcanos de este reino;
Le consultó, y el Dios... ó sus ministros
Estas solas palabras respondieron:
El hijo, cuya vida anhelas tanto,
La muerte te dará.—De terror lleno
Oyó mi esposo el formidable anuncio:
Quiso ocultarme su dolor inmenso;
Pero tan grave era, que no pudo
Con él su corazon... De aquel momento,
Perseguidos cual tú de un temor vano
Y acosados de míseros agüeros,
Ni una hora de paz y de ventura
Pudimos disfrutar; el mismo objeto
De tantas esperanzas convirtióse
En objeto de horror; y hasta en mi seno
Palpitar le sentia con espanto,
Cual un monstruo maldito por los cielos.
En tan horrenda situacion nos halla
El fatal plazo: se aproxima el riesgo:
Redóblase el temor: un Dios contrario
De libertarnos nos inspira el medio;
Y en aquel trance de terror y asombro,
El atroz sacrificio resolvemos...
Un amigo de Layo al hijo mio
Arrancó de mis brazos, y en secreto
Conduciéndole á un monte despoblado,
A su suerte cruel le dejó expuesto.

EDIPO.

¡Infeliz!

YOCASTA.

Mas apénas con su muerte
Cesaron los temores, renacieron
Con más fuerza y vigor en nuestras almas

Los antigos y tiernos sentimientos;
No dulces y apacibles como ántes,
Sino mezclados con letal veneno...
Presente á nuestros ojos noche y dia,
Sin cesar escuchando sus lamentos,
Cuanto tocaban nuestras propias manos
Nos presentaba de su sangre el sello;
Y la vista de un niño, el oir su lloro,
Nos hacia temblar. Al fin, el tiempo
Lo agudo del dolor fué mitigando;
Mas nos dejó una angustia, un desconsuelo
Dentro del corazon, áun más penosos
Que el dolor mismo; y con fatal anhelo
El término miramos de la vida
Como el único fin de los tormentos. —
Ese es el fruto, ese, reservado
A quien fia de oráculos inciertos,
Que con soñados riesgos amagando,
Nos sepultan en males verdaderos.

EDIPO.

Atónito he escuchado tus desgracias...

YOCASTA.

¿Y querrás por ventura seguir ciego
La misma senda... Edipo, abre los ojos;
En mis propias desgracias toma ejemplo;
Y deja esos oráculos falaces
Que asombren sólo al ignorante pueblo.

EDIPO.

No, Yocasta, quizá los mismos Dioses
Del formidable amago se valieron
Para salvarme del abismo; suya
Fué la voz que escuché; y ántes prefiero
Ser el más infeliz de los mortales
Que exponerme á peligro tan horrendo.

ESCENA III.

EDIPO, YOCASTA, SUS HIJAS, HYPARCO.

HYPARCO.

Edipo, un mensajero de Corinto
Acaba de llegar...

EDIPO.

Corre, vé luego,
Y condúcele aquí...

ESCENA IV.

EDIPO, YOCASTA, SUS HIJAS.

EDIPO.

¡Qué nuevas penas
Me anuncia el corazon...

YOCASTA.

¿Por qué tan presto
Te dejas abatir.. Tras las desgracias
Suelen venir á veces los consuelos...

EDIPO.

¡No para Edipo, no! Siempre mis males
De otros más graves precursores fueron.

ESCENA V.

EDIPO, YOCASTA, SUS HIJAS, HYPARCO,
un MENSAJERO *de Corinto.*

MENSAJERO.

Salud, buen Rey, y venturoso seas

Al lado de tu esposa, para ejemplo
Y dicha de tus hijos...

EDIPO.

Noble anciano,
¿Qué nuevas traes?

MENSAJERO.

De Corinto vengo...

EDIPO.

¿Traes nuevas de mi padre?

MENSAJERO.

El buen Polibo...

EDIPO.

Sigue, acaba, no tardes...

MENSAJERO.

Ya por premio
De su virtud...

EDIPO.

Acaba.

MENSAJERO.

Está gozando
En los Elíseos de descanso eterno.

EDIPO.

¡Hay más desgracias hoy... hay más desdichas
Que caigan sobre mí...

YOCASTA.

Recobra aliento,
Edipo, y á los golpes de la suerte
Tu fortaleza opon:

EDIPO.

¡Ni áun el consuelo
De abrazar á su hijo desdichado,
De verle al espirar... Díme, buen viejo,
¿Se acordaba de mí? ¿No repetia
El nombre de su Edipo?

MENSAJERO.

Fué el postrero
Que en sus labios se oyó; y al pronunciarle,
Me estrechaba la mano con afecto...

EDIPO.

Ingrato hijo, ¡y tú le abandonaste
Y le hiciste infeliz!...

YOCASTA.

¿A qué ese empeño
De atormentarte más?

EDIPO.

Él me creia,
A la hora de su muerte, justo, bueno,
Digno hijo suyo...

MENSAJERO.

Le escuché mil veces
Celebrar tu virtud, y por modelo
Proponerte á sus pueblos...

EDIPO.

Calla, calla,
Que el alma me traspasas con tu acento.

YOCASTA.

Retiraos, amigos... con su esposa
Dejadle suspirar unos momentos
Siquiera en libertad.

ESCENA VI.

EDIPO, YOCASTA, SUS HIJAS.

YOCASTA.

Edipo mio,
Si algun influjo en tí logran mis ruegos;
Si te importa mi vida, y si no quieres
Aumentar la amargura y desconsuelo

De esas prendas del alma, haz lo posible
Por templar su afliccion...

EDIPO.

¡Hoy mismo pierdo
A mi esposa, á mis hijas, á mi padre,
Cuanto en el mundo amé!

YOCASTA.

No, Edipo, el cielo
Te conserva á tus hijas y á tu esposa,
Que no tendrán un hora ni un momento
Que no piensen en tí... ¡Con qué ternura,
Cuando se calme tu dolor acerbo,
De ellas te acordarás! Al levantarte,
Al entregarte al apacible sueño,
Al sentarte á la mesa..., ahora, ahora mismo
Nombrándome estarán; ahora pidiendo
Estarán á los Dioses por la dicha
De su esposo y su padre...

EDIPO.

Tus acentos,
Yocasta mia, un bálsamo derraman
En mi llagado corazon... ¡Aun tengo
Quien se duela de mí, quien se apiade
Del infeliz estado en que me encuentro...

YOCASTA.

No te reprimas; llora, desahoga
Tu afliccion en mis brazos...

(Quedan abrazados unos instantes.)

EDIPO.

Ya, ya puedo
Respirar... ¿No lo ves? Hasta este llanto
De mi grave dolor alivia el peso.

YOCASTA.

Procura ahora calmar la viva lucha
De tu imaginacion; ya por lo ménos

Sabes tu suerte, mísera, infelice,
Pero cierta; y al cabo es un consuelo
Ver el límite y fin de las desgracias,
No temerlas mayores... ¿Qué se hicieron,
Edipo, esos oráculos mentidos
Que tanto te aterraban... Hoy por ellos
A tu patria, á tus padres renunciabas;
Te condenabas á fatal destierro;
Y en medio de tus penas, sólo vias
La amenaza de males más horrendos...
Ya no, Edipo, ya no; tu hogar, tu patria,
Los votos y esperanzas de tus pueblos,
Los brazos de una madre cariñosa
Esperándote están... ¡Con qué contento
La volverás á ver, á consolarla,
A consagrar tu vida y tus desvelos
Sólo á hacerla feliz!

EDIPO.

Sí, esposa mia;
En medio de la angustia que padezco,
Esa sola esperanza me sostiene,
Esa sola y no más... Si pude, ciego,
Sacrificar la dicha de mis padres
A un temor vano; si pagué su afecto
Con fuga y abandono; si no pude
Consolar en sus últimos momentos
A mi buen padre, y á sus piés postrado
Demandarle perdon... al cabo un medio
Me queda de expiar mi grave culpa,
A fuerza de cariño y de respeto,
De no apartarme un hora, un solo instante
De mi madre infeliz.

YOCASTA.

Pues ya has resuelto
Seguir la senda que el deber, mis votos,

Tu corazon te dictan, ¿qué provecho
Sacarás de afligirte... Ven, Edipo,
Ven; que ya por instantes crecer veo
Las sombras de la noche; y tras la lucha,
Tu fatigado espíritu y tu cuerpo
Descanso han menester; mañana puedes...

EDIPO.

Esposa mia, sólo te encomiendo
Una cosa, no más...

YOCASTA.

¿Qué quieres? Dilo.

EDIPO. (Corre enternecido hácia sus hijas, y las abraza.)

Mira que el alma, el corazon te dejo,
Más que mil vidas...

YOCASTA.

¿Ves que las afliges?

EDIPO.

Mis hijas... mis amores... ¡hoy os veo
Por la postrera vez...

YOCASTA.

Cálmate, Edipo...

EDIPO.

¡Vuestras tiernas caricias, vuestros besos
Ya se acabaron para mí en el mundo...

YOCASTA.

Por piedad, caro Edipo...

EDIPO.

¡Ya no espero
Apoyo en mi vejez... ¡tener siquiera
A quien mirar en mi postrer momento!

(Edipo, Yocasta, y sus dos hijas quedan abrazados y formando un grupo en el pórtico del palacio.)

ACTO QUINTO.

ESCENA PRIMERA.

EDIPO, HYPARCO.

EDIPO.

Hyparco, no tardemos, que ya el dia
A clarear empieza; y con sigilo
Salgamos, sin que nadie nos aceche,
De la ciudad.

HYPARCO.

¿Por qué con tal ahinco
Apresuras tú propio el fatal plazo
Que tanto va á costarte?

EDIPO.

¡Tú que has visto
Mi lucha y afliccion me lo preguntas...
Porque á cada momento que resisto,
Las fuerzas y el valor me van faltando;
Y ni yo propio sé cómo he podido
Del palacio salir.

HYPARCO.

Pues ahora debes
Mostrar tu corazon y antiguo brío...

EDIPO.

En medio de las hijas de mi alma
La infeliz yace, que el quebranto mismo
Al sueño la rindió; pero yo oia
En la callada noche sus gemidos,

Y alguna vez me pareció escucharla
Que el nombre repetia de su Edipo...

HYPARCO.

¿Es así como cumples tu promesa?

EDIPO.

¿Pues qué más puedo hacer... ¡Ni áun he querido
Despedirme de ella y de mis hijas,
Por no afligirlas más!

HYPARCO.

Segun te miro,
No es posible emprender tan larga marcha...

EDIPO.

Sí, sí, al instante; en tan fatal conflicto,
Mi solo anhelo, mi única esperanza
Es llegar cuanto ántes á Corinto.

HYPARCO.

¿Y no fuera tal vez más acertado
A Aténas por el pronto dirigirnos?...

EDIPO.

¡A Aténas!... ¿Y á qúé fin?

HYPARCO.

Allí pudieras,
Al lado de Teseo más tranquilo
Tus fuerzas restaurar...

EDIPO.

No te comprendo.

HYPARCO.

Si sabes mi amistad y mi cariño,
¿Por qué de mi experiencia no te fias?

EDIPO.

Porque estoy viendo en tu semblante mismo
Que algo me ocultas.

HYPARCO.

No...

EDIPO.

Tu propia lengua
Al engaño se niega. ¿Qué motivo
Te obliga á aconsejarme que no vuelva
A mi patria?

HYPARCO.

Ninguno...

EDIPO.

¿Qué te ha dicho
El mensajero?

HYPARCO.

Nada...

EDIPO.

¿Hay quién intente
El trono disputarme?

HYPARCO.

Yo no he oido
Tal nueva...

EDIPO.

¿Pues qué sabes... ¡En el mundo
Qué puedo ya temer!

HYPARCO.

Yo te suplico
Por tu bien, por tu vida y por la mia,
No me preguntes más.

EDIPO.

Mi único amigo,
Mi padre y mi consuelo, ¿qué me anuncia
Ese llanto en tus ojos suspendido,
Ese turbado rostro, ese silencio
Que me hace estremecer?

HYPARCO.

Ningun peligro
Te amenaza...

EDIPO.

No es eso lo que temo;
Y bien lo sabes tú.—¿Por qué á Corinto
Volver no puedo?

HYPARCO.

Sí, pero más tarde...

EDIPO.

¿Por qué no ahora?

HYPARCO.

Acaso han esparcido
Algun falso rumor; y conviniera,
Antes de presentarte en tus dominios,
Que lo aclarase el tiempo...

EDIPO.

¡Qué me dices...

HYPARCO.

No tienes que inquietarte, caro Edipo;
Es sólo una voz vaga...

EDIPO.

¿Y cuál...

HYPARCO.

Suponen
Que declaró al morir el rey Polibo...

EDIPO. (Interrumpiéndole.)

¡No más! ¿Y el mensajero?

HYPARCO.

Óyeme, escucha...

EDIPO.

¿En dónde está?

HYPARCO.

Tal vez ya se habrá ido...

EDIPO.

¿En dónde está?

HYPARCO.

Detente... Si te obstinas

En quererle escuchar, iré yo mismo
A buscarle...

EDIPO.

Vé, corre, vuelve al punto.

ESCENA II.

EDIPO. (Paseándose con agitacion por el teatro.)

Ya, ya mi corazon con mil latidos
El secreto fatal me está anunciando...
¿Quién te dió el sér? ¿quién eres, triste Edipo?
¿Quién eres... Ni en la tierra ni en el cielo
Hallas quien te responda; y confundido
Tú propio tiemblas, sin saber la causa,
Al sondear tan horroroso abismo...
Mas no importa; la muerte es preferible
A sufrir por más tiempo este martirio;
Y hasta en el borde mismo de la tumba
He de luchar con mi fatal destino.

ESCENA III.

EDIPO, YOCASTA.

YOCASTA. (Al salir apresurada del palacio.)

Acaba de anunciarme el buen Hyparco...

EDIPO.

¿Quién soy? ¿quién me dió el sér? ¿dónde he nacido?
¿Lo sabes tú...

YOCASTA.

¿Qué importa, si tu esposa
Te ama más que á su vida?

EDIPO.

¿Acaso has visto

Al Mensajero?

YOCASTA.

No.

EDIPO.

¡Todos me engañan,
Todos, hasta mi esposa!

YOCASTA.

Amado Edipo,
¿Por qué así quieres traspasarme el pecho,
Cuando ya apénas de dolor respiro...
¡Ten lástima de mí; tenla á lo ménos
De aquellas inocentes... Ahora mismo
Por su padre infeliz me demandaban...

EDIPO.

¡Por su padre... ¿Y quién es, quién es el mio,
Yocasta, quién...

YOCASTA.

Serénate.

EDIPO.

Su nombre,
Su nombre; no tu llanto, necesito.

ESCENA IV.

EDIPO, YOCASTA, EL MENSAJERO, *detras de él* HYPARCO, *y despues* PHÓRBAS.

(En esta escena se colocarán los actores de esta suerte: el Mensajero é Hyparco á la derecha de Edipo; Yocasta y Phórbas á su izquierda.)

EDIPO. (Al ver asomar al Mensajero.)

¡Ven, llega, anciano, y tiembla, si faltares
Un punto á la verdad! ¿No era Polibo
Mi padre...

MENSAJERO.

Él os amaba tiernamente
Con entrañas de tal...

EDIPO.

¿Mas soy su hijo...

YOCASTA.

¿A qué en dia tan triste y tan aciago
Te empeñas en buscar nuevos motivos
De angustia y de pesar...

EDIPO.

¿Lo soy... Responde.

MENSAJERO.

Otros mejor que yo podrán decirlo...

EDIPO.

Tú, tú... ¿Lo soy... Acaba.

MENSAJERO.

No lo eres...

EDIPO.

¡No...

YOCASTA.

¡Desdichado!

EDIPO.

¿Cómo lo has sabido?

MENSAJERO.

De los labios del Rey.

EDIPO.

¿Lo oiste tú solo?

MENSAJERO.

Y otros muchos tambien.

EDIPO.

¿Cuándo lo dijo?

MENSAJERO.

El dia de su muerte.

EDIPO.

¿Por qué causa?

MENSAJERO.

De su propia conciencia compelido.

EDIPO.

¿Dijo... no era mi padre...

MENSAJERO.

Várias veces
Lo repitió llorando.

EDIPO.

¿Y qué motivo
Le movió á suponerlo?

MENSAJERO.

El haber muerto
De Mérope su esposa el solo hijo,
Casi al nacer, y el ánsia que tenia
De un heredero...

EDIPO.

¿Y quién le prestó auxilio
Para el cambio fatal?

MENSAJERO.

Su misma esposa.

EDIPO.

¿Nadie lo presenció?

MENSAJERO.

Sólo un testigo.

EDIPO.

¿Lo sabes tú de cierto?

MENSAJERO.

Y tan de cierto,
Como que el niño le entregué yo mismo.

EDIPO.

¿Y tú de quien le hubiste? ¿dónde? ¿cuándo?

YOCASTA.

¿A qué afligirte quieres...

EDIPO.

Pronto, dilo.

MENSAJERO.

Yo lo diré, señor...

EDIPO.

Ahora, al instante.

MENSAJERO.

Mas déjame siquiera algun respiro...

EDIPO.

Al instante.

MENSAJERO.

Ya voy...

EDIPO.

¿Qué te detiene...

MENSAJERO.

Un dia que en la caza divertido,
Del Citeron la cumbre recorria,
Un extranjero ví que á un tierno niño
Estrechaba en sus brazos, y mil veces
Le colocaba en un oculto sitio,
Y á abrazarle volvia.. Silencioso
Me acerco, llego, le sorprendo, insto
Por que me explique su conducta extraña;
Mas tan turbado estaba, que ni él mismo
Explicarla podia; y largo espacio
Permaneció dudoso y pensativo...

EDIPO.

¿Y luego...

MENSAJERO.

Luego que cobróse un poco,
Con palabras ahogadas, con suspiros,
Me entregó al tierno infante...

EDIPO.

¿Y luego?

MENSAJERO.

Al punto
Huyó veloz y se ocultó en los riscos.

EDIPO.

¿Conocias acaso á ese extranjero?

MENSAJERO.

En aquella ocasion sólo le he visto.

EDIPO.

¿Su nombre?

MENSAJERO.

No lo sé.

EDIPO.

¿Su patria?

MENSAJERO.

Tébas,
A juzgar por el habla y el vestido.

EDIPO.

¿Qué edad tenia la infeliz criatura?

MENSAJERO.

Pocos dias no más.

EDIPO.

¿Con qué designio
Te la entregaron?

MENSAJERO.

Entendí que era
Por salvarle la vida.

EDIPO.

¿Y qué peligro
Le amagaba?

MENSAJERO.

Lo ignoro.

EDIPO.

¿Hubiste señas
De quien fuesen sus padres?

MENSAJERO.

No lo quiso
Aclarar á mi ruego el extranjero;
Mas si temes tal vez haber nacido

En baja cuna, alégrate y alienta;
Que eres de noble estirpe.

EDIPO.

¿Él te lo dijo?

MENSAJERO.

Yo propio colegí de sus palabras
Que eras de sangre real.

PHÓRBAS.

¡Piedad...

EDIPO.

¡Maldito
Seas!

YOCASTA.

¡Qué horror!

(Durante el anterior diálogo habrá ido creciendo por instantes la turbacion de Yocasta y la de Phórbas; al final éste se arroja á los piés de Edipo, quien vuelve el rostro hácia él y le maldice, al mismo tiempo que la Reina se aparta de en medio de entrambos, y se dirige precipitadamente al palacio.)

ESCENA V.

EDIPO, HYPARCO.

(Edipo permanece inmóvil y silencioso unos instantes; Hyparco se acerca á él; en este intervalo Phórbas y el Mensajero se habrán retirado lentamente; y reuniéndose hácia el promedio del teatro, se encaminan juntos al palacio.)

EDIPO.

Lo sé... vencí mi suerte;
Ya muero satisfecho.

HYPARCO.

Caro Edipo...

EDIPO.

¡No hay más allá... no hay más allá... hasta el fondo
Veo el horror de mi fatal destino!
Mi padre asesiné; profané el lecho
De la que me dió el sér; hermanos, hijos,

Nietos, padres, esposos, hoy la tierra
Verá por este monstruo confundidos.

HYPARCO.

Vuelve, infeliz, en tí...

EDIPO.

Mas ¿por qué tiembla
Mi corazon aún... Los Dioses mismos
Su venganza agotaron, y ya impune
Su cólera y enojo desafío;
¿Podeis hacerme ya más desdichado...
¡No podeis, no! Pues vedme ya tranquilo.

HYPARCO.

Óyeme, triste Edipo...

EDIPO.

¿Quién me llama?

HYPARCO.

Soy yo... ¿no me conoces, hijo mio?

EDIPO.

¡Mi padre tú... no, no; ¿ves esta sangre...
Pues de mi padre es. — ¡Sólo te pido
Que no lo digas; calla... que há diez años
Que en mis manos la tengo, y no he podido
Arrancármela aún.

HYPARCO.

¡Para esto el cielo
Me ha guardado la vida por castigo!

EDIPO.

¡Lloras! ¿De qué te afliges... ¡Tú no fuiste;
Yo lo diré: yo fuí el asesino
De mi padre, yo fuí!

HYPARCO.

Aguarda, escucha...

EDIPO. (Acercándose hácia el panteon.)

¡*Asesino*... ¡*Asesino*... ¿Lo has oido?

No temas; es el eco de la tumba...
¡*Asesino*... ya apénas lo percibo...

HYPARCO.

Ciudadanos, amigos, ¿no hay quien venga
A socorrer á este infeliz?

PUEBLO. (Asoman algunas personas por diversos lados de la plaza, y quédanse suspensas.)

¡Edipo!

EDIPO.

¿Qué me quereis... Llegad; ¿pedís mi muerte?
Más la deseo yo.

HYPARCO.

Compadecidos
Vienen en tu favor...

EDIPO.

¿Y por qué vengan
En esas inocentes mis delitos?
¿Cuál es su culpa, cuál... Las desdichadas
¡Aun no saben del padre que han nacido!

HYPARCO. (Al pueblo.)

Venid, y conduzcámosle al palacio...
¿Mas por qué así os negais á darle auxilio?
¡De cuándo acá los Dioses bondadosos
Amparar la desgracia han defendido!—
Ven, hijo mio, ven...

EDIPO.

Aparta, aparta...
No quieras con halago fementido
Pasarme el corazon; dame á mis hijas,
Y mátame despues.—¿Pero qué miro?
¡Tú tambien, infeliz... Huye, no toques
A ese lecho fatal, que maldecido
De los cielos está; ¿no ves la muerte,
Que te aguarda y te llama? Ya te sigo,

Ya voy, Yocasta... espera, y el Averno
Nos verá con horror bajar unidos.

(Corre Edipo hácia el palacio é Hyparco va en su seguimiento.)

ESCENA VI.

SUMO SACERDOTE, PUEBLO.

(Al entrar Edipo en el palacio, se oscurece algun tanto el teatro, y se oye el estampido del trueno, que resuena luego otras dos veces, con un breve intervalo; durante este tiempo habrán acudido por todas partes las gentes del pueblo, repartiéndose confusamente por el ámbito de la plaza; despues sale del templo el Sumo Sacerdote.)

SACERDOTE.

¿No oís, mortales, no oís... La voz de Jove
Retumba ya sobre el excelso Olimpo;
Y al eco de su ira, titubean
La firme tierra y el profundo abismo.
¿Quién escapar podrá de su venganza?
¿Quién... En el trono en vano guarecido,
Muéstrase audaz el crímen, provocando
Del cielo la justicia y poderío;
El rayo vengador ántes le hiere
En la cumbre más alta; y confundido
Entre escombros y míseras pavesas,
De escándalo y terror sirve á los siglos.

EDIPO. (Desde adentro.)

¡La muerte, por piedad...

SACERDOTE.

¡No; parricida!
¡Hasta la muerte está sorda á tus gritos;
Y sólo has de gemir y en noche eterna,
Sin mezclarte con muertos ni con vivos!

PUEBLO.

¡Santos Dioses, qué horror!

SACERDOTE.

Sobre su frente
Su imprecacion fatal ha recaido.

ESCENA VII.

SUMO SACERDOTE, PUEBLO, HYPARCO.

HYPARCO. (Desde la puerta del palacio.)

¡No hay uno, uno siquiera...

SACERDOTE.

¡Ven, anciano,
Y á nombre de los Númenes te intimo
Que anuncies, para ejemplo de la tierra,
De la raza de Lábdaco el castigo!

HYPARCO.

¿Qué voz fuera bastante á presentaros
Cuadro tan espantoso... Yo le he visto
Con estos ojos, yo; y apénas creo
Lo que acabo de ver... En pos de Edipo
Penetré en el palacio, recelando
Su desastrado fin... daba rugidos
Como un leon, y á voces demandaba
Por su madre y esposa... Un dios maligno
Sus pasos guia á la fatal estancia;
La puerta halla cerrada, rompe el quicio,
Corre al lecho nupcial, y vé á Yocasta
Ahogada dando el postrimer gemido...
Yo á ese tiempo llegué... ví abalanzarse
Al infeliz sobre el cadáver tibio,
Soltar el duro lazo, y de su madre
Besar con ánsia el rostro ennegrecido...
Mas álzase de pronto, y con la vista
Sus armas busca en el usado sitio;
No las encuentra, brama, y sin tardanza

Revuelve su furor contra sí mismo...
Con los propios adornos de la Reina
Sus ojos rasga; y con feroz ahinco
Una vez y otra vez hunde las puntas
En los sangrientos cóncavos... Ni un grito
Arrojó de dolor : desatentado
Busca la puerta, escápase, le sigo;
Y á ciegas por los ámbitos vagando,
La muerte invoca con furor impío...

ESCENA VIII.

EDIPO, SUMO SACERDOTE, HYPARCO, PUEBLO.

EDIPO. (Sale de repente, con los ojos ensangrentados, y cruza con presteza el teatro.)

¡Huid, tebanos, huid...

PUEBLO. (Apartándose con asombro.)

¡Rey desdichado!

SACERDOTE.

¡La maldicion del cielo va contigo!

FIN DE LA TRAGEDIA.

LA CONJURACION DE VENECIA,

Año de 1310,

DRAMA HISTÓRICO.

ADVERTENCIA.

De algunos años á esta parte deseaba componer una obra dramática cuyo argumento fuese tomado de la historia de Venecia: la forma de gobierno de aquella república, la severidad de sus leyes, el rigor y el misterio de algunos de sus tribunales, me han parecido siempre muy propios para una composicion de esta clase, capaces de despertar vivo interés y de acalorar fácilmente la fantasía. Al fin me determiné á poner manos á la obra; y ya resuelto á bosquejar una de las revoluciones de aquel Estado, empecé por estudiar detenidamente su historia, valiéndome de la que escribió el conde Daru, profunda y completa, si bien sobrado difusa y prolija. Entre los grandes sucesos que presenta, me pareció preferible, por varias razones, la célebre conjuracion acaecida en Venecia al comenzar el siglo XIV: fué tal vez la más grave, y la que más influjo tuvo en la suerte ulterior de aquella república; no abortó ántes de tiempo, como la atribuida al marqués de Bedmar y otras; su malogro consolidó por siglos el poder de un corto número de familias, y desde aquella época puede decirse que

empezó para Venecia una nueva era. La clase de personas que tramaron la conjuracion, su misma importancia, los motivos que la excitaron, su fin pronto y sangriento, todo parecia brindarse á una composicion dramática; tanto más, cuanto nunca se ha presentado este argumento en ningun teatro.

Da tambien la casualidad favorable de que no sólo han referido con alguna extension este suceso los historiadores de Venecia, como Verdizzotti y otros, sino que existen unos documentos auténticos, sumamente preciosos, que dan de esta revolucion una cabal idea. Tales son las cartas del mismo dux Gradénigo, escritas en aquellos dias á los embajadores de la república y á los gobernadores de las provincias, dándoles cuenta de lo acaecido, en que él habia tenido tanta parte; hallándose en la misma obra las sentencias de los reos y muchas circunstancias notables (1).

Mas no por eso se crea que he seguido escrupulosamente la pauta de la historia, aunque he procurado presentar aquel grave acontecimiento bajo su verdadero aspecto, dar una idea bastante exacta de los principios y máximas de aquel gobierno, y conservar en el traslado de costumbres y caractéres el sello peculiar del siglo y de la nacion.

(1) Véase la crónica latina del dux Andrés Dándolo, y su continuacion, insertas en el tomo XII, in-fólio, de la famosa obra de Muratori: *Rerum italicarum scriptores*.

En cuanto á la fábula de este drama, me parece muy sencilla; y no sé yo si en el teatro bastará el interés que en mi concepto encierra, para lograr cumplidamente su objeto; lo que sí puedo decir desde ahora es que, al hacer este ensayo, me propuse dar á los sentimientos, al estilo y al lenguaje la mayor naturalidad. Caminando á tientas y sin guia, tampoco sé si me habré ó no extraviado; pero en una carrera no conocida, hasta las caidas de los que van delante suelen ser de provecho á otros.

PERSONAS.

RUGIERO, *casado de secreto con*
LAURA, *hija del senador*
JUAN MOROSINI, *hermano de*
PEDRO MOROSINI, *presidente 1.°*
PRESIDENTE 2.° *del tribunal de los Diez.*
PRESIDENTE 3.°
SECRETARIO.
EL EMBAJADOR DE GÉNOVA.
SU SECRETARIO.
MARCOS QUERINI, *cabezas de la conjuracion.*
JACOBO QUERINI,
BOEMUNDO THIÉPOLO,
ANDRES DAURO,
BADOER,
JUAN MAFEI,
COMANDANTE DE LA GUARDIA DEL DUX.
ESPIA 1.°
ESPIA 2.°
MATILDE, *aya de Laura.*
JULIAN ROSSI, *soldado de la bandera de Rugiero.*
UN ARTESANO.
UN MARINERO.
UNA MUJER DEL VULGO.
SU MARIDO.
PEREGRINO ANCIANO.
PEREGRINO MOZO.
CONJURADOS, SOLDADOS, PUEBLO, JUECES Y SUBALTERNOS DEL TRIBUNAL.

La escena en Venecia.

LA CONJURACION DE VENECIA,

DRAMA.

ACTO PRIMERO.

(El teatro representa un salon del palacio del embajador de Génova; en el foro una galería estrecha que conduce á la calle; á los lados dos puertas, que dan á las demas habitaciones de la casa. Es de noche.)

ESCENA PRIMERA.

EMBAJADOR, SECRETARIO, *escribiendo en un bufete.*

EMBAJADOR. (Levantándose.)

¡Cuánto tarda la hora...

(Despues de un breve intervalo suena un reloj á lo léjos y da la una.)

Ya da.

(Preséntase, saliendo por una de las puertas laterales, un hombre enmascarado.)

Colócate á la entrada de esa galería; y si alguno penetráre hasta aquí, sin dar el nombre y sin mostrar la contraseña... déjale muerto á tus piés.

(El máscara se sitúa en su puesto.)

EMBAJADOR. (Al secretario.)

Aun podemos aprovechar unos instantes, miéntras se reunen los nobles venecianos; tal vez haya tiempo de concluir ese despacho para Génova.

SECRETARIO.

Ved, señor, que es posible que al entrar oigan lo que dictais...

EMBAJADOR. (Con frialdad.)

Bien está.

(El embajador se dispone á dictar, paseándose por la escena; empiezan á llegar sucesivamente varios conjurados, todos con máscara; y al entrar dicen una palabra al oido á la persona colocada en la galería, y le muestran una medalla; despues se van distribuyendo por la sala.)

SECRETARIO.

Así concluia el último período: (*lee*) «Ellos mismos, de propia autoridad, han cerrado la entrada del *Gran Consejo* á los demas nobles; y prohibiendo las elecciones futuras, han vinculado exclusivamente en sus familias el privilegio de tiranizar á su patria».

EMBAJADOR. (Dictando.)

«Usurpacion tan escandalosa ha encendido en los ánimos una indignacion general; no sólo varios nobles, despojados injustamente del derecho de ser elegidos, sino áun algunos de los más ilustres, que por casualidad se hallaban á la sazon en el *Gran Consejo*, han resuelto echar por tierra la obra de iniquidad, y restablecer cuanto ántes las antiguas leyes.»

SECRETARIO. (Repite.)

«Las antiguas leyes.»

EMBAJADOR.

«Todo se halla dispuesto para esta reparacion solemne: reunidos los medios, prontos los ejecutores, próximo ya el dia... Y como enviado de una república amiga, que acaba de dar el ejemplo de poner coto á la ambicion de algunos nobles, he creido deber contribuir al logro de una empresa, justa en su principio, de éxito seguro, y de consecuencias ventajosas á entrambas naciones.»

ESCENA II.

EMBAJADOR, SECRETARIO, MÁRCOS QUERINI, JACOBO QUERINI, THIÉPOLO, BADOER, MAFEI, DAURO, *otros* TRES CONJURADOS.

EMBAJADOR. (Echando una mirada por la sala.)

Ya me parece que han llegado todos... (Al secretario.) Copiad ahora en cifra lo que contiene este escrito, en tanto que celebramos nuestra junta.

(El Embajador se dirige hácia los conjurados, y va dando la mano á cada uno de ellos sucesivamente.)

SECRETARIO. (Leyendo para sí el papel.)

«Apuntad los nombres de todos los concurrentes; y sin hacer ni el más leve ademan de atender á lo que aquí pase, escribid la sustancia de los razonamientos, y apuntad fielmente cuanto noteis.»

EMBAJADOR.

¿Todos amigos?

CONJURADOS.

Todos.

(Quítanse las máscaras, se saludan cortesmente, y toman asiento.)

EMBAJADOR.

¿Falta alguno?

MAFEI.

Sólo echo ménos á Rugiero.

EMBAJADOR.

A pesar de sus pocos años, no creo que le hayan detenido las diversiones del Carnaval; ama mucho á su patria adoptiva, y no piensa sino en salvarla.

THIÉPOLO.

Sólo tendria alguna disculpa su tardanza, si fuese cierto, como dicen, que está perdido de amores, y lo que es peor,

sin esperanza de lograr su dicha... Debemos ser indulgentes con los desgraciados.

DAURO.

Mi amigo no ha menester compasion ni indulgencia: cuando se trata de cumplir con un deber, nadie en el mundo le lleva ventaja.

MÁRCOS QUERINI.

¿Y quién pudiera dudarlo... Cabalmente sus buenas prendas le han granjeado el afecto de todos, y léjos de mirársele en Venecia como extranjero; sin más recomendacion que su espada, se le considera con razon como uno de sus mejores hijos. Si hoy tarda, por primera vez, debe de motivarlo alguna causa poderosa...

DAURO.

Quizá sea ese que llega...

EMBAJADOR.

No hay duda.

ESCENA III.

DICHOS.—RUGIERO.

(Presenta éste su contraseña al máscara, el cual se retira al mandárselo el embajador, dejando cerrada la puerta.)

RUGIERO. (Se descubre y saluda á los demas.)

No ha sido culpa mia el haber tardado estos pocos momentos; una casualidad, tal vez de leve importancia, me ha hecho suspender de propósito entrar en el palacio... Toda la noche habia notado que me seguia un máscara vestido de negro... en vano atravesaba yo los puentes, cruzaba el bullicio en la plaza, mudaba mil veces de rumbo... siempre le veia cerca de mí, cual si fuese mi sombra. A veces sospeché, hallándole por todas partes, que quizá fuesen varios de traje parecido; y hasta llegué á dudar si seria mi propia imaginacion la que así los multiplicaba

ante mis ojos... Al cabo me ví libre un instante, y lo he aprovechado.

MAFEI.

En esta época del año, nada tiene de singular esa aventura: tal vez os hayan confundido con otro; y áun la mera curiosidad bastaria para que alguno haya formado empeño de conoceros.

DAURO.

Ni la más leve circunstancia debe desatenderse en crisis de tanto momento... ¿Quién sabe si acecharán los pasos de Rugiero por algun recelo ó sospecha... Todos conocemos á fondo las malas artes de ese tribunal, digno apoyo de la tiranía: mina la tierra que pisamos, oye el eco de las paredes, sorprende hasta los secretos que se escapan en sueños...

THIÉPOLO.

Poco le han de valer ya su astucia misteriosa, sus infames espías, sus mil *bocas de bronce*, abiertas siempre á la delacion y á la calumnia... Si se muestra ahora áun más activo y tremendo, desde que está á su frente el cruel Morosini, ántes lo tengo por buen anuncio que por malo: no es síntoma de robustez, sino la agonía de un moribundo.

BADOER.

¿Y por qué tardamos en señalar su última hora... En las grandes empresas el mayor peligro está en la dilacion...

JACOBO QUERINI.

Y tal vez en precipitarlas. No es mi ánimo, nobles señores, contrarestar vuestra resolucion generosa; y despues de haber agotado en vano todos los medios de persuasion y de templanza, conozco á pesar mio que es necesario, so pena de mayores males, oponerse resueltamente á tamaño atentado. Mas ya que la ceguedad de unos pocos nos obligue á tan duro extremo, ¿no debemos prever todas las consecuencias, y evitar los estragos de una revolucion...

No basta tener en favor nuestro la razon y las leyes; siempre es aventurado encomendar su triunfo al incierto trance de las armas; y es mala leccion para los pueblos enseñarles á reclamar justicia, desplegando la fuerza...

THIÉPOLO. (Interrumpiéndole.)

¿Y qué otro recurso nos queda, para arrancar á unos detentores infames el depósito que han usurpado... ¡Vosotros lo sabeis: las quejas se gradúan de delito, las reclamaciones de crímen y el patíbulo ahoga la voz de los que osan invocar las leyes! — En ese mismo palacio, cuyas puertas se cerraron ante mi padre, alzado por aclamacion pública á la suprema dignidad; en ese mismo palacio, en que un Dux orgulloso, nombrado por sus cómplices, trama noche y dia la servidumbre de su patria, no ha faltado ya quien reclame en favor de nuestros derechos; ¿y cuál ha sido la respuesta? No necesito recordárosla; ¡áun no está enjuta la sangre de las víctimas! — ¡Sin proceso ni tela de juicio, sin acusacion ni defensa, en la oscuridad de la noche, á la sombra de impenetrables muros, cayeron los leales á manos de los pérfidos; y por colmo de horror y escándalo, se apellidó luego justicia la venganza de los asesinos!

MÁRCOS QUERINI.

Calma, Boemundo, calma ese aliento generoso, tan necesario en la pelea como arriesgado en el consejo; cuando se trata de asunto de tamaña importancia, más vale seguir la luz de la prudencia que los ímpetus del corazon.—Nuestros sentimientos son los mismos, uno nuestro deseo; y aunque ves estas canas sobre mi frente, tan resuelto estoy como el que más á derramar mi sangre, por no dejar á mi patria en tan indigna esclavitud. Mas ántes de aventurarlo todo, conviene no olvidar el poder y la astucia de nuestros contrarios, y asegurar el buen éxito de la empresa por cuantos medios estén al alcance de la prudencia humana...

BADOER.

¿Y qué nos falta ya... Las tropas de mi mando están prontas, y llegarán de Padua al momento preciso...

RUGIERO.

Los guerreros que siguen mis banderas me demandan á cada instante la señal anhelada...

EMBAJADOR.

Por no excitar inquietud y sospechas, áun no se han internado en el golfo las galeras de Génova; pero el almirante aguarda ya mis órdenes, y el pabellon de una república amiga vendrá á solemnizar tambien el triunfo de Venecia.

JACOBO QUERINI.

¿Y los nobles... ¿y el pueblo...

DAURO.

¿Quién puede dudar de que estén por nosotros? Despojadas de su prerogativa cien familias ilustres, perseguidas otras, amenazadas todas, ansían en secreto la caida de los usurpadores y el recobro de los antiguos fueros; á una voz, á un acento, no habrá noble veneciano, digno de su estirpe, que no empuñe la espada en nuestro favor.

BADOER.

Y yo respondo con mi cabeza de la cooperacion del pueblo. La ruina de nuestra armada en Curzola, la derrota del Po, la pérdida de Tolemaida, la miseria y el hambre, todas las plagas juntas, han apurado ya la paciencia y el sufrimiento : no hay nadie que no anhele ver el término de tantos males.

MAFEI.

¡La maldicion del cielo ha caido sobre Venecia, y pide á gritos el castigo de los culpables; ni áun nos queda el recurso, en medio de tantas desdichas, de recibir los consuelos de la Religion y llorar siquiera en los templos!.... Cerradas sus puertas, prófugos sus ministros, interrumpidos los cánticos y sacrificios, en vano tendemos los bra-

zos al Pastor santo de los fieles... Su tremendo entredicho pesa sobre nosotros, y á su voz todas las naciones nos repulsan como apestados ó nos persiguen como á fieras.

THIÉPOLO.

¿Qué aguardamos, pues, qué aguardamos...

DAURO.

A cada instante se agravan los males, y se dificulta el remedio.

RUGIERO.

La menor tardanza puede sernos funesta.

MAFEI.

¡Ni un dia más!

VARIOS CONJURADOS.

¡Ni un solo dia!

MÁRCOS QUERINI.

Pues tan resueltos os mostrais á tentar cuanto ántes el último recurso, concertemos el plan con madurez y detenimiento, dejando cuanto ménos sea dable á los azares de la suerte. Sé bien que podemos contar, al ménos por el pronto, con más fuerzas que nuestros contrarios; ¿pero no debemos procurar que nuestro triunfo cueste pocas lágrimas, y evitar con todo empeño el derramamiento de sangre... Quisiera yo tambien, y daria mi vida por lograrlo, que se tomasen todas las precauciones para que el pueblo no sacuda el freno, y no empañe nuestra victoria con desórdenes y demasías. Ha nacido para obedecer, no para mandar; y al mismo tiempo que vea desmoronarse la obra inícua de la usurpacion, debe admirar más firme y sólido el antiguo edificio de nuestras leyes. Rescatemos, sí, rescatemos de manos infieles la herencia de nuestros mayores; mas no expongamos el bajel del Estado á las tormentas populares.

EMBAJADOR.

Bien se echa de ver, noble Querini, bien se echa de ver en vuestras razones aquella prudencia consumada, que os

ha granjeado tanto crédito entre los Padres de Venecia. Tan persuadido estoy, por lo que á mí toca, de la oportunidad de tan saludables consejos, que siempre he sido de dictámen de que debe emplearse la sorpresa y la astucia, mas bien que empeñar una larga contienda, incierta tal vez y dudosa. Por lo mismo que nuestros contrarios confian tanto en su prevision y en sus fuerzas; por lo mismo que se han reunido pocos, para oprimir más á su salvo, ha de ser ménos difícil lograr nuestro propósito por algun medio pronto, osado, que no hayan podido siquiera imaginar. Tal seria, si bien os pareciese, apoderarnos por sorpresa del Dux y de sus principales cómplices; y arrojándolos léjos de la patria, que no merecen, proclamar al punto el restablecimiento de las antiguas leyes...

MAFEI.

Anoche mismo, paseándome por los pórticos, noté cuán factible era apoderarse de rebato del palacio ducal. La guardia me pareció escasa y desapercibida; la plaza estaba hirviendo de gente; las oleadas llegaban hasta dentro de las mismas puertas, sin excitar recelo... ¿Qué riesgo habria en mezclarnos con la muchedumbre, acechar la ocasion oportuna y abalanzarnos, á una señal, sin dar siquiera tiempo de ponerse en defensa?

THIÉPOLO.

Reunidas en secreto nuestras tropas en el palacio de Querini, pocos instantes habrian menester para ocupar el puente de Rialto y cortar la comunicacion entre ambas partes de la ciudad.

BADOER.

Algunos hombres escogidos, mezclados entre la turba, podrian apoderarse de improviso de las avenidas de la plaza y contener á un tiempo á los usurpadores y al pueblo.

JACOBO QUERINI.

Lo que urge más que todo es apoderarse desde luego del Dux... Yo conozco á Gradénigo, hombre audaz, obs-

tinado, inflexible, que expondrá mil veces la vida ántes que ceder.

THIÉP‹ LO.

¿Y de qué le servirá su arrojo, cuando se halle sorprendido, abandonado de los suyos, sin recurso en la tierra... Tambien eran valientes los que abusaron ántes que él de la suprema potestad; y no por eso se pusieron á salvo del castigo de nuestros padres. ¡Dichosos se llamaron los que pasaron desde el solio á un triste monasterio; miéntras proscritos otros, privados hasta de los ojos para llorar su afrenta, por única merced demandaban la muerte!

EMBAJADOR.

Mas fácil será ahora nuestro triunfo, ya que la suerte se nos brinda propicia... Pasado mañana, por último dia de Carnaval, celebra el Dux un festin magnífico, á que asistirán sus consejeros y muchos miembros del Senado, sus principales cómplices; nuestros amigos y parciales pueden concurrir igualmente, disfrazados como los demas nobles, y su sola presencia bastará para afianzarnos la victoria. Al momento que estalle el tumulto en la plaza, debe resonar el mismo grito en los salones del palacio, y hallarse el Dux cercado de cien desconocidos. La confusion, la sorpresa, la imposibilidad de distinguir amigos y contrarios, quebrantarán el ánimo de los más audaces; y sin osar resistir siquiera, caerán en nuestras manos.

MÁRCOS QUERINI.

A pesar de que juzgo ese plan el ménos arriesgado, y harto probable su buen éxito, no dejemos por eso de tomar todas las precauciones... Muchas empresas se han malogrado en el mundo, por haberse desatendido una circunstancia muy leve; y no es lo más difícil imaginar un plan, sino concertar bien los medios de llevarle á cabo.

EMBAJADOR.

¿Y quién mejor que vos, respetable Querini, dotado de la prudencia de la edad madura y del aliento de la moce-

dad, pudiera encargarse de tan arduo negocio... Cierto estoy que no habrá uno solo de estos nobles patricios que no se someta á vuestro dictámen, pronto á ejecutar vuestras órdenes.

RUGIERO.

Todos estamos prontos.

CONJURADOS.

¡Todos!!!

MÁRCOS QUERINI.

Aunque tanto me honra vuestra confianza, no quisiera yo cargar sobre mis flacos hombros un peso tan grave; ántes bien me atreveria á suplicaros que nombraseis algunos de vosotros que me auxiliasen y sostuviesen.

DAURO.

Sin salir de vuestro palacio, ¿no teneis en él á vuestro hermano y á vuestro ilustre yerno...

(Señalando á Jacobo Querini y á Thiépolo.)

MAFEI.

Nadie mejor que ellos : uno auxiliará vuestra mente, y otro vuestro brazo.

BADOER.

Así tambien se evita la necesidad de reunirnos, á riesgo de excitar sospechas.

RUGIERO.

A nosotros nos bastará recibir el mandato, aprestarnos y obedecer.

EMBAJADOR. (Levantándose.)

¡Ea, pues! señores; despidámonos hasta el dia feliz en que ha de respirar Venecia... Envidio vuestra gloria; y mi propia sangre daria por poderme contar, como vosotros, entre los libertadores de mi patria.

JACOBO QUERINI.

Quien vuelve por las leyes no hace más que pagar una deuda : nada hay que agradecerle.

RUGIERO.

Aun cuando la suerte nos fuese adversa, ántes quiero perecer con las víctimas que no triunfar con los verdugos.

DAURO.

¿Por qué has de pensar siempre lo más triste y funesto... No se trata de morir, sino de vencer.

MAFEI.

Nuestra causa es la causa de Dios, y él volverá por ella.

MÁRCOS QUERINI.

Vamos á poner todos los medios que pendan de nosotros... ¡y cúmplase despues la voluntad del cielo!

(Se despiden y salen por la galería; el embajador manda al secretario que le siga, y se va por una puerta lateral.)

FIN DEL ACTO PRIMERO.

ACTO SEGUNDO.

(El teatro representa el panteon de la familia Morosini: vense á entrambos lados varios sepulcros, con estátuas y emblemas fúnebres; en el fondo se descubre una pequeña capilla, cerrada con una verja de hierro y alumbrada con una lámpara: habrá varias puertas y ventanas.)

ESCENA PRIMERA.

PEDRO MOROSINI, DOS ESPÍAS, *con caretas y dominó negro.*

(Ábrese una puerta en el fondo y entran con el mayor silencio.)

MOROSINI.

Aquí no tendremos más testigos que los restos de mis mayores... Ellos me enseñaron á velar noche y dia por la salud de la república.

ESPÍA 1.° (Descúbrense ambos.)

Hoy hemos seguido tambien los pasos de Rugiero; mas no mostraba inquietud ni recelo, y se ha encaminado en derechura á la boda del senador Barozzi.

MOROSINI.

¿Mas estais ciertos de que fuese él, y no otro, quien entró anoche en el palacio de Génova?

ESPÍA 2.°

No nos queda ni la más leve duda; apénas le dejamos allí, dimos por cien partes el aviso oportuno; y no se le perdió de vista á la vuelta, hasta que entró en su casa.

MOROSINI.

¿Con qué personas ha hablado estos últimos dias?

ESPÍA 2.°

Dos veces ha ido disfrazado al palacio Querini...

MOROSINI.

¡Al palacio Querini...

ESPÍA 1.°

Tambien ha recibido hoy en su casa al aya de vuestra sobrina, que despues de permanecer con él unos cortos momentos, se volvió aquí en la góndola de vuestro hermano.

MOROSINI. (Despues de una pausa.)

¿Con quién vive Rugiero?

ESPÍA 1.°

Desde que llegó á Venecia vive solo, sin más que uno de los extranjeros que siguen sus banderas.

MOROSINI.

¿No habeis hallado medio de ganarle?

ESPÍA 1.°

Ninguno.

MOROSINI. (Con tono severo.)

Yo buscaré quien cumpla mejor con su obligacion.

ESPÍA 2.°

Sólo hemos podido sonsacarle algunas expresiones sueltas, en medio de la embriaguez y valiéndonos de su manceba.

MOROSINI.

¿Y qué es lo que habeis inferido?

ESPÍA 1.°

Que se trama algun atentado contra la república, y que Rugiero cuenta con los suyos.

MOROSINI.

¿Cuántos salieron con él del palacio del embajador?

ESPÍA 1.°

Salió solo, con precaucion y recato; mas serian unos doce los que allí se reunieron.

MOROSINI.

¿Estais seguros de que iba tambien Thiépolo con ambos Querinis...

ESPÍA 2.°

Por lo ménos, una persona que se le asemejaba mucho entró con ellos en el palacio ; y á los pocos instantes, vimos el reflejo de una luz en la galería que conduce á su habitacion.

MOROSINI.

¿Qué ha avisado hoy el proscrito, que se halla refugiado en el palacio del embajador...

ESPÍA 1.°

Sólo ha confirmado lo que ya sabíamos; pero ofrece revelar hasta lo más mínimo, para ganar su indulto.

MOROSINI.

¿Se ha mudado ya Gritti á la casa contigua?

ESPÍA 1.°

Y de dia y de noche está siempre en acecho.

MOROSINI.

Ignora sin duda que hay otros que tienen tambien ese encargo...

ESPÍA 1.°

Está muy ufano, creyendo ser él solo; y no sabe que le observan á él mismo en su propia casa.

MOROSINI. (Dándole un papel.)

Bien está.—Llevad esta órden mia al alcaide de los subterráneos, y que deje entrar á uno de vosotros hasta el calabozo de Beccario, cual si fuese enviado por el tribunal para asistirle en sus dolencias... Conviene mostrarle compasion y ganar su confianza, á fin de averiguar cuanto sepa acerca de la conjuracion... Tal vez seria oportuno darle por supuesto que está ya descubierta y presos entrambos Querinis... Que á uno de los cómplices, por haber confesado la verdad, se le ha conmutado en

destierro la pena de muerte; que él puede esperar igual gracia, si se anticipa á otros; pero que mañana tal vez será ya tarde.

ESPÍA 1.°

No se omitirá medio alguno, para sondearle hasta el fondo del corazon.

MORÓSINI.

Al clarear el dia, me daréis parte de las resultas, á la entrada del tribunal... lo que no haya logrado la persuasion, lo arrancará el tormento.

(Oyese el ruido de una llave, como queriendo abrir con secreto una de las puertas; y quédanse suspensos en ademan de escuchar.)

MOROSINI.

¿Qué ruido es ese...

ESPÍA 2.°

Parece como que intentan abrir la puerta inmediata.

MOROSINI.

¡Quién puede ser á estas horas y en este sitio... Mas ocultémonos, ántes que entren, detras de este sepulcro.

(Se ocultan los tres: ábrese la puerta, y aparece Laura vestida de blanco, suelto el cabello, y con una lámpara antigua en la mano.)

ESCENA II.

LAURA.

¡Qué silencio, Dios mio... hasta el ruido de mis pasos me infunde pavor... ¡Mucho tienes que agradecerme, Rugiero, mucho... ¿Por quién en el mundo haria yo otro tanto... ¡Yo tan tímida, tan cobarde, que ni siquiera osaba ántes bajar sola al jardin, atravieso ahora á media noche las galerías y salones, y oso penetrar en este sitio... donde todo anuncia la muerte!

(Coloca la lámpara sobre el sepulcro en que están ocultos, y mira á todas artes con asombro.)

La vista de estos sepulcros me intimida áun más que otras veces; me parece que hasta las estátuas fijan en mí los ojos, me reprenden y me amenazan... ¡Laura, infeliz Laura...

(Oyese hácia el fondo un débil eco que repite: ¡Laura!)

¡Válgame Dios..... creí que repetian mi nombre, y es sin duda el eco de estas bóvedas... La sangre toda se me ha helado en las venas, y el cabello se ha erizado en mi frente... ¡Infeliz Laura! ¿qué será de tí!... Un presentimiento fatal me estrecha el corazon, y ni me deja respirar siquiera... Ven, esposo mio, ven; cerca de tí nada temo en el mundo...

(Abre una ventana y asómase.)

No descubro ningun objeto... ¡está la noche tan oscura... Ni una estrella se divisa en el cielo; y sólo se oye el murmullo del viento en este canal solitario... ¡Si no vendrá... ¡Si le habrá sucedido alguna desgracia... ¡No, Dios mio, no; harto infeliz es ya!

(Dirígese con el mayor abatimiento hácia la capilla y se arrodilla delante de la verja.)

Tú eres mi sólo consuelo, protectora de los desdichados; tú ves con piedad estas lágrimas que corren de mis ojos, y no me negarás tu amparo... no, Vírgen santa, no; Yo no tengo más madre que tú... Pero si hemos merecido, por nuestra triste union, el castigo del cielo; si somos los únicos en la tierra que no alcancen con el llanto su perdon y misericordia... caigan sobre mí, sobre mí sola, cuantos males puedan amenazarnos... Yo me resignaré á mi suerte, sin quejarme siquiera; y te bendeciré, Vírgen santa, hasta mi última hora...

(Levántase despues de unos instantes.)

Siento más desahogado mi corazon, y mi pecho late más tranquilo...

(Volviendo el rostro á la capilla.)

Hasta las lágrimas son dulces, madre mia, cuando se derraman en tu seno...

(Encamínase hácia la ventana.)

No puede tardar... ¡Quizá en este instante me estará ya esperando; y yo no habré oido el canto que me da la vida...

(Asómase y escucha atentamente.)

Me parece que oigo á lo léjos como ruido de remos... ¿Si será ilusion!... No, no hay duda; los latidos de mi corazon me anuncian ya mi dicha, y el temblor se apodera de todos mis miembros... ¡Él es... ¡él es... Voy á verle, á oirle, á estrecharle en mis brazos... ¿qué mujer en la tierra más dichosa que yo!...

(Cantan á lo léjos los versos que siguen, acercándose cada vez más la voz.)

En hora fatal Leandro
Cruzaba una noche el mar,
Diciendo á las recias olas,
Dejadme llegar allá;
Que la prenda de mi alma
Esperándome estará.
Si quereis mi triste vida,
A la vuelta la tomad...

(Va apagándose el canto.)

Dejadme llegar...
Dejadme...
Verla y espirar...

LAURA. (Con la mayor alegría.)

¡Es la voz de su barquero... ya llegan.

(Hace una seña con un pañuelo blanco, y arrojan desde afuera una escala de cuerda, que ella ata á la ventana.)

¡Cuidado, Rugiero, cuidado... más despacio, mi vida... dame ya la mano!

ESCENA III.

LAURA, RUGIERO.

(Entra Rugiero por la ventana, descubriendo bajo la capa un vestido lujoso de baile; arrójase en los brazos de Laura.)

RUGIERO.

¡Laura mia... ¿Por qué lloras...

LAURA.

¡No lloro, Rugiero, no lloro... estas lágrimas que ves son de ternura... de alegría... tanta dicha no cabe en mi alma!

RUGIERO.

Serénate, amor mio..... ¿Hace mucho que me aguardabas?...

LAURA.

No; pero cada instante me parecia un siglo... ¿Quieres que te confiese tambien mi flaqueza... hasta tenia miedo.

RUGIERO.

¿De veras?

LAURA.

¡Es este panteon tan triste... tan sumamente triste, que me parece de mal agüero sólo el pisar sus losas.

RUGIERO.

Desecha esos vanos temores; á mí me parece á tu lado la mansion de los cielos.

LAURA.

A mí tambien, Rugiero; pero cuando me veo sola ¡se apodera de mí una tristeza, una angustia, que ni soy dueña de mí misma... Estos dias, no sé por qué, me siento tambien más abatida... ¡Me cuesta tanto mostrarme alegre, y ocultar lo que pasa en mi corazon... Habrá apénas dos horas, ¡me acariciaba mi padre con una bondad, con

una ternura, que hasta el alma se me partia... ¡Si le hubieras oido, todo lo que me decia para alegrarme... sus proyectos, sus esperanzas... No tiene en su vejez más apoyo, más consuelo que yo; ¡y voy á hacerle infeliz en los últimos años de su vida!

RUGIERO.

¿A qué te afliges ahora!... ¿Quieres amargar estos instantes, los únicos que gozamos de dicha!...

LAURA.

No, Rugiero... ya me ves; estoy más alegre... A tu lado olvido hasta mis propios remordimientos.

RUGIERO.

¡Remordimientos... ¿y de qué? ¿Te pesa el amar á tu esposo!...

LAURA.

¡Pesarme... Yo no vivo sino por tí; yo no pienso sino en tí; yo no pudiera existir ni un solo dia, si llegára á perderte... ¡Pero engañar á un padre tan bueno; recibir de sus labios mil elogios, que estoy tan léjos de merecer; haber dispuesto de mi mano sin su voluntad, exponiéndome á su enojo, y tal vez á su maldicion... ¡antes morir, Dios mio!

RUGIERO.

¿Ves, Laura lo que haces!... ¡Estás toda trémula, demudada, tan pálida... Ven aquí, bien mio... Descansarás unos instantes, reclinada tu cabeza contra mi pecho.

(La acerca á un sepulcro, situado hácia el promedio del teatro, poco levantado del suelo, con dos figuras esculpidas groseramente en el mármol, ya carcomido por los años.)

LAURA.

¡Ahí!... ¡No, Rugiero, no, por nada del mundo!

RUGIERO.

¿Y por qué?

LAURA.

¡Los que yacen en ese sepulcro fueron muy desgraciados; y nosotros lo somos tambien!

RUGIERO.

Tú no perdonas medio alguno de atormentarte...

LAURA.

¡Si supieras la historia de esos esposos... Se amaron muchos años, llenos de desdichas; el mismo dia de sus bodas los separó la suerte; y sólo lograron reunirse en ese sepulcro... ¿Mas por qué me miras así?...

RUGIERO.

Yo no; te estaba meramente escuchando.

LAURA.

¡Fijabas en mí los ojos con una mirada tan triste...

RUGIERO.

Es aprension tuya, Laura mia; yo nunca estoy triste á tu lado. Ven, yo te lo ruego, ven; aquí estarás mejor... ¿no quieres darme ese gusto...

LAURA.

Yo no tengo más voluntad que la tuya.

(Siéntanse á los piés del sepulcro.)

RUGIERO.

Así, Laura, á mi lado...

(Cógele la mano, y la besa con la mayor ternura.)

¿Quién podrá separarnos, quién!

LAURA.

Nadie en el mundo.

RUGIERO.

Ni la misma muerte.

LAURA.

Razon tenias, Rugiero; cerca de tí estoy más tranquila.

RUGIERO.

¿Lo ves?

LAURA.

¡Pero se me representó tan al vivo la historia de esos esposos... ¡la he oido contar tantas veces desde que era niña...

RUGIERO.

Aleja de tu alma tan tristes pensamientos... no siempre hemos de ser desgraciados.

LAURA.

Tú mismo no lo esperas; y solo me lo dices por consolarme.

RUGIERO.

No, Laura, no; mi corazon me anuncia que van á cesar nuestras penas.

LAURA.

¿Lo crees así, Rugiero?

RUGIERO.

Sí.

LAURA.

¡Y yo te llamaré mi esposo, y no nos separarémos ni un instante, y todas las mujeres me tendrán envidia...

RUGIERO.

¡Laura mia... ¡si vieras esta noche lo que me he acordado de tí... He asistido á la boda del senador Barozzi; y estaban todos tan contentos, que su misma alegría me lastimaba el alma... Cuando oí los acentos de la música... cuando ví á Leonor dar la mano á su esposo ante un ministro de Dios, rodeada de toda su familia... ¿Te enterneces, Laura?

LAURA.

Y su madre la bendijo... ¿no es verdad? la bendijo mil veces, y ella lloró en sus brazos, y no podian separarlas...

RUGIERO.

Cálmate, amor mio... ¿por qué te afliges hasta ese punto?

LAURA.

¡Mi madre... ¡mi pobre madre... ¡qué diria la infeliz si viviese!

RUGIERO.

Tendria lástima de nosotros, y nos perdonaria... Tú por lo ménos tienes el consuelo de haberla conocido, de haber pasado tu niñez á su sombra; tú recuerdas su rostro, su acento, sus caricias... á la hora de su muerte te dejó en los brazos de un padre... ¡pero yo, yo, infeliz de mí, desde que abrí los ojos, no he tenido en el mundo á quien volverlos!

LAURA.

¡Cómo queman tus lágrimas, Rugiero... Deja, déjame; yo las enjugaré con mi mano...

RUGIERO.

Solo, huérfano, sin amparo ni abrigo... sin saber á quiénes debo el sér, ni siquiera la tierra en que nací... ¿Por qué me amas, Laura, por qué me amas? Basta que seas mia, para que seas desgraciada.

LAURA.

Más quiero contigo todas las desdichas juntas, que léjos de tí todos los bienes de la tierra... Mira, Rugiero, con toda mi alma te lo digo: quizá no te amaria tanto si fueras feliz... Pero cuando oia referir tus desgracias y escuchaba los elogios que de tí hacian, tu valor en los combates y tu clemencia con los vencidos... yo no sé lo que sentia; pero ántes de conocerte ya te amaba. Yo nací para tí, Rugiero, para consolarte en tus penas, para hacerte olvidar tu orfandad y llenar el vacío de tu corazon... ¿qué te falta, dí, adorándote yo! (Le echa los brazos al cuello.)

RUGIERO.

Tú no eres una mujer, eres un ángel; el cielo te ha enviado para hacerme sobrellevar la vida.

(Quédanse unos instantes en silencio, con las manos entrelazadas.)

LAURA.

Cuando estemos así delante de mi padre... y nos llame á los dos, *hijos mios*... y nos contemple enternecido con

las lágrimas en los ojos... ¿crees tú que llegará ese momento?

RUGIERO.

Sí, Laura, y ántes que imaginas.

LAURA.

Yo conozco su mucha bondad y el cariño que me tiene; hasta su vida daria por mí... pero temo que nos engañemos, Rugiero; vivimos en Venecia, y mi padre anhela como el que más el lustre de su familia... Quizá por sí propio haria en favor nuestro el mayor sacrificio; pero temerá el desaire de los otros nobles, el menoscabo de su influjo, las reconvenciones de su hermano... Tú no conoces á éste, y yo sí: justo y virtuoso, pero mirando hasta la piedad como una flaqueza, trata á los demas hombres con la misma severidad que á sí propio... No amó nunca, Rugiero, ¿cómo quieres que nos mire con indulgencia y lástima!

RUGIERO.

Pues cabalmente en él tengo mi mayor confianza...

LAURA.

¿En él!

RUGIERO.

Sí, Laura, en él; quizá mañana mismo me deba hasta la vida.

LAURA. (Con sorpresa y pasmo.)

¿Qué me dices, Rugiero!

RUGIERO.

¿Y por qué tiemblas tú?... No tienes por qué azorarte; sosiégate: no voy á correr ningun riesgo...

LAURA.

¿Ninguno!... Pues bien, Rugiero, estoy pronta á creerte; pero sólo exijo una cosa.

RUGIERO.

Todo cuanto tú quieras.

LAURA.

Ven, y júramelo por mi vida, ante aquella divina imá-

gen... (Le mira de hito en hito.) No bajes los ojos, no los bajes: en tu cara estoy leyendo lo que pasa en tu corazon.

RUGIERO.

¡Laura mia...

LAURA.

¡Deja, déjame...

RUGIERO.

No quisiera, ni una sola vez mentirte y engañarte; pero temo que diciéndote la verdad, te aflijas sin motivo.

LAURA.

¿Y prefieres dejarme en esta incertidumbre!... Haz lo que quieras; yo sé ya cuál va á ser mi suerte...

RUGIERO.

No llores, Laura, no llores y escúchame... voy á darte una prueba de lo que te amo; ¡pero, por Dios, te pido que me creas, y no te hagas más infeliz... Yo no voy á correr ningun riesgo; te lo repito una y mil veces... Todo está previsto, y el éxito es seguro: en un solo momento va á cambiarse la suerte de Venecia, y pasado mañana eres mia á la faz del mundo... ¿No te alegras de oirlo?... Alza la frente, Laura... ¡tienes la mano helada, con un sudor tan frio...

LAURA.

¡Y me decia que me amaba tanto... y que nunca más expondria su vida... y que seria siempre mi apoyo y mi consuelo... ¡Padre mio, qué va á ser, en faltándole tú, qué va á ser de tu hija...

RUGIERO.

¡Por Dios, Laura, por Dios... cada palabra tuya se me clava en el alma!

(Quédanse un momento silenciosos; y empieza á oirse el susurro del viento.)

LAURA.

Un solo favor quisiera pedirte...

RUGIERO.

¿Qué quieres?

LAURA.

El primero... y el último que te pediré ya en mi vida.

RUGIERO.

¿Qué quieres, Laura... Dilo.

LAURA.

Tú vas á perderte... á perderte... tú no conoces la tierra que pisas; y hasta la pasion que me tienes contribuye á cegarte...

RUGIERO.

No, Laura, no lo creas; los hombres de más cuenta, los patricios más graves, se hallan decididos, prontos á salvar á Venecia... Todo está calculado para evitar el derramamiento de sangre; y hasta el mismo Dux, sorprendido en su palacio, no recibirá daño ni insulto en su persona... Yo temí... ¿cómo podia olvidarte?... temí que en medio de la confusion, intentase alguno vengar en tu tio la muerte de propios ó de extraños... ¡es tan aborrecido... Por eso me he encargado de cerrar con mis tropas las avenidas del tribunal, y de velar en guarda de los jueces... ¿Qué tienes que temer... Yo estaré á la vista de tu propia casa; yo defenderé á tu familia; yo tendré la satisfaccion de que me deban algo los que tienen tu misma sangre... ¿no los oirás con gusto manifestarme su agradecimiento!... ¡No me respondes, Laura; y ni áun parece que me escuchas... ¿Qué tienes, mi vida... ¡Llora si quieres, llora en los brazos de tu esposo, que te ama más que á su corazon... (Reclínase Laura en el hombro de Rugiero.) Así, Laura, así, no te reprimas...

LAURA.

¡Rugiero... Rugiero...

RUGIERO.

¡No puedes ni áun hablar... los sollozos te ahogan...

LAURA.

¡No me abandones... ten lástima de esta infeliz!

RUGIERO.

¡Abandonarte yo!... ¿Puedes imaginarlo!

LAURA.

¡Si te sobreviniese algun daño en medio del tumulto... si cayeras en las garras de ese tribunal, que ni olvida ni perdona... ¡Rugiero, Rugiero mio, no te apartes de mí!

RUGIERO.

Serénate, Laura, serénate...

LAURA.

¡Por Dios te lo pido, Rugiero... no me dejes en este estado, si me amas todavía... El dia que te suceda una desgracia, será el último de mi vida... ¡Qué es eso!... ¿Por qué vuelves el rostro!...

RUGIERO.

No es nada, Laura...

LAURA.

Me pareció que habia oido como un murmullo...

RUGIERO.

Es el viento, que zumba en estas bóvedas... ¿no ves cómo ha arreciado?... (Suena más fuerte el viento.)

LAURA.

Sí, ya le oigo... y hasta ese ruido tan triste aumenta mi terror... La noche en que estuve á la muerte, sonaba así tambien... ¡No me dejes, por Dios, no me dejes; si te vas, me muero!

RUGIERO.

¿Por qué tiemblas ahora... ¿No estoy yo á tu lado...
(Uno de los espías apaga de pronto la lámpara, y vuelve á esconderse.)

LAURA. (Levantándose despavorida.)

¡Dios mio!!!...

RUGIERO.

El viento la ha apagado sin duda... voy á encenderla en la capilla, y vuelvo al instante...

LAURA.

Yo iré tambien contigo... yo no me quedo sola...

RUGIERO.

¿Tienes miedo, mi vida?

LAURA.

No sé, Rugiero, no sé lo que pasa por mí... pero temo apartarme de tí ni siquiera un momento... me parece mentira que he de volver á verte...

(Rugiero se encamina á tomar la lámpara, y Laura le acompaña; al llegar junto al sepulcro, salen de improviso los dos espías enmascarados, se arrojan sobre Rugiero, y le ase cada uno de un brazo.)

ESCENA IV.

LAURA, RUGIERO, LOS DOS ESPÍAS.

RUGIERO.

¡Perdidos somos!

LAURA. (Da un grito, y cae desvanecida junto á la puerta por donde entró.)

¡Ay!...

RUGIERO.

¡Laura!!!...

ESPÍA 1.° (Presentándole una daga al pecho.)

Si despegas los labios, aquí mismo mueres.

RUGIERO.

¡Laura!!!

ESPÍA 2.° (Poniéndole un pañuelo en la boca.)

Ya acabaste de hablar en tu vida.

(Le conducen con violencia hácia la puerta por donde entraron, y sale Morosini de detras del sepulcro.)

ESCENA V.

LAURA, PEDRO MOROSINI.

MOROSINI. (Se acerca á su sobrina, la levanta, y la contempla unos instantes en silencio.)

¡Imprudente... cuántas lágrimas va á costarte tu loca pasion!

FIN DEL ACTO SEGUNDO.

ACTO TERCERO.

(El teatro representa una sala del palacio de la familia Morosini.)

ESCENA PRIMERA.

LAURA, MATILDE.

(Laura está sentada en un sillon, y Matilde á su lado, en pié.)

LAURA.

No lo he soñado, Matilde, no; aunque á mí misma me parece un sueño... Yo los ví con mis propios ojos salir de detras del sepulcro, y arrojarse sobre el desdichado; pero en el mismo instante perdí la vista y el sentido... Mal pudiera decirte lo que haya sucedido luego; ni áun yo misma lo sé... sólo me pareció que oia la voz del infeliz, que me llamaba en aquel trance... ¡Cuál seria su angustia, Dios mio, al dejarme en tal situacion!

MATILDE.

Procura serenar tu ánimo, si no quieres recaer en el mismo estado que ha puesto en peligro tu vida...

LAURA.

¡Mi vida... ¿y qué me importa, si he perdido cuanto amaba en el mundo!

MATILDE.

¿Por qué... Tu imaginacion acalorada te representa próximos los mayores males, cuando tal vez están más lejanos... ¿Quién sabe lo que habrá dado lugar á tan extraño caso... Yo te confieso con ingenuidad que no acierto á explicarlo; ¿cómo pudieron esos hombres penetrar

en el panteon! ¿á quién buscaban allí? ¿qué motivo pudo incitarlos á apoderarse de Rugiero!... Él no tiene émulos ni enemigos; ¿qué interes puede haber en hacerle daño...

(*Laura suspira profundamente, y deja caer la cabeza.*)

Lo que más que todo me confunde, es cómo te hallaste esta mañana en tu lecho; yo oí, ántes de amanecer, tu ahogo y tus quejidos; pero creí que era algun ensueño, que te afligia como otras veces, y áun dudé si debia despertarte.

LAURA.

Cuando volví en mí, temia abrir los ojos, creyendo hallar á mi lado aquellos dos espectros... ¡Qué consuelo tuve, Matilde mia, cuando me ví en tus brazos...

MATILDE. (*Abrazándola.*)

Sí, hija, sí... desde que naciste te recibí en ellos, y en ellos te estrecharé miéntras Dios me dé vida... Tu misma madre tenia celos de mí; tú no te acordarás; ¡eras tan niña... pero luego se alegraba de lo mucho que me querias, y sólo descansaba cuando te dejaba conmigo.

LAURA.

¡Si no fuera por tí, Maltide... Yo no tengo más alivio, más desahogo en mis penas... ¡soy tan desventurada...

MATILDE.

¿Y á qué viene ese llanto?... No hay motivo áun para afligirse así....

LAURA.

¿Dónde estará, Dios mio, dónde estará á estas horas!... ¡Tal vez corre riesgo su vida; y ni áun tiene el consuelo de saber de su Laura...

MATILDE.

Mira, mira en qué estado te pones...

LAURA.

¡Quizá me esté llamando, en medio de su angustia... y pidiendo á Dios por mí en su última hora...

MATILDE.

¡Qué locura, hija, qué locura!

LAURA.

Rugiero, Rugiero mio, ¡pronto te seguirá tu infeliz esposa...

(Queda postrada de dolor, miéntras Matilde la sostiene y anima.)

MATILDE.

Ya que tan poco valen mis súplicas y mis consejos, piensa á lo ménos, Laura, piensa cuál es tu situacion... Tu padre ha enviado mil veces á saber de tí; y ya es hora que vuelva del Senado... ¿qué dirá si te encuentra tan triste y afligida? ¿qué pretexto alegarle... La menor duda, la menor incertidumbre nos pierde.

LAURA. (Levantándose.)

Hoy va á saberlo todo.

MATILDE.

¡Qué es lo que dices!... ¿Estás en tí?

LAURA.

¿Y por qué lo extrañas?... ¿Quieres que deje perecer al esposo de mi corazon, por no revelar mi secreto?... No, Matilde, no; es mi esposo á los ojos de Dios, y yo debo salvarle á costa de mi vida... ¿qué me importa lo que digan los hombres?

MATILDE.

Tu misma pena te ciega ahora... ya lo pensarás ántes.

LAURA.

Ya lo tengo pensado, resuelto; nada en el mundo me hará volver atras... ¿qué puede sucederme?... ¡Mil veces hubiera él derramado su sangre, por evitarme á mí el más leve pesar; y la única vez que necesita de mi socorro; cuando no tiene el infeliz ni padres ni familia que tomen parte en su desgracia, que pregunten siquiera si vive... se veria abandonado de su misma esposa!... No lo temas, Rugiero, no lo temas; tu Laura te salvará ó morirá contigo.

MATILDE.

Pero deja á lo ménos que pensemos algun medio oportuno, para revelar el secreto á tu padre... por tí, por mí, hasta por él mismo, conviene no darle ahora tan funesta nueva...

LAURA.

¿Y me aconsejas tú que aguarde!... ¡Quizá de un solo instante estará pendiente la vida de Rugiero; quizá á estas horas me estará ya culpando; y yo me mostraré indecisa, dudosa, por no confesar mi falta, por no pedir perdon á los piés de mi padre... Ya lo sé, sin que tú me lo digas: me veré humillada, confundida, sufriré mil quejas y reconvenciones... pero haré ese sacrificio por mi esposo, y Dios le aceptará tal vez en su misericordia.

MATILDE.

Serénate, hija mia...

LAURA.

Ya estoy deseando que llegue, para descargar este peso que me oprime el alma... yo me arrojaré á sus piés, y los bañaré con mi llanto, y no me alzaré del suelo hasta que me haya perdonado... ¡Así perdone Dios á los que me han hecho tan infeliz!

MATILDE.

Mira, Laura, que me parece que oigo pasos... vente, vente conmigo...

LAURA.

Deja, Matilde, déjame... quizá sea mi padre; y voy á salirle al encuentro...

MATILDE. (Queriendo detenerla.)

¿Qué vas á hacer... repara...

LAURA. (Soltándose de Matilde.)

Más vale morir de una vez.

(Matilde se retira confusa: Laura se dirige hácia la puerta por donde viene su padre; y al verle, fáltanle las fuerzas, y cae de rodillas.)

ESCENA II.

JUAN MOROSINI, LAURA.

MOROSINI. (Corriendo hácia su hija.)

¡Laura... ¿qué tienes... Levántate, hija, y ven á mis brazos...

LAURA.

¡Padre mio...

MOROSINI.

¿Qué es lo que tienes... ¿por qué estás así?

LAURA.

¡Perdon, padre mio... perdon!

MOROSINI.

¿De qué, angel de Dios... ¿Estás delirando, hija mia!... tú eres incapaz de ofender á tu padre, tú no me has dado en la vida el menor pesar, ni me lo darás nunca... ¡Pero levántate, Laura; mira que así me afliges; y el corazon me duele de sufrir tanto hoy!...

(Levántala.)

No puedes sostenerte en pié, y escondes la cabeza contra mi pecho... ¿por qué temes mirarme?... ¡Alza la cara, álzala; yo no tengo más gusto que mirarme en tí!

LAURA.

No, padre mio, no... cada muestra de bondad es un torcedor que me ahoga...

MOROSINI.

¿Por qué?...

LAURA.

¡Cuando sepais mi falta... cuando veais el pago que he dado á tanto amor, á tanta ternura... ¡Por Dios que no me aborrezcais; áun soy más infeliz que culpable!

MOROSINI.

¿Qué turbacion, qué congoja es esa?... ¡Sácame cuanto

ántes de esta incertidumbre; mira, hija mia, que ya no puedo más!

LAURA.

Sí, voy á decíroslo, á confesaros todo... y esta vergüenza, esta angustia que ahora siento en mi alma, es ya parte de mi castigo... ¡No me quejo, Dios mio, no me quejo; más merezco áun...

MOROSINI.

No te detengas... sigue...

LAURA.

Esta hija... esta hija única, objeto de tantos desvelos y vuestra sola esperanza... la que no debia ni haber respirado siquiera sin el permiso de un padre tan bueno... la que os juró mil veces hacer en todo vuestra voluntad, y recibir de vuestra diestra al esposo que Dios le destinára...

MOROSINI.

Acaba, Laura, acaba...

LAURA.

Esta hija ingrata ha dado ya su mano.—

(Arrójase á los piés de su padre; éste se queda absorto.)

MOROSINI.

¡Dios mio... Dios mio... una sola cosa te habia pedido este mísero padre... ¿por qué le has conservado la vida, para afligirle así!

LAURA.

¡Padre... padre...

MOROSINI.

¡Aparta, Laura, quita... no me beses los piés, cuando acabas de traspasarme el alma.

LAURA.

¡No por mí... yo no soy acreedora sino á vuestro castigo... pero por aquella santa que nos está mirando desde el cielo... por mi pobre madre, que os encomendó al morir á esta desventurada... por el cariño que le tuvisteis, y por las lágrimas y afanes que le costó el criarme... ¡Cuán-

tas veces me habeis dicho que me parecia á ella, que cuando oíais mi acento, creíais escucharla... ¡No, no; ella era virtuosa, y yo he faltado á todo!

MOROSINI.

¿Qué haces, Laura, qué haces?...

LAURA.

Ella me perdonaria, sí, me perdonaria... y á estas horas os está pidiendo por su hija desdichada... No le negueis la gracia que os pide desde el cielo... ¡allí está delante de Dios, que siempre perdona!

MOROSINI.

Hija mia... hija mia... ¿por qué has hecho infeliz á quien te ama tanto!...

(Inclínase un poco; Laura se levanta, y se arroja en sus brazos; quedan unos instantes en silencio.)

¿Y quién es... quién es el que así ha abusado de tu candor é inexperiencia!

LAURA.

No por cierto; él no empleó más artes, más seduccion que sus virtudes... es pobre, desvalido; ¡pero tiene un alma tan noble! No merece el rigor con que le ha tratado la suerte.

MOROSINI.

Pero ¿quién es... ¿por qué temes decirlo?

LAURA.

No lo temo; pero me cuesta trabajo pronunciar su nombre... ¡A estas horas tal vez, quizá esté el infeliz en el mayor conflicto...

MOROSINI.

¿Qué dices?... Aclara de una vez tantos misterios.

LAURA.

Pero vos le amPararéis... ¿no es verdad... Él no tiene más esperanza en el mundo que las lágrimas de su esposa... ¡Quién tendrá piedad de nosotros, si nos la niega un padre!

MOROSINI.

¡Laura... no tiembles así, hija... ven aquí, al lado de tu padre... que ya ha olvidado tu falta, y no ve más que tus desdichas...

(Le echa los brazos con la mayor ternura, y la conduce á un sillon, junto al suyo; siéntanse ambos.—Laura coge las manos de su padre, las lleva á la boca, y levanta los ojos al cielo.)

¡Sí, hija, sí... cuando un padre perdona, el cielo echa su bendicion!—Pero tranquilízate un poco, y confíame tus penas... ¿no soy yo tu mejor amigo?

LAURA.

Y esa misma bondad es la que más me abate... Si me hubiérais tratado como merezco, tendria más valor.

MOROSINI.

Vamos, hija, sácame de estas dudas... ¿cuál es el nombre de tu esposo?

LAURA.

¿De mi esposo?

MOROSINI.

Sí...

LAURA.

Durante vuestra ausencia, cuando en más de un año no recibí ni la menor noticia, y corrieron voces tan funestas de resultas de la derrota de la armada... hallándome sola, triste, convaleciente de la enfermedad que me puso á las puertas de la muerte... viendo el desvelo y la ternura que me habia mostrado el jóven virtuoso á quien amaba mucho tiempo habia... le ofrecí darle mi mano, en cuanto Dios me concediese recobrar la salud... ¡cuántas penas me hubiera ahorrado, si hubiese muerto entónces!

MOROSINI.

Sigue, hija, sigue...

LAURA.

En el mismo monasterio contiguo á nuestra quinta, dí la mano á mi esposo con el mayor secreto... y pocos dias despues, hallándome con él en la capilla del Buen Suceso,

pidiendo á la Madre de Dios que me concediese el saber si viviais, recibí vuestra carta, anunciándome vuestra pronta venida. ¡La alegría que sentí en mi alma, sólo yo la sé! me propuse mil veces revelároslo todo, al momento mismo de abrazaros; pero desde el dia que llegasteis, nunca he tenido valor para confesaros mi falta.

MOROSINI.

Mas nunca acabas de decirme el nombre de tu esposo...

LAURA.

¿No lo he dicho ya... Rugiero...

MOROSINI.

¡Rugiero!

LAURA.

No es culpa suya haber nacido tan desgraciado... pero cuantos le conocen le aman; y á vos mismo os he oido repetir sus elogios... ¡Es tan honrado, tan compasivo, tiene un corazon tan hermoso... ¡Cuántas veces me ha dicho, arrasados los ojos en lágrimas! «No tengo mas pesar en el mundo que el haber ofendido á tu padre; y nunca me presento á su vista sin cubrírseme el rostro de rubor... Mas si algun dia llega á perdonarme; si logro que me mire, no como á hijo, sino como á un esclavo, no viviremos uno y otro sino para hacerle feliz... ¡y áun quiera Dios que así podamos borrar nuestra falta!...» ¡Qué léjos estaba entónces de prever su desdicha!

MOROSINI.

¿De qué desdicha hablas!... ¡Aun hay más todavía!

LAURA.

En este mismo instante, en que os estoy pidiendo su perdon y el mio... tal vez mi pobre esposo sólo necesita el de Dios...

MOROSINI.

Cálmate, hija, cálmate... ¡mira que esa sonrisa me hace estremecer! Desahoga tu pecho, hija mia... cualesquiera

que sean tus desgracias, si tu padre no puede remediarlas, las llorará contigo... ¿qué más quieres de mí!...

(Laura se levanta, y se arroja en brazos de su padre.)

Más vale así, más vale que llores... ¿No sientes consuelo, hija mia, en llorar en el seno de tu padre!... Vamos, vuelve á sentarte... Yo quiero que me cuentes la pena que te aflige; pero sin apurarte así... áun estás muy débil, y esa congoja puede hacerte mal... ¡No olvides, hija mia, que yo no tengo en el mundo á nadie más que á tí...

(Laura vuelve á sentarse.)

Ahora vas á decírmelo todo, todo... ¿Qué es de Rugiero? ¿dónde está? ¿cuál es el peligro que le amenaza?... Sin temblar, hija mia... si no me lo dices, ¿qué quieres tú que haga yo por él?

LAURA. (Procurando reprimir su pesar.)

Yo le habia hablado pocas veces, desde que llegasteis... ¡temia tanto daros un disgusto!... Nos contentábamos con mirarnos de léjos; y alguno que otro dia tambien nos escribíamos... siempre de nuestras penas... Al cabo me propuso venir de noche al canal solitario, que da espaldas de este palacio, y hablarme por una ventana; y el mismo deseo de evitar que se supiese y llegase á vuestros oidos, me hizo imaginar el recurso más extraño, como el ménos expuesto... Dentro del panteon le he hablado dos veces con el mayor sigilo; ¡y anoche... anoche cabalmente era la tercera...

MOROSINI.

¿Por qué te detienes?... Prosigue...

LAURA.

Desde ántes que él viniese, ya me anunciaba mi corazon alguna desgracia... Llegó al fin Rugiero, y procuró animarme; él venia tambien triste; pero sólo le dolia el verme afligida, y se desvivia el infeliz por parecer alegre... Serian como las dos... sí, esa hora seria... cuando empe-

zó á levantarse un viento tan recio, que el panteon parecia estremecerse, y se apagó la lámpara que yo habia colocado sobre un sepulcro...

MOROSINI.

Sigue, hija mia... ¿qué tienes que temer, estando junto á mí?

LAURA.

Rugiero fué á encenderla; y yo iba á su lado, por no quedarme sola... ¡tenia un terror tan grande... Mas apénas nos acercamos al sepulcro, cuando se aparecieron de repente dos bultos altísimos, cubiertos con un ropaje negro, y sin hablar ni una sola palabra, se abalanzaron sobre el infeliz... yo quise gritar, pero no pude; á un tiempo me faltaron el habla y las fuerzas, y caí como muerta en el suelo...

MOROSINI.

Descansa un poco, hija... ahora seguirás.

LAURA.

Despues de algunas horas, volví al cabo en mí; pero en vez de hallarme en el panteon, como creia, me encontré en mi lecho, y Matilde á mi lado.

MOROSINI.

Mas ¿cómo supo dónde estabas, cómo te trajo á tu aposento?

LAURA.

No fué ella quien me trajo, ni sabe tampoco quien fuese... cuando acudió á mis quejidos, ya me halló en mi cama.

MOROSINI.

¿Y tú no viste ni oiste...

LAURA.

A nadie.

MOROSINI.

¿Ni has recibido hoy nuevas de Rugiero...

LAURA.

Eso es cabalmente lo que más me aflige... él sabe el estado en que me dejó; y ni me ha escrito siquiera para tranquilizarme... ¡Cómo habia de haberme olvidado, si el infeliz viviese...

MOROSINI.

No hay que ponerse en lo peor, hija mia... mil causas pueden haberle impedido el cumplir su deseo...

LAURA.

¡Si le conocieseis como yo... él no tiene más anhelo, más afan que su Laura.

MOROSINI.

¿Pero sabes por lo ménos si ha vuelto desde anoche á su casa?

LAURA.

Hace una hora, áun no habia parecido.

MOROSINI.

¿Y has enviado á ver si se encuentra algun indicio en el panteon, que pueda darnos luz?

LAURA.

Apénas me recobré algun tanto le rogué á Matilde que fuese... La primera idea que me habia ocurrido es que hubiesen asesinado á Rugiero; y temblaba como la hoja en el árbol, al ver ya de vuelta á Matilde... pero ni halló rastro de sangre ni el indicio más leve; hasta las puertas estaban cerradas, sin ninguna señal de violencia.

(Morosini se queda pensativo, y Laura le observa.)

¿Qué será, padre mio, qué será...

MOROSINI. (Volviendo sobre sí.)

¿Cómo quieres que yo lo sepa?

LAURA.

Me pareció que se os habia ocurrido algun pensamiento muy triste, y que temiais decírmelo... ¡No lo temais; es imposible que vuestra Laura sea ya más infeliz!

MOROSINI.

Calma tu imaginacion, hija mia... (Levántanse ambos.) Yo voy ahora mismo á informarme, á procurar saber de Rugiero... pero es menester que te tranquilices, y que no lleve yo la pena de dejarte así... ¡Mira que he sufrido mucho, mucho... tambien merezco yo alguna compasion.

(Laura le besa la mano, y hace ademan de arrodillarse.)

Vamos, ya se acabó, hija mia... Pon tu suerte en manos de Dios, y ten confianza en tu padre... No hay que llorar más... retírate á tu cuarto, que me parece que suena gente... yo iré luego á buscarte.

LAURA.

Si no me engaño es mi tio...

MOROSINI.

Pues bien, vete al instante, y déjame con él.

LAURA. (Sobresaltada.)

¡Con él!

MOROSINI.

Sí, hija, déjanos solos...

(Laura da unos pasos, y se detiene.)

¿Qué esperas...

LAURA.

Ya me voy... ¡Qué semblante tan adusto que trae... No sé por qué al verle me ha dado un vuelco el corazon.

ESCENA III.

JUAN MOROSINI, PEDRO MOROSINI.

JUAN MOROSINI.

Quisiera hablar contigo unos instantes... sobre un asunto que me importa mucho.

PEDRO MOROSINI.

Dí lo que quieras, pero no tardes; dentro de una hora

tengo que estar de vuelta en el tribunal. — ¿Por qué te detienes...

JUAN MOROSINI.

¡Estoy pensando que no tienes hijos... y que no vas á comprenderme!

PEDRO MOROSINI.

¿Y á qué son esos preámbulos... Nunca los has usado conmigo.

JUAN MOROSINI.

Es que nunca me he visto en la afliccion que hoy... (Enjúgase una lágrima de los ojos.) ¡No mires, Pedro, no mires mi flaqueza... acabo de recibir un golpe mortal, y al fin soy hombre... (Serénase un poco.) Yo no tengo más que una hija, único fruto de una union desgraciada... tú conociste á su madre, y sabes el extremo con que yo la amé... En mi hija veia el retrato de mi pobre Constanza; y su inocencia y sus caricias me consolaban de todas mis penas... Yo la he criado á mi lado, á mi vista, sin apartarme de ella un solo dia, hasta que el peligro de mi patria me impuso el sacrificio de separarme de ella... ¡parece que el corazon me daba que aquella ausencia iba á costarme muchas lágrimas...

PEDRO MOROSINI.

¿De qué sirve afligirte en esos términos...

JUAN MOROSINI.

Volví al fin despues de tantos infortunios, sin más anhelo que abrazar á mi hija; la hallé áun más bella que ántes, admirada, querida de todos; y cada dia fundaba en ella mayores esperanzas... ¡Todas se han desvanecido hoy: ¡Dios lo ha querido así... Mi hija es ya esposa, Pedro: ni te pregunto si lo sabias, ni ménos intento disculparla... quiero sólo que lo oigas de mi propia boca, para que veas cuál es mi situacion.— Laura es ya de Rugiero; el Señor ha bendecido su union en su santo templo... y sólo la muerte puede ya separarlos... Mi hija ama á su esposo

con toda su alma; y yo no puedo vivir si me falta ella... No te digo más.

PEDRO MOROSINI.

Pero, ¿qué es lo que quieres de mí...

JUAN MOROSINI.

Rugiero ha desaparecido desde anoche; y tú sabes de cierto donde está.

PEDRO MOROSINI.

¡Yo... ¿Soy yo acaso su guarda?

JUAN MOROSINI.

No, Pedro... mas no olvides que eres mi hermano.

(Pedro Morosini baja los ojos, y callan ambos por un momento.)

A media noche, en nuestra propia casa, sin quebrantar las puertas ni causar el ruido más leve, dos hombres apostados han arrebatado á Rugiero de entre los brazos de mi hija; y ella se ha visto trasladada, sin saber cómo, desde el panteon á su propio lecho... Yo sé el terrible ministerio que ejerces; conozco á Venecia muchos años há; y me consta que en ella ni respira nadie sin que tú lo sepas... ¡Sácame, Pedro, sácame por Dios de esta duda, para que pueda dar algun consuelo á mi hija...

(Observándole que calla.)

¡Bien te lo decia yo, bien te lo decia ántes... ¿cómo has de comprender mi dolor, si no tienes hijos... Pero recuerda que tuviste uno; y que pudiste hallarte en el mismo caso que yo... Tambien yo te he visto llorar... (lo tengo presente cual si fuese hoy) cuando supiste que tu esposa y su tierno niño habian muerto á manos de los infieles, sin tener siquiera el consuelo de poder rescatar sus cadáveres...

PEDRO MOROSINI.

¿Y á qué me lo recuerdas?

JUAN MOROSINI.

Yo te veia afligido, y no me apartaba un instante de tí, y hasta dormia al lado de tu cama... Cuando te veia des-

cansar de tus penas, daba gracias á Dios, y le pedia què te hiciese feliz, aunque fuese á costa de mi vida.

PEDRO MOROSINI.

No lo he olvidado, Juan; ni era menester que me lo trajeses á la memoria... ¿Te he dado nunca el menor motivo de queja?

JUAN MOROSINI.

No; pero lo que á tí te basta, no me basta á mí... No te enojes, si te hablo con toda la ingenuidad que debe mediar entre nosotros; ¡hasta mi mismo dolor me da derecho á ello... No sé si atribuirlo á aquella desgracia tan grande, que te dejó como solo en el mundo... ó á tu larga ausencia, durante tu gobierno en Candía... ó tal vez á ese terrible ministerio, que te hace ver á todas horas correr las lágrimas de los infelices... lo cierto es que no hallo en tí aquel afecto, aquella ternura que mi corazón te está pidiendo... no parece sino que el tuyo se ha secado!—Hoy mismo, hoy mismo acudo á tí, lleno de amargura, como al mejor amigo que Dios me ha dado, y en vez de abrirme los brazos y de ofrecerme el más leve consuelo, has oido mi desgracia cual si fuese la de un extraño.

PEDRO MOROSINI.

No, Juan, no me hagas ese agravio: amo á mi familia, como es justo, y á tí como á un hermano... mas no por eso olvido lo que debo á mi patria, y que Dios un dia ha de pedirme cuenta...

JUAN MOROSINI. (Con suma viveza.)

¿Qué me dices...

PEDRO MOROSINI. (Reponiendo con frialdad.)

Yo no te he dicho nada; contesto meramente á tus quejas.—Tambien pudiera á mi vez hacerte á tí reconvenciones sobre ese carácter débil y condescendiente, que quizá ha contribuido á la perdicion de tu hija y á la desgracia que lloras hoy... pero no es ocasion de aumentar tus pesares, cuando ya no tienen remedio.

JUAN MOROSINI.

¿No queda ninguno...

(Pedro Morosini señala con la mano al cielo, y hace ademan de retirarse.)

¡Aguarda... oye siquiera... no te pido más!

PEDRO MOROSINI. (Se detiene y le alarga la mano.)

No exijas, por Dios, no exijas de mí lo que no puedo hacer.

JUAN MOROSINI.

Dime sólo una cosa... ¿vive Rugiero...

PEDRO MOROSINI. (Despues de vacilar unos instantes.)

Vive.

JUAN MOROSINI.

¡Gracias á Dios!

PEDRO MOROSINI.

Pero no lo digas á tu hija.

JUAN MOROSINI.

¿Por qué?

PEDRO MOROSINI.

Porque tendria que llorarle dos veces.

(Vase pausadamente; Juan Morosini permanece sobrecogido y confuso.)

ESCENA IV.

JUAN MOROSINI.

No hay duda ninguna... ninguna... ¡está en las cárceles del tribunal, y allí no hay esperanza!... Pero ¿cuál puede ser su delito?... Tal vez una imprudencia, una palabra va á costarle la vida, como ha costado á tantos... No, no; el silencio de mi hermano anuncia un secreto más grave; y yo he visto, á pesar de su entereza, que le costaba el ocultármelo... Si Rugiero ha conspirado contra la república... si algunos descontentos se han prevalido de su inexperiencia... si el mismo deseo de mejorar de suerte y de aparecer más digno de mi hija... ¿Cómo me presento

yo á la infeliz, ni qué voy á decirle... Ella me aguarda con el mayor afan, y espera de su padre palabras de consuelo... ¡y yo tengo que prepararla á saber la muerte de su esposo... Imposible, imposible... seria clavarle yo mismo un puñal en el corazon.

(Da involuntariamente unos pasos, como para salir fuera de la sala.)

¿Mas adónde voy? ¿Cómo la dejo abandonada así?... La hija de mis entrañas no tiene más apoyo que su padre, y nunca puede hallarse en mayor afliccion... Tal vez van á decirle de repente que su esposo ha muerto en un cadalso... y al saberlo el ángel mio, va á ahogarla su pena... No; yo iré, yo iré... ahora mismo voy... puesto que Dios lo ordena así, yo apuraré hasta las heces el cáliz de amargura...

(Se encamina hácia adentro.)

No sé qué temblor es este, que ni acierto siquiera á dar un paso... yo voy á consolarla, y no puedo yo mismo con mi propio dolor.—¡Dios mio... Dios de mi vida... tú que ves lo que pasa en mi alma, ten compasion de mí!... ¡Por las muchas penas y trabajos que he padecido en este mundo... por la sangre que he derramado de mis venas, combatiendo contra los enemigos de tu ley... ¡por el dolor que sentiste tú mismo, cuando viste al pié de la cruz á tu afligida Madre... consuela á este padre infeliz, ó dale al ménos fuerzas!

FIN DEL ACTO TERCERO.

ACTO CUARTO.

El teatro representa la plaza de San Márcos iluminada; en el fondo el palacio ducal, en cuyos salones se ve circular la gente, resonando de tiempo en tiempo los ecos de la música; á la puerta una guardia.—En la plaza se descubren las dos famosas columnas, y todo el ámbito aparece lleno de grupos de gente, paseándose y divirtiéndose, la mayor parte con máscaras y disfraces, así como los conjurados, y algunos soldados de la república.

ESCENA PRIMERA.

EL COMANDANTE DE LA GUARDIA. (A un grupo de gente, parado ante la puerta del palacio.)

Divertirse, amigos, divertirse; pero sin estorbar el paso.

(Sepárase el grupo.)

UN MARINERO.

¿Qué rezas ahí entre dientes?

UN ARTESANO.

¿Yo? nada. (Acércase, y le dice con el mayor misterio:) Segun van estos nobles, hasta la tierra les va á venir estrecha.

MARINERO.

¿No sabes que soy sordo...

ARTESANO.

¿Y de cuando acá?

MARINERO.

Si tienes secretos que decir puedes buscar otro confesor.

ARTESANO.

¡Calle... ¿tienes miedo?

MARINERO.

Lo que es miedo, no... pero hace tres noches que sueño

con aquellas columnas... ¿No sabes tú lo que hacen allí con los habladores...

(El otro vuelve la cara azorado.)

No vuelvas la cara, tonto; no te agarra nadie.

(Echase á reir, y se va.)

ESCENA II.

PRIMER CONJURADO. (Mirando un liston, que lleva otro al brazo.)

¿Amigo?

SEGUNDO CONJURADO.

Las doce.

PRIMER CONJURADO.

¿Color?

SEGUNDO CONJURADO.

Azul.

PRIMER CONJURADO.

¿Caudillo?

SEGUNDO CONJURADO.

Mafei.

PRIMER CONJURADO.

¿Ha entrado ya en el palacio?

SEGUNDO CONJURADO.

Hace más de una hora.

PRIMER CONJURADO.

¿Y los demas?

SEGUNDO CONJURADO.

Tambien.

PRIMER CONJURADO.

Adios.

SEGUNDO CONJURADO.

¡Él sea con nosotros...

(Danse la mano, sepáranse y mézclanse con la turba.)

ESCENA III.

UNA MUJER DEL VULGO.

No tienes que cansarte; no me marcho de aquí en toda la noche.

MARIDO.

¿De veras?

MUJER.

Desde la fiesta me voy á tomar la ceniza.

MARIDO.

¿Sabes que puede ser que no necesites al cura?

MUJER.

¿Por qué?

MARIDO.

Porque yo te la pondré en la frente.

MUJER.

¡Miren un marido galan... y de novio parecia un cordero...

MARIDO.

¡Chito...

MUJER.

Pero Dios me libre de aguas mansas...

MARIDO.

¡Chito!!

MUJER.

Y de hombre sin pelo de barba...

MARIDO.

¡Chito!!! ¿No has de poder con esa lengua...

(A un máscara que los observa.)

Y tú, estafermo, ¿qué haces donde no te llaman...

MÁSCARA.

Estoy viendo una cosa curiosa.

MARIDO.

Pues aquí no hay nada que ver.

MÁSCARA.

¡Muchachos, venid... aquí hay un marido enfadado en Carnestolendas!... (Acude la turba alborozada.)

MARIDO. (Al irse.)

Diviértete esta noche, hija... mañana nos veremos las caras.

COMANDANTE DE LA GUARDIA. (Acercándose al grupo.)

¿Qué era eso?

MÁSCARA.

Nada; un matrimonio bien avenido... (Gritando á la gente.) ¡Quién se casa... (Sepáranse.)

ESCENA IV.

UN MÁSCARA. (Llamándole aparte.)

¡Capitan!

(El máscara entreabre el dominó, y deja ver una medalla al cuello.)

COMANDANTE.

¿Sois vos?

MÁSCARA.

¿Cuántos han entrado ya con el liston al brazo?

COMANDANTE.

Hasta ahora unos ochenta.

MÁSCARA.

Entrar, todos; salir, ninguno.

COMANDANTE.

El que salga del palacio no ha de ser por la puerta, sino por *el puente de los Suspiros*.

MÁSCARA.

¿Ha llegado ya la demas tropa?

COMANDANTE.

Y toda está ya oculta.

MÁSCARA.

Así que desemboque el refuerzo de las islas, tomad las avenidas de enfrente, y que nadie escape.

COMANDANTE.

En cuanto suene la señal de la caza... ya será buena la batida.

(Apártanse á un lado y hablan unos instantes en secreto, al ver venir una cuadrilla de máscara, que se pone á bailar en medio de la plaza.)

ESCENA V.

DAURO. (Disfrazado de bastonero de la cuadrilla.)

¡A un lado... ¡á un lado... Si no hay espacio, ¿cómo han de bailar?

(Sepárase la gente y forma alrededor una media luna; principia él baile.)

UN CONJURADO. (Dando la mano á Dauro.)

¿Se ha recibido alguna noticia de Rugiero?

DAURO.

¡Pues qué! ¿no ha parecido?

CONJURADO.

Hasta ahora no.

DAURO.

¡Qué será...

CONJURADO.

¿Quién puede saberlo?

DAURO.

Él no es capaz de esconderse á la hora del peligro.

CONJURADO.

Sea lo que fuere, ya no es tiempo de volver atras.

DAURO.

Más vale morir matando que á manos del verdugo. (Volviéndose á los músicos de la cuadrilla.) ¡Más vivo, más vivo... si se duermen ya, ¿qué será despues?

(Continúa el baile más alegre.)

CONJURADO.

Adios; no olvides mi encargo, si me sucede una desgracia...

DAURO.

Ni tú tampoco el mio; escríbele al instante á mi hermano y que venga á consolar á mi pobre madre...

(Sepáranse.)

ESCENA VI.

OTRO CONJURADO. (Al espía 1.° con dominó negro.)

¿A qué me miras tanto, si no me conoces...

(El espía le indica con la cabeza que sí.)

Pues bien, díme quién soy.

(Le contesta que no.)

Una seña á lo ménos... ¿cuántos disfraces he mudado?

(Le señala con los dedos que tres, y vase al instante.)

Aguarda, escucha... yo he de saber quién eres.

(El conjurado va á seguirle; el espía 2.° le sale de pronto al encuentro, se interpone entre ambos y le detiene.)

DAURO. (Dando un golpe en el suelo.)

Basta; dejemos el lugar á otros.

ESCENA VII.

(Cesa el baile, y se aleja la cuadrilla, á tiempo que entran por el otro extremo de la plaza dos peregrinos de Jerusalen, uno más anciano que otro.)

UNO DEL PUEBLO.

¡Buena va la danza... hasta los peregrinos andan esta noche de huelga.

EL MARINERO.

¿Y por qué no... Hartos trabajos han pasado por allá los pobres... ¿Ves aquel más viejo... Pues de milagro escapó en la Cruzada.

EL ARTESANO.

Nadie respirará, si nos dicen *la relacion de la Tierra Santa...*

VÁRIAS VOCES.

¡Nadie... ¡nadie!!!

EL HOMBRE DEL PUEBLO.

¡Aquí, hermanos, aquí, donde todos oigamos...

EL MARINERO.

Más ruido armas tú solo que todas las mujeres.

(Colócanse los peregrinos en el centro, y todos escuchan con la mayor atencion el siguiente coloquio:)

PEREGRINO ANCIANO.

¡Oid, cristianos, escuchad
La más lamentable historia,
Que vivirá en la memoria
De una edad y de otra edad!.
Los soldados del Dios vivo
Perecieron con valor,
Y otra vez el Redentor
Ve su sepulcro cautivo.

PEREGRINO MOZO.

«¿Dónde está el Dios de esa gente...
(El Saladino decia:)
Teñida en su sangre impía
Va del Jordan la corriente;
»Y los que esclavos estén
Sufriendo duras cadenas,
Consuélense de sus penas
Vuelta la vista á Belen.»

PEREGRINO ANCIANO.

¡Calla, blasfemo! que el cielo
Castiga á su pueblo fiel;
Mas nunca niega á Israel
La esperanza y el consuelo;

Tu ruina en breve será
Del mundo salud y ejemplo,
Y de Sion en el templo
Nuevo canto sonará.

(Vese desembocar una turba con mucha algazara.)

EL HOMBRE DEL PUEBLO.

¡Silencio!

VÁRIAS VOCES.

¡Silencio!!!

EL MARINERO.

¿No hay quien haga callar á esos locos...

ESCENA VIII.

(Acércase la turba, y los peregrinos se retiran hácia el fondo de la plaza, seguidos de alguna gente; la demas se queda á oir el canto. Un máscara, vestido con un disfraz jocoso, entona este cantar en medio del concurso:)

MÁSCARA.

Con el Carnaval
Riñó la Cuaresma,
Él gordo y alegre,
Y ella triste y seca:
El pobre de ahito
Murió en lá refriega,
Y esta misma noche
Dicen que le entierran.

VÁRIAS VOCES.

¡Ea!!!

MÁSCARA.

¡Pobre Carnaval,
Qué noche le espera!
La vieja traidora
Ya le abre la huesa;
Toquen las campanas,
Enciendan las velas,
Y en coro cantando,
Vamos á la fiesta.

VÁRIAS VOCES.

¡Ea!!!

TODOS REPITEN EN CORO.

¡Vamos á la fiesta!!!

ESCENA IX.

TUMULTO.

(Empiezan á dar las doce en el reloj de San Márcos; y á las primeras campanadas, arrojan el disfraz los conjurados, desnudan toda suerte de armas blancas, y gritan á una voz:)

¡Venecia y libertad!!!

(Los soldados de la guardia, los que habia disfrazados entre el pueblo, y otros que asoman por las bocascalles, contestan al punto:)

¡Mueran los traidores!!!

(Se nota al mismo tiempo gran tumulto en los salones del palacio, y resuenan dentro los gritos de:)

¡Traicion... ¡traicion...

(Ciérranse de golpe las puertas; un senador aparece en el balcon de enmedio, escoltado de dos soldados con picas, y despliega el estandarte de la república, clamando al pueblo:)

¡San Márcos y Venecia... ¡viva la república...

MUCHAS VOCES EN LA PLAZA.

¡Viva... ¡viva!!!

(Crece el estrépito y la confusion; suena una campana á vuelo, tocando á rebato; los conjurados y los soldados pelean un momento; el pueblo huye por todas partes.)

CONJURADOS.

¡Nos han vendido...

OTROS.

¡Sálvese el que pueda!

SOLDADOS.

¡A ellos...

CONJURADOS.

¡Al puente de Rialto... ¡al puente...

(Abrense paso; la mayor parte de la tropa los sigue.)

SOLDADOS.

¡Mueran los traidores!!!

OTRAS VOCES. (A lo léjos y por el mismo lado por donde los conjurados se han ido:)

¡Mueran!!!...

(Sigue oyéndose adentro el estrépito de las armas.)

ESCENA X.

COMANDANTE. (Animando desde la plaza á los suyos.)

¡Corred, volad... y que no escape uno!

PEDRO MOROSINI. (Sale del palacio ducal, seguido de otros dos presidentes, y atraviesa velozmente la plaza, diciendo:)

¡Al tribunal... al tribunal los que escapen con vida!

FIN DEL ACTO CUARTO.

ACTO QUINTO.

(El teatro representa la sala de audiencia del tribunal de los Diez, de aspecto opaco y lúgubre; en el promedio formará una especie de media luna, en que estarán colocados los jueces: los tres presidentes al frente, con una mesa delante, y los demas á los dos lados. A una punta, á la derecha de los jueces, y un poco más bajo, el asiento y bufete del secretario. Encima del estrado del tribunal habrá escrito: *Justicia*. A mano izquierda de los jueces se verá la puerta del cuarto del tormento, con este letrero: *Verdad;* y á la derecha otra, cubierta con una cortina negra, que conduce al cuarto del suplicio; encima esta palabra: *Eternidad*. A un lado y otro de la escena habrá várias puertas, por donde entran y salen los testigos y demas actores; una compuerta en el suelo indica la entrada de las cárceles subterráneas.— Es de noche; una lámpara antigua alumbra escasamente la estancia. Sobre la mesa de los presidentes se ve un libro, una escribanía, la urna de los votos y un reloj de arena.)

ESCENA PRIMERA.

PEDRO MOROSINI, *los otros* DOS PRESIDENTES, *los* JUECES, *el* SECRETARIO.

SECRETARIO. (Levantándose.)

Si pareciese al tribunal, leeré las resoluciones acordadas, ántes de extenderlas en debida forma.

(Los tres presidentes indican consentir, y el secretario lee:)

«El cadáver de Márcos Querini, antiguo senador, muerto con las armas en la mano, á la cabeza de los traidores, será expuesto al público en un cadalso afrentoso, entre las dos columnas.

»Por lo que respecta á Jacobo Querini, si acaso sobreviviese á sus graves heridas, será degollado públicamente en la plaza para terror y ejemplo.

»Se pregonará la cabeza de Boemundo Thiépolo y la de los demás prófugos, ofreciendo premios y mercedes al que los presentáre muertos ó vivos; y si fuese alguno de sus cómplices, indulto y perdon.

»Se enviarán órdenes ejecutivas á los enviados de la república, y á los agentes secretos del tribunal en todas las naciones; donde quiera que se presentáre Thiépolo ó alguno de los principales reos, se ejecutará la sentencia de muerte contra ellos, ó provocándolos á desafío bajo cualquier pretexto, ó por algun medio oculto; pero cuidando luego de que llegue á entenderse que no han logrado escapar, en ninguna parte de la tierra, al justo brazo del tribunal.

»En cuanto á los demas nobles, promotores de la conjuracion, queda á la prudencia y discernimiento del tribunal determinar los que hayan sido más culpables, ó los que ofrezcan para lo porvenir motivos más fundados de temor y sospecha; estos serán ajusticiados en el cuarto secreto del tribunal, y sus cadáveres expuestos, cubiertos con un velo negro, y este letrero al pecho: *traidor á la república.*

»Los nobles de ménos valer serán desterrados, y enviados separadamente á las islas más distantes y á las regiones ménos sanas pertenecientes á la república, bajo pena de muerte si volviesen á presentarse en Venecia.

»Los marineros y soldados, los artesanos y gente vulgar, que, seducidos por los descontentos, han tomado parte en la conjuracion, serán tratados con indulgencia, para no hacer odiosa la justicia con tantos castigos. — Se concederá á todos gracia de la vida; pero los más díscolos y bulliciosos serán ahogados de noche en el canal de Orsano.

»Los soldados de Padua que rindieron las armas ántes de combatir, y los rebeldes que se entregaron en el puente de Rialto, al proclamar el Dux *amnistía y olvido*, no serán procesados ni perseguidos por ahora; sólo se cuidará de

observar su conducta, para castigarlos severamente á la más leve falta; enviándolos desde luego á la armada y ejército, para que purguen su delito en las empresas más arriesgadas.

»Quedan proscritas, de ahora y para siempre, la familia de los Thiépolos y la de los Querinis; sus nombres y sus armas se borrarán por mano del verdugo donde quiera que se encontraren; sus palacios serán arrasados, destruidos sus cimientos, y hasta los escombros y el polvo arrojados al mar. — Jamás podrán reedificarse sus casas, ni renovarse su apellido, ni pisar el territorio de la república ninguno de sus descendientes; ellos, y sus hijos, y los que de ellos nacieren, hasta la última generacion, quedan condenados perpetuamente á la execracion pública.»

MOROSINI.

Es necesario pasar inmediatamente al Dux copia reservada de todo lo que resulta contra el embajador de Génova, como uno de los principales autores de tan infernal trama. — Así se logrará que se renueven con más empeño las muestras y protestas de amistad, á fin de alejar toda sospecha de resentimiento, ínterin se reunen los medios necesarios para vengar con las armas el agravio hecho á la república.

PRESIDENTE 2.°

Tambien seria yo de dictámen se propusiese al Dux y á su consejo que, vista la gravedad del caso presente, y que casi de milagro se ha salvado Venecia, se establezca un aniversario solemne, para dar gracias al Altísimo en semejante dia por tan señalada merced.

PRESIDENTE 3.°

Me parece esa resolucion tanto más acertada, cuanto conviene grabar en el ánimo del pueblo la memoria de este ejemplar, y recordarle que hay una Providencia que vela por la conservacion de los imperios.

JUECES.

¡Aprobado... aprobado.

SECRETARIO.

Falta por dar la sentencia contra Rugiero... aprehendido como uno de los fautores de la conjuracion la noche ántes que estallase.

PRESIDENTE 2.°

¿Está todo pronto para celebrar el juicio...

SECRETARIO.

Todo.

MOROSINI.

Mas si al tribunal le pareciere suspender por ahora...

PRESIDENTE 2.°

¿A qué... Los magistrados descansan administrando justicia.

(Todos dan muestras de conformarse.)

MOROSINI.

Ábrese el juicio.

SECRETARIO. (Siéntase.)

Despues de cotejar detenidamente las dos declaraciones de los ministros secretos del tribunal, que este ha oido ya en su anterior audiencia, resultan del todo conformes, sin que discrepen en la circunstancia más mínima. — Uno y otro la ha ratificado despues con juramento, sometiéndose, en caso de ser falsas, á la pena de los calumniadores.

Así de su contexto como de los demas indicios, resultan contra Rugiero los tres cargos siguientes : (*Lee.*) «1.° Haberse reunido de secreto con los autores de la conjuracion en el palacio del embajador de Génova, y en el de la familia Querini.— 2.° Haber manifestado él mismo ser uno de los principales conspiradores, diciéndolo así á Laura Morosini, hija del senador del propio nombre, pocos momentos ántes de ser aprehendido por los ministros del tribunal. — 3.° Haber efectivamente seducido y ganado á los extranjeros que militan bajo sus banderas, á fin de que

volviesen contra la república las mismas armas que esta les confiára para su defensa».

El primer testigo, vehementemente indiciado de complicidad, es el soldado Julian Rossi, que ha acompañado á Rugiero en todas sus empresas, y que habitaba en su misma casa.

MOROSINI.

Comparezca.

(Toca la campanilla, preséntase un subalterno del tribunal, recibe en secreto la órden del secretario y va por el testigo.)

ESCENA II.

DICHOS. — ROSSI.

SECRETARIO.

¿Cómo te llamas?

ROSSI.

Julian Rossi.

SECRETARIO.

¿Qué edad tienes?

ROSSI.

Cuarenta y tres años.

SECRETARIO.

¿De dónde eres natural?

ROSSI.

De Módena.

SECRETARIO.

¿Tu profesion?

ROSSI.

Las armas.

SECRETARIO.

¿Cuánto tiempo há que entraste al servicio de Venecia?

ROSSI.

Cuatro años... poco más ó ménos.

SECRETARIO.

¿Con qué capitan?

ROSSI.

Con Rugiero.

SECRETARIO.

¿Le conocias mucho tiempo ántes?

ROSSI.

¡Si le conocia... y le queria como si fuese mi hijo!

SECRETARIO.

¿Qué relaciones tan íntimas han mediado entre ambos para ser tú el único que morase con él?

ROSSI.

Eso seria largo de contar... El me habia salvado la vida en el combate de Ferrara... no es como otros *condottieros*, no; por salvar á cualquiera de los suyos, derrama él su sangre... y yo, como hombre agradecido, le habia pedido un favor no más... no apartarme de él en mi vida. ¿Hay en eso algo de malo?... El es tan bondadoso que me dijo que sí.

SECRETARIO.

¿Qué personas entraban en su casa?

ROSSI.

Muchas.

SECRETARIO.

¿Quiénes?

ROSSI.

Sus soldados para bendecirle, y los infelices que socorria.

SECRETARIO.

¿Mas no tenia trato ni comunicacion con algunas personas sospechosas... ¿Por qué no responde?

ROSSI.

Porque no entiendo esa pregunta.

PRESIDENTE 2.°

¿Sabes la pena que te aguarda si faltas en un ápice á la verdad?

ROSSI.

Señor, yo no falto á ella... pero ¿cómo he de decir lo que no sé?

SECRETARIO.

¿No recuerda haber dicho, hace poco tiempo, que estaba pronto á obedecer las órdenes de Rugiero en cierta empresa muy aventurada?

ROSSI.

¡Yo... No me acuerdo de haber dicho tal cosa.

SECRETARIO.

Una noche...

ROSSI.

No, por cierto.

SECRETARIO.

Delante de una mujer...

ROSSI.

Ménos.

SECRETARIO.

Estando aún sentado á su mesa...

ROSSI.

No me acuerdo, á fe mia; pero si he dicho que haria cuanto mi capitan me mandase, es la pura verdad: yo nunca niego lo que siento.

SECRETARIO.

¿Y si Rugiero hubiese tramado alguna conspiracion contra la república?...

(No responde Rossi; los jueces redoblan su atencion.)

Tambien estaba pronto á obedecerle... ¿no quiere decir eso con su silencio?

ROSSI. (Con viveza.)

No, señor, no... cuando yo callo, no digo nada.

SECRETARIO.

¿Pero y si Rugiero se lo hubiese mandado?

ROSSI.

Mi capitan nunca manda lo que no debe hacerse.

SECRETARIO.

¿Y si por casualidad lo hubiese hecho esta vez?

ROSSI.

Pero, señor, si eso no es posible...

SECRETARIO.

El testigo se hubiera apresurado á delatarle al tribunal... ¿no es verdad? — ¿A qué baja los ojos?

ROSSI.

Si dice el señor juez unas cosas, que hacen sonrojarse á un hombre de bien.

SECRETARIO.

Aquí son vanos esos subterfugios... responda terminantemente *sí*, ó *no*.

ROSSI. (Con resolucion.)

Pues señor, yo no delato á nadie..... y á mi capitan, ménos.

(Toca Morosini la campanilla, sale el subalterno, recibe una órden al oido, y se acerca á Rossi.

Esto me da á entender que ya puedo irme... pero yo quisiera pedir al tribunal un favor... yo no tengo mujer ni hijos... pueden hacer de mí lo que quieran... ¡así como así esta vida vale tan poco... Mas sentiria irme de este mundo sin ver la cara de mi capitan, y sin darle un abrazo... Yo no le diré ni una sola palabra... aunque sea con una mordaza en la boca... nada más que verle y apretarle la mano... Hemos visto la muerte muchas veces juntos, y ya nos entendemos.

(El presidente 2.° hace seña de que le retiren; y él dice yéndose:)

¡Pobre capitan mio... ya no te volveré á ver, como no sea en el cielo!

(Vuelven á entrarle por la misma puerta por donde le trajeron.)

ESCENA III.

DICHOS, *ménos* ROSSI.

SECRETARIO.

Tambien resulta otra prueba contra Rugiero de la confesion de Mafei... á pesar de su obstinado silencio, le nombró entre sus cómplices, á la séptima vuelta del tormento.

MOROSINI.

¿Se sabe si ha vuelto en sí...

SECRETARIO.

Es probable...

MOROSINI.

Pues venga á ratificar su declaracion, para que pueda tener fuerza.

(Toca, viene el subalterno, y va por Mafei.)

ESCENA IV.

DICHOS.—MAFEI, *le sacan del cuarto del tormento.*

MOROSINI.

¡Juan Mafei... de órden del tribunal va á leerse en tu presencia la confesion que has hecho, nombrando á tus cómplices... Oyela con atencion, y ratifícala con juramento, si la halláres conforme á la verdad: ¡así Dios te ayude!

SECRETARIO. (Lee.)

«Juan Mafei, natural de Verona, comprendido en la causa de conjuracion contra la república, y vehementemente indiciado de haber sido uno de sus principales promovedores, fué puesto en el tormento, á las once de la mañana de este dia; y al cabo de media hora, á la séptima vuelta, despues de pedir por Dios que le dejasen res-

pirar siquiera, ofreció declarar los cómplices de su delito... Accedió el juez á su demanda, amenazándole con aumentar el rigor de la prueba, si faltaba á la verdad que de él se exigia; y hallándose en el mismo potro, nombró como principales conspiradores á los patricios Márcos y Jacobo Querini, á Boemundo Thiépolo, á Andrés Dauro, y al llamado Rugiero... Visto lo cual, y que á los pocos instantes perdió el conocimiento, se suspendió la prueba, y se dió aquel acto por fenecido.»

PRESIDENTE 2.°

¿Se ha enterado el reo del documento que acaba de leerse?

MAFEI.

Sí, señor.

PRESIDENTE. 2.°

¿Se halla en un todo conforme á la verdad?

MAFEI.

No sé.

PRESIDENTE 2.°

¿Pero no ha nombrado él mismo clara y distintamente á los ya mencionados, como sus principales cómplices?

MAFEI.

No lo recuerdo.

PRESIDENTE 2.°

Consta, sin embargo...

MAFEI.

Será así.

PRESIDENTE 2.°

¿Con que está de acuerdo en que los ha nombrado?

MAFEI.

Mi boca puede ser... yo no.

PRESIDENTE 2.°

¿Y no responde el hombre de lo que su boca pronuncia?

MAFEI.

De lo que he dicho en el tormento responderá el verdugo.

PRESIDENTE 2.°

En el mero hecho de nombrarlos, tu conciencia te los sugeria...

MAFEI.

No, sino mi dolor.

PRESIDENTE 2.°

¿Y por qué nombraste á esos, y no á otros?

MAFEI.

Porque en aquel instante no me ocurrieron vuestros nombres. (Silencio.)

MOROSINI.

¡Juan Mafei... El tribunal juzga sin pasion y sin ira: ni las súplicas le ablandan, ni los insultos le exasperan. —Piensa en tu situacion; y que dentro de breves horas, tal vez tendrás que ir á dar estrecha cuenta de todas tus acciones y palabras...

MAFEI.

Ya lo sé.

MOROSINI.

Sondea bien tu pecho, y responde la verdad, como si ya estuvieses en presencia de Dios.

MAFEI.

A él le responderé... á vosotros no.

MOROSINI.

¿Por qué?

MAFEI.

Porque no temo vuestro castigo, y confio en su misericordia.

PRESIDENTE 3.°

Por tercera y última vez te se requiere que declares tus cómplices.

MAFEI.

Sólo he tenido uno.

PRESIDENTE 3.°

¿Quién?

MAFEI.

Mi conciencia.

PRESIDENTE 3.°

¿Tu conciencia pudo incitarte á conspirar contra el Estado?

MAFEI.

Mi conciencia me dicta que los enemigos de Dios son los mios.

PRESIDENTE 3.°

¿Y quién te ha designado á los enemigos de Dios?

MAFEI.

Quien le representa en la tierra.

PRESIDENTE 3.°

¿Ignoras á lo que te expones, si prosigues en tu obstinacion?

MAFEI.

Sólo deseo morir.

PRESIDENTE 2.°

Ni áun eso te se concede por ahora.

(Toca la campanilla; y así que sale el subalterno, le indica con la mano que vuelva á conducirle al cuarto del tormento.)

MAFEI. (Gritando despavorido.)

¡Otra vez...

(El subalterno le manda que le sigá.)

¡Dadme sufrimiento, Dios mio... y si espiro del dolor, recíbeme en tus brazos!

ESCENA V.

DICHOS, *ménos* MAFEI.

SECRETARIO.

Ya no falta sino la declaracion de Laura Morosini, á quien el mismo reo reveló su delito.

PRESIDENTE 2.°

¿Se le ha mandado comparecer?

SECRETARIO.

Han opuesto mil obstáculos para no obedecer la órden; pero ya está aguardando en la sala secreta.

PRESIDENTE 2.° (Al subalterno, que, ya de vuelta, va á cruzar el teatro.)

Id por ella al punto.

ESCENA VI.

DICHOS.—LAURA.

(Laura viene acompañada de Matilde, ambas cubiertas con el velo veneciano; al presentarse ante el tribunal, Matilde descubre á su ama, y el subalterno le indica que no puede estar presente, y que se retire con él, como lo ejecuta. —Laura aparece demudada y atónita, como si su razon se hubiese perturbado.—Durante el interrogatorio, Morosini tiene inclinada la cabeza, apoyada sobre ambas manos.)

PRESIDENTE 2.°

¿Cómo os llamais?

LAURA.

Laura... esposa de Rugiero.

PRESIDENTE 2.°

No es eso lo que se os pregunta, sino meramente vuestro nombre.

LAURA.

¡Mi nombre... Yo creí que lo sabiais; todos lo saben en Venecia, y me compadecen... ¡me ven tan desgraciada!

PRESIDENTE 3.°

No os aflijais, señora... el tribunal solo trata de cumplir con su deber, mas no de molestaros.

LAURA.

A mí nadie me quiere mal... ¡pobre de mí!... yo á nadie le he hecho daño... ¡Sólo aquellos malvados han podido tratarme así!... ni áun siquiera me socorrierron al verme espirar, y se llevaron al infeliz, que les pedia por Dios que le dejasen... Pero mi padre va á encontrarle, y á traerle otra vez á mis brazos; hoy mismo, hoy mismo va á saber todo el mundo que soy esposa de Rugiero.

PRESIDENTE 2.°

Procurad serenar vuestra imaginacion, para que podais responder acorde á las preguntas que es forzoso haceros.

LAURA.

Yo responderé á todo... ya no lo niego... ¿á qué?... Mi padre nos ha perdonado, y va á unirnos por toda la vida... ¿Quién tiene en la tierra el derecho de separarnos...

PRESIDENTE 2.°

¿Cuál es la última vez que habeis visto á Rugiero?

LAURA.

¡La última... ¿Por qué?... Si él va á volver, y sabe ya que yo estoy muriéndome... No me dejará así, no... ¿Cómo habia de tener corazon para eso?

PRESIDENTE 3.°

Moderad vuestra afliccion, señora, y procurad tener más ánimo.

LAURA.

Si yo supiera de cierto que volvia... pero, ¿y si me engañan? Tal vez me lo dicen sólo por consolarme... ¿No es verdad... Yo le he llamado toda la noche á gritos, y no me respondia... ¡Aunque estuviese en el fin del mundo, hubiera oido á su Laura!

PRESIDENTE 2.°

¿Y de qué os habló Rugiero esa vez... cuando le hablasteis en el panteon?

LAURA.

¿De qué me habia de hablar... De nuestros amores. — ¡Nos veíamos tan pocas veces, y esas con tanto afan!... Ni áun tuve tiempo de darle mi retrato, con que iba á sorprenderle al despedirnos... Pero aquí le traigo, aquí, sin que lo sepa nadie, y voy á dársele en cuanto le vea... ¡Él me jurará llevarle siempre en el pecho, aunque viva mil años, y despues de su muerte, se lo hallarán sobre el corazon...

(Quédase de pronto muy abatida.)

MOROSINI.

El juicio de esa infeliz parece perturbado, y juzgo inútil atormentarla más.

RRESIDENTE 2.°

Pero tal vez se pudiera...

PRESIDENTE 3.°

Es en vano; su testimonio no puede ser válido, y las pruebas abundan.

(Morosini toca la campanilla, y aparece el subalterno, seguido de Matilde; Laura corre hácia ella.)

ESCENA VII.

DICHOS.—MATILDE.

LAURA.

¿Ha parecido ya...

MATILDE.

Ven, hija mia...

LAURA.

No me engañes, por Dios, no me engañes... ¡mira que me muero, si luego no es verdad!

PRESIDENTE 2.° (Al subalterno.)

Retiradlas á ese aposento ínterin se concluye el juicio.

(Señala hácia una de las puertas.)

LAURA.

¿Está ahí... ¡Bien me lo decia mi corazon, que no estaba léjos... Vamos, Matilde, vamos... ¿Por qué lloras? ¡Yo voy á abrazarle primero!

(Vase precipitadamente, seguida de Matilde; el subalterno las acompaña, y vuelve á presentarse.)

ESCENA VIII.

LOS DICHOS, *ménos* LAURA Y MATILDE.

PRESIDENTE 2.°

Me parece que ya es tiempo de tomar la confesion al reo...

MOROSINI.

Traedle.

(Entra el subalterno por la compuerta que está en el suelo.)

SECRETARIO.

Desde esta mañana se le ha trasladado á los *pozos*, por negarse á declarar y á tomar alimento.

PRESIDENTE 2.°

Tambien faculté al alcaide para que pudiese valerse de apremios...

PRESIDENTE 3.°

Pero supongo que no se habrá echado en olvido el estado de postracion en que se halla...

PRESIDENTE 2.°

El alcaide sabe su obligacion.

MOROSINI.

¡Secretario... tomad, para que preste el juramento con arreglo á las leyes.

(El secretario toma el libro que le entrega Morosini.)

ESCENA IX.

DICHOS. — RUGIERO.

(Sale primero el subalterno, y despues el alcaide ayudando á subir á Rugiero: éste se muestra desfigurado y abatido, con el mismo traje de baile con que fué preso, y una cadena al cuerpo.)

SECRETARIO. (Al subalterno y al alcaide.)

Acercadle.

(El secretario presenta el libro abierto á Rugiero, y éste pone la mano sobre él.)

SECRETARIO.

¿Jurais á Dios y á sus santos Evangelios decir verdad en cuanto fuereis preguntado, aunque os vaya en ello la vida?

RUGIERO.

Sí juro.

SECRETARIO.

¡Si así lo hiciereis, Dios os lo tenga en cuenta; y si fuereis perjuro, ni evitareis el castigo de los hombres, ni otro mayor en la eternidad!

(Dejan á Rugiero en el banquillo de los reos, frente por frente del secretario, y se retiran el subalterno y el alcaide.)

MOROSINI.

¿Tu nombre?

RUGIERO.

Rugiero.

MOROSINI.

¿Tu edad?

RUGIERO.

Veintiseis años.

MOROSINI.

¿Tu patria?

RUGIERO. (Con tono abatido.)

Ni yo mismo lo sé.

MOROSINI.

Pero ¿dónde has nacido?...

RUGIERO.

Lo ignoro.

MOROSINI.

¿Y cómo puedes ignorarlo...

(Rugiero inclina la cabeza y no contesta.

¿De dónde eran tus padres?

RUGIERO.

¡Mis padres... (Lleva las dos manos al rostro.)

MOROSINI.

¿Por qué lloras?... ¿Te viven aún?

RUGIERO.

Yo no los he conocido en mi vida...

MOROSINI.

Pero ¿de qué familia eres...

(Calla Rugiero.)

No tengas rubor en decirlo.

RUGIERO.

Yo no he tenido, desde que nací, más amparo que el de la Providencia.

MOROSINI.

Segun eso, te abandonaron tus padres...

RUGIERO.

No fueron tan crueles... ¡es la única desdicha de que me ha preservado Dios... Murieron los infelices en un barco, el mismo dia en que yo caí cautivo.

MOROSINI.

¿Qué dices... ¿Has sido tú cautivo?

RUGIERO.

¡Lo fuí en mi niñez... para que no tuviera en esta vida ni un solo dia feliz!

PRESIDENTE 2.°

¿Y qué nos importan sus desgracias... Se trata sólo de su delito.

MOROSINI.

Sigue, Rugiero, sigue... ¿Cómo te apresaron? ¿en que paraje? ¿dónde te condujeron?

RUGIERO.

Yo no recuerdo nada... ¡tenia tan poca edad... sólo sí que me hallaba en Alejandría, cuando me rescató de limosna un religioso de la Redencion.

MOROSINI.

Pero ¿no adquiriste noticia alguna acerca de tu familia y de tu patria?

RUGIERO.

El santo religioso hizo cuanto pudo para averiguar quién yo fuese... pero no supo nada.

MOROSINI.

Nada absolutamente...

RUGIERO.

Solo sí que me cautivaron en un buque griego, al tocar ya las costas de Candía...

MOROSINI.

¡De Candía...

RUGIERO.

Casi todos los cristianos perecieron en el combate, y á mí me hallaron desangrándome en el mismo seno de mi madre... ¡Por qué no tuve la dicha de morir con ella!

PRESIDENTE 3.°

¿Qué haceis...

MOROSINI. (Saliendo de su asiento.)

¡Dejadme, dejadme... Rugiero... ¿es verdad cuanto has dicho?

RUGIERO.

¿Y qué interes tendria en engañaros...

MOROSINI. (En medio del teatro.)

Mírame, Rugiero, mírame... ¿no te dice nada tu corazon?

RUGIERO. (Levantándose.)

Que vais á firmar mi sentencia.

MOROSINI.

¡No, hijo, no... ¡ten piedad de tu padre!

(Va á abrazar á Rugiero, quien se aparta sorprendido, y Morosini cae desplomado.—El secretario acude á socorrerle; algunos jueces se levantan de sus asientos; el presidente 2.° toca la campanilla, y salen el subalterno y el alcaide.)

PRESIDENTE 2.°

Llevadle al palacio por el puente secreto, y que se le suministren los auxilios que reclama su situacion.—Continúa el juicio.

(El subalterno y el alcaide se llevan á Morosini.)

ESCENA X.

DICHOS, *ménos* MOROSINI.

RUGIERO. (Que habrá permanecido inmóvil y como abismado en sí.)

¿Será posible, Dios mio, será posible... No, no; tú no eres como los hombres, y no habias de concederme á esta hora, lo que te pedí en vano tantas veces...

PRESIDENTE 2.°

¿Dónde estuviste hace cuatro noches, Rugiero?

RUGIERO.

¡Si fuera ese mi padre... si la misma sangre de Laura es la que corre por mis venas... si lo sabe la infeliz cuando sepa mi muerte...

PRESIDENTE 2.°

¿Por qué no contesta?... ¿Cree acaso con su silencio desvanecer los cargos?

RUGIERO.

¡Y tal vez él mismo ha contribuido á mi ruina... y ha reconocido á su hijo para verle espirar en un cadalso!...

PRESIDENTE 3.°

¡Rugiero!... por tu propio interes, vuelve en tí, y no abandones tu defensa... ¡Mira que los momentos son preciosos, y que no volverán si los pierdes!

PRESIDENTE 2.°

¿Dónde estuviste hace cuatro noches? ¿Con quién háblaste? ¿De qué se trató?... Responde.

RUGIERO.

Todo cuanto hayan dicho, todo es cierto; dejadme.

PRESIDENTE 2.°

¿Es cierto que has conspirado contra la república?

RUGIERO.

Si lo sabeis, ¿á qué lo preguntais...

PRESIDENTE 3.°

Pesa, Rugiero, pesa bien tus palabras...

RUGIERO.

Yo no sé mentir ni faltar á mis juramentos.

PRESIDENTE 2.°

¿Lo habeis oido... Basta.

(Toca la campanilla; salen el subalterno y el alcaide, y se llevan á Rugiero por una de las puertas laterales.)

ESCENA XI.

DICHOS, *ménos* RUGIERO.

PRESIDENTE 2.° (En pié, y leyendo la fórmula en el libro; todos los jueces se levantan.)

«Ministros de este tribunal, á quienes ha confiado la república la balanza y la espada, ¿jurais pronunciar el fallo segun lo que vuestra conciencia os dictáre, sin miramiento humano, atendiendo sólo á la vindicta pública y al desagravio de las leyes?»

JUECES.

Sí juramos.

PRESIDENTE 2.°

«Poned la mano derecha sobre el corazon... el corazon libre de temor y esperanza, y la mano limpia de sangre inocente.»

JUECES.

Así lo hacemos.

PRESIDENTE 2.°

«¡Y si así no lo hiciereis, Dios os lo demande estrechamente en el dia que no tendrá fin!»

(El secretario toma la urna, y la va pasando delante de los jueces, que echan en ella una bola negra.)

(El presidente 2.° reconoce luego los votos, y pronuncia en pié la sentencia.)

Muerte.

(Escribe unas palabras en un papel, graba en él el sello del tribunal, y le entrega en seguida al secretario; éste le lleva al cuarto del suplicio, y sale despues de unos instantes.)

(En el ínterin el presidente 2.° toca la campanilla, y el subalterno y el alcaide sacan otra vez á Rugiero.)

ESCENA XII.

DICHOS. — RUGIERO.

PRESIDENTE 2.°

Rugiero... el tribunal te ha juzgado reo de conspiracion contra la república, y acaba de condenarte á la pena de los traidores...

(Rugiero se estremece; el Presidente vuelve del otro lado el reloj de arena.)

Prepárate á comparecer, dentro de breves instantes ante el tribunal de Dios... Los hombres te han condenado en su justicia; ¡Él te mire con misericordia!

(Silencio.)

¿Tienes algo que declarar?

RUGIERO.

Nada... Sólo quisiera pedir una gracia, que haria ménos amargos mis últimos momentos...

PRESIDENTE 2.°

¿Qué es lo que quieres?

RUGIERO.

¡Hablar á solas con el presidente Morosini... y no llevar al sepulcro esta duda cruel!...

PRESIDENTE 2.°

No puede ser, Rugiero... Despues de condenado, sólo es lícito al reo hablar con el ministro de la Religion, que le consuela en ese trance.

RUGIERO.

¡Un instante siquiera... saber si me dió el ser... y tener la satisfaccion, una vez en mi vida, de abrazar á mi padre!...

PRESIDENTE 2.°

Imposible, imposible.

RUGIERO.

¡Por Dios... concededme esa gracia, y... os perdono... ¿Qué más quereis de mí?...

PRESIDENTE 3.°

No está en manos del tribunal acceder á tu súplica... cree que si estuviese, no te se negaria.

RUGIERO.

Yo no quiero retardar mi muerte... Sólo verle, echarme á sus piés, y pedirle que no abandone á una desdichada... ¿No teneis ni padres ni esposas...

PRESIDENTE 2.°

En este lugar no somos sino ministros de las leyes.

RUGIERO.

¿Y qué ley hay en el mundo que prohiba á un hijo abrazar á su padre... ¡Yo no os pido más... nada más... recibir la bendicion de mi padre, y entregar mi alma á Dios!

PRESIDENTE 2.°

No pierdas el tiempo en vano... cada grano de arena que ves caer, es un instante de tu vida.

RUGIERO.

Ya lo sé... ¿Creeis que es el temor de la muerte el que me hace derramar estas lágrimas...

PRESIDENTE 2.°

Ejecutad sin tardanza las órdenes del tribunal.

(El secretario indica á Rugiero que le siga; el subalterno y el alcaide se colocan á sus dos lados.)

RUGIERO.

¡De cierto es mi padre... es mi padre... cuando no logro, ni al morir, el consuelo de verle!

(Al ir ya cerca del cuarto del suplicio, se detiene, y levanta la voz.)

¡Adios, padre mio!... ¡Adios!!! ¿Cómo no oyes la voz de tu hijo!...

ESCENA XIII.

DICHOS. — LAURA, MATILDE.

(Laura, al escuchar ese acento, abre de pronto la puerta del cuarto inmediato, y se arroja en brazos de Rugiero; los jueces se levantan, sorprendidos; Matilde sale detras de su ama.)

LAURA.

¡Ya estás aquí...

RUGIERO.

¡Laura...

PRESIDENTE 2.° (Saliendo fuera del estrado.)

Separadlos al punto.

LAURA.

¡Toma, Rugiero, toma; guárdalo miéntras vivas!

(Le mete en el pecho su retrato.)

RUGIERO.

¡Dios mio de mi alma!... ¿qué os ha hecho este infeliz!...

PRESIDENTE 2.°

¿A qué aguardais?... ¡Obedeced, ó temblad!

(El subalterno y el alcaide se llevan por fuerza á Rugiero; el secretario y Matilde separan á Laura, y la alejan á alguna distancia.)

LAURA.

¡No, no... ¿por qué me arrancais á mi esposo?...

RUGIERO.

¡Adios, Laura mia... ¡No olvides á tu Rugiero, y pide á Dios por él!

LAURA.

¿Dónde te llevan?... Mira que mi padre nos está esperando...

RUGIERO.

¡Tu padre... ¡Dile al mio que ya no tiene hijo!...

LAURA. (Desasiéndose de los otros, y corriendo tras él.)

¡Oye, Rugiero...

RUGIERO. (Con voz desmayada.)

¡Adios...

(Al entrarle en el cuarto del suplicio, descórrese la cortina; descubre Laura el patíbulo, cae hácia atras exánime, y Matilde la recibe en sus brazos.)

LAURA.

¡Jesus mil veces!!!

FIN DEL DRAMA.

APUNTES

SOBRE

EL DRAMA HISTÓRICO.

Al tantear várias sendas en la carrera dramática, no se me ha dejado de ocurrir con harta frecuencia cuán difícil sea llegar por cualquiera de ellas al término deseado; pero ha contribuido á alentarme en mi propósito el pesar con que miro la decadencia y abandono en que yace el Teatro español, y el anhelo de contribuir, en cuanto mis cortas fuerzas alcancen, á estimular el ánimo de los jóvenes, procurando encaminar sus pasos. Este mismo fin me mueve ahora, con motivo de las composiciones contenidas en este volúmen, á exponer brevemente algunas reflexiones sobre el *drama histórico,* que tal vez sean de algun provecho; y áun dado caso que me engañe mi buen deseo, él propio bastará á disculparme.

Inútil de todo punto seria empeñarme ahora en defender la existencia de tales dramas; ¿quién osará en el dia condenarlos, porque no se hallen expresamente comprendidos en la sabida distincion de Aristóteles ó de Horacio?... Estos dos célebres maestros tenian sobrado talento y saber para que hubiesen intentado fijar con estrechez mezquina los límites del arte; siendo así que no hicieron, por el contrario, sino deducir máximas y reglas, examinando las bellezas de las obras de genio que en su tiempo existian. Basta, pues, que el *drama histórico* posea la condicion esencial de reunir la utilidad y el deleite, para que deba hallar en el teatro acogida y aceptacion; y, cierto, que pocas composiciones habrá que puedan ser

de suyo tan instructivas, y ofrecer al ánimo un desahogo tan apacible. Aun leyendo meramente la historia, nos cautivan por lo comun aquellos pasajes á que ha dado el autor una forma dramática, y en que nos parece que los personajes se mueven, obran, hablan por medio del diálogo; ¿qué será, pues, cuando veamos representado al vivo un suceso importante, y que casi creamos tener á la vista á los personajes mismos, seguir sus pasos, oir su acento...

Tan natural y tan antigua en España es la aficion á esta clase de composiciones, que es cosa digna de notarse que áun no habia salido de mantillas el arte dramática, hallándose todavía en manos de los mismos representantes, cuando ya se atrevieron algunos á ofrecer en las tablas, al lado de burlas y farsas, imitaciones de hechos históricos, sobrado sencillas y groseras, cual era de esperar. Y si muy temprano habia mostrado el Teatro español tan ambiciosas pretensiones, no era de creer las abandonase luego, justamente en época en que la nacion acometia las más árduas empresas, y en que las armas y las letras se mostraban émulas de gloria. No más tarde que á fines del siglo XVI publicó Juan de la Cüeva su *Ejemplar poético;* y explayándose con laudable complacencia en el elogio del Teatro español, al que da desde luego la palma, como que quiso en pocos versos indicar sus abundantes riquezas, clasificando sus várias composiciones de esta suerte:

> En *sucesos de historia* son famosas,
> En *monásticas vidas* excelentes,
> En *afectos de amor* maravillosas.....

Si se ha dicho, y en mi concepto fundadamente, que la literatura de una nacion es el reflejo de la sociedad, cierto que rara vez se habrá visto muestra más señalada. Un pueblo emprendedor, belicoso, avezado á hazañas y aventuras, debia hallar sumo agrado en ver representados en la escena los hechos célebres que habian cautivado su imaginacion; resintiéndose todavía de la infancia del arte, pagando su tributo, como todas las naciones, al espíritu del siglo, y más animado que otros de celo religioso (confundido por espacio de ocho siglos con el honroso anhelo de independencia y gloria), no es extraño que el pueblo español se apegase con tanto ahínco á los varios géneros de composiciones sagradas, que fueron como una plaga de nuestro Teatro; y ya se deja entender tambien,

sin necesidad de explicacion ni pruebas, cuánto crédito y aplauso debieron obtener por su parte, en una nacion tan dada á galanteos, las composiciones dramáticas que versaban sobre asuntos y lances de amores.

Limitándonos ahora á nuestro propósito, cuando poco despues de Juan de la Cueva tomó tan rápido vuelo el Teatro español, gracias al impulso de Lope de Vega, y cuando Calderon y otros autores célebres lo levantaron luego á su mayor altura, creció á la par la aficion á las composiciones históricas, concurriendo á ello de consuno el gusto de la nacion y la inclinacion de los poetas. Segun hemos insinuado en otro lugar, los dramáticos españoles tenian en general más genio que cordura, y más talento que instruccion; así es que se sentian más inclinados á presentar en las tablas hechos que despertasen la curiosidad, á encadenarlos con sagaz artificio, y á arrastrar en su rápido curso el ánimo de los espectadores, que no á trabajar con detenimiento y afan para desarrollar una pasion, sondeando sus secretos en lo íntimo del corazon humano, ó para pintar un carácter con todas sus sombras y matices.

Empero las mismas causas que estimulaban á nuestros dramáticos á dedicarse de buen grado á composiciones históricas, les impedian aventajarse mucho en ellas; no hay hecho grave, por sencillo que sea, que no exija, para comprenderle á fondo y ponerle de bulto, largo estudio y profunda meditacion; y nuestros poetas, léjos de sujetarse á tan penoso trabajo, preferian lucir su fácil inventiva y dejar campear su lozano ingenio. Faltos los más de la competente instruccion, se les ve incurrir á veces en errores manifiestos, como los que notó el sensato Luzan, áun en los autores de más fama; y si se exponian á cometer hasta faltas groseras de geografía y de historia, no era de esperar que se empeñasen, á costa de vigilias y esmero, en trasladar fielmente aquella fisonomía peculiar, por decirlo así, que presenta cada siglo, cada nacion, cada hombre.

Así es que de nuestros antiguos dramáticos casi puede afirmarse que sólo sabian pintar españoles; porque entónces hallaban los modelos en la propia casa, y su gran talento les bastaba; los hechos, las costumbres, las personas, se hallan presentados en muchos de sus cuadros con suma verdad y vivos colores; personaje hay, como el rey D. Pedro, que tal vez está mejor retratado en las comedias que en la historia. Mas así que nuestros poetas querian

andarse en correrías por regiones extrañas, ó se atrevian á desenterrar argumentos clásicos de la antigüedad, al punto se advierte con pena el lado de que flaquean, y se temen tropiezos y caidas; italianos y tudescos, húngaros y franceses, todos se asemejan en nuestro antiguo Teatro, descubriendo á las claras, cuando ménos se piensa, modales y resabios de Castilla.

Cabalmente cuando se trata de argumentos históricos, la primera cualidad es la verdad de la imitacion; pues, aunque no se exija, y ántes bien sea grave falta, reducirse á una copia servil, nunca debe perderse de vista la índole de semejantes composiciones. Ni por eso haya miedo que á la imaginacion del poeta le falte en ellas campo para ostentar sus fuerzas; que en las obras del arte, áun cuando se propongan retratar á la naturaleza, siempre hay que corregir y hermosear; sólo es preciso cuidar grandemente de no soltar la rienda á la fantasía ni dejarla correr á ciegas. Apénas hay en la historia asunto importante y extraordinario que no encierre en sus propias entrañas un tesoro de poesía, que el genio del autor sabrá descubrir y mostrar; no hay trozo de mármol, decia un escritor ingenioso, que no encierre en su seno una hermosa estátua; sólo falta un artista que la saque á luz.

He recomendado con tanto ahínco la fidelidad histórica, que temo se dé á mis expresiones más extension de la que en sí tienen; el poeta no es cronista; el fin que se proponen es distinto, diversos los instrumentos de que se valen; sus obras no deben parecerse. Un autor puede muy bien, en un *drama histórico*, presentar los hechos con más circunstancias y pormenores de los que tal vez convendrian en una tragedia; pero no debe olvidar, so pena de amargo desengaño, que su obra no va á leerse descansadamente, al amor de la lumbre, para pasar las largas noches de invierno; sino que va á representarse en el teatro, en que todo aparece desmayado y frio, si no hay accion, movimiento, vida.

Por eso me parece necesario tratar ante todas cosas de conmover el corazon, presentando al vivo sentimientos naturales y lucha de pasiones; que ese es el mejor medio, si es que no el único, de embargar la atencion, de excitar interes, y de ganar como por fuerza el ánimo de los espectadores. Así pudiera, hasta cierto punto, reunirse en esta clase de dramas la utilidad de la historia y el encanto de la tragedia; no será tal vez empresa fácil, pero ese debiera ser por lo ménos el punto de mira.

En cuanto á las reglas de esta clase de composicion, pueden aplicársele muchas, comunes á todas las obras dramáticas; pero conviene hacerlo con aquel tino y discernimiento que requiere su distinta índole y naturaleza. Habiéndose de representar un grave acontecimiento histórico, el arte del poeta consiste en elegir los hechos y circunstancias más notables que puedan dar de él una cabal idea; en disponerlos de manera que cada uno esté en el lugar más oportuno, sin dañarse los unos á los otros, y ántes bien prestándose recíproca ayuda; y en abarcar de tal suerte todos los materiales, que pueda reunirlos como en un haz, y atarlos con un fuerte nudo. Esta *unidad* es tan esencial en esta clase de composiciones como en todas las obras de bellas artes; el drama más nutrido de sucesos la consiente, ó por mejor decir, la exige, así como se la admira en los inmensos cuadros de Julio Romano.

Para que los hechos estén colocados á su amor en un *drama histórico*, y puedan sucederse sin confusion ni desórden, tal vez no baste un estrecho recinto; y en ese caso, poco reparo debe haber en mudar el lugar de la escena, ántes que incurrir en tales faltas de verosimilitud, que perjudiquen á la ilusion dramática mucho más que una ó dos mudanzas de decoracion. En medio de la guerra encarnizada que mantienen en el dia los dos campos literarios opuestos, creo que sobre este punto, así como sobre otros muchos, la verdad está en un justo medio. Muy menguado concepto tendrá de su arte el poeta que sacrifique una situacion hermosísima, ó que incurra en un absurdo manifiesto, por no mudar una que otra vez el lugar de la escena; pero el que haga peregrinar á sus personajes sin tino ni mesura, corre riesgo de recordar frecuentemente á los espectadores lo que con tanto afan debe procurarse que olviden. Cada acto, como parte distinta y separada, puede muy bien suponerse acaecido en diverso lugar, sobre todo si no están entre sí muy distantes; y apénas habrá argumento dramático que exija más que esta anchura para desarrollarse cómoda y fácilmente.

Tampoco se debe regatear sobre el tiempo que se supone dura la accion: basta que lo que pasa á la vista de los espectadores pueda haber sucedido realmente en el mismo espacio, poco más ó ménos, y que lo restante del tiempo que ha tomado el poeta lo haya distribuido con tal sagacidad, especialmente entre los actos, que el espectador no se aperciba de ello ó lo tolere de buen grado. La composicion que excite vivo interes y que despliegue mil bellezas, segura

puede estar de quedar vinculada en el teatro, aunque la accion dure algunos dias, en vez del angustioso plazo de veinticuatro horas; pero mucho temeria yo que se diese por ofendida la razon de los espectadores, y que el interes se entibiase, si vieran amontonarse hechos sobre hechos, correr la posta los personajes, y suponerse en breves horas que han pasado muchos años.

En cuanto al estilo y al lenguaje que requiere el *drama histórico,* meramente me atreveré á indicar que deben ser acomodados al argumento, á la condicion de las personas, á su situacion y demás circunstancias; en este punto muy poco ó nada valen las reglas; se necesita el buen gusto, ó por mejor decir, el instinto del genio.

En general el *drama histórico* no requiere quizá tanta elevacion como la tragedia; admite con ménos dificultad personas de condicion más llana, desciende con gusto á pormenores más leves, se acerca más á la vida comun; y el estilo debe irse plegando suavemente á tan várias formas, remontándose sin arrogancia, y abatiendo el vuelo sin rasar la tierra. Ya se deja entender, por razones opuestas, que la gravedad misma de los sucesos, la clase de personas que en ellos intervienen, y el calor que dan las pasiones, al estilo y al lenguaje, exigen á su vez que estos rayen más alto en el *drama histórico* que en la comedia.

Mucho más habria que decir sobre la materia, si me hubiera propuesto tratarla á fondo; pero mi ánimo sólo ha sido, y por eso cuidé de advertirlo con tiempo, reducirme á unos meros apuntes.

FIN DEL TOMO SEGUNDO.



OBRAS

DRAMÁTICAS

DE D. F. MARTINEZ DE LA ROSA.

TOMO SEGUNDO.

II

MADRID,
IMPRENTA Y ESTEREOTIPIA DE M. RIVADENEYRA,
CALLE DE LA MADERA, NÚMERO 8.
1861



